

**UNIVERSITE PARIS 8 – VINCENNES-SAINT-DENIS
U.F.R. : S.AT. SCIENCES DU LANGAGE**

N° attribué par la bibliothèque

_____/_____/_____/_____/_____/_____/_____/_____/_____/_____/

THESE

pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITE PARIS 8

Discipline : Sciences du Langage

présentée et soutenue publiquement

par

Marie-Anne SALLANDRE

le 18 décembre 2003

Les unités du discours en Langue des Signes Française.

Tentative de catégorisation dans le cadre d'une grammaire de l'iconicité.

Volume 1

—————
Sous la direction du Professeur Christian CUXAC

JURY

Mme le Directeur de recherches Elena Pizzuto, CNR, Rome, Rapporteur

Mme le Directeur de recherches, Maya Hickmann, CNRS, Paris 5, Rapporteur

M. le Professeur Pierre Cadiot, Université Paris 8

Mme le Professeur Laurice Tuller, Université François Rabelais, Tours

M. le Professeur PAST Jimmy Leix, Université Paris 8

M. le Professeur Christian Cuxac, Université Paris 8

**Je dédie ce travail
à la communauté des Sourds
de France et d'ailleurs.**

Remerciements

Je mesure chaque jour le privilège rare d'avoir rencontré il y a quelques années le monde des Sourds...et des Entendants (que je ne considérais pas comme tels avant ma rencontre avec les Sourds !).

Je souhaite d'abord remercier les membres du jury et en particulier Elena Pizzuto et Maya Hickmann qui ont accepté la lourde tâche de rapporteur. Je remercie également les interprètes qui ont traduit la soutenance de cette thèse.

C'est ensuite avec émotion que je désire remercier et adresser mes pensées à toutes les personnes qui ont jalonné mon parcours.

Comment résumer en quelques mots la rencontre qui oriente une vie, la rencontre qu'on voulait faire et qui change tout ? Je ne tenterai pas cet exercice mais je remercie simplement Christian Cuxac.

La rencontre décisive a aussi été celle de Simon Attia, Jean-Yves Augros et Frédéric Girardin, à la fois mes premiers professeurs de LSF et premiers informateurs, ceux qui m'ont livré leur langue, sans détour et en toute confiance, alors que je balbutiais en LSF...

Elle s'est poursuivie avec d'autres personnes, étudiants, enseignants et comédiens sourds, avec qui un lien d'amitié s'est tissé au fil du temps et qui ont accepté d'être locuteurs pour le corpus LS-COLIN : Victor Abbou, Khadra Abdelgheffar, Henri Attia, Stéphanie Authier, Josette Bouchaveau, Nasréddine Chab, Juliette Dalle, Christelle Drecourt, Frédéric Girardin, Anthony Guyon, Philippe L'Huillier, Laurent Valo et Nicolas Van Lancker.

A vous tous, qui avez été mes informateurs, j'adresse un immense merci. C'est dans les trésors de votre langue que j'ai puisé avec délectation.

Je remercie également :

Ivani Fusellier-Souza, ma « sœur jumelle », venue pourtant de si loin. Nous suivons en effet les mêmes voies (celles de l'iconicité ?) depuis notre rencontre, et toi, toujours avec ce formidable enthousiasme et cette joie que tu insuffles à ton passage. *Muito obrigada minha amiga !*

Rachid Mimoun qui m'a donné la possibilité d'enseigner devant un public extra-ordinaire, celui des enseignants sourds de la langue des signes... et pour sa langue unique, qui échappe à toute description « standard » et qui n'a pas fini de dévoiler ses mystères.

Les stagiaires sourds du CS/DPCU, pour leurs questions sur la langue en tant que locuteurs natifs ou avancés et pour leur pratique de terrain. Les étudiants de linguistique de la filière LSF, pour leur questionnement et leur dynamisme. Et Martyne pour son dévouement tonitruant.

Les membres du projet LS-COLIN qui m'ont appris ce qu'était un travail en équipe.

Et Sophie Dalle, qui, par ses investigations sociologiques sur mon humble parcours, m'a permis de mieux constituer mon objet de recherche et d'en comprendre les enjeux.

Colette Noyau, qui a accepté la direction de mon mémoire de Maîtrise et qui m'a donc donné la première l'occasion d'étudier la langue des signes.

Richard Sabria, qui m'a tout de suite encouragée à continuer dans cette voie.

Pierre Cadiot et Clive Perdue qui ont su suivre et guider mon évolution d'un œil attentif.

Jimmy Leix et Nathalie Monteillard, mes précieux collaborateurs, qui ont contribué, par leurs remarques, à préciser les catégories nouvellement mises en évidence.

Maylis Baylan pour ses interrogations candides et salvatrices sur la langue, lors de la première version des transcriptions du corpus LS-COLIN.

Les membres du laboratoire Photo et Vidéo de l'INJS, qui depuis six ans, me prodiguent avec disponibilité conseils et aides techniques, ce qui a contribué à affiner mon regard sur la langue : Laurent Faucillon, Grégory Gonzalez, Stéphane Mangaud et Gilles Hachani.

Laurence Wasiak qui m'a apporté de la rigueur dans la présentation quantitative des données, même si elle n'a pas encore fait de moi une « pro des stats ».

Marianne Gullberg pour ses conseils méthodologiques et sa mise en perspective de ce travail.

Mes relecteurs, Nathalie Monteillard, Cyril Courtin et Brigitte Garcia, qui ne se sont pas contentés d'avoir une lecture attentive et efficace du manuscrit, mais qui m'ont aussi soutenue remarquablement et m'ont éclairée de leur savoir.

Antonio, relecteur imperturbable, conseiller scientifique, soutien technique et moral, chef cuisinier, ... sans qui je n'aurais peut-être pas terminé cette thèse à temps.

Mes amis de longue date, pour leur soutien discret et constant : Sandra, Caroline, Rémi, Marion, Sophie, Dominique, et leur question récurrente : « Alors, ça y est, t'as rendu ta thèse ? »

Ma mère Mado, qui a soutenu chacun de mes projets avec confiance et amour, mon père, Jean-Philippe, Barbara, Bernard et toute ma famille, avec une pensée particulière à mes grands-parents.

Table des matières

REMERCIEMENTS	3
TABLE DES MATIERES.....	5
TABLE DES FIGURES	12
TABLE DES TABLEAUX	12
TABLE DES PHOTOGRAPHIES (SEULES ET EN SEQUENCES)	13
TABLE DES EXTRAITS DE TRANSCRIPTIONS.....	16
TABLE DES GRAPHIQUES	18
LISTE DES ABREVIATIONS	20
INTRODUCTION GENERALE	22
CHAPITRE 1 PROBLEMATIQUE DE L'ICONICITE DANS LES LANGUES.....	31
1 INTRODUCTION.....	31
2 GESTUALITE COVERBALE ET LANGUE DES SIGNES	32
2.1 L'HYPOTHESE DU CONTINUUM DE KENDON (1988)	32
2.2 LA CLASSIFICATION DES GESTES DE MCNEILL (1992)	32
2.3 LE CONTINUUM DANS UNE PERSPECTIVE EVOLUTIONNISTE DE ARMSTRONG & AL. (1995)	35
3 L'ICONICITE DANS LES LANGUES VOCALES	37
3.1 NOTIONS FONDAMENTALES	37
3.1.1 <i>La justesse des mots. Genèse d'une notion</i>	37
3.1.2 <i>Arbitraire absolu et arbitraire relatif</i>	37
3.1.3 <i>Lexique et grammaire</i>	39
3.1.4 <i>Principe d'économie linguistique</i>	39
3.1.5 <i>Schéma et définitions</i>	40
3.2 L'ICONICITE DANS LA SYNTAXE.....	41
3.2.1 <i>L'approche philosophique et sémiologique de Simone (1995)</i>	42
3.2.2 <i>La linéarité et l'ordre des mots</i>	43
3.2.3 <i>Iconicité de diagramme, les travaux de Haiman (1985a &b)</i>	44
3.3 LES LINGUISTIQUES COGNITIVES.....	47
4 NON PRISE EN COMPTE DE L'ICONICITE DANS LES LANGUES DES SIGNES	49
4.1 INTRODUCTION AU DEBAT SUR L'ICONICITE DANS LES LANGUES DES SIGNES.....	49
4.2 APERÇU DE QUELQUES AUTEURS	51
4.2.1 <i>Hoemann (1975), Frishberg (1975), Klima & Bellugi (1979) : l'évolution diachronique des signes</i> 51	51
4.2.2 <i>Klima & Bellugi (1979) : une position de compromis</i>	51
4.2.3 <i>Supalla (1978, 1986) : l'assimilation des LS aux LV</i>	51
4.2.4 <i>McDonald (1982) : des formes grammaticalement acceptables</i>	52
5 PRISE EN COMPTE DE L'ICONICITE DANS LES LANGUES DES SIGNES	52
5.1 ICONICITE, RESSEMBLANCE ET TRANSPARENCE	53
5.1.1 <i>Pizzuto & al. (1996) dans Taub (2001)</i>	53
5.1.2 <i>Pizzuto et Volterra (2000)</i>	54

5.2	ICONICITE ET METAPHORE	56
5.3	LE “ANALOGUE-BUILDING MODEL” DE TAUB (2001)	58
5.3.1	<i>Introduction de l’ouvrage de Taub (2001)</i>	58
5.3.2	<i>La notion de mapping</i>	58
5.3.3	<i>Présentation du modèle théorique</i>	58
5.3.3.1	Sélection d’image.....	59
5.3.3.2	Schématisation	59
5.3.3.3	Encodage.....	60
5.3.4	<i>Conclusion de l’ouvrage de Taub (2001)</i>	60
5.4	APERÇU HISTORIQUE ET THEMATIQUE	61
5.4.1	<i>Mandel (1977) : classification des signes stabilisés</i>	62
5.4.2	<i>DeMatteo (1977) : les signes sont analogues aux imageries visuelles</i>	62
5.4.3	<i>Jouison : l’iconologie</i>	63
5.4.4	<i>Boyes-Braem (1981) : les configurations manuelles</i>	63
5.4.5	<i>Armstrong (1983, 1988) : un renversement de positionnement épistémologique</i>	64
5.4.6	<i>Engberg-Pedersen (1993) : iconicité d’image et de diagramme</i>	64
5.4.7	<i>Liddell (1998) : le mélange conceptuel</i>	66
5.4.8	<i>S. Wilcox (1998) : l’iconicité cognitive</i>	66
5.4.9	<i>Risler (2000) : le localisme cognitif appliqué à la LSF</i>	66
6	DEUX NOTIONS REVELATRICES DU DEBAT SUR L’ICONICITE DES LANGUES DE	
	SIGNES.....	67
6.1	LES CLASSIFICATEURS	68
6.1.1	<i>Classificateurs des LV et des LS</i>	68
6.1.2	<i>Les classificateurs pour Supalla</i>	68
6.1.3	<i>Les classificateurs pour Taub (2001) : une vision classique</i>	69
6.1.4	<i>Nouvelles propositions des classificateurs des LS</i>	70
6.2	LA PRISE DE ROLE	71
6.2.1	<i>Les levées de perspectives et les points de vue</i>	71
6.2.2	<i>Les rotations mentales du locuteur et du récepteur du message</i>	74
7	LE MODELE DE CUXAC : L’ICONICITE D’IMAGE DANS LE CADRE DE LA FONCTION	
	REFERENTIELLE DU LANGAGE.....	76
7.1	LES SOURCES DU MODELE.....	76
7.2	L’ICONICITE D’IMAGE COMME NOTION OPERATOIRE.....	77
7.2.1	<i>Un modèle sémiogénétique</i>	77
7.2.2	<i>Le processus d’iconicisation</i>	77
7.2.3	<i>La bifurcation entre les visées</i>	77
7.2.4	<i>Synthèse</i>	78
7.3	ICONICITE DES UNITES AVEC VISEE ILLUSTRATIVE	79
7.3.1	<i>Définition des structures de grande iconicité (SGI)</i>	79
7.3.2	<i>Les transferts</i>	80
7.4	ICONICITE DES SIGNES HORS VISEE ILLUSTRATIVE	81

7.5	UNE AUTRE VISION DES CLASSIFICATEURS ET DE LA PRISE DE ROLE EN LANGUE DES SIGNES : LES PROFORMES ET LES TRANSFERTS	81
8	CONCLUSION : L'APPORT D'UN MODELE PRENANT EN COMPTE L'ICONICITE DES LS	
	83	
	CHAPITRE 2 CONSTITUTION DE CORPUS ET TRANSCRIPTIONS.....	85
1	INTRODUCTION.....	85
2	RAPPEL DES CORPUS ETUDIES ANTERIEUREMENT.....	85
2.1	CORPUS CONSTITUES SEULE OU EN COLLABORATION.....	85
2.1.1	<i>Premier corpus : Récits.....</i>	85
2.1.2	<i>Les Temps Modernes.....</i>	86
2.1.3	<i>Temporalité.....</i>	88
2.2	CORPUS DEJA CONSTITUES.....	88
2.2.1	<i>Le Sapin, IVT.....</i>	89
2.2.2	<i>Blanche Neige, IVT.....</i>	89
2.2.3	<i>Autres corpus.....</i>	90
3	LE CORPUS LS-COLIN.....	90
3.1	LE PROJET LS-COLIN.....	90
3.1.1	<i>Présentation du projet.....</i>	90
3.1.2	<i>Résumé du projet et de ses objectifs.....</i>	91
3.2	CONCEPTION ET ELABORATION DU CORPUS VIDEO.....	91
3.2.1	<i>Introduction.....</i>	91
3.2.2	<i>Equipe de réalisation.....</i>	92
3.2.3	<i>Conditions techniques.....</i>	93
3.3	LES LOCUTEURS.....	94
3.3.1	<i>Les contacts avec les locuteurs.....</i>	94
3.3.2	<i>Le contrat d'engagement.....</i>	95
3.3.3	<i>Quelques données concernant les locuteurs.....</i>	95
3.3.4	<i>Le profil des locuteurs.....</i>	96
3.4	LES SUPPORTS D'IMAGES UTILISES.....	98
3.4.1	<i>Objectif.....</i>	98
3.4.2	<i>Présentation des deux récits.....</i>	98
3.5	CONSIGNES.....	99
3.5.1	<i>Genre narratif : récits sur images.....</i>	101
3.5.2	<i>Genres explicatif et argumentatif : thèmes d'actualité et recette de cuisine.....</i>	101
3.5.3	<i>Genre explicatif (métalinguistique) : thèmes de linguistique.....</i>	101
3.6	LES PRODUCTIONS DU CORPUS LS-COLIN.....	101
3.7	BILAN.....	102
3.7.1	<i>Un corpus de référence pour la LSF.....</i>	102
3.7.2	<i>Les limites.....</i>	103
3.8	CORPUS ETUDIE DANS LE PRESENT TRAVAIL.....	104
4	LES SYSTEMES DE TRANSCRIPTION : OUTILS METHODOLOGIQUES ET OUTILS D'ANALYSE.....	104

4.1	SYNTHESE DES DIFFERENTS SYSTEMES D'ECRITURE ET DE TRANSCRIPTION	104
4.1.1	<i>Systèmes d'écriture monolinéaires</i>	105
4.1.2	<i>Systèmes de transcription en partitions</i>	105
4.1.3	<i>Editeurs multimédias</i>	106
4.1.4	<i>Editeur de partitions LS-COLIN</i>	106
4.2	LE SYSTEME FINALEMENT ADOPTE : CREATION D'UNE GRILLE SOUS EXCEL	107
4.2.1	<i>La grille de transcription</i>	107
4.2.1.1	Le principe	107
4.2.1.2	Détails de la grille de transcription.....	108
4.2.1.3	Le comptage des unités	110
4.2.1.4	Problèmes et limites liés au comptage des unités.....	110
4.2.2	<i>Conventions de notation pour la transcription sous Excel</i>	111
4.2.2.1	Abréviations les plus utilisées	112
4.2.2.2	Les gloses. Traduction en français des unités du discours en LSF	113
4.2.2.3	Le surlignage des unités en discours rapporté (dr)	113
4.2.2.4	Convention de notation	114
5	LE TRAVAIL DE TRANSCRIPTION AVEC DES COLLABORATEURS	115
5.1	LE TRAVAIL DE TRANSCRIPTION AVEC UNE COLLABORATRICE SOURDE	115
5.2	LE PROTOCOLE STANDARD DE <i>FIABILITE INTER-CODEUR</i> ET LES QUESTIONS QU'IL SUSCITE.....	116
6	CONCLUSION.....	118
CHAPITRE 3 A LA RECHERCHE DES UNITES DE LA LANGUE. DES CATEGORIES		
NOMBREUSES AUTOUR D'UNE MATRICE COMMUNE		120
1	DEMARCHE DE RECHERCHE	120
1.1	HISTORIQUE DE LA DEMARCHE ET OBJECTIF GENERAL.....	120
1.2	POURQUOI DES NOUVELLES CATEGORIES ?	120
1.3	CHANGEMENTS ET EVOLUTIONS DANS LA GRILLE D'ANALYSE ET DE TRANSCRIPTION	122
1.3.1	<i>Tableaux résumant les différentes grilles d'analyse utilisées au cours de nos recherches</i>	123
1.3.2	<i>Tableaux montrant la répartition par visée dans les différentes grilles</i>	127
1.4	DIFFICULTES RENCONTREES DANS L'ELABORATION DES CATEGORIES	127
1.4.1	<i>Première difficulté</i>	127
1.4.2	<i>Deuxième difficulté</i>	128
1.4.3	<i>Troisième difficulté</i>	128
	INDICATIONS POUR	129
1.5	LA NOUVELLE GRILLE D'ANALYSE	129
2	INVENTAIRE ILLUSTRE DES CATEGORIES DE LA LSF.....	130
2.1	CATEGORIES AVEC VISEE ILLUSTRATIVE.....	131
2.1.1	<i>Transfert de taille ou de forme (TTF)</i>	131
2.1.2	<i>Transfert de Situation (TS)</i>	134
2.1.3	<i>Transfert personnel classique (TP clas)</i>	137
2.1.3.1	TP classiqueà fonction spécifique	137
2.1.3.2	TP classiqueà fonction générique prescriptive (TP presc) (N)	138
2.1.4	<i>Transfert personnel proforme (TP profo) (N)</i>	139
2.1.5	<i>TP loupe (N)</i>	140

2.1.6	<i>Stéréotype de transfert personnel (TP stéréotype)</i>	142
2.1.7	<i>Semi-Transfert personnel (TP semi)</i>	144
2.1.8	<i>Semi-Transfert personnel proforme (TP semi profo) (N)</i>	145
2.1.9	<i>Pseudo-transfert personnel (TP pseudo)</i>	146
2.1.10	<i>Le panel des catégories en discours rapporté : du « dire » dans du « dire en montrant »</i>	147
2.1.10.1	TP dr gest (N).....	148
2.1.10.2	TP dr gest profo (N)	149
2.1.10.3	TP dr GI (N)	150
2.1.10.4	TP dr std (N).....	151
2.1.10.5	TP dr std profo (N)	152
2.1.11	<i>Le panel des catégories en double transfert</i>	152
2.1.11.1	Nécessité d'éclater la catégorie DT et d'en faire un éventail, en suivant celui des TP	152
2.1.11.2	Difficultés rencontrées pour les DT.....	153
2.1.11.3	Double transfert classique (DT clas)	154
2.1.11.4	DT profo (N)	157
2.1.11.5	DT loupe (N)	158
2.1.11.6	DT semi (N)	159
2.1.11.7	DT dr (N).....	160
2.1.11.8	DT comp (N)	160
2.2	CATEGORIES SANS VISEE ILLUSTRATIVE	162
2.2.1	<i>Signe standard (Std)</i>	162
2.2.2	<i>Pointage (Point)</i>	164
2.2.3	<i>Dactylogie (Dactylo)</i>	166
2.3	AUTRE : POSITION NEUTRE DE REFERENCE (N)	166
3	SYNTHESE DE LA CREATION DES NOUVELLES CATEGORIES	167
	CHAPITRE 4 ANALYSE PAR PRODUCTION	169
1	INTRODUCTION	169
1.1	HYPOTHESES.....	169
1.2	OBJECTIF DE L'ANALYSE	170
1.3	MISE EN GARDE IMPORTANTE	170
2	ANALYSE PAR PRODUCTION	170
2.1	RECIT DU CHEVAL1	171
2.1.1	<i>Khadra</i>	171
2.1.2	<i>Stéphanie</i>	174
2.1.3	<i>Josette</i>	177
2.1.4	<i>Laurent</i>	179
2.1.5	<i>Nasréddine</i>	180
2.1.6	<i>Anthony</i>	182
2.1.7	<i>Nicolas</i>	183
2.1.8	<i>Frédéric</i>	183
2.1.9	<i>Victor</i>	186
2.1.10	<i>Christelle</i>	187
2.1.11	<i>Juliette</i>	189

2.1.12	<i>Henri</i>	194
2.1.13	<i>Philippe</i>	195
2.2	RECIT DES OISEAUX.....	197
2.2.1	<i>Khadra</i>	197
2.2.2	<i>Stéphanie</i>	199
2.2.3	<i>Josette</i>	202
2.2.4	<i>Laurent</i>	203
2.2.5	<i>Nasréddine</i>	203
2.2.6	<i>Anthony</i>	204
2.2.7	<i>Nicolas</i>	207
2.2.8	<i>Frédéric</i>	208
2.2.9	<i>Victor</i>	210
2.2.10	<i>Christelle</i>	212
2.2.11	<i>Juliette</i>	215
2.2.12	<i>Henri</i>	217
2.2.13	<i>Philippe</i>	219
2.3	RECETTES DE CUISINE.....	220
2.3.1	<i>Introduction</i>	220
2.3.2	<i>Khadra : « pâtes à la sauce au thon »</i>	221
2.3.3	<i>Stéphanie : « quiche lorraine »</i>	222
2.3.4	<i>Josette : « tourte à la Bourbonnaise »</i>	223
2.3.5	<i>Laurent : « soupe aux légumes »</i>	227
2.3.6	<i>Nasréddine : « tarte aux pommes »</i>	228
2.3.7	<i>Anthony : « tartiflette »</i>	233
2.3.8	<i>Nicolas : « chou rouge et pommes »</i>	234
2.3.9	<i>Frédéric : « cake aux olives »</i>	235
2.3.10	<i>Victor : « omelette marocaine »</i>	237
2.3.11	<i>Christelle : « gâteau aux ananas »</i>	238
2.3.12	<i>Juliette : « champignons à la sauce soja »</i>	240
2.3.13	<i>Henri : « boulettes de pommes de terre »</i>	242
2.3.14	<i>Philippe : « tomates farcies »</i>	244
2.4	CONCLUSION SUR LES RECETTES DE CUISINE.....	246
3	CONCLUSION DE L'ANALYSE PAR PRODUCTION : LISTE DES STRATEGIES.....	251
	CHAPITRE 5 ANALYSE PAR GENRE DISCURSIF.....	253
1	INTRODUCTION.....	253
2	DUREES DES DISCOURS ET DES UNITES.....	253
2.1	RECIT DU CHEVAL 1.....	254
2.2	RECIT DES OISEAUX.....	255
2.3	RECETTES DE CUISINE.....	256
3	NOMBRE DE CATEGORIES UTILISEES PAR CHAQUE LOCUTEUR DANS LES TROIS DISCOURS.....	257
3.1	RECIT DU CHEVAL1.....	257

3.2	RECIT DES OISEAUX.....	258
3.3	RECETTES DE CUISINE	258
3.4	SYNTHESE.....	259
4	TRIS CROISSANTS BRUTS DES CATEGORIES.....	259
4.1	RECIT DU CHEVAL 1	259
4.2	RECIT DES OISEAUX.....	260
4.3	RECETTES DE CUISINE	260
5	PROPOSITION DE DISCOURS TYPES	260
5.1	RECIT DU CHEVAL 1	261
5.2	RECIT DES OISEAUX.....	262
5.3	RECETTES DE CUISINE	263
6	BILAN : REPARTITION DES POURCENTAGES PAR VISEES DANS LES TROIS DISCOURS	
	264	
6.1	RECIT DU CHEVAL1	264
6.2	RECIT DES OISEAUX.....	265
6.3	RECETTES DE CUISINE	266
6.4	SYNTHESE.....	267
6.4.1	<i>Remarques sur les deux récits.....</i>	267
6.4.2	<i>Remarque sur les signes standard.....</i>	267
6.4.3	<i>Comparaison des résultats.....</i>	267
7	LE DISCOURS RAPPORTE DANS LES TROIS DISCOURS.....	268
8	DISCUSSION SUR LES RECETTES DE CUISINE : DES PARTICULARITES DU GENRE	
	PRESCRIPTIF ?.....	269
8.1	LA DACTYLOLOGIE DANS LES RECETTES DE CUISINE.....	269
8.2	LES LABIALISATIONS	270
8.3	REMARQUES DIVERSES	271
9	EN GUISE DE CONCLUSION : QUELQUES STRATEGIES DE SPATIALISATION DANS LES	
	RECITS.....	271
9.1	DETAILS POUR LE RECIT DU CHEVAL	271
9.1.1	<i>Problématique et cadre théorique.....</i>	271
9.1.2	<i>Premier groupe : plan sagittal.....</i>	272
9.1.3	<i>Deuxième groupe : plan horizontal.....</i>	274
9.1.4	<i>Remarques.....</i>	275
9.2	COMPARAISON DES RESULTATS DANS LES DEUX RECITS	275
	CHAPITRE 6 SYNTHESE ET CONCLUSION GENERALE.....	277
1	AU NIVEAU STRUCTURAL.....	277
2	AU NIVEAU FONCTIONNEL.....	282
3	LANGAGE ET COGNITION A LA LUMIERE DE L'ICONICITE DE LA LSF	283
	REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES.....	285

Table des figures

Figure 1 : Schéma général inspiré de Fischer & Nänny (1999) sur les types d'iconicité.....	40
Figure 2 : Schéma du Analogue-Building Model (d'après Taub 2001).....	59
Figure 3 : Tableau récapitulatif : Iconicité et spatialisation, tiré de Risler (2000, p.415)	67
Figure 4 : Schéma des levées de perspectives, tiré de Poizner, Klima & Bellugi (1987).....	76
Figure 5 : Schéma synthétique du modèle de Cuxac, (Sallandre, à paraître).....	78
Figure 6 : Réalisation technique du corpus, Braffort et al. (2003, à paraître).....	93
Figure 7 : Schéma récapitulatif de la spatialisation des entités, pour le groupe 1	273
Figure 8 : Schéma récapitulatif de la spatialisation des entités, pour le groupe 2	274

Table des tableaux

Tableau 1 : Indices pour les levées de perspective, Poulin & Miller (1995)	72
Tableau 2 : Informations générales sur les locuteurs, au moment de l'enregistrement	96
Tableau 3 : Synthèse des productions en LSF du corpus LS-COLIN.....	102
Tableau 4 : Exemple de grille de transcription (début du récit de Chev1_Jul).....	109
Tableau 5 : Exemple de comptage automatique des unités (Chev1_Jul).....	110
Tableau 6 : Codage du surlignage des unités en discours rapporté.....	114
Tableau 7 : Grille originelle (à gauche) et nouvelle grille (à droite)	123
Tableau 8 : Grilles minimales, présentant la « matrice » des transferts (à gauche).....	123
Tableau 9 : Schéma récapitulatif à partir du modèle de Cuxac (2000).....	125
Tableau 10 : Récapitulatif du modèle avec les nouvelles catégories	126
Tableau 11 : Répartition par visée dans les différentes grilles	127
Tableau 12 : Tri croissant de la durée moyenne d'une unité pour le <i>Cheval 1</i>	254
Tableau 13: Tri croissant de la durée moyenne d'une unité pour les <i>Oiseaux</i>	255
Tableau 14: Tri croissant de la durée moyenne d'une unité pour les <i>Recettes de Cuisine</i>	256
Tableau 15 : Tri croissant du nombre de catégories par locuteur, le <i>Cheval 1</i>	257
Tableau 16 : Tri croissant du nombre de catégories par locuteur, les <i>Oiseaux</i>	258
Tableau 17 : Tri croissant du nombre de catégories par locuteur, les <i>Recettes de Cuisine</i> ...	258
Tableau 18 : Données brutes de la moyenne des catégories par discours.....	261
Tableau 19 : Somme d'unités (SGI) effectuées en discours rapporté sur le total des unités..	268
Tableau 20 : Les unités dactylogiques dans les <i>Recettes de Cuisine</i>	269
Tableau 21 : Légendes utilisées pour les schémas	272

Table des photographies (seules et en séquences)

Photo 1 : Dans le studio d'enregistrement de l'INJS, préparation du tournage.....	94
Photo 2 : Préparation du tournage.....	94
Photo 3 : Portraits des locuteurs (avec identité).....	97
Photo 4 : Explication des consignes.....	100
Photo 5 : JYG (Premier corpus) TTF bébés grenouilles.....	132
Photo 6 : Cuis_Vic 02'01 TTF Taille-mesure huile.....	132
Photo 7 : Cuis_Fre 00'45 TTF mesure quantité.....	133
Photo 8 : Cuis_Nas 02'54 TTF pâte étalée.....	133
Photo 9 : FO (Premier corpus) TS grimper à l'arbre.....	135
Photo 10 : SG (Premier corpus) cerf TS monter sur le rocher.....	135
Photo 11 : Chev1_Ant-01'05-TS oiseau sur barrière.....	136
Photo 12 : (Corpus Sapin) Cendrillon1.20 TP du sapin.....	138
Photo 13 : Chev1_Phi-02'36-TP-loupe-prendre bouche.....	142
Photo 14 : Chev1_Nas 00'59 TP Stéréotype réfléchir.....	143
Photo 15 : Cuis_Nas 00'28 TP Stéréotype se frotter mains.....	143
Photo 16 : SO (Premier corpus) Semi-TP ATTENDRE.....	144
Photo 17 : Chev1_Jos 00'14 Semi-TP REGARDER.....	145
Photo 18 : Chev1_Ste-02'14 TP semi profo-regarder.....	145
Photo 19 : (Corpus Temps Modernes) Fre, Pseudo-TP Charlot2.....	147
Photo 20 : Chev1_Ste-02'12 TP dr gest profo-attendre.....	150
Photo 21 : Chev1_Ste-01'09-TP dr-GI (TS)-sauter.....	151
Photo 22 : Chev1_Ant-01'24-DT-paysage.....	154
Photo 23 : Cuis_Nas-04'21-DT-pomme-coupée.....	155
Photo 24 : Chev1_Jul-00'20-DT-regard-bovin.....	156
Photo 25 : Chev1_Ste-0'49-DT-profo.....	157
Photo 26 : Chev1_Hen 00'54 DT dr (std) BONJOUR.....	160
Photo 27 : (Corpus Blanche Neige) DT comp prince.....	161
Photo 28 : (Corpus Temporalité) Nas11 Std COURS dédoublé.....	164
Photo 29 : Chev1_Vic 00'25 Point barrière.....	165
Photo 30 : (Corpus Temporalité) Nas3 Pointage vendredi midi.....	165
Photo 31 : Chev1_Ste, unité 147.....	175
Photo 32 : Chev1_Jos, unité 18.....	179
Photo 33 : Chev1_Jul, unité 43.....	190

Photo 34 : Chev1_Jul, unité 15	191
Photo 35 : Chev1_Jul, unité 29	192
Photo 36 : Chev1_Jul, unité 47	193
Photo 37 : Chev1_Ste, unité 47	194
Photo 38 : Chev1_Phi-02'38-DT-loupe-bander.	196
Photo 39 : Ois_Chr, unité 13	214
Photo 40 : Cuis_Nas, unité 04'28-DT dr contre moi. Personnification de la pâte	231
Photo 41 : Cuis_Nas, unité -04'49 DT dr appeler. Personnification de la tarte	233
Photo 42 : Cuis_Vic, unité 175	238
Photo 43 : Cuis_Fre, unité 199	249
Photo 44 : Cuis_Fre, unités 126 et 132	250
Séquence photos 1 : Un proforme 'N' pour deux référents dans Chev_Kha (1) et (2).....	82
Séquence photos 2 : Un référent (dessin de barrières) pour six proformes	83
Séquence photos 3 : Ois_Ste 00'12 TTF tronc d'arbre. Début - milieu - fin	134
Séquence photos 4 : (Corpus Sapin) Cendrillon1 TS réunis. Début et fin.....	136
Séquence photos 5 : TP classique du cheval par trois locuteurs : Chr, Vic et Jos	137
Séquence photos 6 : Cuis_Jul (01'13) TP presc verser et (01'14) TP presc saucer.....	139
Séquence photos 7 : TP profo de la vache par deux locuteurs : Jos et Sté.....	140
Séquence photos 8 : TP loupe de la vache qui rumine, par trois locuteurs : Jos, Jul et Sté... 141	
Séquence photos 9 : Chev1_Jos 00' 12 Semi-TP APERCEVOIR. Début, milieu et fin	144
Séquence photos 10 : Chev1_Ste-02'15 TP semi profo-APERCEVOIR. Début et fin	146
Séquence photos 11 : Chev1_Ste-00'35 TP-Pseudo oiseau. Début, milieu et fin.....	147
Séquence photos 12 : TP-dr gest de Chev1_Fre-00'58 et Chev1_Nas-01'24.....	149
Séquence photos 13 : TP dr std par trois locuteurs, JY, Hen et Nas	151
Séquence photos 14 : TP dr std profo par deux locuteurs, Fre et Ste	152
Séquence photos 15 : DT clas-bander par trois locuteurs, Ant, Kha et Ste	156
Séquence photos 16 : DT clas-se-faire bander par deux locuteurs, Chr et Ste	157
Séquence photos 17 : DT profo par deux locuteurs, Ant (regarder) et Jul (oiseau).....	158
Séquence photos 18 : Ois_Nic 00'33 DT loupe mordre. Début, milieu et fin.....	158
Séquence photos 19 : DT semi regarder par Fre (00'40) et Ant (01'08)	159
Séquence photos 20 : Chev1_Jul--DT comp (00'17) et (00'29)	161
Séquence photos 21 : Chev1_Fre-00'02-Std-HIST (début et fin) et 00'03-Std-CHEVAL	163
Séquence photos 22 : Chev1_Hen 00'50 Std CHAMP. Début et fin	163
Séquence photos 23 : Chev1_Jos TS/Pointage vache et Chev1_Ant-01'06-Pointage rôle	166

Séquence photos 24 : Cuis_Jul 00'27 à 00'28 Dactylo S.O.J.A.....	166
Séquence photos 25 : Ois_Nic 00'03 et Ois_Jul 00'41 Position neutre.....	167
Séquence photos 26 : Chev1_Kha, unités 12 et 13 et 16 à 18	174
Séquence photos 27 : Chev1_Ste, unités 179 à 181	176
Séquence photos 28 : Chev1_Ste, unités 246 à 251	177
Séquence photos 29 : Chev1_Lau, unités 20 à 22.....	180
Séquence photos 30 : Chev1_Nas, unités 65 et 66.....	182
Séquence photos 31 : Chev1_Fre, unités 89 et 124	186
Séquence photos 32 : Chev1_Chr, unités 11 à 13	189
Séquence photos 33 : Chev1_Phi 02'38-DT-loupe-bander : deb/milieu/fin.	196
Séquence photos 34 : Chev1_Phi 02'38-DT-loupe-bander (2 ^{ème} et 3 ^{ème} image).....	196
Séquence photos 35 : Ois_Kha, unités 39 à 41	198
Séquence photos 36 : Ois_Kha, unités 42 à 44	199
Séquence photos 37 : Ois_Ste, unités 8 à 10.....	202
Séquence photos 38 : Ois_Ant, unité 47	206
Séquence photos 39 : Ois_Ant, unité 48	206
Séquence photos 40 : Ois_Ant, unités 49 et Position neutre.....	207
Séquence photos 41 : Ois_Fre, unités 70 et 71	209
Séquence photos 42 : Ois_Fre, unités 72 et 73	210
Séquence photos 43 : Ois_Vic, unités 12, 13 et 15	211
Séquence photos 44 : Ois_Vic, unités 18 et 21	212
Séquence photos 45 : Ois_Chr, unités 33, 35 et 37.....	214
Séquence photos 46 : Ois_Jul, unités 38, 39 et 40.....	216
Séquence photos 47 : Ois_Hen, unité 48 (début et fin).....	218
Séquence photos 48 : Ois_Hen, unités 49 et 50	218
Séquence photos 49 : Cuis_Jos, unités 248, 249, 250.....	226
Séquence photos 50 : Cuis_Jos, unités 251, 252 et 261	226
Séquence photos 51 : Cuis_Nas, unités 137, 153 et 154. Personnification de l'œuf.....	230
Séquence photos 52 : Cuis_Nas, unités 196 et 202. Personnification de la pâte en TP clas .	231
Séquence photos 53 : Cuis_Nas, unités Personnification de la pâte en	231
Séquence photos 54 : Cuis_Nas, unités. Personnification des pommes en DT	232
Séquence photos 55 : Cuis_Nas, unités. Personnification du briquet	232
Séquence photos 56 : Cuis_Nas, unités Personnification du four.....	233
Séquence photos 57 : Cuis_Vic, unités 41 à 43	238
Séquence photos 58 : Cuis_Jul, unité 129, DT presc mélanger. Début et fin.....	241

Séquence photos 59 : Cuis_Jul, unités 132 et 133	242
Séquence photos 60 : Cuis_Fre, unité 191 et Cuis_Jul, unité 129	248
Séquence photos 61 : (1) Cuis_Nic, unités 17 et 18	250
Séquence photos 62 : (2) Cuis_Nic, unités 23 et 25	250
Séquence photos 63 : Chev1_Lau, unités 16 (barrière, en TTF) et 26 (sauter, en TS).....	273
Séquence photos 64 : Chev1_Vic, unités 25 (barrière, en TTF) et 16 (galoper, en TP).....	274

Table des extraits de transcriptions

Extrait de la transcription 1 : Chev1_Kha, unités 12 à 18	173
Extrait de la transcription 2 : Chev1_Ste, unités 179 à 183	175
Extrait de la transcription 3 : Chev1_Ste, unités 246 à 251	176
Extrait de la transcription 4 : Chev1_Jos, unités 16 à 19	178
Extrait de la transcription 5 : Chev1_Lau, unités 20 à 22.....	180
Extrait de la transcription 6 : Chev1_Nas, unités 64 à 66.....	181
Extrait de la transcription 7: Chev1_Fre, unités 22 à 24 et 27 à 29	185
Extrait de la transcription 8 : Chev1_Fre, unités 46 à 53.....	185
Extrait de la transcription 9: Chev1_Chr, unités 11 à 13	188
Extrait de la transcription 10: Chev1_Jul, unité 43.....	190
Extrait de la transcription 11: Chev1_Jul, unités 13 à 15	191
Extrait de la transcription 12: Chev1_Jul, unités 29	192
Extrait de la transcription 13 : Ois_Kha, unités 39 à 44	198
Extrait de la transcription 14: Ois_Ste, unités 88 et 89.....	200
Extrait de la transcription 15: Ois_Ste, unités 8 à 10.....	202
Extrait de la transcription 16: Ois_Ant, unités <rien> à 10	205
Extrait de la transcription 17: Ois_Ant, unités 47 à <rien>	206
Extrait de la transcription 18: Ois_Fre, unités 38 à 43.....	209
Extrait de la transcription 19: Ois_Fre, unités 70 à 73.....	209
Extrait de la transcription 20: Ois_Vic, unités 12 et 13 ; 15 ; 18 ; 21.....	211
Extrait de la transcription 21: Ois_Chr, unités 12 et 13.....	214
Extrait de la transcription 22: Ois_Chr, unités 33 à <fin>	214
Extrait de la transcription 23: Ois_Jul, unités 1 à 4	216
Extrait de la transcription 24: Ois_Jul, unités 38 à 40	216
Extrait de la transcription 25: Ois_Hen, unités 11 à 13	217
Extrait de la transcription 26: Ois_Hen, unités 48 à 50	218
Extrait de la transcription 27: Cuis_Ste, unités 135 et 151	222

Extrait de la transcription 28: Cuis_Ste, unités 75 ; 162 ; 175 ; 184	223
Extrait de la transcription 29: Cuis_Ste, unités 169 et 170	223
Extrait de la transcription 30: Cuis_Jos, unités 36 à 39	224
Extrait de la transcription 31: Cuis_Jos, unités 122 à 126	225
Extrait de la transcription 32: Cuis_Jos, unités 234 à 236	225
Extrait de la transcription 33: Cuis_Jos, unités 248 à 252 ; 261	226
Extrait de la transcription 34: Cuis_Lau, unités 84 à 86	228
Extrait de la transcription 35: Cuis_Fre, unités 30 à 33	236
Extrait de la transcription 36: Cuis_Fre, unités 167 à 169	236
Extrait de la transcription 37: Cuis_Vic, unités 41 à 43	237
Extrait de la transcription 38: Cuis_Chr, unités <rien> à 25	239
Extrait de la transcription 39: Cuis_Hen, unités 59 et 60	243
Extrait de la transcription 40: Cuis_Phi, unités 120 à 122	245
Extrait de la transcription 41: Cuis_Phi, unités 127 à 129	245
Extrait de la transcription 42: Cuis_Phi, unités 137 à 138	246
Extrait de la transcription 43: Cuis_Phi, unité 141	246
Extrait de la transcription 44 : Cuis_Fre, unités 35 et 38	247
Extrait de la transcription 45: Cuis_Fre, unité 191	248
Extrait de la transcription 46 : Cuis_Fre, unité 199	248
Extrait de la transcription 47: Cuis_Nic, unités 17 et 18 ; 23 ; 25	249
Extrait de la transcription 48: Cuis_Fre, unités 126 et 138	250
Extrait de la transcription 49 : Cuis_Hen, unités 49 et 50	270
Extrait de la transcription 50: Ois_Jul, unités 1 à 4	282

Table des graphiques

Graphique 1 : Chev1_Kha.....	171
Graphique 2 : Chev1_Ste	174
Graphique 3 : Chev1_Jos	177
Graphique 4 : Chev1_Lau	179
Graphique 5 : Chev1_Nas	180
Graphique 6 : Chev1_Ant	182
Graphique 7 : Chev1_Nic.....	183
Graphique 8 : Chev1_Fre	184
Graphique 9 : Chev1_Vic.....	186
Graphique 10 : Chev1_Chr	187
Graphique 11 : Chev1_Jul.....	189
Graphique 12 : Chev1_Hen.....	194
Graphique 13 : Chev1_Phi	195
Graphique 14 : Ois_Kha.....	197
Graphique 15 : Ois_Ste	199
Graphique 16 : Ois_Jos	202
Graphique 17 : Ois_Lau	203
Graphique 18: Ois_Nas	204
Graphique 19: Ois_Ant	205
Graphique 20: Ois_Nic.....	207
Graphique 21 : Ois_Fre	208
Graphique 22: Ois_Vic.....	211
Graphique 23: Ois_Chr	212
Graphique 24: Ois_Jul.....	215
Graphique 25: Ois_Hen.....	217
Graphique 26: Ois_Phi	219
Graphique 27: Cuis_Kha.....	221
Graphique 28: Cuis_Ste	222
Graphique 29 : Cuis_Jos	223
Graphique 30: Cuis_Lau	227
Graphique 31: Cuis_Nas	228
Graphique 32: Cuis_Ant.....	233
Graphique 33: Cuis_Nic.....	234

Graphique 34: Cuis_Fre	235
Graphique 35: Cuis_Vic.....	237
Graphique 36: Cuis_Chr.....	238
Graphique 37: Cuis_Jul.....	240
Graphique 38: Cuis_Hen.....	242
Graphique 39: Cuis_Phi	244
Graphique 40 : Discours type du <i>Chevall</i>	261
Graphique 41 : Discours type des <i>Oiseaux</i>	262
Graphique 42 : Discours type de la <i>Recette de Cuisine</i>	263
Graphique 43 : Représentation graphique de la répartition par visées dans le <i>Cheval 1</i>	264
Graphique 44 : Représentation graphique de la répartition par visées dans les <i>Oiseaux</i>	265
Graphique 45 : Représentation graphique de la répartition par visées dans les <i>Recettes</i>	266

Liste des abréviations

Les principaux sigles

- LS : langue des signes
- LSF : Langue des Signes Française
- ASL : Langue des Signes Américaine
- LIBRAS : Langue des Signes Brésilienne
- LSQ : Langue des Signes Québécoise
- LV : langue vocale¹
- SGI : structure de grande iconicité
- GI : grande iconicité
- MD : main dominante
- Md : main dominée
- MF : mimique faciale

Les catégories de la LSF

- TTF : transfert de taille ou de forme
- TS : transfert situationnel
- TdP : transfert de personne (terme générique)
- TP : transfert personnel
- TP clas : transfert personnel classique
- TP presc : transfert personnel classique à fonction prescriptive
- TP profo : transfert personnel proforme
- TP loupe : transfert personnel avec effet de loupe
- TP stéréotype : stéréotype de transfert personnel
- TP dr gest : discours rapporté en transfert personnel avec gestualité coverbale
- TP dr gest profo : discours rapporté en transfert personnel avec gestualité coverbale et proforme
- TP dr GI : discours rapporté en transfert personnel avec unité en grande iconicité
- TP dr std : discours rapporté en transfert personnel et signe standard

¹ Nous parlons de langues *vocales* (et non de langues *orales*), les langues des signes se manifestant dans la modalité orale du langage (par opposition à la modalité écrite).

- TP dr std profo : discours rapporté en transfert personnel et signe standard en proforme
- TP semi : semi-transfert personnel
- TP semi profo : semi-transfert personnel en proforme
- TP pseudo : pseudo-transfert personnel
- DT clas : double transfert classique
- DT presc : double transfert classique à fonction prescriptive
- DT profo : double transfert en proforme
- DT loupe : double transfert avec effet de loupe
- DT semi : semi-double transfert
- DT comp : double transfert complexe
- DT dr : discours rapporté en double transfert
- Std : signe standard
- Point : pointage
- Dactylo : dactylogogie

Introduction générale

La spécificité française

Depuis le début de nos travaux (Sallandre 1998), nous avons adopté une démarche assez différente de celle souvent adoptée qui consiste à évacuer d'emblée certains éléments des LS comme ne faisant pas partie de la langue (pour des explications, voir la préface de Liddell 2003, ou Pizzuto & Volterra 2001). Au contraire, nous considérons que tout ce que nous avons sous les yeux est *de la langue*. Nous ne voyons pas pour quelles raisons épistémologiques ou linguistiques nous devrions nous mettre volontairement des œillères sur une partie des observables. C'est la même démarche qu'avait adoptée Jouison, dès la fin des années soixante-dix, puis Cuxac, au début des années quatre-vingt, en France. C'est en cela que nous nous situons dans la continuité de ce qui a été appelé « la spécificité française » des recherches sur la LSF (Garcia 2000). Celle-ci se caractérise par plusieurs attitudes dont :

- une vigilance particulière à l'égard des observables ;
- la prise en compte de la *pantomime*, appelée aussi *communication non verbale*, que nous considérons aujourd'hui, dans notre courant linguistique, comme étant des *structures de grande iconicité* (SGI) ;
- une méthodologie de recueil de données : constitution de corpus les plus spontanés possible, peu de jugements d'acceptabilité, pas de question à l'informateur du type : « Comment dit-on cela en LSF ? » (par comparaison avec une autre méthodologie de recueil de données, pratiquée par exemple aux Etats-Unis, et qui consiste à travailler sur des données *sollicitées*) ;
- une analyse de la langue qui ne se limite pas au niveau du mot mais qui prend en compte le niveau du discours ;
- une pratique de la langue et un engagement direct dans la communauté des locuteurs sourds (réseaux associatifs, éducatifs, militantisme, etc.).

Il faudra néanmoins nuancer cette spécificité qui n'est pas purement « française » mais qui relève davantage, aujourd'hui, d'une méthodologie générale de la recherche plutôt que d'un pays (chapitre 1).

La démarche de négation d'une partie des « éléments » de la LS a pourtant été largement adoptée. Une partie des chercheurs en LS ont voulu calquer la linguistique des LV sur les LS, mais comme le déplore Liddell (2003, p.ix et x), de quelle linguistique s'agissait-il ? Une linguistique qui ne prenait en compte ni l'intonation ni la gestualité coverbale dans la grammaire des LV. Une telle démarche est encore moins possible pour l'analyse des LS où il

y a la nécessité de *tout* prendre en compte, et ce « tout » est remarquablement complexe : prise en compte simultanée des paramètres manuels et non manuels, au moins cinq éléments (deux mains, regard, mimique faciale, mouvements de la tête, mouvements du buste, etc.) et prise en compte du déroulement syntagmatique de l'énoncé, avec mise en mémoire des références spatiales, temporelles et actanciennes. En ce sens, nous partageons la vue de Liddell (2003, p. xii) qui prône une prise en compte de l'ASL dans son intégralité :

“In ASL, meaning is expressed through the interaction of grammar, gradience, and gesture.”

Le modèle théorique dans lequel nous nous situons, proposé par Cuxac (1996, 2000), prend sa source dans une hypothèse sémiogénétique et considère l'iconicité (référentielle) non comme seul outil de description de la langue mais comme principe organisateur. Une bifurcation fonctionnelle a ainsi été postulée et détermine deux pôles qui coexistent et entre lesquels le va-et-vient est constant. Elle se compose d'une part des structures de grande iconicité (SGI), traces structurales d'une visée illustrative de l'expérience sensible, qui *donne à voir tout en disant*, d'autre part des signes standard, sans visée illustrative, qui *disent* seulement. Les SGI sont visibles dans les opérations de transferts dont les trois principaux (transferts de taille et de forme, transferts de situation et transferts de personne) constituent la matrice à partir de laquelle les autres catégories de transferts sont construites.

Les « éléments » dont nous parlions plus haut sont pleinement intégrés à notre objet d'étude, ils en constituent même le cœur. Ils sont regroupés sous l'appellation « structures de grande iconicité » (SGI) d'après la terminologie de Cuxac (2000). Nous étudions leurs multiples formes et leur complexité en association avec les éléments lexicaux standard de la LSF. Chaque unité minimale de sens, qu'elle relève de la grande iconicité ou de l'iconicité des signes standard, est simplement appelée *unité*, et non pas *signe* (car les SGI sont plus que des signes, ce sont des structures, présentant un degré de complexité variable).

Similitudes entre LV et LS. Limites de cette conception

Notre démarche ne visera pas à comparer LS et LV, nous nous limiterons à l'étude de la LSF, « en elle-même et pour elle-même ». Bien sûr, il sera souvent fait mention des LV, en tant que langues humaines. Ainsi, nous adoptons un découpage par notions et domaines, dans lesquels peuvent se retrouver LS comme LV.

Dans la continuité des travaux de Cuxac, nous essaierons de décrire la LSF et de voir ce que cela peut nous apporter pour la problématique du langage et de la cognition.

En effet, nous nous inscrivons dans un champ de la linguistique qui considère que ce n'est pas l'étude de la langue normée qui nous apprend le plus sur le fonctionnement du langage mais

ce sont plutôt les langues en évolution ou les langues minorisées (l'acquisition normale ou anormale du langage chez l'enfant et chez l'adulte, les créoles, les LS, etc.).

Dans le cadre de cette thèse et dans une démarche de typologie des langues, il nous semblait important à la fois de mettre en évidence les particularités qu'engendre la quadridimensionnalité du canal, mais aussi d'entrevoir les points communs entre certains groupes de langues vocales et les langues des signes. Notre souhait est de créer des passerelles entre les deux modalités, pour ne pas enfermer la LS dans trop de spécificité. Pour ce faire, il est possible de se référer à des groupes de LV dont certains aspects peuvent se révéler assez proches du fonctionnement des LS. En voici deux exemples. D'après la description faite par Tournadre (1998), il semble que le fonctionnement des dialectes du tibétain (groupe de langues tibéto-birmanes) et les langues des signes sont en plusieurs points comparables, notamment sur les aspects pragmatiques. L'importance du point de vue du locuteur sur son discours et ses conséquences morphologiques et syntaxiques, les phénomènes d'empathie, d'ajustement à l'interlocuteur n'en sont que quelques uns. Le deuxième exemple concerne les langues à classificateurs², dont le groupe de langues amérindiennes (Craig 1986/Grinevald 2002) : le fonctionnement par extraction de propriétés saillantes d'un objet en vue d'une classe grammaticale ressemble au fonctionnement des LS.

Problématique

L'objectif principal de cette thèse est de rendre falsifiable le modèle proposé par Cuxac (1996, 2000). Nous voulons vérifier si le fonctionnement et la grammaire décrits dans le cadre de ce modèle et basé sur l'étude d'un idiolecte de la LSF sont confirmés par un corpus plus large (genres discursifs variés, nombreux locuteurs).

Plus particulièrement, l'objectif essentiel de l'analyse des données est de révéler la richesse linguistique (et cognitive) des SGI, et de prouver qu'elles constituent une part non négligeable des unités de la LSF quantitativement et qualitativement.

Le corpus

Dans la seconde partie de ce travail, la méthodologie de recueil de données est détaillée. Le corpus étudié est composé de trente-neuf discours en vidéo réalisés par treize locuteurs adultes, sourds de naissance et reconnus par la communauté sourde comme ayant une très bonne compétence en LSF. Le corpus présente trois discours de genres variés (narratif et explicatif), sur une durée totale d'une heure et cinq minutes. Il a été constitué durant la thèse

dans le cadre de l'Action Cognitive 2000 appelée *LS-COLIN*. Dans cette partie, nous rappelons également les précédents corpus réalisés (1998-2002). Nous donnons ensuite un aperçu des différents systèmes de transcriptions existants ; enfin, nous présentons le système finalement élaboré à l'aide du logiciel Excel.

Comme il n'y a pas de système d'écriture standard des LS, nous avons eu recours à la convention adoptée par les linguistes des LS qui consiste à choisir un mot de la LV appropriée pour représenter le signe en question, le mot devant avoir grossièrement la même signification que le signe. Les gloses sont écrites en lettres capitales (et, pour nous, entre crochets). Comme il peut être difficile de reconnaître un signe à partir de sa glose et que la traduction en glose peut appauvrir le/les sens du signe, nous proposons une illustration photographique ainsi qu'une description sémantique pour la plupart des exemples traités³ (environ deux cent quarante photos, réparties essentiellement dans les chapitres 3, 4 et 5).

Pourquoi des récits (et des recettes) ?

Le récit fait partie des grands genres discursifs. Un récit, réel ou imaginaire, est une succession d'actions accomplies par des personnages. Les événements se déroulent à une époque différente du temps de l'énonciation.

Selon Adam (1994, p.4), « le récit n'est pas un genre littéraire (donc une variable culturelle), mais un type (invariant) d'organisation – donc de cohésion – des énoncés. »

Mais ce sont surtout les travaux sociolinguistiques sur le récit oral de Labov et Waletzky (1967), d'une part, et la réflexion énonciative de Bakhtine (1978), d'autre part, qui ont favorisé l'émergence d'une narratologie attentive non seulement aux structures, mais également aux fonctions de la narration. Enfin, il faut bien distinguer l'acte et l'art narratif, le second n'étant qu'une forme plus élaborée du premier.

« L'acte narratif (...) est une médiation symbolique de l'action à laquelle l'humain apprend à recourir dans des champs fort divers : histoire drôle, narration orale ou écrite de souvenirs personnels, fait divers, conte, fable ou parabole, film de fiction ou reportage, message publicitaire ou politique. » (Adam 1994, p.4)

Deux citations ont révélé notre intérêt pour le genre narratif. D'une part, cette longue énumération de Barthes (1985, p.167) nous renseigne sur le caractère universel du récit :

² Même si nous verrons dans le premier chapitre que c'est assez improprement que certaines unités des LS ont été appelées de la sorte.

³ Ces photos, comme les vidéos, sont soumises au droit à l'image, elles ne peuvent donc pas être reproduites sans l'accord des locuteurs et des auteurs.

« Innombrables sont les récits du monde. C'est d'abord une variété prodigieuse de genres, eux-mêmes distribués entre des substances différentes, comme si toute matière était bonne à l'homme pour lui confier ses récits : le récit peut être supporté par le langage articulé, oral ou écrit, par l'image, fixe ou mobile, par le geste et par le mélange ordonnée de toutes ces substances ; il est présent dans le mythe, la légende, la fable, le conte, la nouvelle, l'épopée, l'histoire, la tragédie, le drame, la comédie, la pantomime, la tableau peint (...), le vitrail, le cinéma, les comics, le fait divers, la conversation. De plus, sous ces formes presque infinies, le récit est présent dans tous les temps, dans tous les lieux, dans toutes les sociétés ; le récit commence avec l'histoire même de l'humanité ; il n'y a pas, il n'y a jamais eu nulle part aucun peuple sans récit ; toutes les classes, tous les groupes humains ont leurs récits, et bien souvent ces récits sont goûtés en commun par des hommes de culture différente, voire opposée : le récit se moque de la bonne et de la mauvaise littérature : international, transhistorique, transculturel, le récit est là, comme la vie. »

D'autre part, la citation de Ricœur (1984, p. 233) éclaire plus précisément notre intérêt pour le récit dans le cadre de cette thèse :

« Ce n'est qu'avec le récit de fiction que le faiseur d'intrigue multiplie les distorsions qu'autorise le dédoublement du temps entre temps mis à raconter et temps des choses racontées : dédoublement lui-même instauré par le jeu entre l'énonciation et l'énoncé au cours de l'acte de narration. Tout se passe comme si la fiction, en créant des mondes imaginaires, ouvrait à la manifestation du temps une carrière illimitée. »

Ainsi, le récit nous semblait particulièrement approprié pour étudier les faits linguistiques qui nous intéressent le plus en LSF, à savoir ces jeux, au moyen de prises de rôles complexes, entre situation de l'énonciation et situation de l'énoncé, qui permettent d'exprimer de multiples points de vue avec une grande aisance. Le corps du locuteur subit un morcellement important pour exprimer les différents points de vue et les différents actants du procès de l'énoncé. Ainsi, le locuteur doit être en mesure d'exécuter des rotations mentales très rapides, preuves d'une flexibilité cognitive qui intéresse actuellement non seulement les linguistes mais aussi les psychologues et neuropsychologues.

Nous avons vu que le genre narratif est particulièrement propice aux structures de grande iconicité (SGI) en LSF. Mais nous souhaitons, dans ce travail, en avoir un témoignage quantitatif. Nous souhaitons également analyser les productions d'un autre genre, le genre prescriptif (les recettes de cuisine), pour voir dans quelles proportions apparaissent également les SGI. Ainsi, nous pourrions tenter quelques prédictions sur ce qui est propre au genre narratif et ce qui relève d'un fonctionnement plus général de la LSF.

Un point terminologique

Quelques termes clés seront utilisés au cours de ce travail.

- « unité » : « mot » en LSF. Nous substituons ce terme à celui de « signe » couramment utilisé. Nous avons adopté ce terme générique car il permet à la fois de parler d'« unité minimale de sens réalisée » (signes standard) et de « séquence sémantique minimale réalisée » (SGI), suivant la terminologie de Monteillard (2002).
- « catégorie » : élément de la langue pouvant être discriminé, que la structure interne permet de distinguer, et qui peut faire l'objet d'un classement ordonné. Exemple : TTF, TP, signe standard.
- « structure » : pour les structures de grande iconicité (SGI), c'est-à-dire l'une des branches de la bifurcation, les unités avec visée illustrative.
- De même, « discours » en tant que suite cohérente d'énoncés produite par un locuteur, sera à distinguer de « production », en tant que discours particulier d'un locuteur dans le corpus.

En ce qui concerne l'appellation des individus sourds, nous suivons la proposition du laboratoire de linguistique de l'Université Gallaudet que rappelle Mottez (1996, p. 114). Cette solution consiste en une astuce formelle :

- utilisé pour désigner un individu porteur d'une déficience physiologique, *sourd* s'écrira avec une initiale minuscule ;
- pour désigner un membre d'une communauté linguistique, celle qui parle la LS, nous écrirons *Sourd* avec un 'S' majuscule⁴.

Par ailleurs, nous écrirons *entendant* plutôt avec l'initiale minuscule, car la personne non sourde n'a pas toujours le sentiment d'appartenance à une culture donnée, celle des *bien entendants*.

La manière de nommer les individus sourds a par ailleurs évolué avec le temps et en fonction de l'idéologie des auteurs, comme en témoigne Delaporte (2002, p. 31) :

« Ce que traduit l'histoire de ces multiples dénominations - Mottez (1996) parle avec raison de « dé-nomination » -, c'est la difficulté qu'il y a à penser une catégorie constituée par des gens qui ont transmué une déficience sensorielle en productions culturelles, à commencer par la langue, qui emprunte un canal différent de celui de toutes les autres langues humaines mais qui présente les mêmes fonctions et la même richesse. C'est une chose pour laquelle on ne dispose d'aucun point de comparaison. Et ce qui est unique est toujours difficile à penser. On est toujours tenté d'en gommer une partie pour la ramener à ce qui est connu. »

⁴ Au même titre qu'on distingue le *Français* (le locuteur) et le *français* (la langue).

Recherche de nouvelles catégories de la LSF

Cette démarche de prise en compte *totale* de la LSF et le souci de poursuivre la description entamée par Cuxac, nous a amenée à rechercher de nouvelles catégories sémantico-énonciatives. Par une procédure de découverte réalisée au fur et à mesure de la transcription des données, puis testée par des collaborateurs linguistes, nous avons fait émerger une nouvelle grille d'analyse de la LSF composée de vingt-quatre catégories linguistiques (dont treize nouvelles catégories. Ex : TP loupe, TP dr std, DT semi, DT comp). Celles-ci révèlent la complexité des structures tant sur le plan de la simultanéité (doubles transferts) que du point de vue de leur enchaînement dans l'énoncé (va-et-vient entre transferts et signes standard). Ceci fait l'objet de la troisième partie de la thèse.

Concernant la critique éventuelle d'utiliser et d'avoir créé une terminologie trop spécifique aux langues des signes, et difficilement accessible, nous répondrons en ces termes :

Tout d'abord, l'une des caractéristiques du travail de recherche est de créer des outils pour construire et décrire des objets. En linguistique, ces outils sont épistémologiques (cadre théorique), terminologiques (nommer ce dont on parle) et méthodologiques (les données). Le chercheur se doit donc de définir clairement et sans ambiguïtés ses outils, préalablement à toute recherche. Il est donc demandé au lecteur l'effort normal qu'il doit faire pour s'imprégner d'une théorie.

Ensuite, notre démarche, à la suite de Cuxac, est celle de tout linguiste qui tente de décrire une langue peu ou pas décrite. Ainsi, à la manière des premiers grammairiens de l'Antiquité, qui les premiers, pour le grec et les langues romanes, ont jeté les bases de la terminologie grammaticale toujours en vigueur actuellement, qui découpent la langue en parties du discours ou catégories (noms, adjectifs, etc.), pourquoi ne pas chercher – quitte à raffiner ensuite – à élaborer les *parties du discours* qui conviennent le mieux à la LSF ?

Les LS ont été (et sont toujours ?) victimes d'une part d'un phonocentrisme (conscient ou non), d'autre part d'une sorte « d'eurocentrisme » qui conçoit tout système linguistique sur le modèle des langues romanes, alors que d'autres groupes de langues vocales (à traditions orales, en particulier) ont peut-être plus de points en commun avec les LS et proposent aux chercheurs d'autres approches catégorielles (pour la difficulté de penser ce qui est différent, voir la citation de Delaporte ci-dessus).

Il est certainement plus confortable d'analyser les LS par le filtre terminologique et conceptuel des LV (par exemple en utilisant les notions traditionnelles d'adverbe, de préposition, de flexion verbale, etc.). Cependant, si l'on s'intéresse de près à certains types de productions en LS, notamment les narrations, le linguiste est inévitablement confronté aux

unités fortement iconiques, les SGI. Devant ce type d'unités structurellement très complexes, le linguiste n'a pas d'autre choix, s'il souhaite effectivement analyser ces unités, que de s'interroger sur leur nature et de définir une terminologie appropriée.

Ainsi, en choisissant d'étudier principalement des narrations, nous nous attendons naturellement à trouver des unités relevant des SGI quantitativement et qualitativement importantes.

Nous ne voulons cependant pas prouver que *toute* la LSF fonctionne de la même manière, qu'elle n'est *que* iconique. Nous nous gardons bien de généraliser nos résultats. Nous nous contentons de dessiner des tendances sur le fonctionnement de la LSF dans des productions que nous avons sélectionnées parmi un vaste corpus en fonction de nos préoccupations linguistiques.

Plan d'analyse

L'analyse quantitative s'organise comme suit : après avoir relevé chaque unité d'un discours complet, nous avons établi les pourcentages et donc les proportions de chaque catégorie, avec et sans visée illustrative. La littérature a soit minimisé soit évacué les SGI mais n'a jamais fait d'études quantitatives pour prouver son inintérêt scientifique (sauf peut-être Frishberg 1975, mais il s'agissait d'une étude sur l'évolution du lexique de l'ASL, donc pas comparable). Ainsi, ce travail constitue la première étude quantitative des unités de la LSF dans le cadre du modèle de Cuxac (2000).

Les principaux axes de réflexion de l'analyse quantitative s'articulent autour de deux axes.

a) La référence aux entités :

- manière d'introduire les nouvelles entités, et, en particulier, les protagonistes de l'énoncé ;
- manière de nommer et renommer les protagonistes (maintien du thème et de la référence actantielle) ;
- dialogues entre les protagonistes de l'énoncé.

b) L'étude de quelques contraintes linguistiques et stratégies de spatialisation, s'exprimant notamment dans :

- la spatialisation des barrières et contraintes (récit du *Cheval*) ;
- négociation de la chute du cheval (manière de voir, points de vue adoptés) (récit du *Cheval*) ;
- spatialisation de l'arbre (récit des *Oiseaux*)
- placer les ingrédients dans l'espace (explication des *Recettes de cuisine*)

Organisation de la thèse et annonce du plan

Cette thèse est composée de deux parties divisées en trois documents. La première partie (volume 1) constitue le corps de la thèse ; la deuxième partie (volume 2) est constituée de l'annexe 1 (données brutes, documents divers et transcriptions) et de l'annexe 2 (un CD-ROM comportant des extraits de corpus vidéo, - discours dans leur intégralité et extraits).

La première partie de la thèse aborde la notion d'iconicité des langues vocales et des langues des signes, avec la distinction couramment admise entre iconicité imagique et diagrammatique. Dans une seconde partie, la méthodologie de recueil de données auprès de locuteurs sourds adultes est détaillée. Le corpus vidéo étudié est composé de trente-neuf discours de genres variés (narratif et explicatif) en Langue des Signes Française (LSF).

Nous proposons une grille d'analyse composée de nouvelles catégories linguistiques et énonciatives. L'analyse à la fois qualitative et quantitative des données fait l'objet de la partie suivante (divisée en deux chapitres). Elle consiste à dégager les grandes proportions des différentes catégories, en fonction des visées sémiotiques, résultat d'une bifurcation initiale (Cuxac, 2000). Une attention particulière est portée sur les SGI, témoins privilégiés de la visée illustrative. Enfin, une synthèse des résultats est proposée, en dernière partie, dans le but de réfléchir sur l'apport d'une telle recherche pour la linguistique de la LSF, la linguistique générale et pour la problématique du langage et de la cognition.

CHAPITRE 1 PROBLEMATIQUE DE L'ICONICITE DANS LES LANGUES

1 Introduction

Dans cette recherche sur la Langue des Signes Française, il nous paraissait important de voir les liens entre la gestualité coverbale et les unités de la LS. C'est pourquoi ce chapitre commence par une brève introduction sur la gestualité humaine. Nous nous centrons ensuite sur l'iconicité des langues, puis plus particulièrement des langues des signes, à travers quelques auteurs qui ont marqué cette réflexion sur l'iconicité. L'aperçu critique de la littérature n'a pas vocation à être exhaustif, tant le sujet est vaste et les questions profondes.

La relation d'iconicité consiste en une ressemblance entre la forme d'un élément signifiant et la chose qu'il signifie. Cependant, il faudra distinguer iconicité d'image et de diagramme.

Dans son ensemble, la linguistique générale n'a pas intégré la question de l'iconicité parmi ses paradigmes épistémologiques principaux, que l'orientation soit fonctionnaliste ou générativiste.

Néanmoins, c'est par la syntaxe (avec les questions de linéarité et de diagrammaticité) que certains auteurs des courants fonctionnalistes et cognitivistes ont intégré la notion, pour les LV (Haiman, 1985a & b, Simone 1995¹), l'iconicité d'image étant trop minoritaire en LV (cas des onomatopées).

Pour les LS, dont on ne peut ignorer l'iconicité (parfois confondue à la transparence), il y a également plusieurs attitudes : a) démontrer qu'elle n'entre pas dans la définition d'une langue, b) y être indifférent, c) ou la mettre au cœur de la description des LS.

¹ Simone (1995) relève que le paradigme de l'iconicité était loin d'être marginal mais plutôt central dans l'histoire des théories linguistiques.

2 Gestualité coverbale et langue des signes

2.1 L'hypothèse du continuum de Kendon (1988)

Kendon (1988) est le premier à proposer une typologie des gestes en faisant l'hypothèse d'un continuum, en fonction de l'information que ces gestes véhiculent et selon la présence de la parole. L'hypothèse du continuum de Kendon (1988) se présente comme suit :

[Gesticulation → Gestes « quasi linguistiques » → Pantomime → Emblèmes → Signes de la langue des signes].

Avec, pour chaque étape du continuum :

- Gesticulation : mouvements spontanés idiosyncrasiques des mains et des bras pendant la parole.
- Gestes « quasi linguistiques » ("*language-like*" *gestures*) : comme la gesticulation, mais grammaticalement intégrés à l'énoncé.
- Pantomime : gestes sans parole utilisés au théâtre pour raconter une histoire.
- Emblèmes : gestes d'insulte et d'éloge (« gestuelle des Italiens »).
- Signes de la langue des signes : un ensemble de gestes et de postures qui forment un système de communication linguistique complet.

Si nous considérons ce continuum de gauche à droite : a) la présence obligatoire de la parole vocale décline et b) le caractère linguistique augmente.

2.2 La classification des gestes de McNeill (1992)

McNeill (1992) revendique l'héritage de Kendon et reprend l'idée d'un continuum. Il lui ajoute une dimension classificatoire des gestes coverbaux, en prenant davantage en compte les signes de la LS. Il souhaite ne pas établir de frontières étanches entre la gestuelle coverbale et la LS. Plus tard, ses collaborateurs et lui-même (Singleton, Goldin-Meadow & McNeill 1995) raffinent l'idée du continuum de Kendon en introduisant une rupture entre les deux premiers éléments du continuum (entre gesticulations et gestes quasi linguistiques), ce qui ne remet pas en cause l'intégrité du continuum.

Dans l'introduction de l'ouvrage de McNeill (1992), l'auteur précise que les gestes coverbaux des entendants suivent des principes généraux mais ne sont pas des éléments d'un répertoire clos. Ils sont intimement liés à la face orale du langage. Il insiste sur le fait que les gestes ne sont pas fixes, ils sont libres et reflètent l'imagerie de la pensée. Les gestes font partie du langage, ils permettent d'étendre la définition habituelle du langage. Il utilise une belle image pour illustrer son propos : c'est comme si on regardait le monde avec deux yeux plutôt qu'un

seul ; la vision binoculaire ajoute une dimension à la vue, comme la gestualité révèle une nouvelle dimension de l'esprit. Elle permet de découvrir que la langue n'est pas seulement une progression linéaire de segments, de sons et de mots mais elle est aussi instantanée, non linéaire, holistique et imagée. La composante imagée coexiste avec la linéarité du discours et la coordination des deux donne un éclairage nouveau sur les processus du langage et de la pensée. L'hypothèse centrale de cet ouvrage est que geste et parole forment un seul et unique système :

« Gestures are an integral part of language as much as are words, phrases, and sentences – gesture and language are one system. » McNeill (1992, p.2)²

McNeill dresse ensuite un bref historique des recherches sur la gestualité, à la suite des travaux de Kendon. Les gestes ont fait l'objet d'études depuis au moins deux millénaires, l'intérêt originel appartenant plutôt à la rhétorique (Quintilien) et aux gestes maîtrisés (gestes chorégraphiques par exemple). Au contraire, cet ouvrage s'intéresse aux gestes spontanés produits dans la vie quotidienne. Après la deuxième guerre mondiale, les recherches sur la gestualité humaine connaissent un tournant avec les travaux en théorie de l'information et en cybernétique (travaux sur la prosodie, les expressions faciales) : les gestes sont alors considérés comme *paralinguistiques* et à côté du langage. Ce n'est pas la position de McNeill qui pense que le langage est à la fois verbal *et* gestuel.

A partir d'une citation de Napier (1980), auteur d'un ouvrage sur l'évolution et le fonctionnement de la main, McNeill pose une question comme thématique du livre :

« How are human thoughts disclosed in gestures?³ » McNeill (1992, p.11)

Il veut créer une théorie qui embrasse dans un seul système les deux formes d'expression, la parole et l'action. Son approche considère la personne comme un tout, une entité théorique qui comprend ses pensées, paroles, désirs, sentiments et actions.

Le premier chapitre de l'ouvrage est consacré à la classification des types de gestes (dont la focalisation est portée sur les mains), chacun des types étant illustré par des dessins et des énoncés oraux transcrits. Le corpus est composé de récits de dessins animés produits par des locuteurs adultes.

Nous proposons un résumé bref de chaque type de gestes dans la classification de McNeill (1992) :

² Les citations en anglais sont en général extraites telles quelles pour conserver les termes originaux. Seules certaines d'entre elles sont traduites, la plupart étant relativement « transparentes » dans le contexte avec les explications qui sont données.

³ Notre traduction : « Comment les pensées humaines sont-elles révélées par les gestes ? »

- Les gestes iconiques.

Ces gestes ont un lien formel étroit avec le contenu sémantique de la parole.

Par exemple, dans la description de scène d'un dessin animé, le locuteur fait le geste de saisir quelque chose et de le mettre à terre pendant qu'il dit « il met l'arbre à terre » (*he bends it way back*) : le geste montre la même action qui est dite par la parole. D'après McNeill, ce geste révèle non seulement la mise en mémoire de l'image par le locuteur mais aussi le point de vue particulier qu'il a choisi pour la décrire. En effet, il avait le choix de prendre le rôle de l'arbre (locatif) ou celui de l'agent. Les gestes et la parole peuvent être simultanés ou se chevaucher, se compléter.

- Les gestes métaphoriques.

Ces gestes sont picturaux (*pictorial*) (ils décrivent des formes et actions dans l'espace) comme les gestes iconiques mais ce contenu pictural sert à présenter une idée abstraite plutôt qu'un objet ou un événement concrets. Exemple : les mains se lèvent pour offrir un « objet » à l'interlocuteur, accompagnent la parole sur « et c'était un ... » pour introduire quelque chose de nouveau. Ce concept est abstrait, selon McNeill qui fait référence à Lakoff & Johnson (1980). Selon lui, les gestes métaphoriques sont un des types de gestes les plus importants ; ils servent à montrer comment la pensée abstraite peut être exprimée par des objets concrets représentant le temps et l'espace. Par exemple, la métaphore verticale et la métaphore du conduit comme idée abstraite d'un contenant (dans la tradition européenne) sont présentes dans beaucoup de langues, d'après Lakoff & Johnson (1980).

- Les « battements » (*beats*).

Ces gestes sont appelés ainsi car ils évoquent les pulsations d'un rythme musical (*beat*). Ekman & Friesen (1969) ont appelé ces gestes des battements (*batons*), se focalisant plus sur l'instrument que sur la fonction.

- Les gestes cohésifs.

Ces gestes servent à lier des parties du discours qui sont reliées thématiquement mais séparées temporellement. Tandis que les battements mettent en évidence la discontinuité des séquences temporelles, les gestes cohésifs montrent la continuité. Ces gestes peuvent prendre des formes très diverses : ils peuvent être constitués de gestes iconiques ou métaphoriques ou encore de pointages, ils peuvent même être des battements. Les discours politiques sont accompagnés par des gestes en battements incessants qui servent à montrer la cohésion au niveau méta.

- Les gestes déictiques.

Ce sont les pointages ou gestes déictiques, ils sont très utilisés dans les narrations. Les pointages servent à indiquer les objets ou événements du monde concret mais ils jouent aussi

un rôle important quand il n'y a rien objectivement à pointer, pour les objets absents ou les objets abstraits. Par exemple, un geste de pointage abstrait accompagne la question : « *[Where did you] come from before ?* » (ibid., p.18). L'espace qui est pointé est situé entre le locuteur et l'interlocuteur et représente l'espace (abstrait) dans lequel les deux personnes avaient l'habitude de se rencontrer (introduction d'une référence)⁴.

Ainsi, les gestes coverbaux (par rapport à la parole - saussurienne - qui est linéaire) ont la propriété d'être globaux, synthétiques et non hiérarchiques.

2.3 Le continuum dans une perspective évolutionniste de Armstrong & al. (1995)

L'ouvrage de Armstrong & al. (1995) s'inscrit dans une perspective évolutionniste (ou phylogénétique), il prend en compte l'histoire de l'homme dans ses relations sociales. Selon les auteurs et dans cette perspective, le langage vient du corps (*language comes from the body*).

L'un des objectifs de l'ouvrage est de décrire à la fois les LS et les LV comme des systèmes de gestes :

“One objective of this book is to frame the study of signed languages in terms that will lead to answering the question of relationship. Specifically, it will explore a model that describes both spoken and signed languages as systems of gestures.” (Armstrong & al. 1995, p. 5)

“The general model encompassing both spoken and signed languages to be presented here assumes that the key lies in describing both with a single vocabulary, the vocabulary of neuro-muscular activity – i.e. gesture.” (ibid., p. 6)

Les LV et les LS sont décrites au moyen d'une terminologie précise, celle de l'activité neuromusculaire, c'est-à-dire le geste. Selon les auteurs, beaucoup de linguistes ont proposé des théories du langage humain fondées sur des données uniquement issues des LV. En considérant *toutes* les langues humaines naturelles, les auteurs pensent gagner en compréhension sur le fonctionnement entre langage et cerveau, et sur la question de la manière dont le langage a évolué et comment son utilisation est limitée à nos organes de l'articulation et de la perception.

⁴ Ce mécanisme semble ainsi à peu près similaire au système des pointages en LS.

De même, ils souhaitent étendre la définition de ce qu'on considère généralement comme relevant du domaine du linguistique. Pour cela, ils empruntent (ibid., p. 7-8) une citation de McNeill :

“We tend to consider ‘linguistic’ what we can write down, and ‘nonlinguistic’ everything else; but this division is a cultural artifact, an arbitrary limitation derived from historical evolution.” McNeill (1985, p. 351)

Un autre objectif du livre est de faire une taxinomie du geste, toujours dans une perspective évolutionniste, à la suite des travaux de Ekman & Friesen (1969), Kendon (1988) et McNeill (1992).

Cette taxinomie comporte quatre niveaux :

- Les gestes que tous les mammifères sont capables de faire (y compris les primates). Exemple : gestes d'intimidation, de soumission, etc.
- Les gestes si saillants et transparents qu'ils sont compris par tous les individus partageant la même expérience (gestes universaux LS/LV). Exemple : geste ou signe pour « arme ». A ce propos, Stokoe (1991) a mis en évidence le problème de la distinction traditionnelle et étanche entre geste et langage. Il donne l'exemple du signe en ASL qui signifie « arme » (*gun*) : ce signe est un signe stabilisé attesté (configuration 'L'), c'est aussi un geste utilisé communément par les Américains non signeurs, et plus largement partout où il y a des armes à feu manuelles (de type revolver).
- Les gestes communs à un groupe social particulier. Exemple : gestes typiques aux Etats-Unis, que les individus soient sourds ou entendants, du moment qu'ils appartiennent à ce groupe.
- Les gestes, signés ou parlés, au sein d'un groupe social donné, qui ne sont compréhensibles que par les Sourds entre eux, et ceux compréhensibles que par les entendants entre eux (non compréhension réciproque).

Ainsi, Armstrong & al. (1995) ont repris le continuum de Kendon (1988) avec la volonté de proposer un système global qui comprend la gestualité coverbale, les LV et les LS. Ce système global a été rendu possible dans le cadre d'une approche évolutionniste. De même, nous verrons dans la section 8 que le modèle de Cuxac (2000) pour la LS repose aussi sur une hypothèse sémiogénétique et se veut également global.

3 L'iconicité dans les langues vocales

3.1 Notions fondamentales

3.1.1 *La justesse des mots. Genèse d'une notion*

Dans *Le Cratyle* (1969) de Platon, Socrate explique sa position iconolâtre : pour être juste, le nom doit faire voir la nature de l'objet désigné (422 d). Il est une façon de *mimer* à l'aide de la voix. Mais imiter le chant du coq, ce n'est pas *nommer* le coq. L'imitation obtenue par le nom ne portera ni sur le son (sans quoi il se confondrait avec la musique), ni sur la forme ou la couleur (ce qui est le propre de la peinture) : c'est l'*essence* de l'objet que le nom doit imiter par des lettres et des syllabes.

Il importe donc de distinguer d'abord les éléments (voyelles, muettes, ...). Socrate propose de distinguer et de classer de même tous les êtres auxquels doivent s'appliquer les noms. Dès lors, il sera possible d'attribuer chaque élément, d'après sa *ressemblance* avec l'objet; à chaque être sera attribué, pour le désigner, soit un élément unique, soit un ensemble d'éléments (syllabe); les syllabes seront assemblées pour composer les noms et les verbes; avec ceux-ci, le discours sera constitué par l'art approprié : onomastique ou rhétorique. Toute autre méthode serait défectueuse.

Platon explique ensuite la position de Cratyle. Selon lui, le nom est une *image*; pour rester image, il ne doit pas être un double exact de l'objet; il suffit qu'il en représente l'essentiel. Cette image existera, même si elle ne renferme pas tous les traits appropriés. Mais Socrate montre qu'un nom peut être compris de ceux qui l'emploient, bien qu'il renferme des éléments incompatibles avec la notion qu'il exprime. *L'usage* se substitue ici à la *ressemblance* comme *moyen de représenter*. Il souhaite que les noms soient autant que possible semblables aux objets, tout en reconnaissant qu'on doit y admettre une part de *convention*.

3.1.2 *Arbitraire absolu et arbitraire relatif*

La partie du CLG (Saussure 1916) sur l'arbitraire absolu et l'arbitraire relatif est cruciale dans la conception de l'iconicité. Cependant, cette conception saussurienne de l'arbitraire et a été souvent mal interprétée, ce qui a donné lieu à certaines confusions⁵.

« Le principe fondamental de l'arbitraire du signe n'empêche pas de distinguer dans chaque langue ce qui est radicalement arbitraire, c'est-à-dire immotivé, de ce qui ne l'est

⁵ Par exemple, *arbitraire* ne s'oppose pas à *iconique*. De même, *conventionnel* ne s'oppose pas à *iconique*, comme cela a parfois été compris en linguistique des LS (Valli & Lucas 2000).

que relativement. Une partie seulement des signes est absolument arbitraire; chez d'autres intervient un phénomène qui permet de reconnaître des degrés dans l'arbitraire sans le supprimer : le signe peut être relativement motivé. » Saussure (1916, p.180-181)

Cette notion de "relativement motivé" amène de l'ambiguïté et du flou, propre à la langue. Saussure donne plusieurs exemples : alors que *vingt* est immotivé, *dix-neuf* l'est moins à cause des termes dont il se compose (axe syntagmatique) et d'autres qui lui sont associés, *dix*, *neuf*, *dix-huit*, *soixante-dix*, etc. (axe paradigmatique). De même *poirier* qui rappelle *poire* et qui entre dans une liste telle que *cerisier*, *pommier*, etc. est plus motivé que *frêne*, *chêne*, etc. Puis il évacue le problème de "rechercher les facteurs qui conditionnent dans chaque cas la motivation." (ibid., p. 181)

« D'ailleurs, même dans les cas les plus favorables, la motivation n'est jamais absolue. Non seulement les éléments d'un signe motivé sont eux-mêmes arbitraires (cf. *dix* et *neuf* de *dix-neuf*), mais la valeur du terme total n'est jamais égale à la somme des valeurs des parties; *poirier* n'est pas égal à *poir+ier*.

Quant au phénomène lui-même, il s'explique par les principes énoncés au paragraphe précédent; la notion de relativement motivé implique : 1° l'analyse du terme donné, donc un rapport syntagmatique; 2° l'appel à un ou plusieurs autres termes, donc un rapport associatif. (...) » (ibid., p. 181)

Ainsi, pour Saussure, le meilleur angle pour analyser la langue en tant que système est de prendre en compte la limitation de l'arbitraire. Selon lui, tout le système de la langue repose sur l'arbitraire du signe qui est un principe irrationnel qui peut aboutir à une « complication suprême ».

« Mais l'esprit réussit à introduire un principe d'ordre et de régularité dans certaines parties de la masse des signes, et c'est là le rôle du relativement motivé. Si le mécanisme de la langue était entièrement rationnel, on pourrait l'étudier en lui-même; mais comme il n'est qu'une correction partielle d'un système naturellement chaotique, on adopte le point de vue imposé par la nature même de la langue, en étudiant ce mécanisme comme une limitation de l'arbitraire. » (ibid., p.182-183)

(Suite de la citation) « **Il n'existe pas de langue où rien ne soit motivé; quant à en concevoir une où tout le serait, cela serait impossible par définition.** Entre les deux limites extrêmes - minimum d'organisation et minimum d'arbitraire - on trouve toutes les variétés possibles. Les divers idiomes renferment toujours des éléments des deux ordres - radicalement arbitraires et relativement motivés - mais dans des proportions

très variables, et c'est là un caractère important, qui peut entrer en ligne de compte dans leur classement. » (ibid., p. 183)

3.1.3 *Lexique et grammaire*

Saussure suggère que le contraste entre arbitraire et motivation n'est rien de plus que le contraste entre lexique et grammaire :

« Non que "lexique" et "arbitraire" d'une part, "grammaire" et "motivation relative" de l'autre soient toujours synonymes; mais il y a quelque chose de commun dans le principe. Ce sont comme deux pôles entre lesquels se meut tout le système, deux courants opposés qui se partagent le mouvement de la langue : la tendance à employer l'instrument lexicologique, le signe immotivé, et la préférence accordée à l'instrument grammatical, c'est-à-dire à la règle de construction. » Saussure (1916, p.183).

Ainsi, chez Saussure, il y a d'une part l'idée que 'lexique : [+arbitraire]' et 'grammaire : [+motivé]'. D'autre part, il y a aussi la notion de pôles, de continuum et de va-et-vient entre motivation et arbitraire :

« Dans l'intérieur d'une même langue, tout le mouvement de l'évolution (diachronique) peut être marqué par un passage continu du motivé à l'arbitraire et de l'arbitraire au motivé; ce va-et-vient a souvent pour résultat de déplacer sensiblement les proportions de ces deux catégories de signes. » (ibid., p.183)

Selon lui, le français est caractérisé par un énorme accroissement de l'arbitraire par rapport au latin. Exemple : "tandis qu'en latin *inimicus* rappelle *in-* et *amicus* et se motive par eux, *ennemi* ne se motive par rien ; il est rentré dans l'arbitraire absolu, qui est d'ailleurs la condition essentielle du signe linguistique." (ibid., p.183)

A la suite des réflexions de Saussure, Haiman (1985a, p.15) présente l'évidence d'une corrélation inverse entre le lexique (les diacritiques) et la grammaire (les diagrammes) d'une langue : selon lui, plus grand est le lexique, plus grande est l'opacité ; plus petit est le lexique, plus grande est la transparence et l'iconicité du sous-système linguistique (particulièrement pour les vocabulaires de spécialités et les langues artificielles où le vocabulaire est limité). Il faudra voir ultérieurement si cette corrélation inverse peut s'appliquer à la LSF.

3.1.4 *Principe d'économie linguistique*

Haiman (1985a) précise son usage du terme « économie », qu'il utilise dans deux sens clairement distincts, selon les axes paradigmatique et syntagmatique saussuriens.

L'économie paradigmatique a lieu dans l'inventaire de signes au sein d'un système. Cela sous-tend les principes de spécialisation et de répartition et la notion d'asymétrie entre synonymie

et homonymie dans les langues humaines. Ce type d'économie est plus que compatible avec l'iconicité, et est clairement identifié avec la tendance à établir de l'isomorphisme entre forme et sens, ou invariabilité, selon Frei (1929, p.33).

L'économie syntagmatique ou du discours vise à économiser sur la longueur ou la complexité d'un énoncé ou d'un message. Cette tendance, toujours selon Frei (1929), est directement opposée à la transparence et à l'invariabilité. Avec ce type d'économie, les définitions sont plus longues que les termes qu'ils définissent. Par exemple, le code morse, avec deux symboles, est moins compact que l'orthographe standard (de l'anglais) avec vingt-six symboles, et ainsi de suite.

L'ouvrage de Haiman (1985a) se poursuit avec une discussion classique sur la linguistique structurale de Saussure, Frei, Meillet. Le chapitre 3 fait par ailleurs de nombreuses références aux créolistes (Hancock 1979) qui ont redécouvert cette linguistique classique, aux chercheurs en LS (Frishberg 1975, Klima et Bellugi 1979) et enfin au langage enfantin (Slobin, 1985). Là encore, le postulat de Haiman est une évolution de tous ces systèmes, au départ relativement iconiques, vers quelque chose dont la structure serait plus opaque, en particulier pour les LS (auxquelles il a accès, semble-t-il, uniquement par le filtre des travaux de Frishberg (1975) qu'il cite à plusieurs reprises).

« L'économie dans les langues, pas moins que dans les autres diagrammes, est opposée à l'iconicité, et contribue à son érosion. » (Haiman 1985a, p. 157)

Cette position assez tranchée est certes à resituer dans le contexte de l'ouvrage mais est assez éloignée de la nôtre. Nous verrons plus loin que, selon notre approche, le maintien de l'iconicité des signes de la LSF répond au contraire à un principe d'économie.

3.1.5 Schéma et définitions

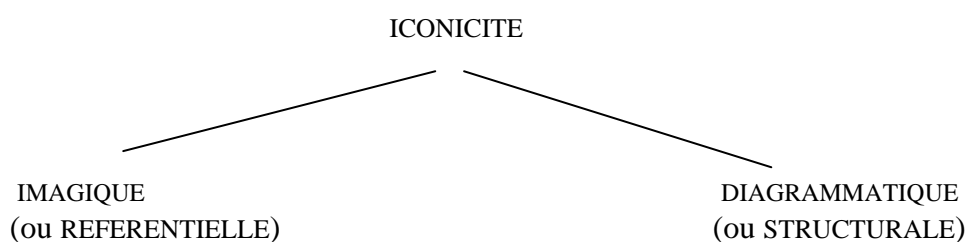


Figure 1 : Schéma général inspiré de Fischer & Nänny (1999) sur les types d'iconicité

Fischer & Nänny, auteurs de plusieurs ouvrages collectifs sur l'iconicité dans la littérature et dans les langues (Fischer & Nänny (eds.) 1999, 2001)⁶ distinguent deux grands types d'iconicité : l'une imagique, relations de ressemblance entre la forme d'un élément signifiant et la chose qu'il signifie, l'autre diagrammatique, relations des parties d'un concept par analogie avec ses propres parties.

En outre, nous aurons l'occasion de revenir plus en détails sur ces définitions au cours de ce chapitre et dans l'ensemble de notre développement.

Les définitions élémentaires⁷ qui suivent sont inspirées du *Dictionnaire des Sciences du Langage* de Dubois et al. (1999, p. 238, 245 et 460). Dans la terminologie de Peirce, on distingue *icône*, *indice* et *symbole*. Ce classement des signes se fonde sur la nature du rapport entretenu par le signe avec la réalité extérieure. Les *icônes* sont ceux des signes qui sont dans un *rapport de ressemblance avec la réalité extérieure*, qui présentent la même propriété que l'objet dénoté (exemple : une tache de sang pour la couleur rouge). L'*icône* s'oppose l'*indice*, sans rapport de ressemblance mais avec un rapport de contiguïté (exemple : la fumée est l'indice du feu). L'indice est le fait qui fournit une indication. Et le *symbole*, où le rapport est purement conventionnel. Un symbole est la notation d'un rapport, dans une culture donnée, entre deux éléments. Alors que l'*icône* vise à reproduire en transférant (cas du portrait, reproduisant sur la toile une impression sensorielle) et que l'indice permet un raisonnement par inférence (la fumée pour le feu), le symbole procède par établissement d'une convention (exemple : la balance comme symbole de la justice). A noter que ces diverses fonctions peuvent se cumuler : une typologie des icônes, indices et symboles se fonde sur l'accentuation d'un des pôles sémiotiques dans les divers signes. Par exemple, le portrait comporte une part de règles acquises : si le contenu iconique est identique dans le portrait et dans la caricature, l'aspect symbolique (conventions du genre) est bien distinct dans l'un et l'autre cas. Si, en revanche, la balance est symbole de la justice, Saussure note « un rudiment de lien naturel entre le signifiant et le signifié », donc un reste de processus iconique ou indiciel.

⁶ Voir aussi le site internet remarquable élaboré par ces deux auteurs : <http://home.hum.uva.nl/iconicity>

⁷ Pour une discussion plus approfondie sur les concepts d'*icône*, d'*iconicité(s)* et d'*analogie*, voir la nouvelle revue *Cahiers de Linguistique Analogique* dont le premier numéro (2003) a été dirigé par P. Monneret.

3.2 L'iconicité dans la syntaxe

Pour les langues vocales, l'iconicité a surtout été étudiée du double point de vue sémiologique et syntaxique. Par ailleurs, c'est plutôt sur le versant diagrammatique que les auteurs auxquels nous faisons référence se sont penchés. En effet, le versant imagique est très minoritaire en LV, comme le note déjà Saussure (1916) au sujet des onomatopées.

3.2.1 *L'approche philosophique et sémiologique de Simone (1995)*

D'après Simone (1995), la question de savoir comment la langue représente la réalité et comment la réalité reflète la langue est traditionnellement l'une des plus prégnantes en philosophie, pour plusieurs raisons. En effet, répondre à cette question suppose aussi de se demander :

Comment la réalité est-elle structurée ?

Est-il possible de parler de « faits » d'une manière sensible ?

Comment les faits peuvent-ils être analysés ?

Comment sont-ils convertis en mots ?

Quelle est l'interface entre langue et réalité ?

Quelle est la relation entre mots et objets ?

L'auteur rappelle que la problématique langue/réalité ne peut pas être résolue simplement, pas plus par la philosophie que par d'autres disciplines. Il propose humblement d'avancer quelques arguments nouveaux qui permettent de réfléchir à la question.

L'objectif de Simone (1995) est de résumer dans quelle mesure et comment les phrases reflètent les faits, par des références de nature philosophique et linguistique. Le second est de montrer que certains types d'énoncés sont nécessairement liés aux faits et qu'ils sont forcés de les décrire d'une manière spécifique.

Ainsi, l'auteur propose une réflexion en deux parties : tout d'abord, faire un bref aperçu du point de vue philosophique le plus classique sur les relations entre les faits et les phrases ; ensuite, essayer de montrer qu'à un niveau typologique, certains types d'énoncés ne peuvent être interprétés que grâce à une base iconique, prouvant qu'il existe un isomorphisme (une forme, un sens) non trivial entre les faits et les phrases.

Les philosophes anciens (il cite Aristote) prétendaient que les phrases décrivent les faits ; plus tard, d'autres ont prétendu qu'elles décrivaient non pas les faits mais plutôt les représentations mentales ou conceptuelles. Mais c'est surtout le *Tractatus logico-philosophicus* de Wittgenstein (1922) qui sert ici de cadre conceptuel d'une théorie de l'iconicité pour la syntaxe. D'après Wittgenstein, le monde est un agrégat de faits atomiques, dont chacun est

composé d'objets désignés par des noms particuliers. Les faits doivent avoir une structure : ils peuvent constituer un état des choses à un moment donné. Le monde des faits est représenté symboliquement par la langue, c'est-à-dire par des phrases qui doivent avoir un type de relation avec le monde si on veut qu'elles offrent une représentation adéquate des choses. La position de Wittgenstein est une réminiscence de la pensée d'Aristote (*De interpretatione*) à qui Simone⁸ fait aussi référence⁹. Mais, d'après Simone (1995), Wittgenstein va plus loin : le fait d'affirmer que langue et réalité doivent avoir une relation spécifique fait apparaître le problème de savoir comment une phrase peut être liée au monde de telle sorte que les faits puissent la falsifier.

C'est l'idée qu'un état de la syntaxe peut traduire un état du monde, par le fait qu'ils entretiennent une relation étroite et particulière. Mais quelle est la nature de cette relation ? Pour Wittgenstein, la solution à ce problème se résout ainsi : les phrases décrivent des faits car elles sont des faits elles-mêmes – faits dont les composants, les mots, sont agencés dans une structure précise qui peut être décrite par la grammaire. Si les phrases sont aussi des faits, alors elles exhibent une ressemblance structurale avec les faits propres. De plus, les mots d'une phrase fonctionnent comme les objets dans l'espace, d'après Wittgenstein (1922, 3.1431).

Selon Simone, la position de Wittgenstein (1922) peut être résumée par trois principes :

- « factuelité » des phrases : comme les phrases sont déjà des faits, elles peuvent entrer dans une correspondance structurale avec les faits propres.
- identité de la structure : la correspondance entre faits et phrases est possible car ils sont articulés et constitués de la même structure.
- capacité de substitution des faits à travers les phrases.

Dans un sens, les phrases décrivent les faits, « décrire » semble être le mot le plus approprié pour traduire le terme allemand *abbilden* utilisé par Wittgenstein pour suggérer que les phrases ont une relation de représentation avec les faits : elles présentent la même structure que les faits ; tous deux ont la même forme, et aussi la même possibilité de structure (3.1431). Ce qui est intéressant est de voir comment la langue reflète la réalité.

⁸ Il note cependant que des travaux récents ont une interprétation différente des textes d'Aristote.

⁹ Ces deux références reviennent fréquemment dans les travaux sur la motivation et l'iconicité (d'image ou de diagramme), Wittgenstein, en tant que philosophe européen moderne, Aristote comme philosophe antique incontournable.

3.2.2 *La linéarité et l'ordre des mots*

Le problème de la linéarité et de l'ordre des mots dans l'énoncé est l'un des thèmes de l'iconicité diagrammatique¹⁰.

La discussion de Tai dans l'ouvrage de Haiman (1985b) sur la séquence temporelle et l'ordre des mots en chinois développe un autre aspect du potentiel iconique de la linéarité : l'ordre des éléments dans la chaîne parlée correspond à l'ordre dans lequel les concepts apparaissent¹¹.

En outre, le principe a été étudié par Jakobson (1965) dans son célèbre article "A la recherche de l'essence du langage", nommé également "Veni, vedi, vici de César". L'analyse de Tai va bien plus loin pourtant, en démontrant combien le principe de la séquence temporelle est général en chinois (et, peut-être, dans d'autres langues isolantes qui n'ont pas de morphologie verbale élaborée).

Toujours dans l'ouvrage de Haiman (1985b), l'article de Givon énonce précisément le principe opposé d'actualité qu'il résume en "s'occuper d'abord de la tâche la plus urgente". Ainsi Givon touche ici à la plus sérieuse limite de *l'iconicité linéaire* : le problème des motivations en compétition.

3.2.3 *Iconicité de diagramme, les travaux de Haiman (1985a & b)*

La plupart des recherches sur l'iconicité dans la syntaxe se concentrent sur l'iconicité diagrammatique et traitent uniquement des LV. Parmi celles-ci, nous nous sommes plus particulièrement penchée sur les ouvrages de Haiman (1985 a et b) et de Simone (1995).

Dans cette partie, l'objectif principal est de donner une vision relativement claire de ce qu'est un diagramme.

Pour ce faire, nous reprenons l'étude très détaillée de Haiman (1985a, p.9 et suiv.) dont la thèse principale est que les langues sont comme les diagrammes. Il se réfère abondamment à Peirce puis à Saussure.

¹⁰ Pour le problème de la linéarisation dans les langues, voir aussi Levelt (1981).

¹¹ Pour la question de la linéarisation dans les LV, voir aussi l'article de Levelt (1981).

La notion d'iconicité diagrammatique, prend son origine avec le philosophe Peirce (1955) qui maintenait qu'un diagramme est un signe complexe, représentant un concept complexe. Il y a, par conséquent, des correspondances entre les *parties* d'un diagramme et les parties du concept qu'il représente. Les parties d'un diagramme ne ressemblent pas forcément à celles du concept correspondant. Dans la terminologie de Peirce, chacune de ces parties peut ainsi être un symbole plus qu'un icône de son référent. Mais l'essence d'un diagramme est que la relation entre ses parties ressemble à la relation entre les parties du concept qu'il représente. Cette ressemblance (atténuée) justifie l'appellation du diagramme comme une sorte d'icône : un icône diagrammatique.

Le diagramme désigne « une catégorie de signes qui représente les relations, principalement dyadiques, ou considérées comme telles, des parties d'une chose par relations analogiques avec ses propres parties » d'après Peirce (1955, p. 105).

Pour Peirce, le meilleur exemple pour expliquer ce qu'est un diagramme est le système de numérotation. D'après sa comparaison, pour la représentation des nombres, la numérotation en boulier est un icône et la numérotation en arabe est un symbole (moins iconique). Puis il prend comme exemple la position des nombres arabes le long d'une rue avec des maisons numérotées que d'un seul côté. Par exemple, la maison portant le n°45 se situe entre les maisons 43 et 47 car le nombre cardinal 45 représente une quantité entre 43 et 47. De plus, les maisons 45 et 47 seront plus proches entre elles que de la maison 113, car les nombres 45 et 47 représentent des quantités qui sont plus proches entre elles que 113 est de l'un ou de l'autre, et ainsi de suite...

« L'analogie entre cet exemple simple et le langage humain peut être comprise de cette manière : les "mots"¹² de ce langage (la numérotation arabe) sont eux-mêmes symboliques; mais leur "grammaire" (la règle qui assigne des numéros aux maisons) relève d'une iconicité diagrammatique. » Haiman (1985a, p.10)

Selon Peirce, la distinction entre icônes et symboles était plus une question de degré et n'était pas très tranchée :

« Aucun signe d'un objet (excepté un clone, peut-être) ne ressemble à cet objet complètement, et par conséquent tous les icônes sont imparfaits : Peirce les appelait *hypo-icônes*. » (ibid., p.10)

¹² Guillemets de l'auteur.

Vraisemblablement, un signe qui ressemble à son objet par mille détails est plus iconique qu'un signe qui lui ressemble par une centaine de points. Et il est fort possible qu'une ressemblance atténuée puisse être perçue comme plus aucune ressemblance. Quand cela arrive, un (ancien) icône est perçu comme un symbole. Dans le développement historique du système d'un signe, nous avons beaucoup d'exemples de ce phénomène de "dé-iconicisation" ou "conventionnalisation" (Haiman prend l'exemple du chiffre romain 'V' et de la lettre romaine 'A' ainsi que du caractère chinois en bâton pour "homme" plutôt que son dessin).

« De même, et bien que Peirce n'insiste pas sur ce point, il paraît clair que la distinction entre un icône qui est une *image* (comme une photographie) et un icône qui est un *diagramme* (comme une figure en bâton (*a stick figure*)) est aussi surtout une question de degré. » (ibid., p.12)

En principe, il y a une distinction entre les deux : une image est un icône d'un objet simple, tandis qu'un diagramme est un icône d'un objet complexe. Mais il n'y a pas d'objets simples, et aucun icône ne reproduit tous les détails. Haiman prend ensuite l'exemple d'une photo qui est pour lui une *image* typique¹³.

« Contrairement à une peinture, une photo n'est pas conventionnelle : elle montre seulement "ce qu'il y a là". Mais elle ne montre certainement pas tout ce qu'il y a là. Comme un diagramme, une photo réduit et simplifie la réalité qu'elle décrit. Les trois dimensions visuelles sont réduites à deux dimensions; la reproduction des couleurs n'est pas exacte; les impressions auditives, olfactives et tactiles ne sont pas enregistrées; et la liste peut aisément être continuée. Le photographe conserve certaines relations entre les couleurs, les lignes et formes de l'objet tandis qu'il en supprime d'autres. Une caricature de figure en bâton fait exactement la même chose. Elle en supprime simplement davantage. » (ibid., p.12)

Selon le contexte, on voit qu'il n'est pas toujours utile de différencier une photo d'une figure en bâton (abstraite). Ainsi, nous sommes tellement habitués à voir des photos que nous pensons qu'elles s'expliquent par elles-mêmes; en fait, nous avons appris des conventions qui nous permettent de les interpréter.

« Une taxonomie soignée des signes dans laquelle l'image s'oppose au diagramme et les deux sont opposés au symbole est une idéalisation. Tous les signes doivent simplifier et

¹³ A rapprocher de la comparaison de Cuxac entre l'iconicité des signes de la LSF et le tableau d'un peintre figuratif (l'évidence de la dimension du montrer).

abréger ce qu'ils représentent. Les images le font moins que les diagrammes, les diagrammes moins que les symboles. » (ibid., p.13)

« Idéalement, un diagramme iconique est *homologue* à ce qu'il représente : non seulement chaque point du diagramme correspond à un point de la réalité décrite, mais aussi les relations entre ces points correspondent aux relations entre les points de cette réalité. » (ibid., p.14)

Il introduit alors deux notions d'homologie : l'isomorphisme et la motivation.

Par *isomorphisme*, il entend une correspondance terme à terme (*one-to-one*). Les violations de l'isomorphisme sont courantes dans la langue : homonymie, synonymie, polysémie, morphème vide et "signe zéro"¹⁴. Par *motivation*, il entend la propriété par laquelle les diagrammes exposent la même relation entre leurs parties que leurs référents le font entre leurs parties. Les violations de la motivation sont appelées des distorsions. Il note qu'on peut difficilement atteindre cet idéal du diagramme, à savoir rassembler ces deux propriétés (l'isomorphisme et la motivation) et c'est la simplification qui l'en empêche.

Enfin, Haiman énonce les différentes propriétés (P) des diagrammes :

P1 : Dans chaque diagramme, il y a une simplification considérable.

P2 : Dans chaque diagramme, il y a de la distorsion¹⁵.

P3 : Chaque diagramme dépend de signes auxiliaire ou diacritiques qui rectifient les implications trompeuses de la structure du diagramme lui-même.

P4 : Cependant, chaque diagramme manifeste un isomorphisme avec l'objet qu'il représente.

P5 : Chaque diagramme manifeste de la motivation.

P6 : Le fait qu'ils simplifient a pour conséquence que tous les diagrammes laissent des éléments de côté.

P7 : Cependant, tous les diagrammes sont capables d'éviter l'ambiguïté là où c'est important : si nécessaire, par des diacritiques qui sont, à strictement parler, redondants.

3.3 Les linguistiques cognitives

Les linguistiques cognitives semblent un cadre favorable à une prise en compte de l'iconicité¹⁶. Pour ces courants, la capacité de langage fait partie de la capacité cognitive

¹⁴ En français dans le texte.

¹⁵ Ceci nous fait penser – peut-être à tort – aux anamorphoses chez Cuxac (1996).

¹⁶ Bien que tous les chercheurs cognitivistes ne s'intéressent pas à l'iconicité des langues.

humaine générale. Nous rappelons brièvement quelques principes importants des linguistiques cognitives.

Il n'y a pas de « structure » première et « dérivée » (par exemple : les phrases passives sont dérivées des phrases actives) ; toutes les structures sont formées de la même manière, par la combinaison d'unités linguistiques simples.

Les catégories linguistiques sont les catégories de la cognition humaine et montrent toutes les mêmes caractéristiques.

Les linguistes cognitivistes accordent beaucoup d'importance au niveau sémantique (Langacker 1987), elles sont « sémantiquement orientées » (*semantic-driven*) (S.Wilcox 1998) par opposition à « syntaxiquement orientées » (*syntax-driven*) chez les formalistes.

Les sémantiques formelles se focalisent souvent sur les « conditions de vérité » de la phrase, qui consiste à voir dans quelles circonstances une phrase peut être vraie, ces circonstances étant la « signification » de la phrase. Ex : *The cat is on the mat.*(...) Cette approche a de nombreux inconvénients, le plus important étant de ne pas laisser de place au point de vue et à la perspective. Par exemple, des phrases actives et passives ayant les mêmes conditions de vérité seront considérées comme porteuses de la même signification alors qu'elles focalisent clairement l'attention sur des aspects différents de l'événement.

En linguistique cognitive, la sémantique ne s'intéresse pas à ce qui est « vrai » (théorie « objective ») dans le monde mais elle se focalise sur le système conceptuel du locuteur par une mise en évidence de « profils ». Ce n'est cependant pas une théorie complètement « subjective » ; la structure conceptuelle et la sémantique sont enracinées dans nos *expériences* vécues et incarnées (*embodied beings*). Les humains partagent les mêmes organes sensoriels, les mêmes structures neurales et les mêmes expériences corporelles ; ces expériences constituent les concepts que nous développons dans les unités linguistiques. Ceci renvoie aux exemples de Lakoff (1987) sur les termes pour dire les couleurs. Les concepts de couleurs ne sont ni objectifs (existant indépendamment des humains) ni subjectifs (complètement arbitraires) mais sont basés sur notre expérience.

Rappel de quelques concepts fondamentaux propre à ce courant : les *frames* (Fillmore 1982) ; les *scripts* (Schank & Abelson 1977), les modèles cognitifs idéalisés (Lakoff 1987) et la réécriture dans le domaine cible (Lakoff 1987), les *mappings*.

“By the term *frame* I have in mind any system of concepts related in such a way that to understand any one of them you have to understand the whole structure in which it fits...” Fillmore (1982, p. III)

Par exemple pour comprendre le concept de « menu », il faut savoir ce qu'est un restaurant, les plats, l'ordre d'un repas, etc., tous ces concepts étant regroupés dans le *frame* (cadre) « manger au restaurant ». Ainsi, les outils sémantiques des cognitivistes sont principalement les frames, les métaphores et les mappings conceptuels. En outre, les opérations cognitives générales sont le mapping conceptuel, le *profiling*, l'attention sélective, les schèmes et l'imagerie mentale de description des phénomènes linguistiques.

Définition de l'iconicité linguistique dans le cadre des mappings conceptuels :

“A set of correspondences between two entities is often called a *mapping*. Thus, linguistic iconicity can be redefined as “the existence of a structure-preserving mapping between mental models of linguistic form and meaning”¹⁷.” (Taub 2001, p. 23)

Les catégories linguistiques sont des catégories de la cognition humaine. De plus, les structures linguistiques à tous les niveaux de complexité (inflexions, ordre des mots, discours, ...) sont porteuses de signification et les interactions de ces structures sont motivées par les interactions de leurs significations.

Nous avons vu que l'iconicité induit une interrelation profonde entre forme et sens. Le cadre de la linguistique cognitive est donc particulièrement adapté au traitement de l'iconicité et de la métaphore car il ne sépare pas forme et sens. De plus, l'iconicité et la métaphore ne *déterminent* pas la nature des unités linguistique étudiées mais elles les *motivent*. La linguistique cognitive offre une place aux deux aspects de l'iconicité et de la métaphore : les schèmes (*patterns*) non prédictibles et les structures conceptuelles qui provoquent ces schèmes. Décrire ces schèmes constitue l'une des tâches du linguiste.

4 Non prise en compte de l'iconicité dans les langues des signes

4.1 Introduction au débat sur l'iconicité dans les langues des signes

Il y a une longue tradition dans la littérature à dénigrer et diminuer l'iconicité dans la langue. Elle a commencé avec la doctrine de « l'arbitraire du signe » de Saussure qui a contribué à évacuer tous les aspects iconiques des langues. De même Peirce, fondateur de la sémiotique, a accepté cette perspective, tout en accordant une grande importance à l'icône. Selon lui, les icônes représentent les objets principalement par leur similarité avec ceux-ci. Il distingue les *images* iconiques (*iconic images*), qui ressemblent simplement à leurs référents et les *diagrammes* iconiques (*iconic diagrams*) qui sont des arrangements systématiques de signes qui ne ressemblent pas forcément aux référents mais dont les relations entre eux reflètent les

¹⁷ Guillemets de l'auteur.

relations avec leurs référents. Peirce, comme Saussure, dévaluait l'importance des images iconiques dans le langage articulée tout en reconnaissant l'importance des diagrammes iconiques pour les formes syntaxiques motivées :

“In the earliest form of speech, there probably was a large element of mimicry. But in all languages known, such representations have been replaced by conventional auditory signs... But in the syntax of every language there are logical icons [i.e., diagrams] of the kind that are aided by conventional rules.” Peirce (Buchler, 1940, p. 106)

En réalité, à la fois les images et les diagrammes sont présents dans les LS (voir section 6 de ce chapitre).

Un autre philosophe et sémioticien, Goodman, avait un point de vue différent de celui de Peirce. Il remettait en question la doctrine de l'arbitraire du signe :

“Descriptions [i.e., languagelike representations] are distinguished from depictions [i.e., pictorial representations] not through being more arbitrary but through belonging to articulate [i.e., discrete] rather than to dense [i.e., continuous] schemes... The often stressed distinction between iconic and other signs becomes transient and trivial; thus does heresy breed iconoclasm.” Goodman (1968, p. 230-231)

En d'autres termes, les symboles linguistiques peuvent être soit iconiques, soit arbitraires, le point crucial étant qu'ils font partie d'un système linguistique de contrastes conventionnels parmi un nombre limité de symboles possibles.

Les linguistes de la LS, contrairement aux linguistes des LV, n'ont jamais eu l'option d'ignorer l'iconicité, tant celle-ci imprègne les LS de manière évidente.

La première attitude concernant l'iconicité des LS a été de considérer que les LS étaient de la simple pantomime, un langage pictural, avec *seulement* de l'iconicité et pas de structure linguistique propre¹⁸. Stokoe (1960) a discrédité cette attitude dès les années soixante en prouvant que l'ASL était régi par un système linguistique complet qui possédait son propre lexique, sa phonologie, sa morphologie et sa syntaxe et était donc une vraie langue. Au cours des années, les linguistes ont dû travailler ardemment pour tenter de corriger le mythe de la pantomime qui collait aux LS. Même de nos jours, il est parfois difficile de faire accepter à certains chercheurs et même à des Sourds que tout en étant porteuse de beaucoup d'iconicité, la LS est néanmoins une langue.

¹⁸ Voir la discussion dans Lane (1992).

Les linguistes de la LS, au moins dans les premiers temps, ont adopté deux approches concernant l'iconicité : argumenter fortement contre sa présence et son importance, en ayant pour but de donner à l'ASL un vrai statut de langue ; ou, au contraire, mettre en avant ses diverses manifestations, en comparant parfois le système des LS et des LV.

C'est par la première approche que nous commençons.

4.2 Aperçu de quelques auteurs

4.2.1 Hoemann (1975), Frishberg (1975), Klima & Bellugi (1979) : l'évolution diachronique des signes

Des travaux comme ceux de Hoemann (1975), Frishberg (1975) et Klima & Bellugi (1979) ont sous-estimé la présence de l'iconicité dans les LS. Ces études ont montré que la variation diachronique (*historical change*) pouvait diminuer l'iconicité des signes (Frishberg 1975), et que les non signeurs ne pouvaient pas facilement deviner la signification des signes à partir de leur forme (Hoemann 1975, Klima & Bellugi 1979). Tout ceci tendait donc à montrer que les LS étaient tout autant conventionnelles qu'iconiques. Il était bien sûr important de démontrer que les LS étaient formées par des systèmes linguistiques conventionnels autant que par de l'iconicité mais la dévaluation profonde faite à l'encontre de l'iconicité semble trop excessive.

4.2.2 Klima & Bellugi (1979) : une position de compromis

Klima & Bellugi (1979) ont adopté une position de compromis entre les défenseurs et les détracteurs de l'iconicité, si l'on se réfère à leurs travaux sur la transparence du vocabulaire de l'ASL. Ils affirmaient la présence d'iconicité dans l'ASL à différents niveaux mais notaient le caractère très contraint de ces situations. L'iconicité est établie conventionnellement par la langue. De plus, les signes iconiques utilisent seulement les formes possibles de la LS en question. Enfin, l'iconicité semble ne pas influencer le traitement des signes ; les signes sont « *translucides* » et pas « *transparentes* » dans le sens où l'on ne peut pas deviner le sens d'un signe iconique sans connaître déjà la LS¹⁹. Pour reprendre leur expression, l'iconicité est « immergée » dans la langue mais est toujours disponible.

Au début des années quatre-vingt, les linguistes américains ont commencé à s'intéresser au système qui sous-tendait l'iconicité de l'ASL. Il y a eu une sorte de levée de bouclier contre les travaux de Mandel, DeMatteo et Armstrong (1983, 1988) (voir ci-après), en particulier par

¹⁹ Ou, dit autrement, pour pouvoir deviner le sens d'un signe iconique, il faut déjà connaître la LS.

Supalla (1978, 1986) et McDonald (1982), à l'époque où les classificateurs de la LS commençaient à être étudiés en tant que système.

4.2.3 *Supalla (1978, 1986) : l'assimilation des LS aux LV*

C'est Supalla (1978) qui était le plus direct dans la dévaluation de l'iconicité. Pour critiquer DeMatteo (1977) qui affirmait que l'ASL utilise des analogies visuelles, il écrit :

“We have found that these verbs are composed of internal morphemes (*hand classifiers, movement roots and base points*) along with external morphemes that add further meanings to the verb form in terms of number or aspect, or change it into a noun. We have also found that these morphemes are discrete in form and meaning like those in spoken languages²⁰, and that the meanings of these morphemes are much like those found in many spoken languages.” Supalla (1978, p.44)

Ainsi, chez Supalla, il y a toujours la volonté ardente de faire partager les mêmes propriétés aux LV et aux LS pour prouver que l'ASL est bien une langue, et donc de nier toute spécificité aux LS (dont l'iconicité intrinsèque des LS).

4.2.4 *McDonald (1982) : des formes grammaticalement acceptables*

Selon McDonald (1982), dans une analyse linguistique sérieuse, il ne suffit pas de dire qu'un signe ressemble à son référent ou même comment il y ressemble. Les signes iconiques de l'ASL appartiennent à un système interne à la langue (*a language-internal system*). Par exemple, pour le signe en ASL [DEGREE], un type de configuration circulaire (le 'F') est possible, les autres configurations étant non grammaticales. Si on ne comprend pas le système, on ne peut pas savoir comment décrire correctement une scène à l'aide de classificateurs ; on peut seulement reconnaître que ces manières correctes de décrire sont iconiques (parmi l'ensemble des possibilités iconiques). Cet auteur se positionnait contre une focalisation sur l'iconicité des signes : bien qu'elle reconnaisse que le système était clairement iconique, elle pensait que le travail du linguiste consistait davantage à établir les règles des formes grammaticalement acceptables. Elle était aussi en désaccord avec DeMatteo car selon elle, les signes iconiques ne sont pas des représentations analogiques mais sont des catégories discrètes de formes, de tailles et de mouvements.

5 **Prise en compte de l'iconicité dans les langues des signes**

Certains rares linguistes fonctionnalistes et cognitivistes, intéressés par toutes les formes de motivation dans la langue, n'étaient pas satisfaits de laisser de côté l'iconicité, de ne pas

²⁰ C'est nous qui soulignons.

l'étudier. Les études sur ce sujet ont donc commencé dans les années quatre-vingt à la fois pour les LV et pour les LS. Les ouvrages de Haiman (1985b), *Iconicity in Syntax* et Hinton et al. (1994), *Sound Symbolism* en sont des ouvrages de références qui ont amorcé cette tendance pour les LV.

Synthèse de *Iconicity in Syntax* : les différents chapitres expliquent comment l'iconicité se manifeste dans la syntaxe des LV. Parmi les différents points abordés, on constate que l'ordre des mots et l'ordre des morphèmes dans un mot polysynthétique est souvent iconique avec l'ordre des événements ou avec le degré de proximité conceptuelle (*conceptual closeness*) perçue entre le mot et la chose.

Synthèse de *Sound Symbolism* : l'ouvrage porte un regard approfondi sur la question de l'iconicité des sons (*sound-for-sound iconicity*) en LV. L'introduction propose une classification pertinente. Les différents chapitres font des investigations sur le symbolisme du son (*sound symbolism*) dans plusieurs langues et montrent que, comme pour l'ASL, chaque langue a un *système* dans lequel les mots ressemblent à leur sens conformément à la phonotactique de la langue.

5.1 Iconicité, ressemblance et transparence

5.1.1 Pizzuto & al. (1996) dans Taub (2001)

Pour définir la notion d'iconicité, on peut commencer par s'interroger sur la notion intuitive de « ressemblance », qui implique forcément un observateur qui élabore une comparaison. Tout comme l'iconicité, la ressemblance n'est pas un fait objectif mais est le résultat d'un processus cognitif :

“Resemblance is not an objective fact about two entities but is a product of our cognitive processing.” (Taub 2001, p. 21)

Taub (2001, p. 19) relate l'expérience de Pizzuto, Boyes-Braem & Volterra (1996) qui consiste à tester la capacité de sujets naïfs à deviner la signification de certains signes de la LIS (LS Italienne). L'hypothèse de départ s'énonce comme suit : la définition basique de l'iconicité étant une « ressemblance forme/sens », il devrait être possible d'utiliser la « devinabilité » (ou transparence) pour mesurer le degré d'iconicité des signes. En fait, Pizzuto et al. ont trouvé beaucoup de variations culturelles : certains signes étaient plus facilement « devinables » par des non Italiens non signeurs, d'autres par des non Italiens signeurs, etc. Ainsi, la transparence semble être tantôt universelle, tantôt relative à l'expérience de la surdité et de la pratique d'une LS, tantôt être liée à la culture italienne.

D'après Taub, ces résultats nous montrent la nécessité d'une définition de l'iconicité qui prenne en compte la culture et le mode de conceptualisation :

“Iconicity is not an objective relationship between image and referent; rather, it is a relationship between our mental models of image and referent²¹.” (ibid., p. 19)

Ces modèles sont en partie motivés par nos expériences vécues en tant qu'être humain en général mais aussi en tant qu'appartenant à une culture particulière.

L'iconicité est commune aux LS et aux LV et est présente à tous les niveaux de la structure linguistique, incluant la morphologie et la syntaxe aussi bien que les mots isolés. Il ne s'agit pas d'une « simple » question de ressemblance entre forme et sens mais d'un processus sophistiqué dans lequel les ressources phonétiques d'une langue fonctionnent par analogie entre une image et un référent qui lui est associé. Ce processus implique un travail conceptuel qui inclut la sélection d'image, le mapping conceptuel et la schématisation d'unités qui respectent les contraintes de la langue.

“Iconicity exists only through the mental efforts of human beings ; it is dependent on our natural and cultural conceptual associations.” (ibid., p. 20)

5.1.2 *Pizzuto et Volterra (2000)*

Dans la littérature comme dans la vie courante, les notions de transparence et d'iconicité sont souvent confondues. Pizzuto et Volterra (2000) tentent de dissiper cette confusion.

Comme l'article de Pizzuto & al. (1996), celui-ci reprend les expériences princeps de Bellugi & Klima (1976) et Klima & Bellugi (1979) dont la problématique était de voir si l'iconicité pouvait faciliter la compréhension de l'ASL par des informateurs entendants dits « naïfs », c'est-à-dire sans contact préalable avec l'ASL. Pizzuto et Volterra (2000) font varier les groupes d'informateurs (sourds et entendants), et les langues des signes : ASL, CSL (LS chinoise), et DSL (LS danoise). Cette fois, les auteurs reprennent cette méthodologie en l'élargissant à la LIS (LS italienne), en élargissant l'approche translinguistique et transculturelle.

Aussi bien Klima et Bellugi (1979) que Pizzuto et Volterra (2000) se situent plutôt au niveau de l'iconicité du lexique ; cependant, Pizzuto et Volterra (2000) citent également des recherches basées sur des narrations (par exemple *The Snowman*²²).

²¹ Notre traduction : « L'iconicité n'est pas une relation objective entre l'image et le référent ; c'est plutôt une relation de nos modèles mentaux entre l'image et le référent. »

²² Briggs R. (1978): *The Snowman*. London, Hamish Hamilton.

Les auteurs relèvent l'existence de deux catégories des LS qui n'ont pas toujours d'équivalent en LV : les « classificateurs » et les « expressions pantomimiques ».

“The story also elicits other forms of expressions that have perhaps no equivalent in spoken languages and which are in part characterizable as complex forms of pantomime. Both classifier and pantomimic expressions may exhibit strong iconic features, and the story is thus particularly well suited to explore whether and how iconic features may facilitate the task of guessing meanings conveyed in an unknown sign language.” (Pizzuto et Volterra 2000, p.265)

Après avoir présenté brièvement leurs résultats quantitatifs (pourcentages par groupes d'informateurs), les auteurs précisent qu'une analyse qualitative plus fine est nécessaire pour mettre en évidence différents degrés d'iconicité et d'opacité qui ont influencé les résultats, chez les Sourds comme chez les entendants. Les trois « degrés » d'iconicité sont :

a) Des éléments compréhensibles à la fois par les participants sourds et entendants.

“Highly iconic, often pantomimic elements and signs (e.g., body postures and facial expressions used to express such meanings as “looking-outside-from-the-window”).” (ibid., p.265)

b) Des éléments compréhensibles par les participants sourds (même entre Sourds de LS différentes) mais pas par les entendants. Il s'agit des classificateurs.

“More linguistically encoded elements.” (ibid., p.265)

c) Des éléments compréhensibles seulement par les participants sourds, et seulement dans leur LS.

“Entirely language-specific elements.” (ibid., p.265)

Ces degrés doivent être discutés sur de plus nombreux exemples. En effet, cette hiérarchie dans ce qui appartient au domaine du linguistique dans les LS et ce qui n'y appartient pas n'a pas forcément lieu d'être, tout ces éléments faisant partie du système linguistique des LS.

Les conclusions générales des auteurs, fort éclairantes pour notre problématique, peuvent être résumées comme suit :

- Certains traits des signes des LS semblent être iconiques, transparents et universels (indépendant d'une culture donnée).
- Les signeurs (Sourds Européens) ont manifestée de grande facilité de compréhension des signes des différentes LS, que ceux-ci présentent des traits iconiques ou non. Ainsi, ces données suggèrent l'existence d'universaux entre LS.

- Les participants entendants non Italiens ont moins bien compris les signes que les Italiens entendants, particulièrement les signes considérés comme « enracinés » dans la culture italienne, ce qui suggère la pertinence de facteurs culturels dans la perception de l'iconicité des signes.

Ainsi, à la suite des observations de Armstrong & al. (1995), les auteurs émettent l'idée selon laquelle le langage humain (vocal et gestuel) est enraciné dans notre expérience perceptivo-motrice. Dans cette perspective, les auteurs souhaitent identifier les similarités profondes entre parole vocale et signes en prenant en compte la dimension iconique du langage. Ceci pourrait constituer une contribution importante des recherches en LS pour une description plus adéquate du langage humain.

5.2 Iconicité et métaphore

Brennan (1990) est l'une des premières linguistes de la LS à avoir traité l'iconicité et la métaphore. Elle met en évidence ces deux phénomènes en LS Britannique (BSL). C'est aussi l'auteur d'un modèle de formation iconique et métaphorique des mots qui ressemblent en bien des points à l'*Analogous Building Model* de Taub (2001). L'une des différences entre son travail et d'autres appartenant au champ cognitiviste est son utilisation du terme *métaphore* ; elle ne fait pas de distinction entre l'iconicité pure et l'iconicité métaphorique et elle utilise le terme *métaphore* pour décrire le mapping iconique lui-même. Beaucoup d'éléments qu'elle qualifie de *métaphores* (exemples : *the EMANATE, ABSORB, and BALANCE structures*) seront appelés dans l'ouvrage de Taub (2001) « schémas images » (*images-schemas*) et traités comme purement iconiques.

A la suite de P. Wilcox²³ (2000), Taub (2001), qui se réfère à Lakoff & Johnson (1980), étudie la métaphore articulée à l'iconicité pour l'ASL. Elle explique qu'elle préfère nettement séparer les deux processus - métaphore (étudiée seulement à partir du chapitre 6) et iconicité - par souci méthodologique et par souci de clarté.

Elle précise d'abord ce qu'elle entend par « unités purement iconiques ». Selon elle, ces unités réfèrent forcément à une forme concrète.

“Let me give a strict definition of those items which I consider purely iconic. / In iconic items, some aspect of the item's physical form (shape, sound, temporal structure, etc.) resembles a concrete sensory image. That is, a linguistic item that involves only

²³ L'initiale du prénom est précisée car deux auteurs portent le même nom (Sherman et Phyllis Wilcox).

iconicity can represent only a concrete, physical referent (...)”²⁴. Thus, ASL TREE, whose form resembles the shape of a prototypical tree, is purely iconic: its form directly resembles its meaning²⁵.” (Taub 2001, p. 20-21)

Selon Taub, seuls les signes « concrets » peuvent être porteurs d’iconicité - sauf exception, dit-elle, pour une catégorie de signes dont DIPLOME fait partie. Cela paraît restrictif (surtout pour son modèle *Analogue building model* qu’elle veut le plus général possible...). Comment, alors, expliquer la formation des signes abstraits ?

“There is more than just iconicity, however, in signs such as THINK-PENETRATE, whose form resembles an object emerging from the head and piercing through a barrier. THINK-PENETRATE, which can be translated as “she finally got the point”, has a non concrete meaning.” (ibid., p. 21)

L’utilisation d’une image concrète pour décrire un concept abstrait constitue ce que l’on appelle une métaphore, et THINK-PENETRATE est ainsi autant métaphorique qu’iconique.

La métaphore permettrait donc de résoudre l’épineuse question des signes dits « abstraits », dont la forme est iconique de manière flagrante.

Cette argumentation est utilisée depuis les travaux de McNeill (1992). Ainsi, les recherches de McNeill ont influencé bon nombre de chercheurs américains cognitivistes et spécialistes de la LS. En effet, on retrouve cette idée que l’abstraction n’est possible que par la métaphore chez P. Wilcox (2000) et Taub (2001). Autrement dit, pour ces chercheurs, c’est seulement par la métaphore que peut s’exprimer la pensée abstraite en ASL. Pour notre part, nous considérons qu’il y a d’autres moyens linguistiques, notamment la construction syntaxique (par exemple, l’ordre des unités dans l’énoncé, le contexte et la situation d’énonciation, le recours à une spatialisation complexe des entités, etc.) ou la création de signes à mi-chemin entre structures grande iconicité et signes standard (voir chapitre 3), mais ceci est l’objet d’un vaste débat que nous n’entamons pas ici.

24 Notre traduction : «/Pour les unités iconiques, un aspect de la forme physique de l’unité (forme, son, structure temporelle, etc.) ressemble à une image sensorielle concrète. Cela signifie qu’une unité linguistique qui comporte seulement de l’iconicité ne peut représenter qu’un référent concret, physique (...)/. »

25 “As the preceding sentence suggests, by concrete and physical I mean the sort of thing that we can perceive more or less directly with our sensory systems. This includes sounds, sizes, shapes, body postures and gestures, movements and locations in space, durations, and so on. I do not mean only those things that are solid and tangible.” (Taub 2001, note 1 p. 20)

5.3 Le “Analogue-Building Model” de Taub (2001)


5.3.1 Introduction de l’ouvrage de Taub (2001)

La problématique de l’ouvrage de Taub (2001) est d’examiner la grande variété des formes iconiques et métaphoriques des LS, les comparer avec leurs corrélats en LV, et explorer les implications pour la théorie linguistique.

Cet ouvrage, par son approche théorique et les thèmes étudiés, a constitué une base à laquelle nous nous référons souvent dans ce chapitre. Par ailleurs, nous avons eu l’occasion de demander quelques précisions à l’auteur lors de deux rencontres (décembre 2001 et juillet 2002).

5.3.2 La notion de mapping

Quand on compare deux entités, on s’attend à trouver des correspondances dans la préservation de la structure (*structure-preserving correspondences*) entre nos modèles mentaux des deux entités (S. Wilcox 1998).

Ex : préservation de la structure entre a) des jambes humaines et b) le majeur et l’index tendus (configuration  inversée).

Le mapping est donc le passage de la forme du référent au signe (donc le sens plus général que pour le transfert). La notion de mapping selon Taub est valable pour tous les signes de la LS, tandis que la notion de transfert est intrinsèquement liée aux SGI. C’est pour cela qu’on ne peut vraiment assimiler les deux termes et que *transfert* n’est pas la traduction française de *mapping*, comme nous l’avions d’abord pensé.

Pour cette notion largement utilisée en linguistique cognitive, voir aussi par exemple Liddell (2003) et Emmorey (2001).

5.3.3 Présentation du modèle théorique

Ce modèle tente de prendre en compte l’iconicité en tant que modèle théorique global. Il constitue le cœur de l’ouvrage de Taub. Il est censé être valable aussi bien pour les LS que les LV, à tous les niveaux de la langue : lexical, morphologique ou sémantique. L’auteur le veut le plus général possible. Ce modèle doit à la fois donner un cadre théorique général et fournir des outils d’analyse et de description des unités linguistiques iconiques. Elle prévient (*ibid.*, p. 44) que ce modèle ne vise pas à représenter ce qui se passe dans le cerveau du locuteur, c’est un modèle de *création* des items linguistiques.

Comme tout modèle, il contient plusieurs étapes²⁶ :

1. sélection d'image (*image sélection*)
2. schématisation (*schematization*)
3. encodage (*encoding*)

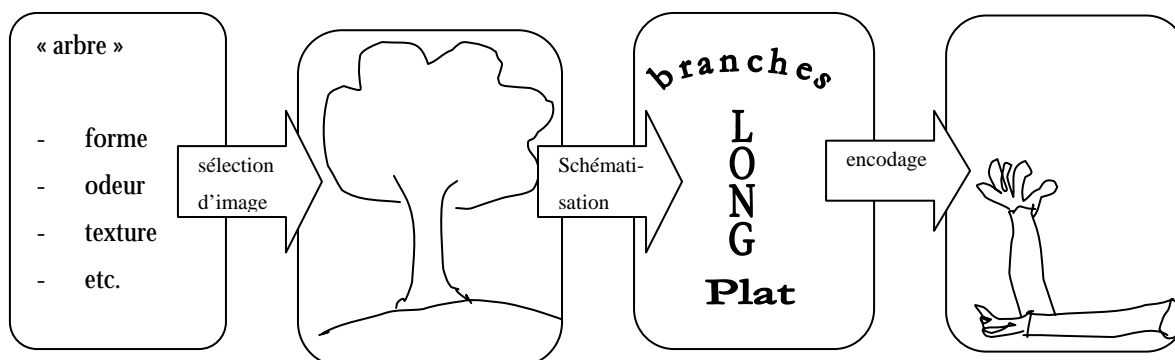


Figure 2 : Schéma du Analogue-Building Model (traduit et reproduit d'après Taub 2001, p 44)

Voyons en détail chacune des trois étapes du modèle.

5.3.3.1 Sélection d'image

Un même objet contient en général des images provenant de modalités différentes (visuelle, tactile, auditive, etc.). Pour créer le signe, on a recours à une sélection, qui peut être de différents types : par métonymie, par extraction d'un ou plusieurs traits saillants, ou en associant un objet au concept en question (exemple : DIPLOME).

5.3.3.2 Schématisation

Une fois que la sélection d'une image appropriée est effectuée, nous l'intégrons au langage. Ce processus nécessite plusieurs étapes, la première étant de s'assurer que la langue pourra traiter l'image en question (ressources phonétiques et morphologiques de chaque langue). Nous devons adapter l'image aux propriétés (phonétiques mais aussi sémantiques) de la langue en présence, et au besoin supprimer ou modifier certains détails de l'image. C'est ce que Taub appelle *schématisation*.

Pour l'exemple ARBRE, l'image relativement évidente d'un arbre est divisée en trois composantes : a) une surface plate, b) un tube vertical émergeant de cette surface et c) une structure complexe de branchages attachée au tube (voir le schéma ci-dessus). Nous constatons que certains détails n'ont pas été retenus (par exemple, la forme des branches). L'auteur remarque que l'image sensorielle originelle est d'une certaine manière déjà

²⁶ Cependant, l'auteur indique que le découpage en étapes a été réalisé par souci méthodologique. Celles-ci ne reflètent pas le fonctionnement du cerveau, elles peuvent apparaître simultanément, comme l'a montré Langacker (1987).

partiellement schématisée, en fonction des contraintes de notre système perceptif et cognitif²⁷. Le fait de retenir seulement une image générique à partir d'une multitude de détails d'images spécifiques est attribué à la nature des systèmes de réseaux de neurones qui sont particulièrement aptes à généraliser à partir d'exemples spécifiques, d'après Taub.

Slobin (1996) a appelé ce processus de catégorisation *thinking for speaking* : nous faisons entrer nos pensées dans un moule de manière à ce qu'elles soient faciles à représenter dans notre langue. Nos images sensorielles, comme tout concept que nous souhaitons transmettre, doivent être reformulées dans un système spécifiquement langagier (*language-specific system*) de catégories sémantiques et schématiques.

5.3.3.3 Encodage

Il s'agit d'encoder l'image schématique dans une forme linguistique. Le résultat de ce processus est une unité linguistique forme/sens qui doit être iconique²⁸.

Pour l'exemple ARBRE, la schématisation en trois éléments est prise en charge pour l'ASL par a) le bras de la main non dominante à l'horizontale pour la surface plate, b) le bras de la main dominante à la verticale pour le cylindre vertical et c) la main dominante en configuration '5' pour la structure des branches. Nous constatons que les différents articulateurs ont conservé la structure spatiale de l'image originale. Tous ces éléments aboutissent à la forme linguistique iconique ARBRE en ASL.

5.3.4 Conclusion de l'ouvrage de Taub (2001)

Selon notre lecture, les points forts de l'ouvrage peuvent être résumés comme suit.

Cet ouvrage apporte beaucoup d'informations résumées clairement sur la bibliographie américaine concernant l'iconicité, depuis les années 1975 environ. Cela permet de nuancer quelques préjugés éventuels, à savoir :

- 1) Les chercheurs français des LS sont les seuls à s'intéresser à la notion d'iconicité.
- 2) L'iconicité est un thème de recherche très récent.

Bien sûr, il faudrait approfondir les contextes épistémologiques dans lesquels ces recherches traitant de l'iconicité apparaissent (par exemple, voir si elles étaient en marge ou si elles s'inscrivaient dans le courant théorique majoritaire).

Cet ouvrage constitue un très bon état des lieux de l'iconicité telle qu'elle est traitée aux Etats-Unis, avec un bon recul théorique et épistémologique (par exemple sur les raisons du dénigrement de l'iconicité, etc.)

²⁷ Voir le modèle de la vision de Marr (1982).

²⁸ Pour les LV aussi, comme Taub le propose au début de son développement ?

Nous abordons maintenant les points faibles de l'ouvrage.

Il aurait peut-être fallu différencier l'iconicité sonore des LV et l'iconicité d'image des LS, même si les deux types sont basées sur des ressemblances de *forme* avec le référent. Le type de forme entraîne certainement des conséquences sur l'iconicité et notamment sur l'éventuelle comparaison entre LS et mime. En effet, les chercheurs des LS et des LV ne parlent pas toujours de la même chose quand ils parlent « d'iconicité ».

Le principal défaut de l'ouvrage, selon nous, réside dans le fait que la réflexion est faite à partir du signe isolé et non du discours²⁹. De plus, il n'y a pas de base de données comme appui de la réflexion, seulement quelques exemples repris comme fil directeur dans tout l'ouvrage.

L'ouvrage accorde globalement peu de place à l'œuvre de Stokoe, qui est assez peu mentionné (à l'exception du dernier chapitre). En outre, nous regrettons que Taub ne mette pas davantage en relation ses recherches avec celles de Armstrong & al. (1995) dont l'ouvrage n'est pas mentionné, alors que les similitudes de problématiques sont évidentes (*Language from the body*). Enfin, Taub ne fait aucune référence à la littérature française concernant l'iconicité de la LSF (Jouison, Cuxac, etc.) dont certains articles – il est vrai, courts et trop rares - sont pourtant disponibles en langue anglaise.

5.4 Aperçu historique et thématique

Certains chercheurs se sont montrés enthousiastes par rapport à l'iconicité des LS. C'est le cas de Mandel (1977) et DeMatteo (1977), sous l'impulsion des séminaires de Friedman, dès l'année 1975, qui se sont émerveillés des différences des LS par rapport aux LV, à une époque où l'iconicité et le paradigme cognitiviste étaient peu pris en compte par la communauté des chercheurs.

En guise d'introduction, nous commençons ce point important de notre développement par une citation tirée de la conclusion de l'article précurseur de Friedman (1977) sur les propriétés morphologiques des unités de l'ASL :

“The formational structure of ASL consists of conventional arbitrary and non-arbitrary elements, as well as discrete and nondiscrete components. The language

²⁹ Une recherche contemporaine de celle de Taub traite également de l'iconicité du lexique mais indique explicitement que l'étude est circonscrite aux éléments lexicaux de la LS, ce que ne fait pas Taub. Il s'agit de l'article très détaillé de Pietrandrea (2001) pour la Langue des Signes Italienne (LIS).

makes full use of the possibilities of iconicity – available because of the visual modality – within the constraints of conventionality. It would be unnatural, given the nature of man – in terms of his reliance on visual imagery in thought – and the nature of language, if both iconicity and arbitrariness and both discreteness and nondiscreteness did not exist in any manual/visual language.” Friedman (1977, p. 55)

Cette citation résume assez justement notre manière de concevoir la langue des signes en tant que système. L’association non dichotomique d’éléments discrets et non discrets, de même la nature à la fois conventionnelle et iconique de ces éléments, enfin l’importance de l’imagerie visuelle, tous ces aspects fondamentaux se retrouvent plus tard dans le modèle de Cuxac (1996 et 2000) pour la LSF.

5.4.1 Mandel (1977) : classification des signes stabilisés

Mandel (1977) a étudié la présence de l’iconicité en ASL et a eu pour objectif de faire un catalogue de ses dispositifs pour les signes stabilisés (ou figés) (*frozen signs*). En comparant des formes de l’ASL et leurs significations, il a rassemblé les signes dans une liste selon leur type d’iconicité. Il a constaté que dans certains signes les articulateurs esquissent les contours (la silhouette) d’une image ; dans d’autres, les articulateurs eux-mêmes ressemblent au référent ; et dans un troisième type, les articulateurs montrent (pointent) un référent (par exemple, une partie du corps) qui est présent dans la situation de signation (*signing situation*).

5.4.2 DeMatteo (1977) : les signes sont analogues aux imageries visuelles

DeMatteo (1977) était membre du même groupe d’étudiants que Mandel, tous passionnés par l’analyse de l’ASL. Elle a affirmé que les formes iconiques de l’ASL sont de véritables représentations analogiques de l’imagerie visuelle. Elle a également noté la présence de formes qui semblent varier de manière illimitée en fonction de leurs significations ; par exemple, le verbe [MEET], avec deux mains se rejoignant en configuration ‘I’, peut varier pour exprimer des expressions comme *presque rencontrer, changer de direction*, etc.

DeMatteo (1977) a esquissé un modèle qui rend compte de ce phénomène. Celui-ci implique des images mentales de schématicité (*schematicity*) variable, un ensemble de règles qui transfèrent certains aspects de l’image en une forme linguistique (incluant la sélection pragmatique des aspects les plus importants), et un ensemble de règles analogues qui nous dit comment le signe va être modifié suivant les variations sur l’image.

Taub reconnaît que sa proposition d’*Analogie-Building Model* est beaucoup inspirée du modèle esquissé par DeMatteo. Elle note cependant que le principal défaut de ce modèle, et

de celui de Mandel, réside dans l'absence d'un classement systématique des éléments iconiques.

5.4.3 Jouison : l'iconologie

Jouison propose une vision originale de l'iconicité avant tout corporelle et internalisée, plus que visuelle. Il parle d'*iconologie*.

Il faut relever l'importance des observations de Jouison dès ses premiers travaux en 1978 (publication posthume : Jouison, 1995) sur l'appartenance de la *pantomime* à la LSF. Garcia (2000) considère que s'il a pu s'intéresser dès le départ à la pantomime, c'est parce qu'il n'était pas linguiste de formation³⁰ : il n'avait pas en tête les concepts structuralistes de définition d'une langue et, en particulier, le critère de l'arbitraire. Le fait qu'il ne soit pas linguiste lui a ensuite posé des problèmes. Mais, au départ, cela lui a permis d'avoir un regard ouvert, libre de tout préjugé : « pour lui, la langue des signes, c'était ce que les Sourds produisaient pour communiquer entre eux, » d'après Garcia (2000)

De plus, c'est le premier linguiste français à avoir utilisé la vidéo comme support de données spontanées. Il y avait aussi pour Jouison l'idée que le chercheur devait bien connaître la LS. Il ne devait pas faire de « terrain déplacé », pour reprendre l'expression de Millet (1999). Il faisait beaucoup appel à son intuition du linguiste, et ne se contentait pas d'un jugement de grammaticalité sur les énoncés qu'il recueillait.

5.4.4 Boyes-Braem (1981) : les configurations manuelles

La thèse de doctorat de Boyes-Braem (1981) fait partie des premiers travaux qui ont tenté d'appréhender l'iconicité en LS. Elle consiste en un relevé des configurations manuelles de l'ASL et leurs utilisations. Elle a noté que bien que la plupart du temps les configurations avaient des composants dénués de signification, certains groupes de signes avec des significations proches avaient les mêmes configurations.

Parmi ces groupes de signes, beaucoup utilisent la configuration comme représentation iconique d'un référent physique. Boyes-Braem a élaboré un modèle qui montre comment cette représentation iconique a été créée. Selon elle, un concept fournit tout d'abord une « métaphore visuelle », ce qui revient, dans la terminologie de Taub, à une image visuelle associée au concept. Ensuite, des configurations de l'ASL sont choisies pour représenter cette « métaphore » soit par convention, soit par un autre moyen. Enfin, les configurations peuvent se manifester de différentes manières, en tenant compte de la variation allophonique.

³⁰ Il était éducateur auprès de jeunes Sourds à Bordeaux.

La principale avancée de ce modèle par rapport à celui de DeMatteo est la prise en compte du rôle de la *convention* dans le choix de la représentation iconique.

D'après Taub (2001), le modèle de Boyes-Braem a beaucoup inspiré son propre modèle « *Analogue-Building Model* ». Cependant, au moment où Boyes-Braem l'élaborait, les travaux en sémantique cognitive n'étaient pas aussi avancés. Elle n'avait pas à sa disposition, par exemple, d'explication minutieuse de la similarité en terme de préservation de la structures et de mappings entre les images mentales ; à la place de cela, elle divisait les images en traits pertinents (par exemple : [+ linéaire], [+ surface], [± plein]) et analysait les correspondances entre ces traits.

5.4.5 Armstrong (1983, 1988) : un renversement de positionnement épistémologique

Pendant que McDonald et Supalla mettaient tous leurs efforts à systématiser le système des classificateurs et à minimiser l'impact de l'iconicité, d'autres linguistes conservaient un point de vue différent, en faveur de l'intégration de l'iconicité dans la description de la LS. C'est le cas de Armstrong (1983, 1988) qui contesta la doctrine de l'arbitraire du signe, soutenant que les LV peuvent être vues comme un appauvrissement, étant donné leur relatif manque d'iconicité. Ce « manque » est dû au fait que les signes audibles, par leur nature même, ressemblent beaucoup moins à leurs concepts que les signes visibles.

“Armstrong has suggested that had linguistics begun with signers, iconicity rather than arbitrariness might have been regarded as a defining principle of human language.”

(Taub, 2001, p. 41)

Il suggère un renversement de positionnement épistémologique : si la linguistique avait commencé par l'étude des locuteurs de la LS, l'iconicité plutôt que l'arbitraire aurait pu être considérée comme un principe général du langage humain³¹.

5.4.6 Engberg-Pedersen (1993) : iconicité d'image et de diagramme

Engberg-Pedersen (1993) n'adopte pas tout à fait le modèle cognitiviste mais son travail s'inscrit parfaitement dans ce paradigme. Son ouvrage se focalise sur l'utilisation de l'espace en LS danoise, montrant que beaucoup de ces utilisations sont iconiques ou encore métaphoriques. Par exemple, elle analyse la motivation dans le choix de localisations (*loci*) qui représentent des types particuliers de référents. Un des types de motivations métaphoriques met en rapport la proximité et l'intimité : les localisations avec lequel le signeur se sent intime sont situés proche de lui, et les autres en sont plus éloignés. Elle

³¹ À mettre en rapport avec la proposition de Cuxac (2003) de considérer les LS comme les langues non marquées, à la différence des LV qui elle, seraient davantage marquées.

analyse également la temporalité (*time line structure*) en LS Danoise, les prédicats classificateurs (qu'elle préfère appeler *verbes polymorphémiques*), et l'accord du verbe (*verb agreement*).

Ce travail, entièrement basé sur corpus vidéo, rassemble plus de trois heures de vidéos par douze signeurs natifs, ainsi que des observations dans un cadre naturel, le Centre de Communication Totale à Copenhague.

Dans cet ouvrage sur l'espace, un chapitre est consacré à l'iconicité. Cependant, l'auteur semble avoir des réticences quant à la notion, dans le cas où elle serait utilisée abusivement, pour tout expliquer du fonctionnement d'une LS :

“In signed languages, individual signs and much of the morphosyntax manifest iconic relations between content and expression³². Iconicity is, therefore, an analytical and conceptual challenge to the signed language researcher; but it also represents a methodological danger. Both linguists and informants may be tempted to see iconicity where there is none and to expect constructions in signed languages to be more iconic than they are. I shall demonstrate this danger by examples from my own work with Danish signers.” (Engberg-Pedersen 1993, p. 23)

Par ailleurs, à notre connaissance, Engberg-Pedersen est la première linguiste en LS à avoir tenté une application stricte de la doctrine peircienne, par l'intermédiaire de l'ouvrage de Haiman (1985b). En effet, elle associe l'iconicité d'image à la mimique faciale et à la prise de rôle (*role shifting*) et l'iconicité de diagramme au fonctionnement spatial de la LS danoise :

“The use of emotional facial expression for linguistic purposes in signed languages is an example of the kind of iconicity in which linguistic expression mirrors content. This is the type that Haiman (1985b, 10) describes as an image. Another type of iconicity is diagrammatic iconicity with the subtype isomorphism, i.e. the principle of one meaning, one form (*ibid.*, 11, 14). In relation to signed languages, this type is relevant in an area that has to do with space; it is often described in a way that feigns isomorphism. Space is used, among other things, for keeping track of reference. A referent may be represented by a locus in space, and many signs that refer to it or imply reference to it are made in relation to the same locus. The choice of locus for any individual referent is generally not predetermined in signed languages. Therefore, we might expect that signers would explicitly assign new referents to loci when they introduce them or, put differently, that they would explicitly establish a locus – or an index, as it is often described – for a referent. That is, we might expect there to be a formal difference

between assigning referents to loci (or establishing loci for referents) and using a locus one it was established.” (*ibid.*, p.24)

5.4.7 Liddell (1998) : le mélange conceptuel

Liddell a introduit bon nombre de concepts cognitivistes dans l'étude des LS, notamment le concept de mélange conceptuel (*conceptual blending*) (Liddell 1998) pour les classificateurs, emprunté à la théorie des espaces mentaux de Fauconnier (1985). Liddell lance une attaque envers la doctrine de l'arbitraire du signe utilisant l'iconicité linguistique comme exemple principal. Il note que les unités iconiques en LV et en LS sont tout à fait analogues : elles ressemblent à leurs référents du point de vue de la structure tout en se conformant à la phonotactique³³ de leur langue. Après avoir étudié d'autres types de motivation de la langue vocale (composés, acronymes), il conclut que plutôt que le principe d'arbitraire, la motivation semble être le principe central du langage.

5.4.8 S. Wilcox (1998) : l'iconicité cognitive

S. Wilcox (1998) a analysé l'iconicité dans le cadre de la grammaire cognitive de Langacker (1987, 1991). Il a noté, comme Taub, que l'iconicité est une relation non pas entre les mots et le monde mais entre nos représentations mentales de la forme linguistique d'une unité et sa signification ; c'est pourquoi il utilise le terme d'iconicité cognitive (*cognitive iconicity*). Il suggère qu'en raison de l'influence intrinsèque de la métaphore et de l'iconicité sur leur structure, les LS ont en commun certaines structures morphologiques. C'est pourquoi il a entrepris depuis plusieurs années de vastes recherches interlangues entre l'ASL, la LSF et la LS catalane (entre autres).

5.4.9 Risler (2000) : le localisme cognitif appliqué à la LSF

A la suite des travaux de Cuxac, Risler a tenté d'associer la théorie du localisme cognitif (Desclés) et les théories de l'énonciation (Culioli), appliqué à la LSF.

Dans son tableau récapitulatif, Risler (2000, p.415) émet l'idée selon laquelle le lexique de la LSF est associé à l'iconicité d'image et la syntaxe est associée à l'iconicité diagrammatique. Nous verrons, dans les chapitres consacrés à l'analyse des données, qu'il faut nuancer cette idée que nous avons également eu dans un premier temps.

³² L'auteur cite, entre autres, Frishberg 1975, DeMatteo 1977, Mandel 197, Klima & Bellugi.

³³ *Phonotactics* : “The sequential arrangements of phonological units that are possible in a language. In English, for example, initial /spr-/ is a possible phonotactic sequence, whereas /spm-/ is not. Distribution, phonology”. (Crystal 1999, p.261).

Par ailleurs, l'auteur place l'imagerie cognitive au départ de la création de signes et le processus d'iconicisation (emprunté à Cuxac 1996) en second.

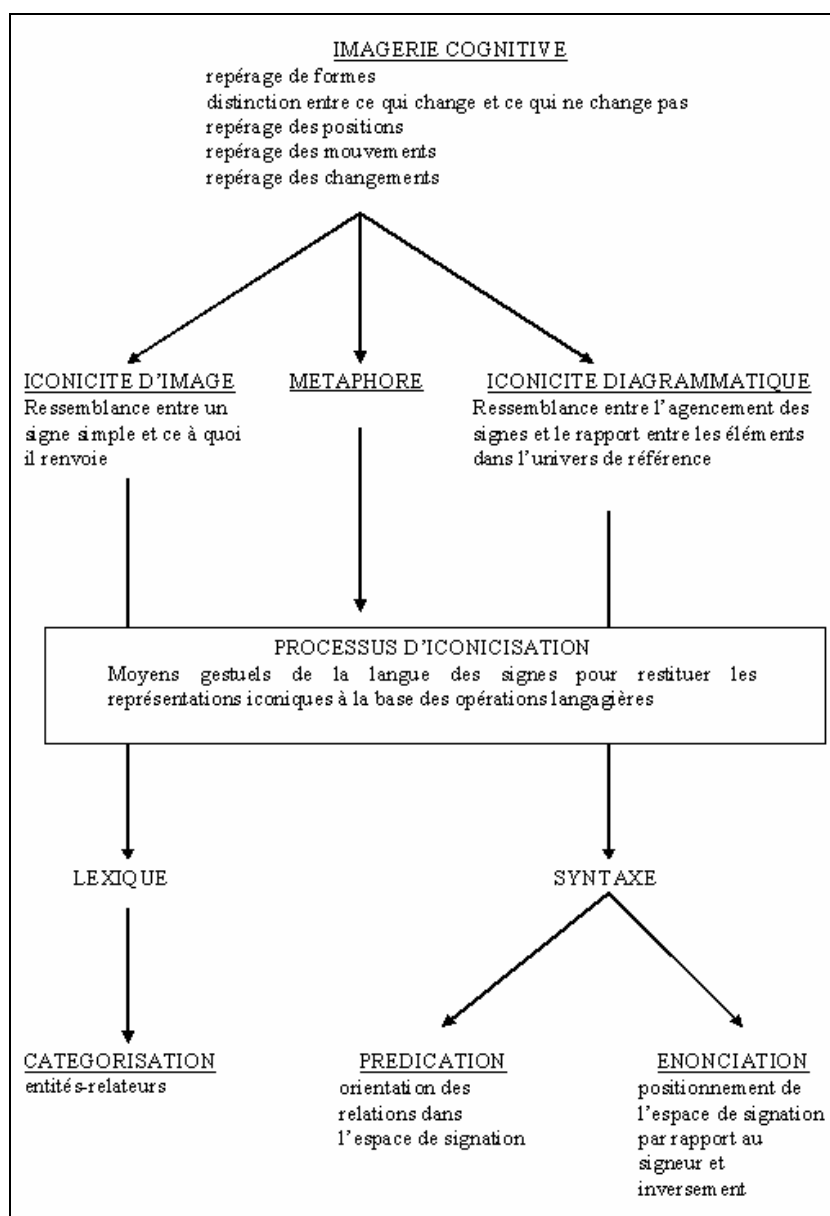


Figure 3 : Tableau récapitulatif : Iconicité et spatialisation, tiré de Risler (2000, p.415)

6 Deux notions révélatrices du débat sur l'iconicité des langues de signes

Ces notions ou domaines de la linguistique sont au cœur du débat sur l'iconicité des LS car les partisans des deux positions théoriques (prise en compte et non prise en compte de l'iconicité) l'utilisent pour consolider leur position respective.

6.1 Les classificateurs

6.1.1 *Classificateurs des LV et des LS*

Ce phénomène, largement observé dans différents groupes de langues, vocales ou signées, connaît une littérature abondante. Grinevald (Craig 1986, Grinevald 2002)³⁴ spécialiste des classificateurs, est la référence incontestable dans la littérature sur les classificateurs des LV, en particulier pour les langues amérindiennes.

D'après la typologie de Craig (1986), un classificateur est un morphème, grammatico-lexical, dont la fonction catégorisante est motivée par certaines caractéristiques du référent et qui apparaît dans certains aspects du discours.

Une question sous-jacente est bien sûr de savoir s'il s'agit des mêmes structures linguistiques dans les deux modalités vocale et gestuelle ou s'il y a des spécificités propres à la modalité gestuelle.

Ces unités sont indéniablement iconiques en LS. Pourtant, les linguistes des LS traitent tous de cette notion, qu'ils prennent ou non en compte la dimension iconique des LS, ce qui donne lieu à différents classements (plus ou moins rigoureux, à base sémantique, syntaxique, ou de grammaire traditionnelle), celui de Supalla (1986) étant le plus célèbre et le plus calqué sur les LV. Un ouvrage récent fait le point sur cette littérature (Emmorey, 2002). Dans cet ouvrage, même si beaucoup d'auteurs conservent une vision classique, certains proposent une analyse plus cognitive des classificateurs dans différentes LS : Schembri, qui propose un changement de vision, et surtout Slobin et al. qui proposent un changement pertinent de terminologie et donc un renouvellement de la notion.

6.1.2 *Les classificateurs pour Supalla*

La principale contribution scientifique de Supalla (1978, 1986) est d'avoir organisé les classificateurs dans un système cohérent. De plus, ce fut l'un des premiers à utiliser le terme de *classificateur*. Pour cela, il propose trois catégories majeures (pour les verbes, pour les configurations, et pour les SASS – *size and shape classifiers*).

A chaque étape de la description, il signale comment les représentations iconiques des classificateurs sont « paramétrées ». Par exemple, dans Supalla (1978), il introduit une liste de sept « mouvements élémentaires » (*movement roots*), chacun ayant un sens spécifique, ces mouvements étant combinés de manière à former des mouvements plus complexes. Il décrit un ensemble de six possibilités où la main dominée peut être utilisée pour décrire des repères

³⁴ NB: Ces deux identités représentent le même chercheur.

dans une action en mouvement (*landmarks in a motion event*). Dans tous les cas, il met en évidence que ce sont des unités discrètes porteuses de sens spécifiques et non un système libre et continu proche du mime.

L'intention de Supalla était donc de montrer que l'iconicité est largement non pertinente pour le système de classificateurs, car ce système est composé d'unités de même nature que les unités non iconiques des LV.

Cependant, au moins dans le cas du mouvement, ces arguments sont moins convaincants : ses sept mouvements élémentaires peuvent se combiner pour créer n'importe quelle figure dans l'espace, et parce qu'ils n'entrent pas dans un système de contraintes, ils n'ont pas de pouvoir explicatif. Il admet cependant que dans certains cas bien particuliers, il peut y avoir des mouvements « continus » plutôt que « discrets ». Ainsi, malgré son système de classificateurs discret et paramétré, Supalla a montré (comme Klima & Bellugi 1979 le suggéraient) que l'iconicité était toujours accessible.

6.1.3 *Les classificateurs pour Taub (2001) : une vision classique*

Dans tout l'ouvrage, l'auteur parle de *classifier system*, et considère les classificateurs comme hautement organisés au sein de la grammaire de l'ASL. D'après Taub, les LS ont deux types principaux de signes iconiques : les *classificateurs*, hautement productifs, et les *signes figés*, moins productifs³⁵ (d'après Supalla 1978).

Elle compare deux premiers exemples de signes figés avec le système de classificateurs de l'ASL. Elle note cependant qu'un signe figé comme [TREE] peut fonctionner comme un classificateur dans certaines circonstances³⁶. Elle emprunte la définition à Dixon (1986) :

“Classifiers are linguistic elements that refer to “classes” of referents rather than specific kinds of referents.”

Il y a plusieurs types de classificateurs, le plus commun étant les classificateurs nominaux, qui fonctionnent comme des noms. L'anglais en contient quelques exemples : *flock* dans « a flock of sheep », exprimant un groupe d'animaux. Certaines langues ont un classificateur nominal qui accompagne chaque nom. D'un point de vue typologique, il est plus rare de rencontrer des classificateurs verbaux ou *prédicats* (McDonald 1982). Ceux-ci fonctionnent comme des verbes et contiennent un élément qui catégorise le sujet du verbe. Par exemple,

³⁵ “Signed languages have two main types of iconic signs : the highly productive *classifiers*, and the less-productive *frozen signs*.” (Supalla 1978)

³⁶ C'est la même idée que chez Cuxac où un signe standard peut devenir une SGI, dans certaines circonstances (s'il est regardé), il s'agit d'un cas de remotivation du signe standard.

Talmy (1985a) a remarqué que la langue atsugewi comporte un système complexe de racines verbales qui donnent une information sur le mouvement ou la localisation de l'objet auquel elles réfèrent : petits objets ronds, petits objets plats, objets roulants, etc.

Le système des classificateurs de la LS est similaire mais hautement iconique, formant ce qu'on pourrait considérer comme un ensemble de blocs iconiques qui sert à décrire des objets physiques, des mouvements et des localisations.

Taub (2001) propose de se reporter à Engberg-Pedersen (1993), McDonald (1982), Supalla (1986) pour différentes analyses de ces types de signes. Chaque forme de classificateurs contient une configuration qui identifie une classe d'entités, et de mouvement, localisations et orientations qui pourra ensuite servir à décrire l'apparence ou bien soit son tracé dans l'espace, soit sa localisation dans l'espace.

Ainsi, selon l'auteur, il existe différentes formes de classificateurs selon le type de référent; en général, ce choix est basé sur les propriétés perceptives de l'objet, comme la taille et la forme ainsi que sur des propriétés interactionnelles comme par exemple la manière dont un référent peut être saisi par un humain. Il y a souvent plusieurs classificateurs pour décrire un même référent ; ceux-ci mettent en valeur différents aspects d'un même référent (exemple : pour le concept d'humain, classificateur : « être debout » ou « avoir deux jambes », plutôt que le corps entier). Elle note également que les classificateurs ne sont pas universels, leur forme diffère d'une LS à l'autre.

Les signes figés iconiques utilisent souvent les mêmes types de construction (*set of building blocks*) que les classificateurs mais sans être aussi libres (c'est pour cette raison qu'ils sont appelés « figés » (*frozen*)).

Les signes figés représentent une catégorie entière plutôt qu'un référent spécifique (ils sont plutôt génériques) ; l'image qui est choisie pour représenter la catégorie est un prototype ou un membre saillant (représentatif) de la catégorie.

“Classifiers are *less* specific than frozen signs in that they identify larger classes of referents (e.g., *long, thin objects* rather than *pens* or *logs*), but *more* specific in that they show what an individual of that type is doing in a particular situation.³⁷” (ibid., p. 35)

³⁷ Notre traduction : «Les classificateurs sont *moins* spécifiques que les signes figés en ce qu'ils identifient des classes de référents plus larges (exemple : *objets longs et fins* plutôt que *stylos* ou *logs*), mais *plus* spécifiques en ce qu'ils montrent ce qu'un individu du type fait dans une situation particulière. »

6.1.4 Nouvelles propositions des classificateurs des LS

Slobin et al. (2002) préfèrent parler de marqueurs de propriétés (*property markers*). Les différents types de classificateurs utilisés pour les LV sont basés sur le fait qu'ils classifient des entités à partir de classes sémantiques définies. En LS, ces « classificateurs » ont pour fonction de classier dans le sens où ils révèlent une propriété de l'entité. Or cette propriété ne marque pas l'entité comme appartenant à une classe sémantique donnée mais sert à désigner cette entité dans un contexte spécifique. Le même objet peut être désigné par différentes configurations, c'est-à-dire en sélectionnant différentes propriétés de l'objet pour le représenter, suivant ce qui est pertinent ou mis en « focus » dans le discours.

6.2 La prise de rôle

A notre connaissance, un état de l'art n'a jamais été réellement mené sur cette notion pour les LS. Par ailleurs, il n'a pas non plus été fait de lien explicite entre les transferts personnels de Cuxac (1985) et le reste de la littérature sur le domaine. Par ce bref aperçu, notre but est donc de rendre la terminologie française plus accessible au niveau international, et inversement.

Les trois articles de l'ouvrage de Emmorey & Reilly (1995) que nous avons plus particulièrement étudiés sont ceux de Poulin & Miller, Engberg-Pedersen et Winston. Ils s'appuient très clairement sur la théorie de la communication de Jakobson (1963) dans laquelle il mettait en évidence la notion d'embrayeur (*shift*).

6.2.1 Les levées de perspectives et les points de vue

L'article de Engberg-Pedersen (1995, p.133) rappelle la définition de *shifter* pour les LV (rappel de linguistique générale) : En LV, ce terme réfère au pronom de première personne *je* et aux adverbes spatial et temporel *ici* et *maintenant*. Ce sont des déictiques.

L'article de Poulin & Miller (1995) qui étudient la LSQ³⁸ souhaitent montrer que l'une des fonctions de "l'embrayeur référentiel" ou "changement/déplacement référentiel" ou "levée de perspective" (*referential shift*) est d'exprimer le changement de point de vue du signeur.

Le corpus en LSQ semble extrait des "Temps Modernes", d'après le sens des énoncés. Les auteurs ne donnent pas d'indications sur qui produit ces énoncés et dans quelles conditions. Nous savons seulement que les énoncés sont soumis au jugement de consultants sourds.

En ce qui concerne les conventions de notation utilisées pour l'article, les auteurs (Poulin & Miller 1995, p. 120) distinguent des indices de trois types : référentiel, spatial et pragmatique³⁹.

³⁸ Langue des Signes Québécoise.

- les lettres *i, j* et *k* sont les indices référentiels - au sens premier du terme- c'est-à-dire qu'ils sont associés à une entité de discours spécifique.
- Les lettres *a, b, c* et *z* sont les indices spatiaux : *z* (zéro) représente le corps du signeur et *a, b* et *c* représentent des localisations autres que le corps du signeur.
- Les nombres *1, 2* et *3* sont les indices pragmatiques ; ce type d'index indépendants représente les rôles pragmatiques des participants dans une interaction ou un événement donnés, centré autour de ce qui peut être appelé *sujet de conscience* ou *centre de l'expérience*, que les auteurs associent à l'index *1*. L'entité avec laquelle le centre de l'expérience interagit directement est associée à l'index *2*. Tout autre entité, présente mais marginal dans l'interaction, est associée à l'index *3*. Bien que très proches de la notion de personne grammaticale (*grammatical person*), ces indices ne correspondent pas forcément terme à terme à une personne grammaticale donnée (*given grammatical person*). Dans un "embrayeur référentiel", par exemple, un référent de troisième personne grammaticalement peut être associé à un index pragmatique *1* ou *2*, et de la même manière pour la première personne (le signeur) et la deuxième (l'interlocuteur). Ainsi, les indices pragmatiques sont fondés sur les interactions entre les différents actants du discours et leur valeur référentielle selon le rôle assumé par une entité du discours en tant que fonction, du point de vue du moment de l'énonciation adopté par le signeur.

Dans tous les cas, *1* est associé à l'index spatial *z* (le signeur).

Pourtant, l'index référentiel associé à *1* varie avec le cadre de référence adopté par le signeur :

- Dans un cadre de référence neutre, *1* est associé au signeur, *2* à l'interlocuteur(s) et *3* avec tout autre entité.
- Dans un déplacement référentiel, *1* est associé à l'entité dont le point de vue est adopté, *2* à l'interactant immédiat dans le cadre de référence (pas nécessairement identifié à l'interlocuteur), et *3* est identifié à tout autre entité.

Dans un cadre de référence neutre :	Dans un embrayeur/déplacement référentiel :
<i>1</i> est associé au signeur,	<i>1</i> est associé à l'entité dont le point de vue est adopté,
<i>2</i> à l'interlocuteur(s),	<i>2</i> à l'interactant immédiat dans le cadre de référence (pas nécessairement identifié à l'interlocuteur),
et <i>3</i> avec tout autre entité.	et <i>3</i> est identifié à tout autre entité.

Tableau 1 : Indices référentiel, spatial et pragmatique pour les levées de perspective, Poulin & Miller (1995)

L'article de Engberg-Pedersen (1995) concerne le discours rapporté (direct et indirect) en LS danoise, notion en général associée aux LV.

Pour les LS, les *role shifting* se divisent en :

39 Il manque des images ou des schémas pour illustrer les exemples donnés par les auteurs, il est difficile d'imaginer gestuellement les exemples par leur seule transcription.

- 1) *shifted reference* : LV + LS
- 2) *shifted attribution* : LV + LS
- 3) *shifted locus* : LS particulièrement

L'auteur analyse trois phénomènes de la LS danoise relatifs à la question de l'expression de points de vue spécifiques.

« In Signed Language research, the term *role shifting* has been used to describe how signers take on a referent's identity in certain types of signing (Lentz, 1986, Padden, 1986, ...), but the concept should be broken down into three phenomena: shifted reference, shifted attribution of expressive elements, and shifted locus. » Engberg-Pedersen (1995, p.135)

Dans sa thèse de psychologie cognitive, Courtin (1998) consacre une partie aux « levées de perspective » (*referential shift*), notion venant de la littérature anglo-saxonne, qu'il souhaite associer aux « transferts personnels », notion développée dans la terminologie française (Cuxac 1985, voir plus loin).

Nous citons un bref passage montrant clairement le fonctionnement cognitif sous-jacent à la production d'une langue signée, dans un paragraphe concernant la syntaxe de la langue des signes :

« L'expression en langue des signes nécessite la conversion dans l'espace matériel d'une image présente dans l'espace visuel mental⁴⁰ et correspondant à l'idée que le locuteur veut exprimer. » Courtin (1998, p. 22).

Le locuteur procède ensuite à une « catégorisation de l'espace matériel ». L'espace devient alors linguistique, et même grammatical, ce qui représente un point essentiel dans la recherche de Courtin sur le développement du langage chez des enfants sourds. La levée de perspective (*referential shifting*) est :

« le phénomène par lequel le signeur change le point de vue de l'élocution, c'est-à-dire, le processus au cours duquel le signeur utilise un pronom à la première personne pour renvoyer à un référent à la troisième personne », (ibid., p. 23).

Sans prétendre remplacer les termes de la linguistique, Courtin préfère parler de « levée de perspective », plutôt que celui de « transfert personnel » de Cuxac (1993b, p. 49 et 1996). Selon lui, cette dénomination rend moins compte des possibilités linguistiques du processus, en focalisant sur le but (« transfert ») plutôt que sur le moyen (« levée de perspective »).

⁴⁰ D'après Kosslyn (1994).

De plus, la levée de perspective permet un rapprochement avec les processus cognitifs décrits dans les théories de l'esprit dont s'inspire Courtin.

Le mapping spatial (*spatial mapping*) est « l'association d'une aire de l'espace signé à un élément de la représentation mentale du signeur », d'après la définition de Winston (1995, p. 90).

« Il s'agit du processus par lequel chaque entité, sujet ou objet concret ou abstrait du discours, va être assignée à un emplacement précis de l'espace linguistique auquel elle restera attachée jusqu'à une éventuelle levée de perspective. De cette façon, par simple pointage manuel ou visuel le signeur renvoie à la représentation mentale de l'entité à cet emplacement. » (ibid., p. 23).

Ainsi, selon Courtin, le pointage n'est pas seulement manuel, il peut aussi être visuel, alors que nous préférons réserver le terme « pointage » uniquement à une action effectuée par la main, et nous parlons simplement de direction ou d'orientation du regard pour les manifestations visuelles.

6.2.2 Les rotations mentales du locuteur et du récepteur du message

Sachant que l'émission d'un message signé se fait selon la perspective visuelle du locuteur, il y a nécessité, pour le récepteur, de procéder à une « rotation mentale » de l'image spatiale, afin de se représenter adéquatement la scène. Cette rotation n'est pas toujours nécessaire car la scène peut être effectuée sur un plan neutre ; Courtin souligne que la levée de perspective impliquerait très fréquemment une rotation de l'image mentale :

« Après que le locuteur a pointé la nouvelle perspective à considérer, toute la scène linguistique est effectivement levée au niveau de l'expression, jusqu'au nouveau déplacement de la scène vers une autre perspective – on rappelle que cette procédure linguistique a essentiellement pour but de faire contraster des points de vues divers, donc qu'il y aura généralement plusieurs levées successives de la perspective d'élocution. » Courtin (ibid., p. 44).

Il y a une rotation d'autant plus importante que le locuteur est contraint de produire un récit à partir d'images imposées ou d'extraits de films et qu'il doit respecter strictement la spatialisation des scènes. Avec la levée de perspective, la rotation mentale doit être effectuée par au moins les deux acteurs engagés dans la communication : le destinataire (locuteur émetteur) et le destinataire (récepteur).

Ceci est un cas où les deux individus ont à effectuer la même opération. Peut-on rapprocher cela de la situation où l'on a des transferts personnels : le locuteur a-t-il des opérations spécifiques à effectuer, au niveau cognitif, par rapport au récepteur ?

Courtin note enfin que la levée de perspective ne fait pas qu'introduire des propos rapportés, elle permet d'introduire des états ou des pensées.

Si nous rapprochons les levées de perspective des transferts personnels, comme souhaite le faire Courtin, cela confirme l'idée selon laquelle les transferts personnels ne se limitent pas aux discours rapportés en langue vocale, comme le laissait entendre Bouvet (1996).

Cependant, les levées de perspective ne sont pas obligatoires, car tout discours, tout concept peut être exprimé sur un mode neutre, qui a pour conséquence une neutralité sur le plan émotionnel ; dans le cas d'une narration signée, ceci suggère alors la position qu'adopte le locuteur quand il se place en position de narrateur.

La levée de perspective montre une identification à l'agent du discours, à ses états mentaux émotionnels, mis en évidence par la mimique faciale du locuteur, alors qu'en position neutre, la mimique faciale reflétera l'état mental du signeur (critique, émotion, ...).

D'après Courtin (ibid., p. 24) le récepteur du message a plusieurs indices lui permettant de savoir qu'une levée de perspective va survenir. D'abord, le locuteur pointe la portion de l'espace dans laquelle le référent va prendre la perspective (alors que ce n'est pas obligatoire en transfert personnel). Ensuite, il y a changement de l'orientation du corps ainsi que de l'expression du visage, ou uniquement de l'orientation du regard.

Ainsi, ces derniers points soulignent le fort degré de similitude entre la levée de perspective, relevant d'une approche cognitive, et les différents transferts de personne, relevant d'une approche plus linguistique (détaillés dans le chapitre 3).

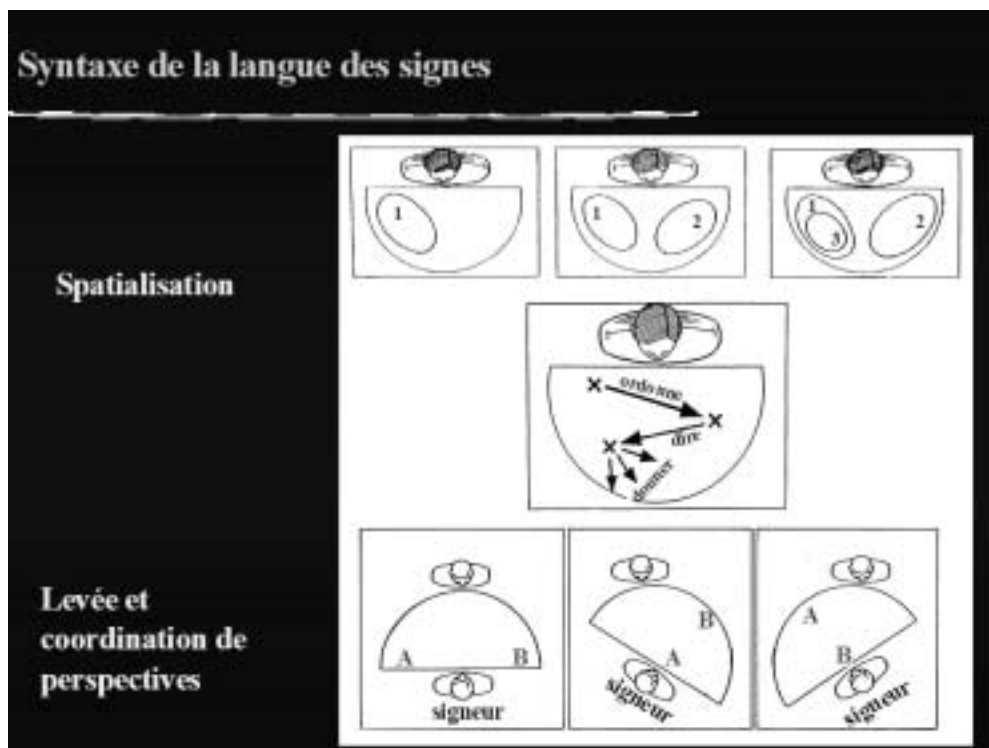


Figure 4 : Schéma des levées de perspectives, tiré et adapté de Poizner, Klima & Bellugi (1987) par Courtin

Cette figure qui synthétise les levées de perspective (*referential shifts*) est tirée de Poizner, Klima, & Bellugi (1987). Elle a été adaptée par Courtin qui a corrigé l'erreur de la version originale : sur la ligne du bas, le B de la seconde case et le A de la troisième case sont en fait au niveau du récepteur du message, donc pas en face du signeur qui est en prise de rôle.

7 Le modèle de Cuxac : l'iconicité d'image dans le cadre de la fonction référentielle du langage

7.1 Les sources du modèle

Le modèle de Cuxac est présenté séparément dans la mesure où, à notre connaissance, c'est le seul modèle pensé à partir de l'iconicité comme notion opératoire et non comme caractéristique langagière. Par ailleurs, selon cette approche, l'iconicité n'a de pertinence à être posée que dans le cadre de la fonction référentielle du langage. En matière de théorie linguistique, ce modèle tente également de dissiper la confusion entre arbitraire (Bouquet 1997) et caractère non iconique des signes des LV (appelé aussi *arbitraire*) qui a fait poser l'iconicité comme incompatible avec un fonctionnement systématique (c'est-à-dire un système de différence).

Le modèle de Cuxac a été influencé par diverses approches théoriques, au fil du temps. Ces quelques références permettent de retracer les évolutions du modèle et de mieux comprendre la terminologie employée.

A côté de la linguistique structurale (Saussure 1916, Frei 1929), puis fonctionnelle (Martinet 1955) et enfin cognitivo-énonciative (Culioli 1990, Langacker 1987, Lakoff 1997, Desclés 1991), c'est la théorie de la forme (la morphogenèse et les catastrophes élémentaires, Thom 1972, 1980) et récemment la théorie de la pensée visuelle (Arnheim 1969) qui ont incontestablement influencé le plus Cuxac. L'approche philosophique a également participé à l'élaboration de ce modèle (les *jeux de langage*, Wittgenstein 1961, François 1993).

Ainsi, ce modèle puise dans les grands courants du vingtième siècle qui relèvent de la linguistique, des mathématiques appliquées, de la philosophie et des sciences de la cognition. Ce modèle, complet, s'est développé de manière autonome, presque indépendamment des autres recherches contemporaines sur la LS. Seuls les grands auteurs fondateurs comme l'Abbé de l'Épée (18^{ème} siècle), Bébien (19^{ème} siècle), et Stokoe (1960) sont des références permanentes pour ce modèle.

7.2 L'iconicité d'image comme notion opératoire

7.2.1 Un modèle sémiogénétique

Les travaux de Cuxac (1985, 1996, 1997, 2000, 2003), depuis le début des années quatre-vingt, considèrent l'iconicité intrinsèque de la langue des signes comme un principe fondateur à toute description.

En tant que modèle sémiogénétique (recherche de l'origine de la création des signes), il vise à expliquer le fonctionnement et les structures de la LS non seulement d'un point de vue synchronique mais aussi par l'origine des signes eux-mêmes. C'est pourquoi Cuxac (2000) fait référence aux travaux concernant l'acquisition de systèmes gestuels par des enfants sourds vivant en milieu entendant (« familiolectes » ou *home signs*, Goldin-Meadow, 1991, 1998) et également à ceux concernant la création de LS primaires (LSP) chez des adultes sourds isolés (Yau 1992, Fusellier-Souza, 1999, 2001, à paraître).

7.2.2 Le processus d'iconicisation

Cuxac appelle *intention sémiotique* le fait de construire du sens pour et avec autrui. Le *processus d'iconicisation* est le processus par lequel le locuteur va rendre iconique l'expérience. Ce processus donne accès à une visée illustrative (d'abord appelée *iconicisatrice*) selon laquelle le signeur vise à reconstituer de manière imagée une expérience vécue ou imaginée. Cette visée met en œuvre des mécanismes cognitifs qui sélectionnent dans

l'expérience ce qui peut ou doit être iconisé et qui le restitue dans la langue, sous forme d'énoncés.

Dans son modèle, Cuxac (2000) s'est intéressé avant tout à l'iconicité d'image, et plus récemment à l'iconicité diagrammatique (Cuxac 2003).

7.2.3 *La bifurcation entre les visées*

Le modèle de Cuxac (1996, 2000) prend son origine dans l'hypothèse qu'une bifurcation s'est produite dans les langues des signes à histoire institutionnelle longue. Cuxac précise que l'iconicité n'a de pertinence que dans le cadre de la fonction référentielle du langage. Ainsi, il propose une définition simple de l'iconicité d'image :

« C'est le lien de ressemblance direct, plus ou moins étroit, entre la chose du monde, le référent, et le signe qui s'y rapporte. » Cuxac (1996)

Mais il note que cette notion est aussi source de conflits sur l'objet *langue* :

« L'iconicité agit idéologiquement comme un analyseur des positions théoriques de chacun aux notions clés que sont la communication et le langage, à la définition de la langue qui en découle, comme aux rapports entre sémantique et syntaxe, entre fonctions et structures. » Cuxac (1996, p. 57).

D'après Cuxac (2000), le modèle de référence de la bifurcation entre visées est le dessin d'enfant, lorsque celui-ci entre dans une optique de dessin réaliste, indice d'une scission entre un *dire* conceptuel et un *vouloir montrer* (Thom, 1980). Car il s'agit bien d'un "vouloir montrer"; la visée iconisatrice de dire "ça s'est passé comme ça et je (te) le montre" est le terme marqué de la bifurcation, une intentionnalité qui n'échappe pas à un traitement conscient. Cette scission dont émerge un terme marqué est un phénomène qui sans être très tardif est pourtant second ; tant au niveau développemental, comme le reflètent l'absence de cette partition chez les Sourds isolés, qu'historiquement au niveau de la communauté, puisque cette partition entre visées ne semble être si tranchée formellement et structurellement que dans les langues des signes à histoire institutionnelle longue. Ce n'est alors pas étonnant si, en général, l'acquisition et le maniement des SGI sont plus difficiles à acquérir que le lexique standard chez les apprenants entendants. Montrer gestuellement en langue des signes est très structuré et cette structuration peut donner lieu à des précisions extrêmes. Les structures sont bien là chez tous les locuteurs, mais les différences dans le cadre de leur utilisation dans des activités narratives par exemple, le raffinement apporté à partir de cette base structurale varie de manière importante d'un locuteur sourd à l'autre. Comme dans les langues vocales, il y a des meilleurs conteurs que d'autres.

7.2.4 Synthèse

Ainsi, il est important de retenir de ce modèle qu'il y a deux manières de *dire* en LS : *dire en montrant* (SGI, panel des structures de transferts) et *dire sans montrer* (lexique standard).

Ces deux manières de *dire* sont visibles grâce aux deux visées : illustrative (SGI) et non illustrative (signes standard).

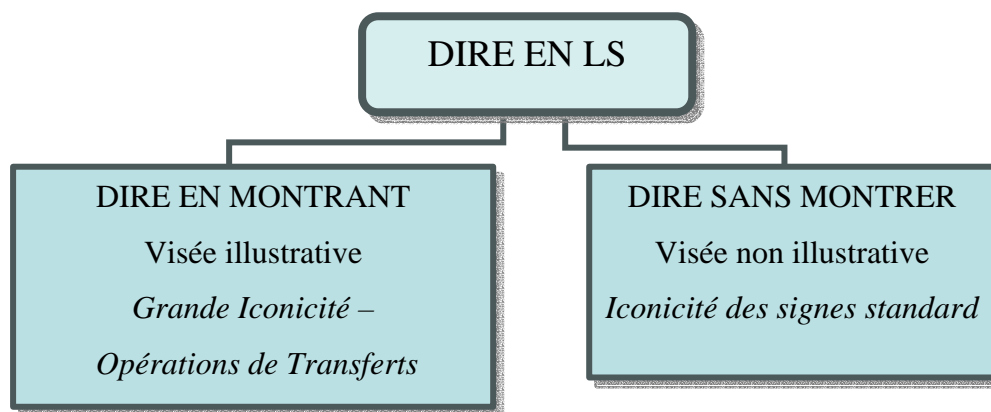


Figure 5 : Schéma synthétique du modèle de Cuxac, (Sallandre, à paraître)

Exemple : La notion de *cheval* peut être exprimée en LSF au moyen de deux stratégies (qui peuvent se combiner entre elles, suivant le choix du locuteur) : soit par trois transferts de forme successifs : [oreilles + nez + queue, etc.] (visée illustrative) soit par le signe standard [CHEVAL] (visée non illustrative) (exemple tiré du corpus LS-COLIN, Chev1_Chr, et détaillé au chapitre 4, point 2.1.10).

7.3 Iconicité des unités avec visée illustrative

7.3.1 Définition des structures de grande iconicité (SGI)

Depuis le début de ses recherches, Cuxac a eu la volonté de classer et d'intégrer dans la langue les structures pantomimiques, comme le relate Garcia (2000).

Cette iconicité « régénérée » (pour reprendre à l'inverse la formule de Cuxac 2003) est multiforme. En voici deux définitions :

« Les structures de grande iconicité, résultat d'un filtrage cognitif, sont à peu près identiques dans toutes les langues des signes du monde, c'est pourquoi deux sourds de nationalités différentes peuvent se comprendre en une journée environ, contrairement à deux entendants placés dans la même situation. » Cuxac (1997b, p. 208).

Ce sont « les traces structurales d'un processus d'iconicisation au service d'une visée iconicisatrice, lorsque la dimension du « comme ça » est conservée. » Cuxac (1997b, p. 206)

Après réflexion, Cuxac a choisi de regrouper l'ensemble de ces structures minimales sous le nom de *transferts*. Le terme semble approprié dans la mesure où il s'agit, en amont, de transférer en les anamorphosant⁴¹ faiblement des expériences réelles ou imaginaires dans l'univers discursif tridimensionnel appelé *espace de signation* (l'espace concret de réalisation des messages, situé devant le signeur).

Les SGI sont le résultat d'opérations cognitives (les transferts).

7.3.2 *Les transferts*

« Les transferts en tant que structures sont le résultat (et la trace) d'opérations cognitives visant à maximiser les ressemblances formelles entre les constructions référentielles en langue et l'univers psychique de l'expérience perceptivo-pragmatique, en un mot, des structures qui donnent à voir en disant. » Cuxac (à paraître)

Pour caractériser les structures de transferts, Cuxac (1996) a recours à deux comparaisons.

Le domaine du « comme ça » caractérise les structures de transferts situationnels et de forme : pour les premiers, c'est le mouvement de la main dominante qui montre comment s'est effectué le déplacement d'un actant du procès par rapport à un locatif stable ; pour les seconds, on peut dire qu'ils montrent la forme ou la taille de l'actant : « c'est comme ça, de cette taille-là, de cette épaisseur-là ». Les marques non manuelles qualifient et référentialisent ces formes : la mimique faciale et le mouvement indiquent si la forme signée par les mains est petite, plate ou ronde, tandis que le regard, porté sur eux, la référentialise et permet au locuteur de *dire en montrant*.

Le domaine du « comme si » caractérise les structures de transferts personnels : le locuteur fait « comme si » le personnage disait et faisait « ça ». Il joue le rôle du personnage en « vivant » l'expérience de celui-ci.

Cuxac regroupe ces opérations cognitives en trois grands types de transferts :

⁴¹ D'après *Le Robert*, l'anamorphose est une image déformée et grotesque donnée par un miroir courbe. Ce phénomène optique se produit quand la grandeur apparente de l'image n'est pas la même horizontalement et verticalement. En mathématiques, c'est la transformation, dans un abaque, d'une figure donnée en une figure géométriquement différente, obtenue par un changement des échelles entre les abscisses et les ordonnées.

1. Les transferts de forme et de taille : ce sont des lieux, objets ou personnes décrits par leur taille ou leur forme (pas de procès, pas d'actant).
2. Les transferts situationnels : il s'agit du déplacement d'un objet ou d'un personnage par rapport à un locatif stable. La scène est comme vue de loin.
3. Les transferts personnels : ce sont des prises de rôle avec actant, procès, locatif. Le locuteur-énonciateur s'efface et entre dans la peau du personnage transféré. Il "devient" l'entité dont il parle; il y a incorporation.

« Ces structures (de transferts personnels) reproduisent, en mettant en jeu tout le corps du locuteur, une ou plusieurs actions effectuées ou subies par un actant du procès de l'énoncé, humain ou animal le plus fréquemment. Le narrateur « devient » pour ainsi dire la personne dont on parle. Pour caractériser ces structures, les sourds utilisent un signe de leur langue signifiant approximativement « rôle » ou « prise de rôle ». On pourrait les traduire par « (et) voilà qu'il est en train de faire cela », puisque l'action n'est envisagée que dans le cours de son accomplissement. » Cuxac (1993, p.49-50)

Les trois grands types de transferts sont susceptibles de se combiner entre eux (exemple : un transfert situationnel associé à un transfert personnel donne un double transfert) et sont basées sur une forte sémantisation du corps s'inscrivant dans une multilinéarité de différents paramètres intervenant dans la réalisation de ces structures (regard, mimique faciale, mains et compositionnalité interne des signes, mouvement du corps et du visage).

7.4 Iconicité des signes hors visée illustrative

L'autre branche de la bifurcation, hors visée iconisatrice, a abouti à un accroissement considérable d'un lexique standard, ensemble d'unités significatives discrètes.

Par rapport à la première branche de la bifurcation (les SGI), le statut de l'iconicité dans cette branche pose quelques problèmes dans la mesure où elle ne peut s'analyser comme traces cognitives de l'intention du locuteur de construire des messages entretenant un lien de ressemblance avec les expériences vécues ou imaginaires qu'il transmet.

Cuxac (2003) propose d'analyser ces signes hors visée en fonction de deux grandes données structurales de la LSF :

- l'utilisation pertinente de l'espace iconisé diagrammatiquement pour marquer les relations sémantiques ;
- l'organisation signifiante du lexique et le caractère moléculaire des signes standard qui relève d'une iconicité économiquement « dégradée » ou « dégénérée ».

La conception morphémique (métaphore de la molécule) de la composition des signes chez Cuxac (2000) est peut-être à rapprocher de celle de Boyes-Braem (1981).

7.5 Une autre vision des classificateurs et de la prise de rôle en langue des signes : les proformes et les transferts

L'origine du terme vient de Friedman (1975) pour qui les proformes (*proforms*) désignent des pronoms et des pointages. En outre, l'origine de la notion telle que la conçoit Cuxac vient de Sutton-Spence & Woll (1999) qui utilisent la notion de proformes depuis plusieurs années (voir aussi Morgan 1999, p.33).


Par ailleurs, Cuxac (2001) a décidé récemment d'utiliser cette terminologie de *proforme*, *transfert de forme*, etc., à la suite de ses lectures des travaux de Arnheim, Paivio, Desclés, etc. qui mettent en évidence une aptitude à l'imagerie de la pensée humaine. Il considère ainsi les LS en tant que miroir cognitif.

Le proforme⁴² désigne le paramètre manuel 'configuration' dans les structures de grande iconicité. Le proforme est une forme générique (ex : forme plate), mais en contexte, il vise à spécifier une forme particulière, « cette forme-là ». Par ailleurs, comme nous l'avons vu précédemment, les transferts désignent l'ensemble des SGI. Ce sont des opérations cognitives dont le but est de spécifier (décrire, représenter, figurer) la forme.

Ainsi, c'est le terme de *transfert* qui a remplacé celui de *classificateur* puis de *spécificateur* dans la terminologie de Cuxac.

Cuxac (2001) et Slobin (2002) ont la même vision de ces structures, à savoir que ce sont des reprises d'objets par des formes, donc des *proformes*. La seule différence réside dans le fait que le premier auteur inscrit les proformes dans un modèle global de l'iconicité et les restreint aux SGI alors que le deuxième auteur, avec les *property markers*, parle d'entités déjà nommées (c'est à dire des signes standard).

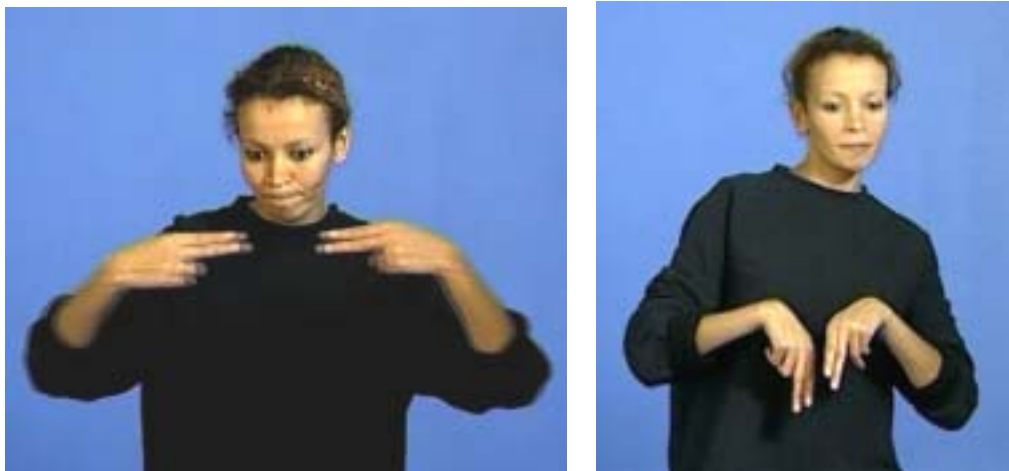
Nous nous inscrivons davantage dans ces deux dernières conceptions que dans la vision classique des classificateurs. Pour l'illustrer, voici une sélection d'images de proformes extraits du corpus LS-COLIN (voir la description du corpus au chapitre 2).

Premier exemple : un même proforme 'N'  pour deux référents différents :

⁴² Nous écrivons *proforme* au masculin en français car il renvoie à « pronom » et « morphème ». Ce choix est néanmoins arbitraire car *proforme* renvoie aussi à « configuration » et « reprise de forme »...

(1) (Chev1_Kha : 00'11) Proforme 'objet long, 2D' (pour la barrière), en TF

(2) (Chev2_Kha : 00'29) dans une démarche d'animal, proforme 'patte du cheval' en TP.



Séquence photos 1 : Un proforme 'N' pour deux référents dans Chev_Kha (1) et (2)

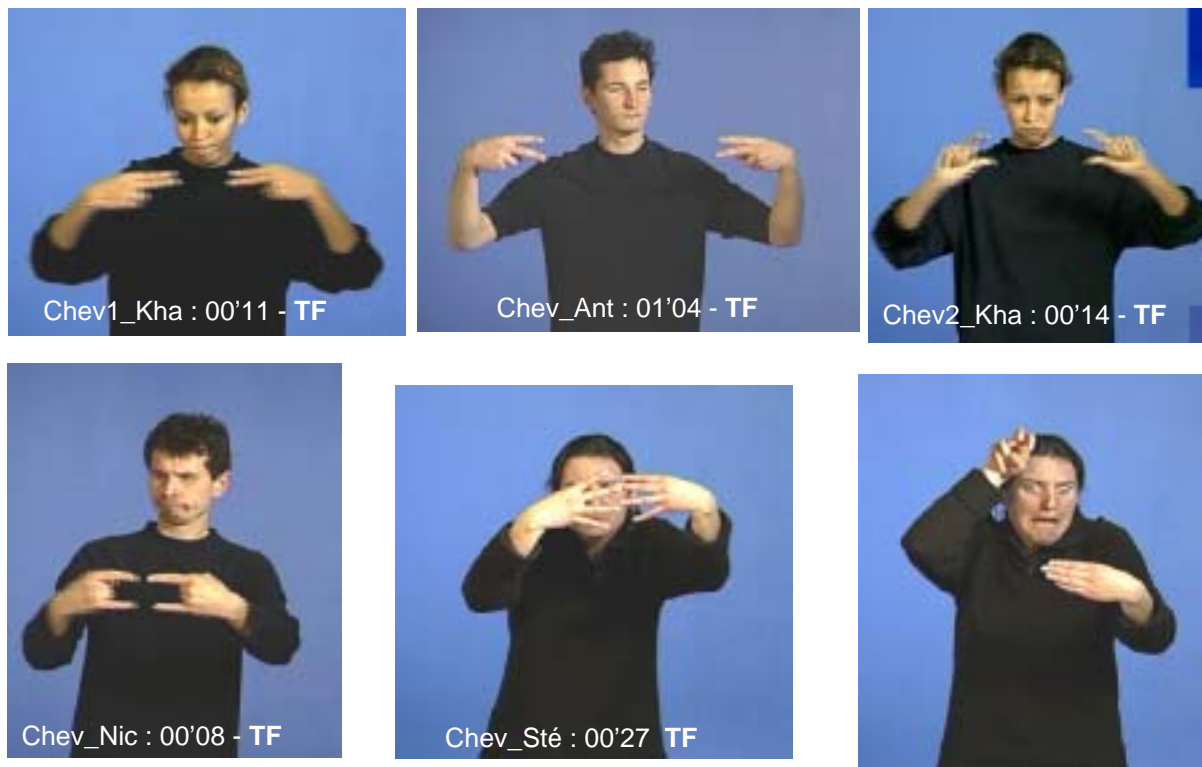
Deuxième exemple (mécanisme inverse au premier) : un seul référent (le dessin de barrière) pour six occurrences de proformes.

Les six proformes sont (photos de gauche à droite) : 'N', 'V', 'C' pour la première ligne, et 'H', 'W' et 'M' pour la deuxième ligne.

Le proforme vise à iconiciser une forme et pas un objet (sinon, on aurait un classificateur par reprise d'objet). D'où la variation des proformes dans cet exemple, dans une LS stabilisée comme la LSF.

Il n'y a pas une occurrence meilleure qu'une autre (une seule « bonne forme »), mais la forme dépend de la focalisation du locuteur sur l'objet, c'est à dire son point de vue : épaisseur, façon dont les piquets sont extraits du sol, etc. ..., même si le référent (dessin de barrières) est le même au départ.

Ainsi, ce sont bien des reprises de formes et non d'objets ou d'entités.



Séquence photos 2 : Un référent (dessin de barrières) pour six proformes

8 Conclusion : l'apport d'un modèle prenant en compte l'iconicité des LS

L'apport du modèle de Cuxac (1996, 2000, 2003) peut se résumer par les points suivants :

1. L'iconicité non comme outil de description des LS mais comme principe organisateur, comme moteur métalinguistique de l'analyse.
2. L'étude de l'iconicité de la LSF au niveau du discours (et non du signe isolé).

Cependant, il serait réducteur de penser que l'étude au niveau du discours est une spécificité purement française, surtout depuis les années quatre-vingt-dix. Pour preuve l'ouvrage collectif sur le discours en LS dirigé par l'américaine Winston (1999), et en particulier la contribution du Britannique Morgan. Par ailleurs, des chercheurs italiens ont entrepris également, et depuis de nombreuses années, des recherches sur l'iconicité de la LIS⁴³ dans plusieurs genres discursifs (pour la poésie, voir Russo, Giuranna et Pizzuto 2001).

3. Une entreprise de classification raisonnée de la LSF basée sur la prise en compte de son iconicité. Dans ce modèle, les LS apparaissent en tant qu'analyseurs cognitifs potentiels.
4. Enfin, le modèle de Cuxac (2003c) propose un renversement de point de vue, celui de concevoir les LS comme des langues non marquées par rapport aux LV qui seraient davantage marquées.

⁴³ LIS : Langue des Signes Italienne.

CHAPITRE 2 CONSTITUTION DE CORPUS ET TRANSCRIPTIONS

1 Introduction

Afin d'expliquer notre démarche de recueil de données vidéo en LSF, nous présenterons les corpus que nous avons eu l'occasion de constituer, seule ou en collaboration, ainsi que ceux déjà existants dont nous avons étudié des extraits, en fonction de nos objectifs de recherche. Toutes les bases de données présentées ici font intervenir des locuteurs adultes, sourds de naissance et reconnus par la communauté sourde comme ayant une très bonne compétence en LSF. Il s'agit, dans ces corpus, de discours complets et le plus spontanés possibles. Ceux-ci constituent donc des échantillons de langue stabilisée, présentant cependant des variations (par exemples régionales).

Le corpus principal étudié dans cette thèse est extrait de celui constitué dans le cadre du projet LS-COLIN, dont l'élaboration fera l'objet d'une explication détaillée.

Nous évoquerons brièvement les différents systèmes de transcriptions de corpus vidéo existants, puis nous présenterons le système élaboré dans le cadre de ce travail. Nous exposerons enfin le travail de transcription entrepris en collaboration avec différents partenaires.

1 Rappel des corpus étudiés antérieurement

Voici brièvement présentés les différents corpus sur lesquels nous avons travaillé depuis le début de nos recherches (1997-1998) et qui nous ont permis, chacun à leur niveau, d'imaginer et concevoir un corpus de plus grande envergure (corpus LS-COLIN, réalisé plus récemment et en équipe). Des extraits vidéo de ces corpus sont visibles dans le CD-ROM (Annexe 2).

1.1 Corpus constitués seule ou en collaboration

1.1.1 Premier corpus : Récits

Le corpus initialement constitué (en 1998) est composé de douze récits. Parmi eux se trouvent trois récits sur images et des récits libres d'expériences personnelles. Les deux premiers récits

sur images, celui du *Cheval* et des *Oiseaux*, ont été choisis dans le but d'étudier la création des références actantielle en LSF en fonction des degrés d'iconicité.

Notre but était d'utiliser des supports largement répandus parmi les linguistes et psycholinguistes, pour entreprendre, à terme, des comparaisons interlangues. Ces deux récits ont en effet servi, depuis plus de vingt ans (Hickmann 1982), à de vastes recherches sur l'acquisition des langues, principalement mais non exclusivement dans quatre langues : anglais, allemand, français et chinois mandarin¹. Plus de quatre cents récits produits par des enfants (entendants) âgés de quatre à dix ans et par des groupes contrôles d'adultes ont été recueillis et transcrits. L'ensemble de ces recherches se trouve réuni et synthétisé dans un ouvrage récent (Hickmann 2003). Quant au troisième récit, celui de la *Grenouille* (introduit par Berman et Slobin 1994), il est également largement répandu dans les études sur l'acquisition dans une perspective cognitive et interlangue (Slobin 2003). Etant sensiblement plus long que les deux premiers récits, il a été choisi pour étudier le découpage en étapes et sous étapes du schéma narratif (Adam 1994, p. 92 et suiv.) en LSF.

Ce premier corpus a été enregistré avec une caméra analogique, dans les locaux de l'association IVT². Trois professeurs de LSF, Simon Attia, Jean-Yves Augros et Frédéric Girardin, ont participé à l'enregistrement qui a eu lieu en deux fois. Ensuite, au fur et à mesure de la transcription, les locuteurs ont été sollicités pour vérifier la traduction en énoncés. Les discussions ont également porté sur le système de transcription que nous étions en train d'élaborer et qui a subi de multiples évolutions. Ces rencontres étaient aussi l'occasion pour les locuteurs de pouvoir discuter « à bâtons rompus » sur des thèmes de linguistique qui les intéressaient dans leur pratique d'enseignants. Quelques photos (cinq) sont présentées plus loin pour illustrer les catégories de la langue développées dans le chapitre 3 (chapitre 3, 3.1).

Bien qu'étant un premier essai, ce corpus s'est avéré très riche et a donc constitué notre première base de données en LSF. Nous l'avons étudié et présenté dans deux mémoires (Sallandre 1998, 1999) et plusieurs publications (Cuxac, Fusellier-Souza et Sallandre 1999, Sallandre 2001a, Sallandre et Cuxac 2002). Il nous a servi de référence méthodologique pour les corpus suivants et en particulier pour celui de LS-COLIN.

¹ Voir par exemple Hickmann et Hendriks (1999).

² International Visual Theatre, Paris.

1.1.2 *Les Temps Modernes*

Le corpus *Les Temps Modernes* (décembre 1999) est le résultat d'une collaboration entre des chercheurs et étudiants spécialistes de la gestuelle co-verbale et des chercheurs et étudiants en langue des signes, au sein de l'association SAINOVV³. L'objectif était de constituer un corpus commun qui puisse intéresser la problématique de la communication non verbale chez les locuteurs entendants comme chez les locuteurs sourds pratiquant la langue des signes. Il a été décidé de prendre pour support les cinq premières minutes de la version originale du film muet *Les Temps Modernes* de Chaplin⁴. Quatre dyades ont été filmées dans les locaux de l'association IVT, en collaboration avec Dominique Boutet et Anne Lefebvre : deux dyades homogènes (Sourd-Sourd et Entendant-Entendant) et deux dyades hétérogènes (Sourd-Entendant et Entendant-Sourd) dans le but de recueillir un vaste échantillon de situations de communication. Trois caméras distinctes, placées environ à trois mètres des informateurs, ont été utilisées : une pour le locuteur (en plan américain) ; une pour l'interlocuteur ; et une pour l'interaction entre les deux informateurs (en plan large). La consigne a été donnée en français pour les entendants, en LSF pour les Sourds : "Tu vas voir un extrait de film. Je te demande de regarder avec beaucoup d'attention". Après avoir vu le film : "Tu racontes ce que tu viens de voir à ton interlocuteur – qui connaît / ne connaît pas la LSF - en vérifiant qu'il comprend ce que tu dis". A l'interlocuteur, il est dit : "Untel te raconte une histoire. Si tu ne comprends pas, n'hésite pas à l'interrompre et à lui poser des questions". Dans le cadre de nos recherches, nous nous sommes intéressée aux deux dyades où le Sourd était le locuteur, et plus particulièrement à la dyade hétérogène Sourd-Entendant, avec pour interlocuteur une personne entendante ne connaissant pas la langue des signes. En effet, nous nous sommes inspirée de l'expérience menée par Gil Eastman en 1980 (dont nous avons seulement conservé des traces en vidéo), telle qu'elle est décrite dans Cuxac (1996) : ce pédagogue sourd américain tente de faire comprendre le naufrage du *Titanic* à un interlocuteur entendant n'ayant jamais été exposé à une langue des signes. Pour le corpus SAINOVV, notre hypothèse était que le locuteur sourd, ne pouvant pas employer le lexique standard de la LSF, aurait recours à des énoncés d'un très grand degré d'iconicité. Cette hypothèse a été effectivement validée et plusieurs stratégies de communication mettant en œuvre un va-et-vient entre les

³ Société d'Analyse des Interactions Non Verbales et Verbales, Université Paris V, 1996-2000.

⁴ Pour les importants travaux réalisés en Europe par l'équipe ESF à partir d'un montage de ce film, voir entre autres la synthèse de Perdue (1993).

structures de transferts ont été relevées (Sallandre 2001a). Une photo est présentée plus loin pour illustrer les catégories développées dans le chapitre 3 (3.1.9).

Ce corpus nous a donné une expérience des aspects techniques d'un enregistrement avec plusieurs caméras, et a constitué notre premier travail en équipe. Il nous a aussi montré la difficulté d'associer un enregistrement avec caméras multiples et locuteurs multiples (en interaction). Ces éléments nous ont servi dans la mise en œuvre et l'organisation technique du corpus LS-COLIN.

1.1.3 Temporalité

Le corpus vidéo *Temporalité* a été réalisé en octobre 2002, à l'Université Paris 8, en collaboration avec Ivani Fusellier-Souza et Nasreddine Chab, dans le cadre d'une commande du CNEFEI⁵ à l'occasion du colloque *Conceptualisation et Surdité* (décembre 2003) sur le thème de l'expression du temps en LSF. Dans ce corpus, le locuteur sourd a participé en tant que collaborateur à toutes les étapes de la r flexion⁶. En effet, en tant que formateur en LSF et à l'occasion d'une formation en linguistique, le thème de la temporalité en LSF l'avait spécialement intéressé. Depuis plusieurs années, il mène ainsi une réflexion sur l'enseignement du système temporel en LSF en essayant de le comparer au système temporel d'autres langues (le français, par exemple).

L'enregistrement a été réalisé avec une caméra numérique. La durée totale de ce corpus, après montage, est de trente-six minutes. Parmi les quatre thèmes abordés, nous avons étudié plus particulièrement le quatrième qui consiste en une explication d'un planning hebdomadaire, à partir d'un support papier. Ceci donne lieu à des constructions de références spatiales complexes et une utilisation mixte de l'iconicité de diagramme et d'image (reprise iconique de l'image du planning sur papier), au moyen de signes standard et de nombreux pointages. Cet extrait a fait l'objet d'une présentation orale (Sallandre, 2004,   paraître). Quelques photos sont présentées plus loin pour illustrer les catégories développées dans le chapitre 3 (3.2.1 et 3.2.2) mais une analyse beaucoup plus approfondie sera développée par Fusellier-Souza et Leix à l'occasion du colloque mentionné ci-dessus.

Ce corpus a été l'occasion de créer une réelle collaboration au niveau du contenu avec un collaborateur sourd et une collègue entendant, dans une ambiance d'émulation réciproque.

⁵ Centre National d'Etudes et de Formation pour l'Enfance Inadaptée, Ministère de l'Education Nationale, Suresnes.

⁶ Au sujet de la place de l'informateur sourd en tant que locuteur et/ou en tant que collaborateur de la recherche, voir les très bonnes remarques de Neidle et al. (2000).

Par ailleurs, il nous a appris beaucoup sur le contenu en lui-même, à savoir l'expression du temps en LSF, sujet sur lequel nous ne sommes pas spécialiste.

1.2 Corpus déjà constitués

Nous avons également étudié des séquences de LSF à partir d'autres corpus, dont les cassettes vidéo étaient disponibles dans le commerce.

1.2.1 *Le Sapin, IVT*

Le récit en vidéo *Le Sapin*, cassette VHS distribuée par IVT (1992), nous a particulièrement intéressée. A l'occasion de la préparation du corpus de thèse (2001), nous avons analysé plusieurs extraits, dont les trois passages où le conteur Philippe Galant raconte l'histoire de *Cendrillon* en prenant des rôles différents. Tout d'abord, il est dans la peau du Père Noël qui raconte *Cendrillon* à des enfants, le soir de Noël. Ensuite, le locuteur est dans le rôle du sapin qui raconte la même histoire à des petites souris puis à un rat. Etant dans le rôle d'un sapin, il a la forte contrainte articulatoire de signer en utilisant seulement la configuration manuelle 'main plate' pour figurer les branches de l'arbre. Nous avons donc analysé par quels moyens il était possible de comprendre quand-même ces passages (mémorisation de l'épisode précédent signé normalement, labialisations, contexte). Enfin, ces passages présentaient la particularité d'enchâsser plusieurs niveaux d'énonciation : le locuteur raconte l'histoire d'un sapin qui raconte l'histoire de *Cendrillon* en imitant le récit du Père Noël... Ce « récit dans le récit » nous a permis de bien distinguer la prise de rôle (c'est-à-dire le va-et-vient entre les transferts de personne) dans deux situations énonciatives distinctes : la prise de rôle pour *dire* (traduisible en énoncés français par le discours direct), et pour *montrer* les actions d'une entité animée ou non. Quelques photos sont présentées plus loin pour illustrer les catégories développées dans le chapitre 3 (3.1.2 et 3.1.3.1).

Ce corpus a constitué un bon exercice en préparation de l'analyse des SGI dans le corpus LS-COLIN et nous a permis d'affiner notre perception des structures de grande iconicité présentes dans les narrations en LSF. L'analyse de ces courts extraits a aussi révélé la nécessité de détailler certaines structures de transferts, en particulier celle présentant du discours rapporté.

1.2.2 *Blanche Neige, IVT*

Dans le cadre des travaux préparatoires au projet LS-COLIN (2001) visant à l'élaboration d'un corpus commun et d'un éditeur de partitions, il a été choisi un court extrait de la cassette VHS distribuée par d'IVT *Blanche Neige*, racontée par Sabine Zeitoun. Tous les membres du

projet LS-COLIN ont transcrit l'extrait, chacun avec son propre système de transcription et son propre regard sur la langue. Le but était de dresser un bilan des méthodes de chacun et des objectifs de recherche avant d'entreprendre un nouveau corpus. L'extrait choisi présentait un échantillon à la fois de repères spatiaux et temporels et de prises de rôle complexes, la scène étant exprimée de plusieurs points de vue (celui du prince qui aperçoit Blanche Neige, celui de Blanche Neige et celui, global, sur la scène). Une photo est présentée plus loin pour illustrer les catégories développées dans le chapitre 3 (3.1.11.6).

Ce corpus nous a permis de voir les multiples regards que des chercheurs pouvaient porter sur un même extrait de langue étudiée. Cela a contribué à décentrer notre point de vue et à justifier plus systématiquement les critères que nous adoptons.

1.2.3 Autres corpus

D'autres séquences de LSF ont été abordées, plus ponctuellement, au cours de nos recherches. Il s'agissait par exemple de cassettes vidéo de cours filmés et prêtées par des collègues sourds dans lesquelles eux-mêmes et/ou les étudiants sourds intervenaient. Chaque fois, ces enregistrements nous ont permis « d'aiguiser » notre regard sur la langue, de mieux en percevoir sa complexité. Ils nous ont aussi convaincue que l'analyse d'une langue des signes⁷, nécessite un enregistrement de haute qualité, donc des moyens techniques importants. En effet, l'analyse de séquences signées requiert un très bon confort visuel et une manipulation aisée des bandes vidéo.

2 Le corpus LS-COLIN

2.1 Le projet LS-COLIN

2.1.1 Présentation du projet

En 1999, le Ministère de l'Éducation Nationale, de la Recherche et de la Technologie lançait une Action Concertée Incitative (ACI) de recherche en sciences de la cognition, appelée *Cognitique*. L'objectif était d'accompagner le développement récent des sciences de la cognition en favorisant des synergies entre différentes disciplines : neurosciences, psychologie, linguistique, philosophie, anthropologie, informatique, robotique, etc. Il s'agissait en particulier de favoriser des collaborations entre, d'une part, les sciences

⁷ Surtout au niveau énonciatif et pragmatique dans lequel nous nous plaçons.

humaines et sociales, et, d'autre part, les sciences du cerveau et/ou le secteur de l'informatique, des mathématiques et des sciences de l'ingénieur.

C'est dans ce cadre qu'est né le projet LACO 39, baptisé *LS-COLIN*⁸ : « Langues des signes : Analyseurs privilégiés de la faculté de langage ; apports croisés d'études linguistiques, cognitives et informatiques (traitement et analyse d'image) autour de l'iconicité et de l'utilisation de l'espace ». Il a regroupé des équipes des universités de Paris 8 (Sciences du langage), de Toulouse 3 (IRIT-TCI) et du CNRS (LIMSI). La responsabilité scientifique a été assurée par Christian Cuxac. Le projet a débuté au cours de l'année 2000 et s'est achevé à la fin de l'année 2002.

La collaboration d'équipes provenant de disciplines différentes, pour l'étude d'un même objet, ici la langue des signes, a renforcé l'exigence de rigueur sur les objectifs de l'étude, sur les formalismes et les modèles utilisés et sur la terminologie employée.

2.1.2 Résumé du projet et de ses objectifs

Les analyses linguistiques des LS sont particulièrement délicates à mener, car la transcription linguistique et l'étiquetage informatique des séquences vidéo se heurtent à des spécificités telles que la quadrimensionnalité du support et la simultanéité de paramètres sémiotiques (signes manuels, regard, mimique faciale, mouvements pertinents du visage et du corps). Par ailleurs, pour les chercheurs spécialisés en traitement d'image, l'analyse de séquences vidéo de locuteurs en LS présente l'intérêt particulier de se pencher sur des images véhiculant un sens explicite, et produites en appliquant les règles d'une grammaire.

Ce projet, issu de la rencontre de ces disciplines, s'est élaboré en trois temps.

- 1) Recensement des différentes démarches d'analyse d'un corpus de LS, des formalismes existants ainsi que des environnements informatiques les mettant en œuvre.
- 2) Réalisation d'un corpus vidéo de locuteurs en LS inédit sur le plan international, qui soit suffisamment étendu pour vérifier nos hypothèses sur les langues des signes et pour constituer un corpus de référence, utile à des communautés scientifiques variées.
- 3) Réalisation d'un éditeur de partitions adapté aux besoins des linguistes et des informaticiens en tenant compte des différentes approches.

⁸ Pour : Langues des Signes – Cognition, Linguistique et Informatique.

2.2 Conception et élaboration du corpus vidéo

2.2.1 Introduction

Au fur et à mesure de l'avancée du projet, la réalisation d'un corpus vidéo est devenue l'un des objectifs principaux du groupe, avec la création d'un éditeur de partitions (ce chapitre, point 4.). Une fois la décision prise de réaliser le corpus, un long travail de préparation de plusieurs mois a commencé entre les différents partenaires : d'abord entre les membres du projet LS-COLIN eux-mêmes, pour définir le protocole expérimental, ensuite avec la direction de l'INJS⁹ de Paris, puis avec les locuteurs de la LSF, enfin, avec l'Université Paris 8, responsable financière du projet.

En ce qui concerne notre contribution personnelle au projet LS-COLIN, notre intérêt s'est assez rapidement porté vers l'objectif de réalisation du corpus vidéo. Ainsi, nous avons pris part de manière active à toutes les étapes de son élaboration, de l'entretien préalable avec la direction de l'INJS à la phase d'organisation matérielle de la numérisation du corpus (effectuée par l'équipe du LIMSI). D'autres membres du projet ont pris en charge l'objectif de la réalisation d'un éditeur de partitions. Toutefois, nos travaux n'ont jamais été menés en parallèle mais conjointement, l'avancée de l'un des objectifs (le corpus) ayant des répercussions directes sur l'autre (l'éditeur), et vice-versa. Ainsi, c'est un véritable travail d'équipe qui a été entrepris, avec ses difficultés et ses satisfactions.

Nous résumons ici les principales caractéristiques de l'élaboration du corpus¹⁰, utiles à la compréhension de notre démarche générale (chapitre 2), de notre réflexion sur la langue (chapitre 3), et de notre analyse linguistique à partir d'une partie de ce corpus (chapitre 4).

L'objectif était de réaliser un corpus qui permette aux linguistes de mettre en évidence l'iconicité de la langue des signes et sa grammaire spatiale, et d'apporter un support de qualité aux informaticiens en traitement de l'image.

Dans le cadre d'une convention avec l'INJS de Paris, en octobre 2001, précisant les termes de la location des moyens humains et matériels, l'enregistrement a eu lieu sous la maîtrise des techniciens du studio Photo et Vidéo de l'INJS, qui pratiquent la LSF.

⁹ Institut National des Jeunes Sourds.

¹⁰ Pour les spécifications complètes du projet LS-COLIN et des différentes phases de réalisation du corpus, se reporter au rapport final du projet LACO 39 (2002) ou au site internet <http://www.irit.fr/LS-COLIN> (conception et mise à jour : Patrice Dalle).

2.2.2 Equipe de réalisation

L'enregistrement a eu lieu les 11 et 12 janvier 2002 à l'INJS de Paris avec les personnes suivantes : d'une part les techniciens du studio Photo et Vidéo, Stéphane Mangaud et Grégory Gonzalez, sous la direction de Laurent Faucillon. D'autre part, en présence des équipes participant au projet LS-COLIN : Ivani Fusellier-Souza, Gwenaëlle Jirou et nous-même, pour le département de Sciences du Langage de l'Université Paris 8, Annick Choisier, Christophe Collet et Fanch Lejeune, pour le LIMSI, Boris Lenseigne, pour L'IRIT.

Ces journées ont été organisées par : Ivani Fusellier-Souza et nous-même, pour le recrutement des signeurs, l'élaboration des consignes et du protocole expérimental, et l'établissement des dossiers administratifs pour l'indemnisation des signeurs, Annick Choisier et Christophe Collet pour les aspects matériels (achat et gestion des différents formats de cassettes vidéo, convention avec l'INJS et réglementation sur le droit à l'image).

2.2.3 Conditions techniques

Des essais d'enregistrement ont été effectués à l'INJS de Paris en octobre 2001. Le but était de déterminer les conditions idéales d'éclairage et de positions des caméras qui devaient convenir à la fois aux linguistes pour la compréhension de la LSF et aux informaticiens pour l'analyse des images. La configuration suivante a été retenue :

- 1) Trois caméras numériques professionnelles, une de face en plan américain, une de face en contre-plongée située à 2 m devant le locuteur et à 0m75 de hauteur, la dernière au dessus du locuteur.
- 2) Eclairage maximum : six projecteurs avec des réflecteurs de part et d'autre du locuteur permettant de minimiser les ombres.
- 3) Un fond bleu, sur lequel les locuteurs (vêtus d'un pull noir à manches longues) viendraient se détacher.

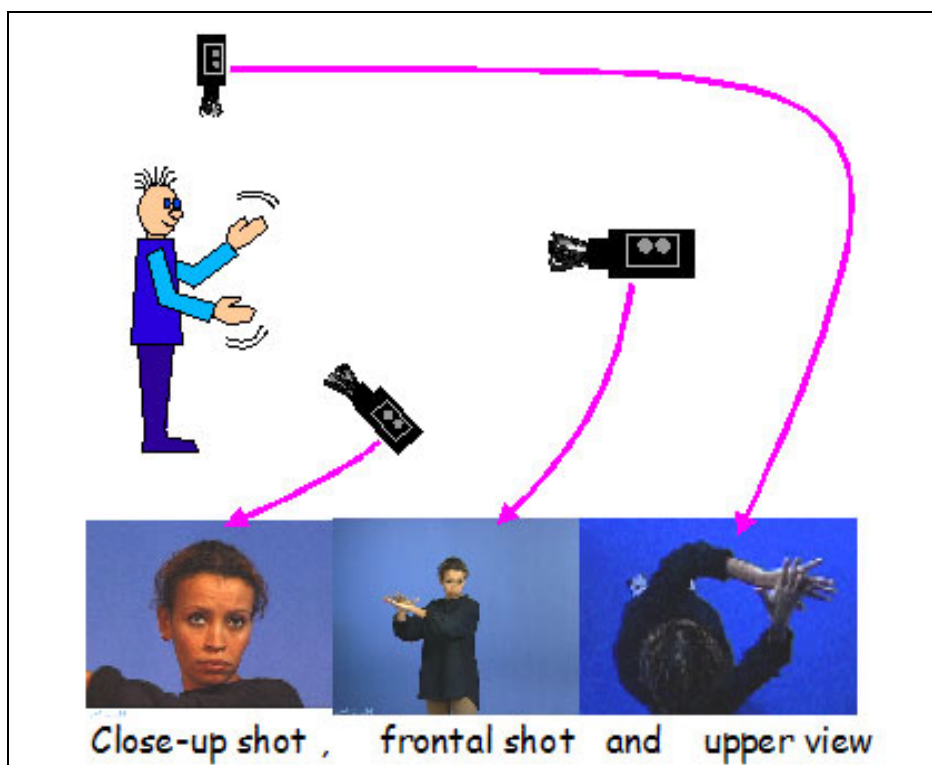


Figure 1 : Réalisation technique du corpus avec trois caméras, Braffort et al. (2003, à paraître).

La première caméra (DVCAM), située à 5 m face au signeur et à une hauteur de 1m60, filmait la personne en plan américain. La deuxième caméra (mini DVCAM), située à 2m55 face au signeur et à 0m90 en hauteur, cadrerait la tête du locuteur en contre plongée. La troisième caméra (mini DV), au dessus du signeur à une hauteur du sol de 2m60, enregistrerait l'amplitude des mouvements des bras et du buste. (Voir le schéma ci-dessus). Un flash, au début de l'enregistrement a permis de synchroniser les images des trois caméras, au montage. (Voir le schéma ci-dessus.)



Photo 1 : Dans le studio d'enregistrement de l'INJS, préparation du tournage. Boris Lenseigne (LS-COLIN, IRIT) essaie le flash près de Christelle Drecourt (locuteur) pendant les réglages de Grégory Gonzalez (INJS).



Photo 2 : Préparation du tournage. Concentration de Philippe L’Huillier (locuteur). Discussion entre Grégory Gonzalez (INJS) et nous-même (LS-COLIN, Paris 8).

2.3 Les locuteurs

2.3.1 *Les contacts avec les locuteurs*

Le recrutement des locuteurs sourds a été effectué par différents moyens¹¹ et supposait une bonne connaissance de la communauté des Sourds français. Ce recrutement a été assuré par Ivani Fusellier-Souza et nous-même, plusieurs mois avant l’enregistrement¹².

Au moment de l’enregistrement, nous connaissions bien l’ensemble des personnes recrutées, à l’exception d’une, qui souhaitait participer à cette expérience. Certains des locuteurs avaient été nos propres formateurs de LSF et nous avons depuis noué des relations amicales. L’un d’eux avait d’ailleurs participé à notre premier enregistrement vidéo (Sallandre, 1998). Surtout, neuf des treize locuteurs avaient suivi une formation d’un an en linguistique et en pédagogie de la LSF dans laquelle plusieurs membres du projet LS-COLIN et nous-même intervenons en tant qu’enseignant. Il s’est ainsi établi une relation de confiance durable, favorisée par des échanges réguliers et par la compréhension que les locuteurs ont eue de nos méthodes et de nos thèmes de recherche. En outre, leurs connaissances théoriques et pratiques

¹¹ Envois de courriers électroniques, fax et SMS (voir courrier en Annexe 1) ; rencontres directes avec des locuteurs potentiels.

¹² Pour information, nous avons contacté environ trente-cinq personnes, dans toute la France. Quatorze ont répondu positivement mais l’une d’entre elles n’a pas pu se rendre sur le lieu de l’enregistrement. Ainsi, treize personnes ont effectivement participé à l’enregistrement.

en linguistique ont renforcé leur intérêt pour ce projet, ce qui les a encouragés à répondre positivement à notre proposition d'enregistrement.

2.3.2 *Le contrat d'engagement*

Un contrat d'engagement (sous forme de vacation de recherche) a été établi entre l'équipe LS-COLIN et chaque locuteur. Ce contrat comprenait une assurance en cas d'accident, un dédommagement pour chaque prestation et le remboursement des frais de déplacements¹³. En outre, le jour de l'enregistrement, chaque locuteur a signé un deuxième contrat autorisant la diffusion des vidéos, sous quelque forme que ce soit, et dans un but non commercial (voir fiche en Annexe 1), conformément à la loi sur la propriété intellectuelle et le droit à l'image. Ainsi, ce contrat autorise l'équipe LS-COLIN à reproduire et diffuser le corpus dans un cadre précis.

Par ailleurs, nous avons recontacté les locuteurs après l'enregistrement pour s'assurer qu'ils autorisaient la diffusion de leur nom et prénom dans le présent travail, ce point sur l'identité n'étant pas abordé dans la fiche d'engagement. Tous ont répondu positivement à notre demande. Ainsi, les prénoms des locuteurs (ou l'abréviation des prénoms) et les noms apparaissent dans les transcriptions, les photos, les analyses ainsi que dans les remerciements.

2.3.3 *Quelques données concernant les locuteurs*

Le tableau ci-dessous résume les informations principales recueillies pour chaque locuteur.

N° locuteur	Prénom	Abrév.	Age	Profession	Région	Latéralisation	Sexe
1	Khadra	Kha	20-30	Professeur de LSF	Marseille	1	2
2	Stéphanie	Ste	20-30	Professeur de LSF	Paris/Toulouse	1	2
3	Josette	Jos	60-70	Prof. de LSF (retraîtée)	Paris	1	2
4	Laurent	Lau	30-40	comédien	Paris	1	1
5	Nasréddine	Nas	30-40	Prof LSF/conférencier	Paris	1	1
6	Anthony	Ant	20-30	Professeur de LSF	Lyon	2	1
7	Nicolas	Nic	30-40	Professeur de LSF	Lyon	1 (et 2)	1
8	Frédéric	Fre	30-40	Professeur de LSF	Paris	1	1
9	Victor	Vic	50-60	Professeur de LSF	Paris	1	1
10	Christelle	Chr	20-30	Professeur de LSF	Paris	1 (et 2)	2
11	Juliette	Jul	20-30	étudiante	Toulouse	1	2
12	Henri	Hen	20-30	Professeur de LSF	Paris	1	1
13	Philippe	Phi	30-40	Professeur de LSF	Paris/Guadeloupe	1	1

Tableau 1 : Informations générales sur les locuteurs, au moment de l'enregistrement

Légendes du tableau :

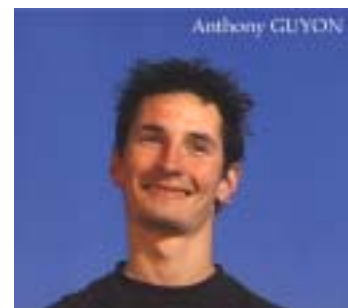
¹³ Le temps dévolu à l'établissement de ces dossiers n'a pas été négligeable. En effet, nous avons constaté que cette pratique n'est actuellement pas institutionnalisée, donc pas facilitée, dans les Universités françaises.

- 'N° locuteur' : suivant l'ordre de l'enregistrement vidéo des locuteurs (les 11 et 12 janvier 2002).
- 'Abrév.' : l'abréviation du prénom du locuteur (les trois premières lettres).
- 'Age' : âge du locuteur, par tranche de dix ans.
- 'Latéralisation' : locuteur droitier : 1 ; gaucher : 2 ; ambidextre : 1 et .2
- 'Sexe' : masculin : 1 ; féminin : 2.

2.3.4 *Le profil des locuteurs*

Tous les locuteurs sont sourds de naissance¹⁴. Ils exercent, pour la majorité d'entre eux, la profession de professeurs de LSF, ce qui n'est pas sans conséquence sur leurs connaissances métalinguistiques et leur habitude de la caméra, la vidéo étant un véritable outil pédagogique dans la profession.

L'âge des locuteurs s'étend de vingt-deux à soixante et un ans. Un seul locuteur est gaucher et plusieurs locuteurs ont une tendance ambidextre. Ce groupe de treize locuteurs est composé de cinq femmes et huit hommes. Plusieurs régions sont représentées, même si la majorité des locuteurs habite en région parisienne.



¹⁴ Il n'a pas été fait de questionnaire pour connaître le degré de surdité de chaque personne (et l'éventuel port de prothèses auditives), ceci n'étant pas considéré comme une variable pertinente pour cette recherche qui vise à analyser les productions signées. En effet, à notre connaissance, aucune recherche en psycholinguistique n'ayant à ce jour prouvé un éventuel lien entre la compétence en LSF et le degré de la perte auditive, ce genre de questionnaire aurait encore alourdi le dossier de chaque locuteur et aurait apporté des informations qui n'auraient pas été exploitées par les linguistes du groupe.



Photo 3 : Portraits des locuteurs (avec identité)

2.4 Les supports d'images utilisés

2.4.1 Objectif

Les images des récits du *Cheval* et des *Oiseaux* ont été présentées aux locuteurs pendant le temps de préparation qui a précédé l'enregistrement.

Comme nous l'avons dit précédemment, ces deux récits avaient déjà été utilisés pour différentes langues des signes (Fusellier-Souza 1998, pour la LIBRAS¹⁵ ; Sallandre 1998, pour la LSF). Il a donc semblé judicieux à l'équipe LS-COLIN de reprendre ces supports, mais cette fois avec un nombre de sujets plus important et dans des conditions techniques de niveau professionnel (location d'un studio d'enregistrement vidéo).

2.4.2 Présentation des deux récits

Pour mémoire, nous rappelons la définition d'un texte (ou discours) narratif, d'après Adam (1994, p. 114) : « Un texte narratif est une structure hiérarchique complexe comprenant n séquences – elliptiques ou complètes – de même type ou de type différents. »

Les deux récits sur images utilisés sont similaires en bien des points : ce sont des récits courts (cinq images pour le *Cheval*, six images pour les *Oiseaux*) et les dessins, en noir et blanc, sont d'une grande simplicité (voir Annexe 1). Aucun texte n'accompagne les dessins, hormis le titre. Dans les deux histoires, plusieurs actions ont à voir avec des déplacements : gambader, sauter, tomber, voler, dans le *Cheval*, voler, grimper, tomber, dans les *Oiseaux*.

Cependant, ils diffèrent par plusieurs aspects, ce qui les rend complémentaires. Une description de ces aspects est détaillée dans Hickmann (2003, p. 184-185). Nous en rappelons seulement les principales caractéristiques qui ont à voir avec la création et le maintien des références actanciennes, spatiales¹⁶ et temporelles.

Tout d'abord, alors que l'histoire du *Cheval* présente clairement un protagoniste et agent principal, le cheval (qui apparaît sur toutes les images), et deux protagonistes secondaires, la vache et l'oiseau (qui occupent les rôles actanciels d'agents adjuvants), l'histoire des *Oiseaux* ne fait ressortir aucun des quatre protagonistes. Dans ce récit, le protagoniste qui apparaît le premier, la mère oiseau, disparaît dans la deuxième image pour réapparaître à la cinquième

¹⁵ Langue des Signes Brésilienne.

¹⁶ Nous avons orienté notre première analyse du corpus LS-COLIN sur ces deux premiers types de références. Nous n'avons pas abordé la création de références temporelles.

image. Ce protagoniste a à la fois un rôle d'agent (aller chercher à manger pour ses petits) et de patient (la mère oiseau ne voit pas la menace qui pèse sur son nid et ce n'est pas elle qui chasse le chat). Les oisillons dans le nid ont un rôle de patient et sont dessinés dans chaque image. Le chat occupe le rôle d'agent destructeur (il veut dévorer les oisillons) tandis que le chien occupe celui d'agent adjuvant (il attaque le chat pour sauver les oisillons).

Au niveau de la référence spatiale, le récit du *Cheval* présente une organisation simple, un champ partagé en deux par une barrière. L'intrigue réside dans le fait que le cheval rencontre la vache et veut passer par dessus la barrière. Bien sûr, il tombe, et c'est la vache qui le soigne, aidé par l'oiseau qui apporte la trousse de secours. Dans le récit des *Oiseaux*, l'arbre, la branche et le nid constituent la référence spatiale permanente autour de laquelle se tissent les différentes actions. Chacune de ces références entraîne des spatialisations différentes des protagonistes, exploitées en langue des signes au moyen de diverses stratégies (voir chapitre 4).

Enfin, au niveau de la référence temporelle, le récit des *Oiseaux* requiert une organisation plus complexe que dans le *Cheval* car plusieurs actions se chevauchent. Par exemple, le chat aperçoit les oisillons quand la mère oiseau s'en va ; la mère oiseau revient quand le chien attrape la queue du chat,...En revanche, les actions s'enchaînent chronologiquement dans le récit du *Cheval*.

2.5 Consignes

Le protocole a été défini comme suit : chaque signeur, convoqué à une heure précise était accueilli par l'une des trois linguistes qui lui expliquait (voir photo ci-dessous), dans une salle à part, ce qu'on attendait de lui, à savoir :

- Raconter l'histoire en images du *Cheval*.
- Raconter l'histoire en images des *Oiseaux*.
- S'exprimer sur l'un ou les deux sujets (le choix était laissé au locuteur) : le passage à l'euro en janvier 2002 ou les événements du 11 septembre 2001.
- Expliquer sa recette de cuisine préférée.
- Pour les personnes ayant suivi le cursus de linguistique de Paris 8 (diplôme du DPCU), choisir un thème du programme de linguistique et l'expliquer à la manière d'un cours.
- Raconter à nouveau l'histoire du *Cheval*.

La consigne permanente était de s'adresser toujours à l'interlocuteur (le linguiste), situé près de la caméra principale, ou plus avancé vers le locuteur, à sa demande (dans le cas où le locuteur n'était pas très à l'aise ou était trop ébloui pour voir correctement l'interlocuteur).

Le locuteur préparait sa prestation pendant un temps moyen de vingt minutes puis venait dans le studio d'enregistrement pour être filmé.



Photo 4 : Explication des consignes données par le linguiste, à droite (Ivani Fusellier-Souza, LS-COLIN, Paris 8) s'adressant en LSF au locuteur, à gauche (Juliette Dalle).

Après l'explication des consignes, quelques détails techniques étaient demandés à chaque locuteur : il devait enlever montre, lunettes et bijoux avant d'être filmé, pour éviter tout reflet et interférence avec les zones de peau, lors du traitement de l'image. De même, chaque locuteur a été légèrement maquillé, pour atténuer la brillance de la peau, due au très fort éclairage.

Après sa prestation, le locuteur s'engageait à ne pas dire aux locuteurs suivants ce qui lui avait été demandé. En revanche, certains informateurs ont assisté aux prestations suivant la leur, avec l'accord de celui sur le point d'être filmé. Après cela, chaque locuteur retournait dans la première salle où il remplissait, à l'aide des chercheurs, les formulaires principaux concernant le dossier de vacation.

2.5.1 Genre narratif : récits sur images

La consigne était : « Vous allez me raconter l'histoire du *Cheval* comme si je ne connaissais pas l'histoire. Vous pouvez y ajouter tous les éléments utiles. Prenez le temps de préparer l'histoire, de la mémoriser et appelez-moi quand vous vous sentez prêt ».

La même consigne a été donnée pour l'histoire des *Oiseaux*.

2.5.2 Genres explicatif et argumentatif : thèmes d'actualité et recette de cuisine

Pour les thèmes d'actualité, qui devaient être argumentés, le locuteur avait le choix entre deux consignes. La première consigne était de parler des événements du 11 septembre, en argumentant ses réponses : « Que pensez-vous des événements internationaux depuis le 11 septembre 2001 ? Comment avez-vous appris la nouvelle des attentats (télévision, journal,

amis, autre)? ». Si le locuteur préférerait, il choisissait la deuxième consigne : « Que pensez-vous du passage à l'euro et des changements que cela va entraîner sur notre vie quotidienne (les prix, l'Europe)? ». Certains locuteurs ont donné leur avis sur les deux thèmes d'actualité.

La dernière consigne de cette série de discours était : « Expliquez-moi votre recette de cuisine préférée. Comment la préparez-vous ?¹⁷

2.5.3 *Genre explicatif (métalinguistique) : thèmes de linguistique*

Pour les locuteurs ayant suivi une formation en linguistique, un point du programme de linguistique était à choisir et à expliquer pendant trois à cinq minutes. La consigne était : « Donnez un titre au point de linguistique que vous souhaitez nous expliquer. » Puis : « Commencez l'explication, comme si vous étiez un professeur devant ses élèves. »

2.6 Les productions du corpus LS-COLIN

Par souci de clarté, nous appelons *production* tout discours réalisé en LSF (même partiellement) pendant l'enregistrement. Exemple : le récit du Cheval n°1 par Khadra.

Nous réservons le terme plus générique de *discours* à la suite d'énoncés produits en langue, et regroupés ici en genres discursifs (narratif, explicatif, argumentatif). Exemple : le récit du Cheval.

Nous appelons *séquence* un extrait cohérent d'une production. Exemple : Séquence de la chute du cheval.

Chaque locuteur a signé entre cinq et huit productions consécutives, en fonction de sa disponibilité, de sa mémorisation et de ses envies (s'il souhaitait recommencer un discours, par exemple). Le but étant de laisser le locuteur s'exprimer le plus naturellement possible devant les caméras, l'équipe de réalisation est intervenue au minimum lors de la prise de vue. Des interruptions à cause d'incidents techniques (batterie déchargée, etc.) ou sur demande du locuteur ont pu se produire ; dans ce cas, toute la série des productions a été reprise depuis le début, dans la mesure du possible.

¹⁷ Bien que, contrairement aux deux récits sur images, les locuteurs aient ici la liberté d'expliquer la recette de leur choix, nous constatons une réelle homogénéité dans la construction du discours, ce qui permet de procéder également à une analyse quantitative (voir chapitre 4).

Le total des enregistrements est d'environ six heures (deux heures par caméra), réparties en quatre-vingt-dix productions (dont récits, explications techniques, explications métalinguistiques, argumentation).

Discours Locuteurs	Récit du Cheval n°1	Récit des Oiseaux	Euro	Evénements du 11 septembre	Recette de cuisine	Linguistique	Récit du cheval n°2	TOTAL
Khadra	1+1	1+1	1+1	0	1	1	1	9
Stéphanie	1	1	0	1	1	1	1	6
Josette	1	1	1	1	1	0	1	6
Laurent	1	1	1	1	1	0	1	6
Nasréddine	1	1	0	1	1	0	1	5
Anthony	1	1	1	1	1	0	1	6
Nicolas	1	1	0	1+1	1	1	1	7
Frédéric	1	1	1	1+1	1	1	1	8
Victor	1+1	1	1	0	1	1	1	7
Christelle	1	1	1	0	1	1	1+1	7
Juliette	1	1	1	1+1 (AZF) ¹⁸	1	0	1	7
Henri	1+1	1	0	1+1	1	1	1	8
Philippe	1+1	1+1	1	1	1	0	1	8
TOTAL des productions	17	15	10	13 (+ 1)	13	7	14	90

Tableau 2 : Synthèse des productions en LSF du corpus LS-COLIN

2.7 Bilan

2.7.1 Un corpus de référence pour la LSF

La qualité technique des films numérisés, qui a nécessité des moyens informatiques importants, est validée par le confort de visualisation qu'elle procure. Les montages, transferts et productions finalisées ont requis l'acquisition de techniques de traitement d'image, prise en charge par les deux laboratoires d'informatique ayant participé au projet (actuellement en cours de perfectionnement).

Bien que l'analyse linguistique de ce corpus n'en soit qu'à ses débuts, nous constatons que le panel obtenu des productions en LSF est très satisfaisant et est actuellement inédit en France, ainsi que sur le plan international. Au cours du projet, un corpus de LSP¹⁹ et de LIBRAS a également été réalisé, au Brésil, dans le but d'effectuer une analyse transversale d'un même récit (l'histoire du *Cheval*), voir Fusellier-Souza (2004, en cours).

¹⁸ Récit improvisé de l'explosion de l'usine AZF, survenue à Toulouse une semaine après les attentats du 11 septembre 2001.

¹⁹ Langue des Signes Primaire. Voir Fusellier-Souza (2004).

La mise à disposition de ces données vers des communautés scientifiques différentes (linguistes, informaticiens, pédagogues de la LSF, ...) reste l'un des buts à atteindre. Ce sont en partie ces communautés qui, par le dépouillement et l'analyse de ce corpus dans leurs différentes spécialités, valideront la démarche de l'équipe LS-COLIN.

2.7.2 *Les limites*

Malgré la qualité incontestable du corpus et son caractère princeps, une évaluation plus personnelle et après-coup a mis en évidence quelques lacunes, qu'il serait intéressant de prendre en compte dans des recherches futures. Les deux principales limites sont précisées ici.

Nous déplorons d'abord l'absence de certaines informations sur les locuteurs (appelées aussi *métadatas*²⁰), en particulier l'âge et les conditions d'acquisition de la LSF. Ces informations très personnelles, à manipuler avec la plus grande précaution, auraient pu constituer des éléments d'explication pour l'analyse des productions. Par ailleurs, elles auraient permis une meilleure reproductibilité du corpus. A titre d'exemple, connaître la région d'origine du locuteur mais surtout l'institution scolaire fréquentée permet de mieux comprendre le style langagier du locuteur. En effet, avant l'intégration scolaire massive des élèves sourds, il existait des variantes lexicales et morphologiques d'une institution de Sourds à l'autre²¹. exemple : pour exprimer l'idée de tête, la configuration 'poing' était utilisée à l'Institut Saint-Jacques de Paris, la configuration 'E' à l'Institut Bagger d'Asnières-sur-Seine.

Notons que ces informations peuvent toujours être recueillies ultérieurement, en contactant à nouveau les locuteurs ayant participé à l'enregistrement.

La deuxième limite principale de l'enregistrement réside dans le fait que le chercheur-interlocuteur n'a pas été filmé, ce qui aurait nécessité une quatrième caméra. Ceci ne nous permet pas d'avoir des éléments d'informations sur l'interaction (même volontairement limitée par le protocole) entre ce dernier et le locuteur. Seul un *making-off* du tournage a été réalisé (dont un passage montre justement l'interaction) et nous donne quelques informations. Par exemple, c'est grâce à lui que nous nous sommes rendu compte de l'interaction intense au niveau mimique et gestuel, à un moment, entre le locuteur et l'interlocuteur, ce qui a permis

²⁰ Une réflexion a été menée récemment à ce sujet, au niveau européen, dans le cadre du projet ECHO (European Culture Heritage Online). En tant que représentante de l'équipe de linguistique de la LSF de l'Université Paris 8, nous avons pris part au workshop sur le thème des métadatas, organisé par Onno Crasborn (Université de Nimègue, Pays-Bas) et le MPI (Max Plank Institute for Psycholinguistics). Voir <http://www.let.kun.nl/sign-lang/echo/events.html>

²¹ Ceci est d'ailleurs toujours vrai, dans une certaine mesure.

au locuteur de poursuivre son discours au-delà de ce qui était convenu (il s'agit du récit de l'explosion de l'usine AZF par Juliette Dalle). Par ailleurs, des photos ont été réalisées pendant le tournage et constituent un bon témoignage de l'organisation matérielle de l'enregistrement (voir ci-dessus).

2.8 Corpus étudié dans le présent travail

Parmi les quatre-vingt-dix productions du corpus LS-COLIN, nous avons sélectionné trois discours signés par les treize locuteurs : les deux récits en images et les recettes de cuisine, ce qui représente un total de trente-neuf productions.

Nous avons étudié la première version du récit du Cheval. Nous appellerons désormais ce récit *Cheval 1* (abrégé en *Chev1* dans les transcriptions et graphiques).

Nous avons travaillé uniquement sur les enregistrements de la première caméra, en plan américain. Pour les photos extraites du corpus et utilisées pour illustrer les chapitres 3 et 4, nous avons recadré l'image de la manière la plus resserrée possible (l'équivalent, dans le jargon cinématographique, d'un intermédiaire entre un gros plan et un plan français).

3 Les systèmes de transcription : outils méthodologiques et outils d'analyse

3.1 Synthèse des différents systèmes d'écriture et de transcription

L'étude de la langue des signes entraîne la question de la transcription sur support papier des données vidéo, en fonction de l'objet d'étude du chercheur. En effet, il est nécessaire de garder une trace (de préférence linéaire) pour entreprendre une analyse qualitative mais surtout quantitative de ce qu'on voit. L'utilisation du seul support vidéo à la fois comme matériau d'enregistrement *et* comme matériau d'analyse est actuellement à l'étude mais ne se révèle pas encore suffisant.

A ce jour, il existe trois types de systèmes de transcription différents : les systèmes d'écriture monolinéaire, les systèmes dits « en partitions » et les éditeurs multimédias associant la vidéo à la transcription.

3.1.1 Systèmes d'écriture monolinéaires

Les systèmes classiques de transcription sont basés sur une décomposition linéaire des signes gestuels en différents paramètres caractéristiques (configuration, orientation, emplacement, mouvement des mains exécutant le signe, et mimique faciale) et une écriture de leur forme

signifiante par l'intermédiaire de symboles. Comparé au système de Stokoe (1960) qui ne paraît pas exhaustif et s'inscrit davantage dans une démarche phonologique, le système *Hamnosys* (1985) semble s'imposer et cherche à décrire l'ensemble des phénomènes qui concourent à la réalisation d'un signe et s'apparente d'avantage à un API (Alphabet Phonétique International) du geste. Si de tels systèmes posent la problématique d'une écriture, ils paraissent insuffisants en terme de représentativité et ne permettent pas de transcrire de manière intéressante les structures de grande iconicité (ils visent essentiellement à traduire des énoncés standard composés de signes discrets). Ils ne peuvent pas non plus rendre compte parfaitement de l'utilisation pertinente de l'espace (rapports spatiaux, mémorisation des emplacements, place du signe). Le système *D'SIGN*, mis au point par Jouison²², a cependant tenté de rendre compte à la fois de l'iconicité et de l'utilisation de l'espace. Par ailleurs, l'écriture linéaire (et se limitant à la forme signifiante) peut rendre la lisibilité opaque²³.

3.1.2 *Systèmes de transcription en partitions*

Ils sont multilinéaires et permettent à la fois une lecture temporelle d'un paramètre (axe horizontal) ou une lecture simultanée (axe vertical). Ils répondent davantage aux besoins de recherche et représentent un meilleur support d'analyse et de compréhension que les systèmes d'écriture monolinéaire. Ils sont économiques car ils rendent possible la transcription d'un paramètre unique, si celui-ci paraît pertinent à la compréhension du sens d'un énoncé, sans perdre en représentativité de phénomènes de l'espace et de l'iconicité. Par ailleurs, à la place des valeurs signifiantes des signes sous forme symbolique, les signifiés des signes sont traduits au moyen de mots de la langue écrite dominante, appelés « gloses²⁴ ». Néanmoins, ces emprunts à la langue écrite ne sont pas sans poser problème (influence de la langue dominante, traduction en gloses). L'exploitation parallèle de la vidéo est donc indispensable. Ces systèmes ont été utilisés en France notamment par Cuxac (1996) et Bouvet (1996).

3.1.3 *Editeurs multimédias*

Les logiciels actuellement développés associent la vidéo en complément des annotations (*Signstream*²⁵; *Syncwriter*²⁶, *ANVIL*²⁷, *ELAN*²⁸). Ils sont disponibles gratuitement ou quasi

²² Voir Garcia (2000).

²³ Par exemple, voir le système *Sign Writing* mis au point par Sutton (compte-rendu dans Boutora 2003).

²⁴ Voir les explications historiques dans Dubuisson et Lacerte (1996, p.127).

²⁵ Voir Neidle (2002).

gratuitement sur Internet. *Signstream* par exemple relie chaque énoncé à sa séquence visuelle et à sa transcription sous forme de partitions en proposant différents champs à l'utilisateur en fonction de la nature des événements encodés. Pour *Syncwriter*, toutes les requêtes se font à partir des polices de caractères de *HamNoSys*. Dans de tels outils, l'intégration de la vidéo facilite le processus de segmentation et d'annotation en assurant une meilleure cohésion et une meilleure transparence des informations retenues, en rendant le travail de transcription moins fastidieux que celui fait à partir d'un magnéscope. De tels éditeurs permettent en outre de répondre à différents problèmes en termes de recueil et d'analyse de données : accessibilité, vérification, comparaison, stockage et recherche d'informations.

3.1.4 Editeur de partitions LS-COLIN

L'équipe LS-COLIN s'est orientée vers la réalisation d'un outil de type éditeur multimédia comme ceux évoqués ci-dessus. Cependant par rapport aux éditeurs existants, l'éditeur LS-COLIN devait pouvoir intégrer différents niveaux d'analyse en proposant une meilleure structuration et hiérarchisation des données. Une distinction entre ce qui relève de la description et de l'interprétation des données d'une part et une réflexion sur les concepts utilisés d'autre part était nécessaire.

Le rôle de l'éditeur de partitions était de permettre la manipulation de séquences vidéo de LSF et la réalisation de transcriptions de vidéos selon des critères utiles à la fois aux linguistes et aux informaticiens, en deux étapes. D'abord, l'éditeur devait aboutir à la visualisation de films numérisés à la manière d'un magnéscope, avec parcours avant, arrière, arrêt sur image, ralenti. Ensuite, il devait permettre de réaliser une transcription de vidéos, en associant à une ou plusieurs images des informations symboliques (sous forme d'icônes, par exemple) ou numériques²⁹.

Après avoir compris le sens, les linguistes segmentent en fonction d'une grille préalable d'analyse et notent sur des partitions l'apparition des éléments sélectionnés comme étant pertinents dans l'analyse. La notation est simultanée à l'analyse, et la transcription proposée est en quelque sorte une justification du découpage opéré. Le choix des paramètres formels mentionnés (par exemple, le nombre de lignes de la partition), dépend des options théoriques retenues par chacun, conduisant à de nombreux éléments d'interprétation.

²⁶ Pour des explications illustrées du système, voir Hanke & Prillwitz (1995) (article disponible sur le site : <http://www.sign-lang.uni-hamburg.de/Artikel/Uebersicht.html>).

²⁷ Voir Kipp (2001), Martin et Kipp (2002).

²⁸ Pour télécharger le logiciel, voir <http://www.mpi.nl/tools/elan.html>

²⁹ Voir le descriptif dans le rapport final (Equipe LS-COLIN 2002).

Les niveaux d'observation, phonologique, morphologique, syntaxique ou sémantique sont difficiles à distinguer, comme en témoigne l'emploi d'une nomenclature qui ne rend pas toujours compte des différents niveaux d'analyse. Cette réflexion sur les types de transcription a permis dans un premier temps de prendre conscience de la nécessité de distinguer les niveaux d'analyse dans la transcription et du besoin de clarifier la nomenclature.

3.2 Le système finalement adopté : création d'une grille sous EXCEL

Après les recherches bibliographiques sur les systèmes de transcription existants et le travail de groupe rappelés ci-dessus, nous avons finalement décidé de créer notre propre grille de transcription, en souhaitant nous former parallèlement aux éditeurs multimédias. En effet, ceux-ci se développent actuellement dans différents laboratoires de recherches et répondent de mieux en mieux aux attentes des chercheurs. Mais le temps de formation à ces systèmes ne nous permettait pas de les utiliser pour notre travail. De plus, l'éditeur de partitions entrepris dans le cadre du projet LS-COLIN étant en phase de test au moment de la rédaction de cette thèse, nous n'avons pas pu l'utiliser pour nos transcriptions.

La grille proposée constitue un bon entraînement pour une utilisation future d'éditeurs multimédias. D'une part, elle fonctionne globalement comme un éditeur (en moins automatisé et avec la commande vidéo indépendante - ce qui ralentit la saisie des données). D'autre part, elle nous a obligée à dégager précisément les fonctionnalités essentielles pour notre étude. Le paramétrage de la grille (champs, découpage en paramètres linguistiques, type de timer, ...) est le résultat de notre propre réflexion et n'a pas été imposé par un éditeur de partitions déjà configuré. C'est ce qui explique le caractère partiellement « artisanal » de la présente grille.

3.2.1 La grille de transcription

3.2.1.1 Le principe

Le système de transcription créé utilise de manière élémentaire les fonctionnalités du logiciel Excel. Comme dans les autres transcriptions en partitions, l'axe horizontal représente le temps et l'axe vertical contient l'ensemble des paramètres sélectionnés. Nous avons souhaité ce système le plus simple possible pour plusieurs raisons :

- condenser l'information linguistique (découpage en catégories de la langue et pas en paramètres manuels et corporels ; il s'agit donc d'opérations énonciatives de haut niveau) ;

- faciliter la lecture et le repérage des photos (chapitres 2 et 3) et des extraits vidéo du corpus LS-COLIN (Annexe 2) ;
- être réutilisable par d'autres chercheurs ;
- être transposable facilement sur des éditeurs de partitions existants de type *ANVIL* ou *ELAN*. Par exemple, les grilles peuvent être enregistrées au format XML, ce qui permet leur exploitation directe sous *ANVIL*.

3.2.1.2 *Détails de la grille de transcription*

La grille est découpée en plusieurs champs qui occupent chacun une ou plusieurs lignes :

- champ 1 : les informations générales sur la production (titre ou nom de la production, prénom du locuteur, durée du discours, nombre total d'unités) ;
- champ 2 : le timer (toutes les 10 secondes + autres si besoin sur signe précis) ;
- champ 3 : le numéro du signe ou unité, de manière à le repérer rapidement dans la transcription comme dans l'analyse ;
- champ 4 : la glose transcrite (signe standard : MAJ. ; SGI : min.) ;
- champ 5 : l'étiquetage linéaire indiquant la catégorie du signe ou de la structure
- champ 6 : (deux lignes) les commentaires sur les indices manuels et non manuels pertinents (non exhaustifs) ;
- éventuellement, ajout d'une ligne supplémentaire pour préciser un point pertinent et faciliter la lecture. Cf. Ois_Chr et Ois_Nic : ajout de l'information « maintien du locatif *arbre* », Cuis_Nas : ajout de l'information « agent du TdP ».
- champ 7 : (ligne 12 à 35, soit 24 lignes) l'étiquetage vertical des catégories (pour le comptage automatique en fin de transcription) ;
- champ 8 : la traduction française en énoncés.

<i>champ 1</i>		Nom du fichier : Prénom du locuteur : Durée totale du discours : Nombre de signes :			
<i>champ 2</i>	Timer	00'00			
<i>champ 3</i>	N° du signe	0	1	2	3
<i>champ 4</i>	Signes (gloses)	Position neutre	étendue	CHAMPS	FLEURS
<i>champ 5</i>	Etiquetage linéaire	<début>	TTF	Std	Std (spatialisé)
<i>champ 6</i>	Commentaires	signe répété 3 fois : pluriel			
<i>champ 7</i>	TTF	1			
	TS				
	TP classique				
	TP profo				
	TP loupe				
	TP stéréotype				
	TP dr gest				
	TP dr gest profo				
	TP dr GI				
	TP dr std				
	TP dr std profo				
	TP semi				
	TP semi profo				
	TP pseudo				
	DT classique				
	DT profo				
	DT loupe				
	DT semi				
	DT dr				
	DT comp				
	Signe std			1	1
	Pointage				
	Dactylogogie				
	Autre	0			
<i>champ 8</i>	Enoncés	Dans une vaste étendue, il y a des champs partout,			

Tableau 3 : Exemple de grille de transcription (début du récit de Chev1_Jul)

Dans cette grille complète, tous les champs apparaissent, tels qu'ils ont été conçus et utilisés pour la transcription, le comptage et l'analyse. C'est cette présentation que nous avons décidé d'adopter pour présenter l'ensemble des transcriptions (Annexe 1). Nous avons aussi la possibilité de présenter les transcriptions dans une grille réduite, c'est-à-dire en ne faisant pas apparaître le champ 7 (consacré au comptage automatique des catégories) qui est redondant avec le champ 5. Mais cela présentait deux désavantages : d'abord de ne pas permettre au lecteur de vérifier s'il le souhaite le comptage des unités et de lire le tableau récapitulatif en fin de transcription ; ensuite, le gain de place dans la version imprimée est nul. En revanche, pour les extraits de transcriptions illustrant des séquences de l'analyse (chapitre 4), c'est la grille réduite qui a été adoptée.

Pour le champ 6, les commentaires ajoutés peuvent sembler assez hétérogènes d'une transcription à l'autre. Par exemple, pour les récits, nous n'avons pas noté systématiquement le regard et la mimique faciale car cela aurait été redondant. En effet, les indices qui permettent de distinguer un TP classique d'un signe standard, par exemple, sont assez bien définis pour ce genre discursif. En revanche, ils l'étaient beaucoup moins pour le genre explicatif-prescriptif, pas ou peu étudié dans la littérature sur les LS. C'est pourquoi nous avons noté systématiquement l'orientation du regard pour les discours des *Recettes de Cuisine*.

3.2.1.3 Le comptage des unités

Chaque unité est comptabilisée en notant « 1 » dans la case appropriée (dans le champ 7). Ceci permet d'effectuer une somme automatique de chaque catégorie, dont le tableau est visible à la fin de chaque transcription. La somme totale des signes doit être égale à la somme des catégories recensées dans la grille. Dans le tableau, le total des effectifs de chaque catégorie (première colonne) est automatiquement converti en pourcentages dans un deuxième tableau (deuxième colonne). (Voir Annexe 1)

CATEGORIES	EFFECTIFS	POURCENTAGES
TTF	7	9,5
TS	1	1,4
TP clas	24	33,8
TP profo	7	10,8
TP loupe	3	2,7
TP stéréo	0	0,0
TP dr gest	1	1,4
TP dr g-profo	0	0,0
TP dr GI	0	0,0
TP dr std	6	8,1
TP dr st-profo	0	0,0
TP semi	0	0,0
TP se-profo	0	0,0
TP pseudo	0	0,0
DT clas	8	12,2
DT profo	2	2,7
DT loupe	0	0,0
DT semi	0	0,0
DT dr	0	0,0
DT comp	3	2,7
Std	9	10,8
Point	3	4,1
Dactylo	0	0,0
Autre	0	0,0
TOTAL	74	100

Tableau 4 : Exemple de comptage automatique des unités (Chev1_Jul)

3.2.1.4 *Problèmes et limites liés au comptage des unités*

Ce système a l'avantage d'être simple et rapide mais pose néanmoins quelques problèmes résumés ci-dessous.

Le premier problème est général à tout corpus présentant un caractère oral (vocal ou signé), il concerne les unités esquissées et la manière de les comptabiliser. Comme ces unités résultent souvent d'hésitations, que le locuteur va compléter ou corriger ensuite, elles ne constituent pas une unité de sens complète. Cependant, l'intention de produire du sens est bien là, et nous ne pouvons l'ignorer dans la transcription. Donc nous avons fait le choix de comptabiliser ces unités au même titre que les unités réalisées³⁰.

L'un des problèmes généraux de la grille de transcription est le fait de coder au niveau de l'unité minimale (du signe) et pas au niveau de l'énoncé. Ainsi, la transcription ne fait pas apparaître les débuts et fins d'énoncés, il n'y a pas de signes typographiques pour cela puisque la typographie classique de l'opposition majuscule/minuscule de l'écriture latine répond déjà à une logique (signes standard versus SGI). Seules les pauses importantes (changement de séquence) marquées par la catégorie « position neutre » sont notées, mais non comptabilisées en tant qu'unités.

Enfin, le problème de la valeur de chaque unité est de la plus haute importance. En effet, du point de vue de la structure, un signe standard n'est pas égal à une structure de grande iconicité, la quantité d'information est également différente. Pourtant, nous avons dû opérer un choix, celui de coder à la fois les signes lexicaux et les structures de grande iconicité sous la forme d'une unité (voir aussi le début du chapitre 4). Le critère principal de notre segmentation était de discerner sur la vidéo un début, une apogée et une fin dans la réalisation d'une unité. Outre le paramètre du mouvement, le paramètre principal comme indice de segmentation était le regard (le clignement des yeux indique le changement d'unité sémantique).

3.2.2 *Conventions de notation pour la transcription sous Excel*

- Dans les transcriptions, nous notons les hésitations :
 - présence de « ? » dans une cellule de la grille : ambiguïté du locuteur. Dans ce cas, le linguiste se doit de noter l'hésitation ou les diverses interprétations possibles. Parfois,

³⁰ Nous ne pouvons pas compter ½ pour certaines unités car la somme totale des signes serait différente de la somme des unités et le pourcentage total ne serait plus égal à 100.






l'image ne nous permet pas de distinguer avec précision une indication (regard, configuration manuelle, etc.).

- Les unités dont nous avons extrait une ou plusieurs photo(s) sont marquées d'un astérisque en fin de glose, sur la transcription. Ce symbole simple permet au lecteur de s'y référer facilement. Exemple de Cuis_Vic 00'33 : [légèrement ondulé*]

3.2.2.1 Abréviations les plus utilisées

Dans la ligne « commentaire » (champ 6), le principe général est de donner le maximum d'informations pertinentes dans le minimum d'espace. Pour ce faire, nous ne rédigeons pas des énoncés complets mais nous condenseons l'idée, en utilisant des abréviations de mots. Par exemple, pour dire que le locuteur regarde en bas à droite, nous écrirons « reg bas D ».

Les configurations manuelles et les proformes sont décrits par leurs abréviations et leurs noms usuels, (souvent inspirés de l'alphabet dactylologique)³¹. A titre d'exemple, voici le dessin de quelques configurations manuelles souvent utilisées :

- Configuration ou proforme 'V' : 
- Configuration ou proforme 'index tendu' : 
- Configuration ou proforme '1' : 
- Configuration ou proforme '5' : 
- Configuration ou proforme 'petite pince' : 

Les abréviations de mots les plus couramment utilisées dans la transcription sont les suivantes :

- 'reg' : regard
- D ou Dte : droite, c'est-à-dire à la droite du locuteur (donc à gauche à l'image).
- G : gauche, c'est-à-dire à la gauche du locuteur (donc à droite à l'image).
- 'MD' : main dominante
- 'Md' : main dominée
- ou 'MG' et 'MDte' pour « main gauche » et « main droite » si la latéralisation des deux mains n'est pas clairement définie (pour les locuteurs à tendance ambidextre).
- 'MF' : mimique faciale
- 'profo'³² : proforme

³¹ Le dictionnaire d'IVT (Tome 1, p. 63) recense soixante et une configurations de la main (simples et complexes). Cuxac (2000, p. 102-130) étudie trente-neuf configurations manuelles dans le cadre des structures de grande iconicité (que nous appelons à présent *proformes*).

- ‘lab’ : labialisation. Si rien n’est précisé, il s’agit de la labialisation en français du mot signé simultanément. S’il s’agit d’un autre mot ou d’une onomatopée, ceux-ci sont transcrits entre guillemets.
- ‘esq’ : esquisse. Nous notons ceci quand le signe est très bref, furtif, et/ou qu’il n’est pas réalisé jusqu’au bout. NB : différent de « être sur le point de ».
- ‘expr’ : expression standard en LSF. Exemple : [SE LANCER], [AVOIR DU CULOT].
- ‘point’ : pointage
- ‘dial int’ : dialogue intérieur du personnage transféré
- ‘quant.’ : quantité ou quantifieur (pour qualifier la mimique faciale)

Ces abréviations sont complétées par celles de mots du vocabulaire courant :

- ‘qqc’ : quelque chose
- ‘chgt’ : changement
- ‘ds’ : dans
- ‘gd’ : grand
- ‘pr’ : pour

3.2.2.2 *Les gloses. Traduction en français des unités du discours en LSF*

Dans la grille de transcription, les gloses sont transcrites :

- en majuscules quand il s’agit de signes standard (Dubuisson et Lacerte 1996) ;
- en minuscules quand il s’agit de structures de grande iconicité (et de gestualité coverbale en discours rapporté) (Cuxac 2000).

Dans le corps du texte, nous gardons la même convention mais nous ajoutons des crochets³³. Les signes standard sont transcrits en petites majuscules (équivalent : Times New Roman, taille 10). Ex : « le signe standard [SAUTER] et le transfert situationnel [sauter] sont présents dans cet énoncé... »

Selon la convention largement répandue parmi les chercheurs en langues des signes (Dubuisson et Lacerte 1996), les gloses concernant les actions (verbes) sont transcrites dans leur forme non fléchie, c’est-à-dire à l’infinitif, pour les signes standard, TP, semi-TP... Une exception est faite en général pour les TS car l’action est montrée dans le cours de son

³² Nous avons écarté les abréviations suivantes : ‘prof’ (qui rappelait l’abréviation utilisée pour une profession bien connue), ‘pro’ pour ne pas confondre avec « professionnel » et surtout ‘PRO’ qui renvoie au pronom personnel et qui est très couramment utilisée dans la littérature des LS.

³³ Pour distinguer de la phrase en elle-même, les SGI sont transcrites en minuscules et sans police particulière.

accomplissement et le locuteur est extérieur à ce qu'il dit. Ex : Ois_Jul, 00'26 : TS « grimper (trajectoire du chat sur l'arbre) » ; 00'30 : TS « chat qui dégringole ».

3.2.2.3 Le surlignage des unités en discours rapporté (dr)

Dans les récits, de manière à faire apparaître plus lisiblement les passages en discours rapporté (exemple de catégorie : TP dr std), nous avons ajouté des fonds de motifs différents sur la ligne du timer (champ 2), au dessus des gloses. Le code ci-dessous a été adopté.

Pour le récit du <i>Cheval 1</i>	
	cheval
	vache
	oiseau

Pour le récit des <i>Oiseaux</i>	
	oiseau
	oisillons
	chat
	chien

Tableau 5 : Codage du surlignage des unités en discours rapporté

3.2.2.4 Convention de notation

Le timer a été codé régulièrement toutes les dix secondes (et chaque fois que l'unité était étudiée individuellement), de manière à constituer un repère dans le déroulement du discours. Le but était aussi de permettre la transposition éventuelle de cette transcription « artisanale » vers un éditeur de partitions de type *ANVIL* ou *ELAN*.

Quand nous faisons référence à une unité, nous notons son numéro entre parenthèses (exemple : « voir (12) » signifie qu'il faut se référer à l'unité n°12) ou nous écrivons en toutes lettres « unité 12 ».

Les abréviations désignant les mains 'Md' et 'MD' sont suivies de deux points (exemple : Md : profo 'C') mais pas 'MF' (exemple : MF surpris), pour bien marquer la différence entre Md et MD : « mains » et MF : « Mimique Faciale ».

Pour la mimique faciale, nous notons le plus souvent le signifié. Dans ce cas, celui-ci est noté par un adjectif au masculin (donc non accordé avec « mimique ») ou un nom. Ex : « MF surprise », « MF lassitude ». Il nous arrive de noter le signifiant, en toutes lettres. Ex : « lèvres serrées » qui peut avoir plusieurs signifiés. Pour un inventaire des mimiques faciales qui caractérisent l'état d'esprit du personnage transféré d'un locuteur, voir Cuxac (2000, p. 56). Pour les mimiques faciales associées à un transfert de taille ou de forme, voir Cuxac (2000, p.35-36). Ex : « normalité », « petit ». Enfin, pour les mimiques faciales hors visée illustrative (valeurs modales, aspectuelles), voir Cuxac (2000, p. 223-237)

La ‘position neutre’ est la posture typique d’un signeur en début et fin de discours (l’un des indices de repérage du début et de la fin de l’énonciation). Elle peut aussi avoir lieu au cours du discours pour marquer une pause importante, pour les changements de séquences, par exemple. Dans la grille de transcription, c’est dans la ligne 35 « Autre » que cette position est notée, toujours par le chiffre zéro, car nous ne les comptabilisons pas en tant qu’unité de la langue. Afin de ne pas numéroter la posture dans le champ 3, nous avons noté <rien> à la place de la numérotation habituelle, dans le champ 2. Description de la position neutre canonique : regard caméra, corps et tête de face, MF inexpressive, mains plates le long du corps ou mains jointes. (Illustrations : voir chapitre 3, 3.3)

4 Le travail de transcription avec des collaborateurs

4.1 Le travail de transcription avec une collaboratrice sourde

Dans le cadre d’une vacation de linguistique du projet LS-COLIN, Maylis Baylan, étudiante sourde en licence de linguistique, a effectué une première transcription d’une partie du corpus LS-COLIN. L’objectif était de permettre aux chercheurs du groupe, informaticiens pratiquant ou non la langue des signes et linguistes, de disposer d’une transcription de base avec traduction des énoncés en français pour pouvoir commencer les analyses du corpus le plus rapidement possible.

Maylis a été formée par nos soins, sur une durée de quelques mois, à la technique de la transcription à partir de bandes vidéo en LSF. Elle a effectué les transcriptions des deux récits et des *Recettes de Cuisine*. La transcription du *Cheval 1* a été effectuée avec le logiciel Word puis transféré sous Excel, les deux autres discours ont été transcrits directement avec le logiciel Excel. Toutes les transcriptions ont été réalisées selon la grille de catégories définies par Cuxac (2000). Parallèlement, nous effectuions les transcriptions des mêmes discours, en découvrant au fur et à mesure de nouvelles catégories et en améliorant la grille de transcription sous Excel. Maylis s’adaptait à ces changements de grille et nous donnait son avis en tant qu’utilisateur. Parfois, nous avons repris les transcriptions de Maylis et les avons adaptées à notre système et à nos catégories, dans le but de nous épargner une partie du travail fastidieux de transcription. Quelle que soit la situation, pouvoir disposer de transcriptions autres que les nôtres, a permis de nous assurer de la bonne traduction des gloses et de la cohérence d’ensemble. Par ailleurs, cette collaboration a donné lieu à de nombreuses discussions dans lesquelles nous avons confronté nos interprétations d’unités ou de séquences

ambiguës³⁴. A titre d'exemple, nous ne découpons pas toujours les unités selon les mêmes critères, ce qui donnait un nombre total d'unités par production toujours différent. L'unité 128 [farcir les tomates (x4)] dans Cuis_Phi est un exemple révélateur. Maylis avait décomposé cette action en huit unités : les unités [prendre de la farce] et [farcir une tomate] répétées les quatre fois que le locuteur signe ces actions. Nous avons, en revanche, regroupé cette structure en une seule unité car nous considérons qu'il s'agit de la répétition du mouvement de la même unité structurale et sémantique. Deux indices nous ont permis de faire cette interprétation : tout d'abord les actions sont effectuées de plus en plus rapidement, ce qui indique l'aspect répétitif d'une même unité, ensuite, le regard se dirige vers l'interlocuteur à *la fin* de la série de mouvements, ce qui marque ostensiblement la frontière de l'unité (catégorie DT presc). Ainsi, les éventuelles « erreurs » de transcription nous renseignent beaucoup sur la façon dont on *voit* les unités de la langue des signes. Chaque système de transcription doit donc être adapté à ce qu'on veut voir, en fonction des objectifs de recherche et du degré de perception de la langue. Il n'y a donc pas de système de transcription idéal.

4.2 Le protocole standard de *fiabilité inter-codeur* et les questions qu'il suscite

Notre grille de transcription et d'analyse étant constituée pour moitié de catégories nouvelles (décrites en détail au chapitre 3) par rapport à celle utilisée jusqu'à présent (Cuxac 2000), il était préférable de la faire tester par plusieurs évaluateurs avant de la présenter dans ce travail. L'objectif était double : faire connaître les catégories nouvellement mises en évidence à nos collègues, devenus évaluateurs pour l'occasion, et mettre à l'épreuve la validité de ces nouvelles catégories.

Pour réaliser cette évaluation, nous nous sommes inspirée du protocole standard de *fiabilité inter-codeur* (traduction usuelle en sciences cognitives pour *inter-rater reliability*, abrégée en IRR dans nos transcriptions)³⁵. Ce test est en effet utilisé partout où l'on travaille avec des catégories en cours d'élaboration, c'est à dire en linguistique, psycholinguistique et sciences cognitives. Il est si répandu qu'il est quasiment impossible d'indiquer des auteurs qui

³⁴ Une suite à ce travail de réflexion collective sur le problème de « comment transcrire par écrit ce que l'on voit à l'écran » pourra être menée dans le cadre du projet ACI Jeunes Chercheurs (2004) intitulé « La langue des signes française : quelles conditions pour quelles formes graphiques ? » (Responsables Dominique Boutet et Brigitte Garcia).

³⁵ Merci à Marianne Gullberg de nous avoir suggéré ce protocole.

l'utilisent³⁶. Ce protocole consiste à faire transcrire par un ou plusieurs chercheurs différents de l'auteur un pourcentage significatif du corpus avec la grille à évaluer. Ensuite, on calcule le coefficient de Kappa (Cohen, 1960)³⁷ qui donne le taux de réponses des évaluateurs en accord (*agreement*) avec celles de l'auteur. Si le coefficient de fiabilité est élevé, cela signifie qu'il n'y a pas de désaccord entre les différentes personnes qui ont codé les séquences.

Dans le cadre de cette thèse, deux évaluateurs³⁸ ont participé au test et ont transcrit les extraits suivants que nous avons au préalable sélectionnés dans le corpus :

- Chev1_Jul : de 00'15 [barrière] à 00'30 [ruminer] ;
- Chev1_Vic : de 00'14 [galoper] à 00'33 [tomber (pattes en l'air)] ;
- Chev1_Kha : de 00'00 à 00'18 [SE TROMPER] ;
- Cuis_Fred : de 01'40 [ENCORE] à 01'51 [mettre le saladier de côté].

Ils avaient pour consigne de transcrire les extraits avec les catégories se trouvant dans la liste fournie (voir Annexe 1), en fonction de leur propre jugement. Ils devaient noter toutes les remarques qui leur semblaient pertinentes à propos de la grille et des étiquettes. Les documents fournis étaient :

- la liste des catégories et leur définition écrite (sans photo en exemple pour ne pas influencer les évaluateurs) ;
- la grille de transcription vierge ;
- la grille de transcription remplie par nous-même (pour vérification, après le test) ;
- le CD-ROM : comportant les discours en vidéo.

La remise des transcriptions par les deux évaluateurs a donné lieu à de longues discussions fort instructives quant à l'intérêt linguistique des nouvelles catégories mais nous a aussi permis de constater que le calcul du taux d'accord ne serait pas pertinent, en l'état. En effet, pour ce genre de tests, on procède en général ainsi :

- l'expérimentateur entraîne les codeurs à sa nouvelle grille de cotation;
- les codeurs regardent les vidéos;
- si le coefficient est faible, les codeurs et l'expérimentateur se concertent sur les cas qui font difficulté pour se mettre éventuellement d'accord;
- à la fin de cette concertation on recalcule le coefficient de fiabilité.

³⁶ Voir cependant <http://www.stataxis.com>

³⁷ Cohen J. (1960) : A coefficient of agreement for nominal scales. *Educational and Psychological Measurement*, 20, 37-46. Formule du coefficient de Kappa (k) : $k = (Po - Pc) / (1 - Pc)$ où Po est la proportion des réponses similaires et Pc la proportion des réponses dues au hasard. k doit être égal ou supérieur à 0.7.

³⁸ Jimmy Leix (Sourd) et Nathalie Monteillard (Entendante).

Nous nous sommes rendu compte après coup que ni les évaluateurs ni nous-même n'étions suffisamment préparés à ce genre de protocole. En outre, les discussions avec les collègues linguistes se sont révélées très enrichissantes. Ainsi, nous avons décidé de ne pas poursuivre le test statistique jusqu'au bout mais de continuer les discussions sous forme d'entretiens, non seulement avec les deux évaluateurs mais aussi avec d'autres linguistes et des enseignants sourds de la LSF.

Nous ne proposons ici qu'une synthèse des réactions face à la nouvelle grille. Les détails de ces échanges nous ayant aidée, au fil du temps, à préciser les catégories, ils se trouvent naturellement intégrés à la description des catégories (chapitres 3).

- En ce qui concerne les transcriptions remises par les deux évaluateurs, nous constatons après discussion que nous avons hésité sur les mêmes unités. Exemple : Chev1_Kha (unités 15 à 18) ; Chev1_Jul, (unité 29) ; Cuis_Fre (unités 154 et 155).
- Pour le panel des doubles transferts (DT), il y a parfois des hésitations à distinguer entre DT profo et DT comp, les quelques exemples étiquetés comme DT comp étant considérés par le linguiste évaluateur sourd comme quasi agrammaticaux et à la limite de l'intelligibilité pour le récepteur.
- Le TP loupe ne fait pas l'unanimité parmi certains Sourds interrogés qui y voient tout simplement un Semi-TP (exemple : « ruminer »). Il fait en revanche l'unanimité parmi les Entendants interrogés qui considèrent cet « effet de loupe » comme un procédé très astucieux, qui « agrandit » avec les mains une action insuffisamment visible par les yeux du récepteur.
- La remarque unanime est qu'un approfondissement des catégories existantes était nécessaire, tant pour la recherche que pour l'enseignement de la langue.
- Une remarque assez récurrente est qu'il faut du temps et un certain entraînement pour s'imprégner des catégories nouvelles. Certaines personnes étaient donc enthousiastes vis à vis de la grille mais nous disaient ne pas avoir assez de recul pour faire des critiques approfondies.
- Enfin, les catégories ne sont pas homogènes en termes de complexité. Par exemple, la catégorie TP profo a été rapidement intégrée par notre collaboratrice sourde qui a été exposée à la nouvelle grille. Dans le même temps, le panel des DT, lieu de la complexité structurale et énonciative maximale, a été intégré ultérieurement et partiellement.

5 Conclusion

Nous venons d'explicitier notre démarche en matière de méthodologie de recueil des données et de transcription de la langue des signes.

Ces différentes expériences ont été riches d'enseignement à plusieurs niveaux.

Tout d'abord, cela nous a montré l'importance d'une collaboration pluridisciplinaire. La vidéo requiert des connaissances techniques qui dépassent la compétence du seul linguiste. Il en va de même pour la transcription, dont les systèmes se perfectionnent de plus en plus et répondent donc mieux aux besoins des linguistes, la finesse de l'analyse dépendant aussi de la précision de l'outil.

Ensuite, cela nous a confirmé que la confiance mutuelle entre locuteurs et chercheurs est un préalable à tout recueil de données de qualité. En outre, le chercheur ne doit jamais perdre de vue, d'une part, qu'il récolte des échantillons de langue et pas *la* langue, d'autre part, qu'il introduit forcément un biais par la situation d'enregistrement et par son identité propre (d'être sourd ou entendant, par exemple).

Enfin, cela a mis en lumière que le travail d'interview et d'élicitation avec les locuteurs ayant participé à l'enregistrement, ou avec des experts natifs de la langue, est indispensable.

Toutes ces expériences constituent une part très importante du temps de recherche qu'il ne faut pas négliger.

CHAPITRE 3 A LA RECHERCHE DES UNITES DE LA LANGUE. DES CATEGORIES NOMBREUSES AUTOUR D'UNE MATRICE COMMUNE

1 Démarche de recherche

1.1 Historique de la démarche et objectif général

Nous tenterons de poursuivre l'entreprise commencée par C. Cuxac, dès le début des années quatre-vingt, de description et de définition des catégories de la LSF, dans le but d'élaborer une grammaire de cette langue. Comme Cuxac, Jouison et d'autres chercheurs, nous travaillons à partir de discours variés en vidéo. Les catégories mises en évidence relèvent d'une linguistique énonciative, d'une prise en compte de la langue « en discours » dans sa dynamique entre locuteur et récepteur du message. En effet, le locuteur-énonciateur a la possibilité en LS d'utiliser tout un éventail de positions énonciatives dans lesquelles il prend en charge son énonciation à des degrés divers, de telle sorte qu'il incarne plus ou moins l'entité dont il parle ; c'est ce que nous avons précédemment appelé la « dynamique énonciative » (Sallandre, 1998). Ainsi, depuis le début de nos recherches, nous nous sommes concentrée sur les structures de grande iconicité (SGI) et les opérations dites « de transferts » (Cuxac, 1985) et en particulier sur les transferts de personne. Néanmoins, l'attention a été également portée, plus récemment, sur les unités de la LSF hors visée illustrative (signes standard, pointages, dactylogogie). Notre but est de percevoir d'une part l'entre-deux qui existe entre les SGI et d'autre part entre les SGI et les unités sans visée illustrative. Ce va-et-vient est très présent notamment dans les discours rapportés de personnages transférés, puisque c'est là qu'apparaît un deuxième niveau de *dire* (avec ou sans intention de montrer) dans le cadre d'une visée illustrative première.

1.2 Pourquoi des nouvelles catégories ?

La citation suivante de Labov est éclairante quant à la linguistique comme entreprise catégorisante :

“If linguistics can be said to be one thing it is the study of categories : that is, the study of how language translates meaning into sounds through the categorization of reality into discrete units and sets of units.” Labov (1972, p. 342)

Cet objectif de catégorisation est celui de toute science qui s’appuie sur des observables (des objets du monde, dont les échantillons, en linguistique, sont regroupés et appelés *corpus*).

Un ensemble de raisons, tant d’ordre scientifique que pédagogique, nous a amenée à repenser et approfondir les catégories existantes. C’est d’abord la pratique courante de la LSF ainsi que des discussions régulières avec les étudiants sourds, professeurs de LSF ou professionnels de terrain, qui nous ont permis de vérifier empiriquement la validité des catégories proposées par Cuxac. Petit à petit, en tant que jeune chercheur et enseignant de linguistique, nous avons ressenti la nécessité de raffiner ces catégories. Mais il nous fallait un corpus de taille importante pour nous lancer dans cette entreprise de « rénovation » et de « continuation ». C’est seulement avec le corpus LS-COLIN (voir chapitre 2), que nous avons enfin les moyens d’y parvenir.

Ainsi, c’est en observant finement le corpus, au moment et au moyen de la transcription, que nous avons découvert des structures de la langue qui n’existaient pas dans notre grille de référence (Cuxac 1985, 2000, Sallandre 1999).

Ce travail a été effectué au moment de la transcription : lorsque nous étions en présence d’une unité « originale » qui n’entrait pas dans les catégories préétablies, nous isolions la structure en question, nous vérifions si le fait se reproduisait ou non chez le locuteur puis chez l’ensemble des locuteurs. Si le fait n’était pas isolé, nous décidions de l’ajouter à la nouvelle liste. Quand nous faisons émerger de nouvelles catégories, nous nous posons toujours les questions suivantes :

- Est-ce bien une nouvelle structure ou sous-structure ?
- Est-ce que ça vaut la peine de la dégager en tant que catégorie autonome ?

Nous avons toujours à l’esprit la volonté de légitimer les sous-catégories¹.

Dès que cela a été possible, nous avons complété nos intuitions premières par la vérification auprès des locuteurs sur ce qu’ils avaient voulu dire. Nous leur avons demandé leur intention dans le choix de telle unité, telle autre, etc. Nous nous sommes aussi inspirée du protocole standard de *fiabilité inter-codeur* de manière à discuter de la validité des nouvelles catégories (voir chapitre 2, 4.2).

¹ Exemple de question que nous nous sommes posée, dans les premiers temps de l’élaboration de la nouvelle grille de catégories : « Est-ce bien la peine de distinguer un TP classique d’un TP profo et d’un TP loupe ? »

Ainsi, dans cette démarche d'élaboration de la nouvelle grille, nous assumons le recours aux méthodes à la fois empirique (partir des données pour construire une théorie) et hypothético-déductive (partir d'une théorie posée a priori et vérifier l'adéquation avec les données). Cette double méthode n'a d'ailleurs pas été sans difficultés mais c'est celle qui nous semblait être la plus adaptée à la procédure de découverte² que nous souhaitions mener, en même temps que la nécessité d'adopter un point de vue sur la langue, donc de s'appuyer sur un cadre théorique existant.

1.3 Changements et évolutions dans la grille d'analyse et de transcription

De nombreux changements ont eu lieu dans cette grille au cours de nos recherches. Cela a donné lieu à un fort accroissement du nombre des catégories, surtout celles avec visée illustrative (puisque notre intérêt scientifique de départ se portait vers cette branche de la bifurcation postulée par Cuxac 2000). L'appropriation future de ces catégories par les communautés scientifique et éducative montrera celles qui sont les plus pérennes et celles peut-être vouées à disparaître.

² NB : la démarche naïve de découverte se situait au niveau des catégories, pas des unités.

1.3.1 Tableaux résumant les différentes grilles d'analyse utilisées au cours de nos recherches

Grille originelle (1999)	Nouvelle grille (2003)
TTF	TTF
TS	TS
TP	TP classique
(TP dial)	TP profo
TP stéréotype	TP loupe
TP aparté	TP stéréotype
TP semi	TP dr gest
TP pseudo	TP dr gest profo
DT	TP dr GI
Signe standard	TP dr std
Pointage	TP dr std profo
	TP semi
	TP semi profo
	TP pseudo
	DT classique
	DT profo
	DT loupe
	DT semi
	DT dr
	DT comp
	Signe std
	Pointage
	Dactylogogie
	Autre

Tableau 1 : Grille originelle (à gauche) et nouvelle grille (à droite)

Il y avait onze catégories dans la grille originelle, élaborée d'après la classification de Cuxac (1985-2000) et utilisée dans (Sallandre, 1999, 2001). La nouvelle grille se compose de vingt-quatre catégories dont treize nouvelles (et une catégorie « Autre »), ce qui représente le double de catégories par rapport à la grille initiale.

Par ailleurs, nous pouvons synthétiser la grille d'analyse pour faire apparaître les catégories de base qui forment la « matrice » :

semi-minimale	minimale = <i>squelette du discours</i>
TTF	Transferts
TS	Std
TP	Pointages
Std	
Pointages	
Dactylogogie	

Tableau 2 : Grilles minimales, présentant la « matrice » des transferts (à gauche)

et la « matrice » des catégories (à droite)

Ce tableau montre le « squelette » de notre analyse de la LSF en fonction de la bifurcation entre les deux visées : visée illustrative (opérations de transferts) et non illustrative (lexique standard, pointages, dactylogogie).

A l'intérieur de ce « squelette » des grandes catégories d'unités de la LSF, les nombreuses opérations de transferts s'articulent autour d'une « matrice » commune composée des trois transferts fondamentaux : TTF, TS, TP. Ceux-ci se combinent entre eux en fonction des possibilités structurales de la langue. Ils se combinent également aux autres catégories du « squelette », en particulier avec les unités du lexique standard.

Au total et selon notre grille, parmi les catégories structurellement possibles en LSF, nous trouvons vingt-quatre catégories attestées dans le corpus. Celles-ci se répartissent comme suit :

- trois catégories matrices, avec visée illustrative : TTF, TS, TP
- une catégorie matrice, hors visée : signe standard
- cinq catégories qui comportent un proforme qui renvoie au signe standard
- six catégories en discours rapporté
- six catégories en double transfert
- deux catégories qui contiennent un effet de loupe
- trois catégories en semi-TP (= qui contiennent un signe standard employé sous visée mais pas en discours rapporté)
- une catégorie Pointage qui articule dans l'espace les unités avec et sans visée ou qui a valeur d'anaphore.
- une catégorie directement liée à la langue écrite dominante, la dactylogogie, à la lisière de la langue des signes.

Le total (vingt-huit) est supérieur aux vingt-quatre catégories recensées car celles-ci peuvent se combiner. Ex : Semi-TP profo.

Ci-dessous, le tableau 9 récapitule le modèle de Cuxac (2000) avec les onze catégories. Ce tableau est à comparer avec le tableau 10 suivant qui présente une vue schématique et hiérarchique des vingt-quatre catégories. Ainsi, ces deux tableaux permettent d'avoir un aperçu des raffinements effectués. Les définitions et illustrations de chacune des catégories sont données dans la deuxième section de ce chapitre. De plus, une grille « aide mémoire » comportant les définitions abrégées est fournie en annexe.

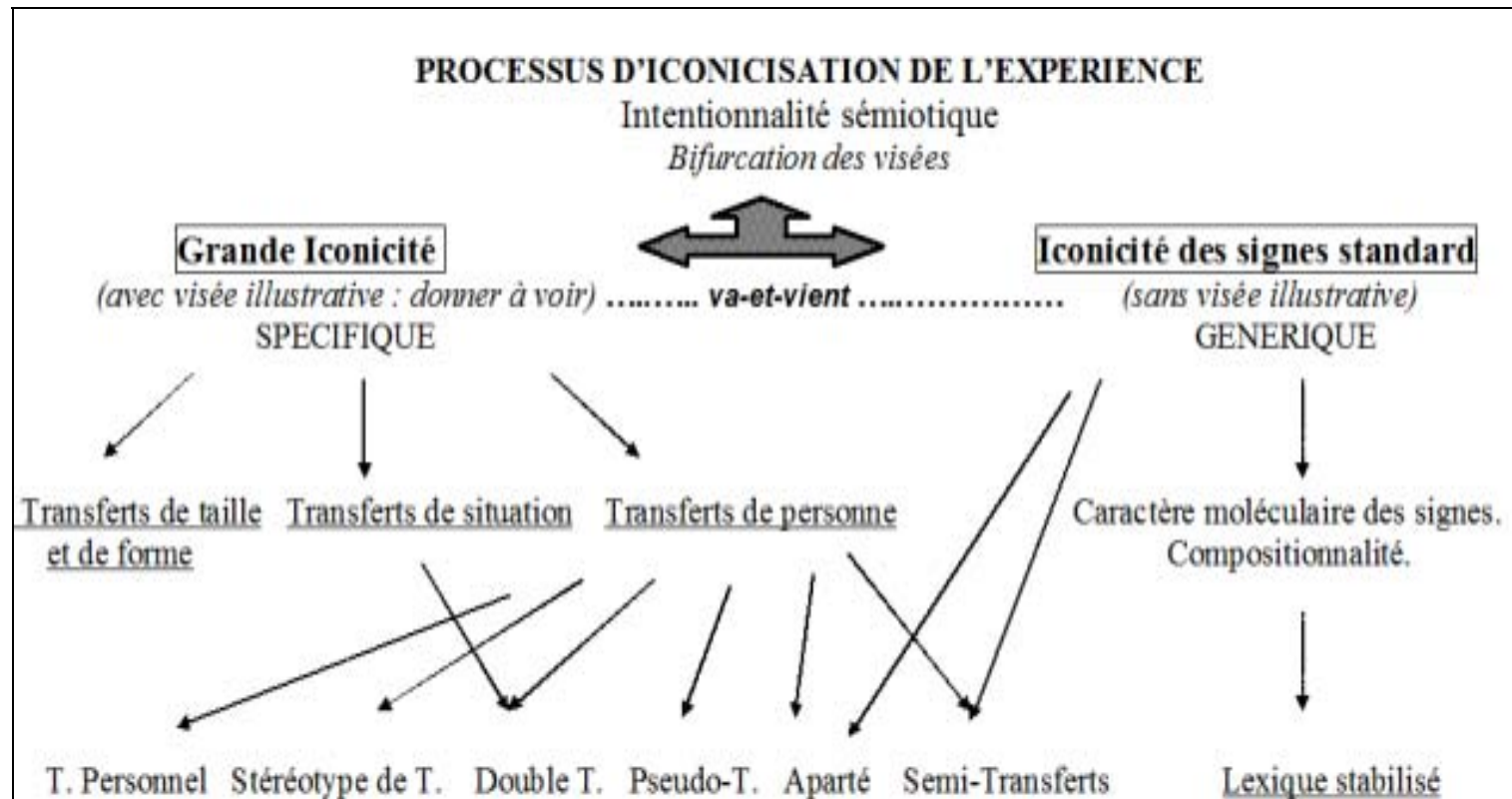


Tableau 3 : Schéma récapitulatif³ à partir du modèle de Cuxac (2000)

³ (Transparent support de cours, Sallandre 2001).

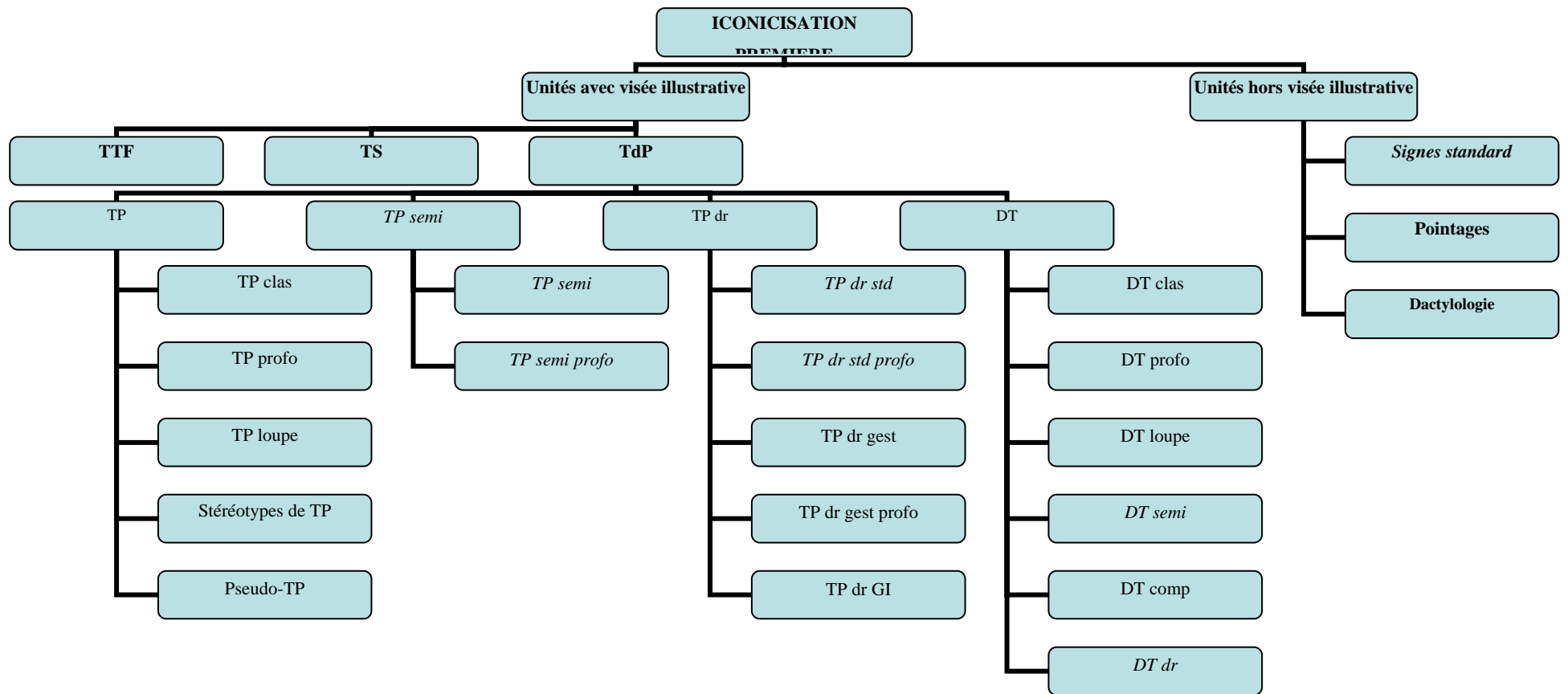


Tableau 4 : Récapitulatif du modèle avec les nouvelles catégories

1.3.2 Tableaux montrant la répartition par visée dans les différentes grilles

Grilles minimales		Nouvelle grille	Légendes
version 1	version 2		
TTF	Transferts	TTF	en visée illustrative
TS	Std	TS	en visée et en rôle
TP	Point	TP clas	hors visée illustrative
DT		TP profo	
Std		TP loupe	
Point		TP stéréotype	
		TP dr gest	
		TP dr gest profo	
		TP dr GI	
		TP dr std	
		TP dr std profo	
		TP semi	
		TP semi profo	
		TP pseudo	
		DT clas	
		DT profo	
		DT loupe	
		DT semi	
		DT dr	
		DT comp	
		Signe std	
		Pointage	
		Dactylogogie	

Tableau 5 : Répartition par visée dans les différentes grilles

1.4 Difficultés rencontrées dans l'élaboration des catégories

La difficulté globale était celle de nommer des nouvelles catégories, la contrainte étant d'être à la fois précis et concis. Cependant, plusieurs difficultés de fond se sont posées. Certaines sont générales à toute étude linguistique, d'autres sont spécifiques à l'objet langue des signes.

1.4.1 Première difficulté

Quel est l'indice⁴ qui permet de discrétiser les unités et d'en faire des catégories autonomes ? Par exemple, devons-nous distinguer le TP classique du TP proforme simplement à cause du maintien du proforme (voir les explications dans la section 2) ?

⁴ Certains parlent de *primitive* : primitive visuelle (point de vue du récepteur) versus primitive corporelle (point de vue de l'émetteur). Nous parlerons plutôt d'*indice* (visuel ou corporel), ce terme nous paraissant moins ambigu puisque se situant d'emblée au (haut) niveau sémiologique.

Le problème d'adopter une taxinomie classique (avec des conditions nécessaires et suffisantes), certaines structures risquent d'être exclues. Il faut donc faire intervenir un système de contraintes où certains traits pèsent plus que d'autres. Cela revient donc à faire intervenir les visées (comme le propose Cuxac 2000).

Nos différents indices (paramètres corporels mais aussi visées) sont autant de contraintes qui se combinent entre elles. Le principe de notre système de catégorisation est un équilibre dynamique entre les contraintes, par opposition à un système à base logique qui se présenterait comme suit :

- catégories étanches,
- pas de continu,
- pas de variation dans la catégorisation,
- se rapprocher de la Vérité (métaphysique).

L'intérêt d'un système dynamique, au contraire, est qu'à partir d'un même modèle formel, des variations sont possibles dans le système de catégorisation⁵.

1.4.2 Deuxième difficulté

Lors de la transcription, notre plus grand problème d'étiquetage et d'interprétation du discours en LSF était de savoir *qui parle* (c'est-à-dire, quelle est la position énonciative du locuteur à un moment *t.*) ?

En effet, il est parfois difficile de distinguer en LSF le locuteur-énonciateur, le narrateur et le locuteur en rôle. Dans ce dernier cas, le locuteur est-il complètement en rôle ou se permet-il des petites incursions de l'énonciateur ou d'un autre personnage transféré ? C'est toute la difficulté mais aussi l'intérêt de ce genre de travail. L'analyse seule des paramètres corporels ne suffit pas, il faut faire appel à la propre interprétation du chercheur.

1.4.3 Troisième difficulté

Ce problème a été récurrent et fondamental : savoir s'il faut faire apparaître toutes les étiquettes *structurellement possibles* (en fonction des contraintes corporelles) en LSF ou seulement celles visibles dans le corpus ? Nous avons adopté une position de compromis, en ne faisant apparaître que les catégories directement présentes dans le corpus, avec le privilège que celui-ci, possédant une grande variété de genres et de locuteurs, renfermait une grande partie des catégories structurellement possibles de cette langue.

1.5 Indications pour la nouvelle grille d'analyse

Chacune des étiquettes est le produit de notre interprétation en fonction des indices manuels et non manuels (par exemple : mains, regard, mimique faciale) mais aussi en fonction d'un jugement global sur l'unité. Ex : dans un TS, on sait que le regard précède et suit le mouvement de la main dominante ; dans un TP, le regard ne croise pas celui de l'interlocuteur. Il n'est pas nécessaire de faire apparaître dans la grille de transcription ces éléments phonologico-morphologiques, connus grâce au recensement de Cuxac (2000), sauf pour être volontairement redondant (voir les *Recettes de Cuisine*)⁶. Ainsi, pouvons-nous affirmer partir complètement des indices corporels, ou bien faisons-nous d'abord un jugement global sur le signe, que nous cherchons ensuite à justifier par les paramètres de la LS ?⁷

La nouvelle grille est très détaillée, comparée à celle que nous utilisions auparavant. Malgré nos hésitations de départ, et notre appréhension à proposer une grille trop éclatée pour la transcription et pour l'analyse, nous avons finalement considéré que "qui peut le plus, peut le moins" et qu'il fallait mieux trop raffiner que pas assez, des regroupements de catégories étant toujours possibles dans un second temps.

L'intérêt de commencer toutes les étiquettes qui comportent un TP par le titre "TP" est de montrer à la fois la cohérence et le panel. Ex : dans la grille, nous avons inscrit « TP semi » pour la catégorie appelée par ailleurs et ici même « Semi-TP » (Cuxac, 2000, p.191-192).

Dans la grille, les catégories s'expliquent souvent par groupe de deux ou trois, et entrent donc dans un système d'explications différentielles⁸.

Exemple de paire de catégories :

⁵ C'est peut-être l'une des raisons pour lesquelles la théorie des catastrophes (Thom, 1980) a eu tant de succès.

⁶ Rappel : c'est l'ensemble des paramètres (mains, mimique faciale, regard, corps, ...) qui nous permet de déterminer s'il s'agit d'une unité effectuée en standard ou en SGI.

⁷ Cette question de la démarche a d'ailleurs été souvent posée par les informaticiens aux linguistes au cours du projet LS-COLIN. Le but était de définir de manière pluridisciplinaire les indices communs de description de la LSF.

⁸ Cela peut être utile pour la définition des catégories en fonction des critères définitoires.

- TP stéréotype : reprise d'un geste ou d'une attitude culturellement stéréotypés, sans interaction avec un deuxième personnage transféré = pas en discours rapporté (dr).
- TP dr gest : reprise d'un geste ou d'une attitude culturellement stéréotypés dans le cadre d'un discours rapporté.

Exemple de triplète de catégories (dans lesquelles il y a présence d'unité standard) :

- Std : le locuteur-énonciateur dit quelque chose en standard.
- TP dr std : le locuteur s'efface et devient l'entité transférée qui dit quelque chose en standard dans un discours rapporté.
- TP semi : le locuteur-énonciateur dit et montre (« comme si », en TP) quelque chose en standard.

Cette grille est conçue pour être valable pour tout discours en LSF. Cependant, il est important de préciser qu'elle a été élaborée majoritairement à partir de narrations, en particulier le récit du *Chevall*, du corpus LS-COLIN. Le genre explicatif *Recette de Cuisine* a fait émergé une sous rubrique de la catégorie TP classique. Ainsi, l'analyse d'autres genres discursifs révélerait certainement un raffinement des catégories existantes, voire de nouvelles catégories.

2 Inventaire illustré des catégories de la LSF

Dans cette partie, chaque catégorie de la LSF est explicitée par une définition suivie d'une ou plusieurs illustrations provenant de nos différents corpus⁹. Les illustrations sont commentées brièvement. Pour un commentaire plus approfondi de certaines illustrations, voir le chapitre 4, « Analyse des données ».

Code de présentation des photographies :

- fond blanc : signe « prototypique » pour illustrer une catégorie, sorte de forme de citation; volonté de sortir le signe de son contexte pour lui donner une valeur de généralité.

⁹ De plus, parallèlement à ces recherches personnelles, une réflexion collective de professionnels sourds, anciens stagiaires en linguistique, a été menée depuis trois ans et a débouchée sur une cassette vidéo élaborée avec l'association VISUEL-LS en 2002. Nous avons participé à l'élaboration de ce travail, à titre consultatif, en tant qu'enseignante. Le but de cette réflexion était de commencer à fixer la terminologie de la linguistique de la LSF.

- fond bleu (normal) : signe ou séquence en contexte, dans le cadre d'un discours donné.

Quand plusieurs photos de la même unité sont nécessaires, (pour percevoir le début et la fin du mouvement), celles-ci sont présentées sans espacement, de manière à montrer la cohésion de l'image.

Dans les légendes des photographies, chaque catégorie est suivie de son abréviation telle qu'on la trouve dans les transcriptions et dans l'analyse des données. De plus, les catégories nouvelles par rapport à l'inventaire de Cuxac (2000) sont suivies de l'abréviation (N) pour « nouveau ».

Nous procédons à cet inventaire dans l'ordre de la grille précédemment présentée qui est aussi l'ordre de la grille de transcription. Ainsi, nous commençons par l'éventail des unités avec visée illustrative, nous finissons par les unités sans visée illustrative.

2.1 Catégories avec visée illustrative

2.1.1 *Transfert de taille ou de forme (TTF)*

Lieu, objet ou personne décrits par leur taille ou leur forme.

Nous aurions pu distinguer les transferts de forme (TF) des transferts de taille (TT) en faisant deux catégories séparées. En fait, nous avons englobé ces deux types de transferts structurellement très proches sous l'appellation abrégée « TTF ». (En fait, un transfert de forme comprend presque toujours la taille de l'objet).



Photo 1 : JYG (Premier corpus) TTF bébés grenouilles

Cette illustration issue d'un récit en LSF de *Frog Story* est un exemple caractéristique de transfert de taille dans lequel le locuteur figure une portée de bébés grenouilles dont la taille va du plus petit au plus grand.



Photo 2 : Cuis_Vic 02'01 TTF Taille-mesure huile

Ceci est un autre exemple de transfert de taille dans lequel le locuteur utilise l'auriculaire de la main dominée pour montrer la quantité d'huile qu'il faut mettre dans un plat. La main dominante tient l'auriculaire. Le regard porté vers l'auriculaire accompagné d'une mimique faciale de certitude suggèrent que c'est « cette taille-là » (sous entendu « cette quantité-là ») qu'il faut mettre.



Photo 3 : Cuis_Fre 00'45 TTF mesure quantité

De même, dans ce dernier exemple de transfert de taille, le locuteur explique qu'il faut verser une quantité « comme ça » de lait (main dominante) dans un verre (main dominée). Les mains sont regardées et c'est la mimique faciale approbative qui indique « c'est bien comme ça ».



Photo 4 : Cuis_Nas 02'54 TTF pâte étalée

Cet exemple de transfert de forme révèle l'épaisseur de la pâte d'un gâteau par la configuration des mains et la mimique faciale (noter les lèvres plissées et les sourcils très relevés).



Séquence photos 1 : Ois_Ste 00'12 TTF tronc d'arbre. Début - milieu - fin

Cet exemple est le premier transfert de forme d'une séquence qui en comporte trois et qui vise à décrire un arbre et sa branche (pour une analyse complète, voir Chap.4 : Analyse de

ois_Ste). La mimique faciale revêt ici une importance majeure dans la construction du sens (le gonflement des joues figure un objet gros).

2.1.2 *Transfert de Situation (TS)*

Déplacement d'un objet ou d'un personnage (main dominante) par rapport à un locatif stable (main dominée). La scène est comme vue de loin.

Pb sémiogénétique lié aux TS :

Au cours de l'analyse, nous rencontrons un problème récurrent : savoir si l'unité en présence est un TS ou un signe standard. Ex : [se rencontrer] versus [SE RENCONTRER]¹⁰. Pourquoi ? C'est en raison de l'origine (la sémiogénèse) du signe standard. En effet, beaucoup de signes standard ont pour origine une SGI avec visée, comme la description des contours de forme d'un objet en TTF, une action en TS, en TP, etc. Ce problème apparaît surtout en TP dr, car le locuteur en personnage transféré est dans un deuxième niveau d'énonciation, donc les frontières entre les deux visées sont plus ténues.

Autre exemple du corpus LS-COLIN : [sauter] versus [SAUTER]. Dans le dictionnaire d'IVT (1997, tome 2, p. 99), le signe [SAUTER] et ses variantes (SUR PLACE, A CLOCHE-PIED, etc.) sont effectués sur un emplacement neutre, la paume (ou le dos) de la main dominée au niveau du torse, le mouvement de sauter (par la main dominante) est également neutre.



Photo 5 : FO (Premier corpus) TS grimper à l'arbre

¹⁰ De même parfois entre un TTF et un signe standard, exemple: [objet en forme de boîte] versus [BOITE]

Dans cet exemple, l'avant-bras de la main dominée figure le tronc d'un arbre en locatif de TS tandis que la main dominante en proforme 'sorte de X' figure l'agent (un chat) en train de grimper. L'action de la main dominante est regardée et la mimique faciale est celle de l'agent.



Photo 6 : SG (Premier corpus) cerf TS monter sur le rocher

Dans cet exemple, la main dominée en proforme 'main plate' figure une surface plate (un rocher) en locatif de TS tandis que la main dominante en proforme 'X' figure l'agent (un garçon) en train de monter dessus. Le regard est dirigé vers le but à atteindre (le sommet du rocher). La mimique faciale d'effort et celle de l'agent.



Séquence photos 2 : (Corpus Sapin) Cendrillon1 TS réunis. Début et fin

Dans cet exemple, les deux mains figurent deux agents en train de se rencontrer : la main droite en proforme 'index en crochet' désigne Cendrillon, la main gauche en proforme 'index

tendu' désigne le prince. La variation dans le proforme montre la taille relative de chacun des agents.



Photo 7 : Chev1_Ant-01'05-TS oiseau sur barrière

Dans la grille de transcription, nous n'avons pas distingué les *TS classiques* (l'agent est en mouvement car il fait une action) des *TS statiques* (l'agent est statique). Ces derniers sont pourtant utilisés assez souvent par quelques uns de nos locuteurs. Il est parfois difficile de les distinguer des pointages ou des TTF.

Dans cet exemple, la main dominée (à droite car le locuteur est gaucher) figure la barrière en locatif stable et la main dominante en proforme 'bec' figure l'agent statique, l'oiseau qui est posé là. Le sémantisme du verbe « être posé là » implique forcément une posture statique.

2.1.3 *Transfert personnel classique (TP clas)*

Nous avons hésité entre « pur », « complet », « normal » et « classique » puis nous avons finalement opté pour le dernier terme, jugé le plus neutre. Quand il est simplement écrit « TP », c'est qu'il s'agit d'un TP classique ; de même pour les TS et les DT.

Au cours de nos recherches, nous avons été tentée de distinguer encore deux sous-types de TP clas : TP habituel et TP dans lequel l'action de la main dominante (ou des deux mains) est une action de préhension ou capture d'objet, comme dans les exemples suivants, pour lesquels nous avons hésité entre TP et DT :

Chev1_Vic 00'45 TP porter en volant

Chev1_Kha-00'29-TP attraper-qqc

Chev1_Kha-00'36-TP fouiller

Enfin, nous n'avons pas pris en compte cette distinction car nous n'incluons pas dans nos catégories l'objet sur lequel la configuration de la main agit. Autrement dit, la saisie d'un objet en TP (par la/les main(s) du perso transféré) n'entraîne pas un DT. Voir aussi Cuxac (2000, p.63-70).

2.1.3.1 TP classique à fonction spécifique

Il y a prise de rôle complète, le locuteur-énonciateur s'efface et entre totalement dans la peau de l'entité transférée (tout référent animé ou non animé). Tous les paramètres corporels sont utilisés pour le rôle.



Chev1_Chcr 00'19 TP chev Chev1_Vic 00'14 TP cheval Chev1_Jos 00'12-TP chev surpris

Séquence photos 3 : TP classique du cheval par trois locuteurs : Chr, Vic et Jos

Dans ces trois exemples, le proforme 'U' des deux mains réfère à la forme des jambes et le mouvement des mains renvoie à une démarche (celle d'un cheval). La mimique faciale et le regard sont ceux du personnage transféré.



Photo 8 : (Corpus Sapin) Cendrillon1.20 TP du sapin

Dans cet exemple, tout le corps du locuteur est transféré dans le personnage principal (un sapin), jusqu'à ses mains qui reprennent les branches du sapin en proforme 'main plate'¹¹.

2.1.3.2 TP classique à fonction générique prescriptive (TP presc) (N)

Ce TP classique vise à montrer une action tout en la faisant. Ceci est marqué par le regard du locuteur qui se porte vers l'interlocuteur souvent en fin d'unité – contrairement au cas du TP classique traditionnel pour lequel le regard du locuteur ne doit jamais croiser celui de l'interlocuteur.

Nous avons appelé cette structure TP classique prescriptif dans la mesure où il a la fonction de prescrire une action. Dans ce cas, le TP n'est plus seulement spécifique mais également générique. Il n'est d'ailleurs pas traduisible en français par le pronom *je* mais par le pronom impersonnel *on* ou encore par l'infinitif¹².



Séquence photos 4 : Cuis_Jul (01'13) TP presc verser et (01'14) TP presc saucer

Dans cet exemple, en même temps que le locuteur fait l'action de verser un liquide il indique qu'il faut la faire, par le regard porté vers l'interlocuteur à la fin de l'unité.

¹¹ Le locuteur parvient à raconter le conte *Cendrillon* à un public imaginaire (des petites souris) en maintenant le proforme 'main plate', pour montrer qu'il est toujours en TP du sapin. Cette contrainte articulatoire forte, que seuls les meilleurs signeurs peuvent se permettre, produit un effet comique certain.

¹² Voir le développement des *Recettes de Cuisine* (chapitre 4) pour de plus amples explications.

2.1.4 *Transfert personnel proforme (TP profo) (N)*

TP avec reprise en proforme, par une ou deux mains, de la configuration du signe standard de l'entité incarnée (en général, précédemment introduite).

Il nous a semblé important de dégager cette catégorie et de la rendre autonome au TP classique car, dans le cas du TP proforme, l'un des paramètres corporels (les mains) n'est plus celui de l'entité incarnée, c'est un « résidu » du locuteur-énonciateur qui rappelle à son public qui il incarne à nouveau. Le locuteur peut très bien ne pas le faire (ex : TP classique, DT clas, etc.). La fonction des mains semble alors différente de celle des TP classique où celles-ci reprennent par exemple les pattes d'un animal, une saisie d'objet, etc.

Cette catégorie a également connu plusieurs changements terminologiques, au fur et à mesure de notre compréhension de cette structure : elle s'est d'abord appelée « Std intro TP » puis « TP intro pro » puis finalement « TP profo », dans laquelle la référence au vocabulaire standard n'apparaît plus, car il s'agit en fait de la configuration du signe standard mais *repris* en proforme.

Pour cette catégorie, nous avons transcrit la glose de manière mixte : en minuscules pour la partie de l'entité reprise en proforme et en majuscules pour le signe standard auquel l'unité se réfère. Ex : 'cornes de la VACHE'.

Un TP profo apparaît souvent non seulement pour introduire une entité mais aussi pour la maintenir, au cours d'une action brève (ex: regarder).

Ainsi, nous aurions encore pu distinguer le TP profo d'introduction d'une entité et le TP profo apparaissant dans n'importe quel autre contexte (en maintien d'une entité). Nous n'avons pas fait ce choix car nos catégories ne sont pas élaborées en fonction de leurs contextes d'apparition dans l'énoncé mais en fonction des différents indices corporels, sémantiques et pragmatiques.



Chev1_Jos 10 TP profo vache rumine



Chev1_Ste-02'30-TP profo ouvrir cornes

Séquence photos 5 : TP profo de la vache par deux locuteurs : Jos et Sté

Dans les deux illustrations ci-dessus, les locuteurs sont bien en TP car l'orientation corporelle, le regard et la mimique faciale sont ceux de l'entité incarnée mais les deux mains sont utilisées pour le proforme 'J' qui reprend la forme des cornes, que l'on retrouve dans le signe standard VACHE. A noter qu'on trouve aussi (voir Chev1_Jos 00'31) le proforme 'forme tubulaire mince' pour la reprise d'une corne.

Voir aussi quelques dans le corpus :

Chev1_Ste : unités 27, 29, 44, 46, 54, 55 à 60 (sauf 58 pour cause de contrainte articulaire sur [CHEVAL], 187, 281.

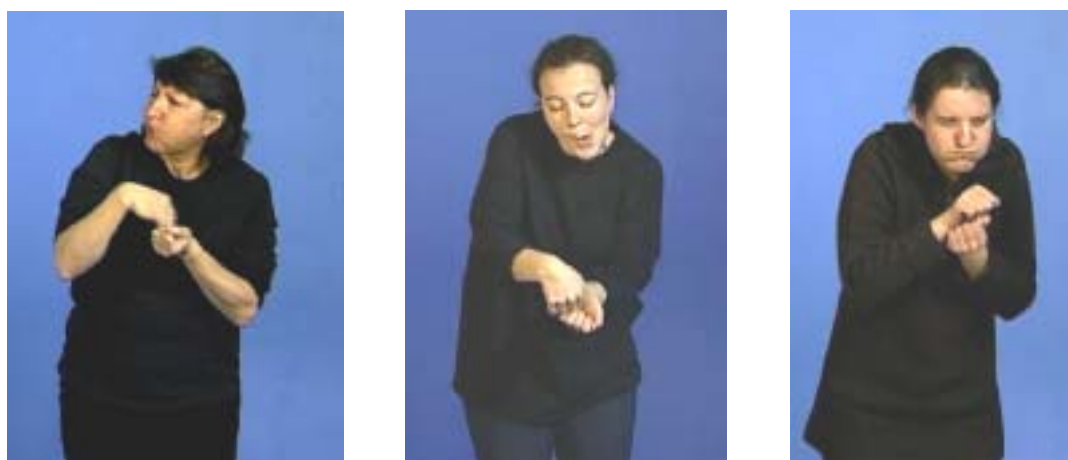
2.1.5 TP loupe (N)

TP avec effet de loupe d'une partie du corps très petite (souvent la bouche), au moyen des mains, pour reprendre l'action de cette partie du corps. On a donc deux "plans" cinématographiques dans la même image (i.e. la même structure) : plan américain (TP : ensemble du corps sauf mains) et plan très rapproché (effet de loupe : mains)¹³.

¹³ Remarque de M. Gullberg (30.06.03) : cette étiquette pourrait être utile à la description de la gestualité coverbale conventionnelle ; en effet, elle a remarqué des phénomènes similaires dans les corpus d'interactions gestuelles (dans une problématique d'acquisition d'une seconde langue).

Remarque 1 : Nous avons supprimé le terme ‘profo’ dans ‘TP loupe’ car il ne s’agissait pas vraiment d’un proforme, mais de l’association des paramètres : proforme, mouvement (action), orientation et emplacement.

Remarque 2 : Certains TP loupes peuvent être considérés comme de simple Semi-TP, si l’on considère que la structure se présente comme suit, par exemple : ‘locuteur en TP + signe standard [RUMINER]. Nous avons vérifié dans le dictionnaire d’IVT (1997, tome 3, p. 111) le signe standard [RUMINER] qui a pour homosigne MÂCHER se fait bien avec les deux mains qui imitent le mouvement des mâchoires, complétée par la bouche et les mâchoires elles-mêmes qui imitent l’action. Le TP loupe peut donc aussi être considéré comme une sous-catégorie de Semi-TP. Que faire alors ? Conserver la catégorie ou la supprimer ? Dans un souci de visibilité de la finesse de toutes les catégories sous visée illustrative, nous avons distingué les deux catégories. Ainsi, l’indice qui permettra de distinguer un Semi-TP d’un TP loupe ne sera pas nécessairement un indice corporel, il faudra faire appel au « super-indice » que sont les visées.



Chev1_Jos 00'16 TP loupe Chev1_Jul-00'19-TP loupe- Chev1_Ste-00'32-TP-loupe-

Séquence photos 6 : TP loupe de la vache qui rumine, par trois locuteurs : Jos, Jul et Sté

Dans cet exemple identique par trois locuteurs distincts, les locuteurs sont en TP d’une vache et les deux mains reprennent en la grossissant l’action de la bouche et des mâchoires (la rumination), même si cette action est elle-même déjà amplifiée.



Photo 9 : Chev1_Phi-02'36-TP-loupe-prendre bouche

Dans cet exemple, le locuteur est là aussi en TP d'une vache et sa main dominante en proforme 'E' (préhension) reprend l'action de la bouche qui est grande ouverte et sous tension car elle tire une bande adhésive d'une boîte à pharmacie.

2.1.6 Stéréotype de transfert personnel (TP stéréotype)

Reprise d'une attitude culturellement marquée (stéréotypée) dans un discours en LS, pour suggérer l'état mental ou physique du personnage, non pour décrire ou simuler.

D'après la classification de Cuxac (2000), il y a deux types de stéréotypes de TP, la différence étant que l'un est toujours en interaction¹⁴ (TP dr gest) et l'autre pas¹⁵ (TP stéréotype). Nous distinguons donc aussi deux catégories de stéréotypes, en leur attribuant un nom différent.

¹⁴ Cette structure est appelée par Cuxac (2000, p.83) « stéréotype de transfert personnel d'interaction dialogique transférée ».

¹⁵ Cette structure est appelée par Cuxac (2000, p.78) « stéréotype de transfert personnel indiquant un état mental ou physique du personnage transféré ».



Photo 10 : Chev1_Nas 00'59 TP Stéréotype réfléchir

Dans cet exemple, le locuteur fait mine de réfléchir, sans produire de signe standard. Ceci est visible à la fois par son attitude corporelle générale et par le petit geste stéréotypé de sa main dominante (se gratter la commissure des lèvres).

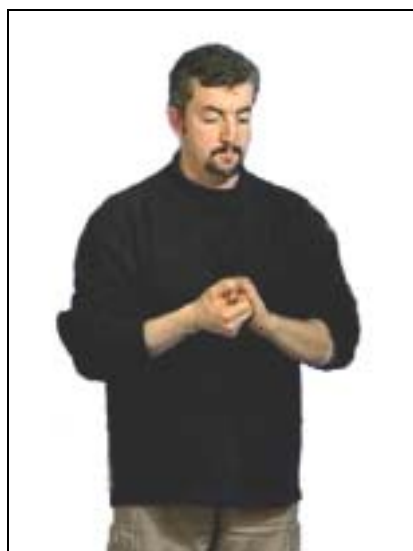


Photo 11 : Cuis_Nas 00'28 TP Stéréotype se frotter mains

Dans cet exemple, le locuteur fait aussi mine de réfléchir, mais cette fois en utilisant un geste stéréotypé très couramment utilisé, celui de se frotter mains. Le regard et la mimique faciale sont ceux du personnage transféré (un cuisinier).

2.1.7 *Semi-Transfert personnel (TP semi)*

Dans un discours en grande iconicité, incursion d'un signe standard, pour faire un commentaire sur un acte ou un sentiment du personnage transféré.



Photo 12 : SO (Premier corpus) Semi-TP ATTENDRE

Dans cet exemple, le locuteur, en personnage transféré d'un chat, produit le signe standard [ATTENDRE] dans le but d'insister sur l'action d'attente. La mimique faciale et le regard (en direction du but à atteindre, un nid) sont ceux du personnage transféré.



Séquence photos 7 : Chev1_Jos 00'12 Semi-TP APERCEVOIR. Début, milieu et fin

Dans cet exemple, le locuteur, en personnage transféré d'un cheval, produit le signe standard [APERCEVOIR], également pour insister sur l'action. La mimique faciale, le regard et le proforme 'U' de la main dominée (pour la forme d'une patte) sont ceux du personnage transféré.



Photo 13 : Chev1_Jos 00'14 Semi-TP REGARDER

Dans cet exemple, le locuteur, en personnage transféré d'une vache, produit le signe standard [REGARDER], alors même que la main dominée figure une esquisse de proforme 'J' pour « corne » (c'est donc une esquisse de semi-TP profo). La mimique faciale et le regard (vers la droite, en direction du protagoniste regardé, un cheval) sont bien ceux du personnage transféré.

2.1.8 *Semi-Transfert personnel proforme (TP semi profo) (N)*

TP semi avec l'une des mains utilisées en maintien du proforme d'une partie saillante du signe (standard ou non ?) de l'entité incarnée.



Photo 14 : Chev1_Ste-02'14 TP semi profo-regarder

Cet exemple est structurellement similaire à l'exemple décrit plus haut (Chev1_Jos 00'14) à l'exception de la main dominée en proforme 'J', au niveau du front qui reprend le signe standard [VACHE] du personnage transféré simultanément.



Séquence photos 8 : Chev1_Ste-02'15 TP semi profo-**APERCEVOIR**. Début et fin

De même, cet exemple est structurellement similaire à l'exemple décrit plus haut (Chev1_Jos 00'12) à l'exception de la main dominée en proforme 'J', au niveau du front, et qui reprend le signe standard [VACHE].

2.1.9 Pseudo-transfert personnel (TP pseudo)

Pseudo-TP : pas d'investissement corporel, donc à classer à part.

Une action prototypique est mise en valeur, en grande iconicité, pour décrire ou présenter un personnage. On a toutes les caractéristiques du TP mais sans investissement corporel.



Photo 15 : (Corpus Temps Modernes) Fre, Pseudo-TP Charlot2

Dans cet exemple, il s'agit d'un discours en interaction (on aperçoit l'interlocuteur à droite, coupé). Le locuteur reprend l'attitude stéréotypée du personnage célèbre de Charlot mais sans investissement corporel et en regardant l'interlocuteur. Son but est de nommer le personnage.



Séquence photos 9 : Chev1_Ste-00'35 TP-Pseudo oiseau. Début, milieu et fin

Dans cet exemple, le locuteur reprend l'attitude d'un animal qui discute. Comme il s'agit d'un oiseau, l'action est celle de piailler, figurer par le proforme 'bec' ouvert puis fermé de la main dominante mais sans investissement corporel.

Remarque : il est assez difficile, sur ces photos, de distinguer formellement un Pseudo-TP d'un TP profo (et pas d'un TP !), car l'image arrêtée ne permet pas de voir le moindre investissement corporel caractéristique de cette structure ni les petits mouvements de tête et cou qui imitent l'oiseau (qu'on pourrait traduire par « dodeliner de la tête »).

2.1.10 Le panel des catégories en discours rapporté : du « dire » dans du « dire en montrant »

En LSF comme dans les autres langues des signes, des énoncés en discours rapporté peuvent s'insérer dans un discours entre personnages transférés. Ceci donne lieu à de nouvelles catégories énonciatives, qu'il est important de distinguer.

En ce qui concerne le récit de fiction, Adam (1994, p. 159) note toutefois que l'insertion du dialogue dans le récit a toujours posé des problèmes (techniques et esthétiques) aux auteurs. C'est ce qu'explique Umberto Eco dans son *Apostille au « Nom de la rose »*. Il ajoute qu'ils rencontrent d'autres problèmes avec l'insertion de description dans un récit.

Pour revenir à notre grille d'analyse, le terme « dialogue » ne convenait pas car pouvait entraîner une confusion : on pouvait penser qu'il s'agissait d'un dialogue entre le locuteur

énonciateur et l'interlocuteur. Si nous avons adopté ce terme, il fallait donc ajouter : « dialogue entre plusieurs personnages transférés ». Ainsi, nous avons préféré le terme « discours rapporté », plus précis au niveau énonciatif, abrégé dans la grille par 'dr'.

En discours rapporté, nous devrions retrouver toutes les possibilités du *dire*. (Ducrot, 1984). Ainsi, chacune des catégories (avec ou sans visée illustrative) devrait pouvoir être employée dans ce deuxième niveau d'énonciation. Dans la grille, nous avons regroupé toutes les possibilités dans quatre grandes catégories : TP dr gest, TP dr std, TP dr GI, ainsi qu'un DT dr. Nous n'avons pas différencié les cas où le discours est « dit » à un autre protagoniste de l'énoncé des cas où l'entité transférée s'exprime en dialogue intérieur ou en monologue. Ceci a été noté « dial int » dans la transcription (au dessus des gloses).

Mais au fur et à mesure de la transcription, nous avons été confrontée au fait suivant : les TP dr std et TP dr gest peuvent aussi contenir un proforme de maintien (de signe standard). Comme nous avons différencié le TP clas du TP proforme, nous devons suivre la même logique pour les autres catégories de transferts de personne. Ceci a bien évidemment contribué à augmenter considérablement le nombre d'étiquettes.

Ainsi, dans la grille finale, se trouvent les six catégories de discours rapporté en transferts suivantes :

- TP dr gest
- TP dr gest profo
- TP dr GI
- TP dr std
- TP dr std profo
- et DT dr std (classé dans les DT)

2.1.10.1 TP dr gest (N)

Discours rapporté du locuteur en TP avec utilisation de gestes coverbaux conventionnels.

Ces gestes ne sont pas notés comme signes standard dans le dictionnaire d'IVT (1997) mais sont compris par les locuteurs d'une culture donnée, sourds ou entendants ; c'est pour cela qu'ils sont appelés « gestes coverbaux *conventionnels* » (voir McNeill 1992, Gullberg 1998).

Ex : « attendre ». Sous cette catégorie, on a rangé les attitudes qui traduisent des émotions ou des états, parfois seulement par la mimique faciale (pas de signe manuel), exemple: la douleur (aïe aïe aïe !), l'effroi. Parfois le geste est simplement une posture ; exemple : Chev1_Ste : 02'34.

Après hésitation, cette catégorie a été finalement détaillée dans la grille. C'est le cas où un protagoniste en discours rapporté exprime une parole typique des entendants ou une injonction, en général accompagnées d'un geste culturellement codifié. Ex : « eh oui ! », « ah bon ! » ou un geste d'impuissance (bras ouvert vers l'extérieur ou épaules relevées)¹⁶.



Séquence photos 10 : TP-dr gest de Chev1_Fre-00'58 et Chev1_Nas-01'24

Dans ces deux exemples, les locuteurs en personnage transféré font le geste conventionnel d'attendre dans deux contextes différents, en s'adressant à un deuxième protagoniste de l'histoire.

2.1.10.2 TP dr gest profo (N)

TP dr gest avec une main utilisée pour le maintien du proforme d'une partie saillante du signe de l'entité incarnée.

¹⁶ Pour un classement pertinent et critique de ces types de gestes issus de la gestuelle conversationnelle, voir Boutet (2001).



Photo 16 : Chev1_Ste-02'12 TP dr gest profo-attendre

Même exemple que le précédent (Chev1_Nas-01'24-TP dr gest) mais avec l'ajout du proforme 'J' pour la corne de la vache.

2.1.10.3 TP dr GI (N)

Discours rapporté du locuteur en TP dans lequel le dire est exprimé au moyen d'une SGI (TS, etc...) (ce qui produit un enchâssement de SGI).

C'est grâce aux problèmes d'étiquetage de la production Chev1_Fre que nous avons dégagé plusieurs catégories nouvelles, dont celle-ci. En effet, nous ne savions pas au départ où classer les signes présentant un TTF ou un TS à l'intérieur d'un dialogue en TP. Quand nous étiquetons une unité avec cette catégorie, nous précisons entre parenthèses de quelle SGI il s'agit. Ex : Chev1_Fre 01'20 : [se relever], TP dr GI (TS).



Photo 17 : Chev1_Ste-01'09-TP dr-GI (TS)-sauter

Dans cet exemple, le locuteur en personnage transféré d'un cheval assure fièrement aux autres protagonistes qu'il est capable de sauter par dessus la barrière. Pour cela, il produit le TS [sauter] mais la mimique faciale et le léger recul du buste indiquent qu'il n'est pas en train de faire l'action (comme dans un TS classique) mais il dit qu'il veut la faire.

2.1.10.4 TP dr std (N)

Discours rapporté du locuteur en TP dans lequel le dire est exprimé en signes standard (que le discours soit « prononcé » ou en dialogue intérieur).

La catégorie initialement nommée « Std dial » a été modifiée au profit de « TP dr std » car elle devait apparaître dans la grille finale en tant que TP.

Par ailleurs, les pointages réalisés en discours rapporté ont été étiquetés sous cette rubrique, en précisant qu'il s'agissait de pointages. Ex : Chev1_Ste 01'59 : [LÀ-BAS], TP dr std (point). Ainsi, Cette catégorie regroupe l'ensemble des signes effectués hors visée en discours rapporté.



(Premier corpus) JYG CHUT



Chev1_Hen 00'56 BONJ



Cuis_Nas-03'06- QUOI

Séquence photos 11 : TP dr std par trois locuteurs, JY, Hen et Nas

Dans ces différents exemples, les locuteurs, en personnages transférés, produisent un signe standard avec la main dominante alors qu'ils sont en dialogue avec un autre protagoniste.

2.1.10.5 TP dr std profo (N)

TP dr std avec une main utilisée pour le maintien du proforme d'une partie saillante du signe de l'entité incarnée.



Chev1_Fre-00'29 - BONJOUR



Chev1_Ste-02'12 ATTENDRE

Séquence photos 12 : TP dr std profo par deux locuteurs, Fre et Ste

Dans ces exemples, les deux locuteurs produisent un signe standard avec la main dominante, [BONJOUR] et [ATTENDRE], pendant que la main dominée figure le proforme 'J' qui rappelle le signe standard [VACHE].

Comparer le signe standard [ATTENDRE] de Stéphanie avec le même signifié « attendre » en TP dr gest (voir plus haut).

2.1.11 Le panel des catégories en double transfert

Notre but était de montrer le panel des transferts dans la simultanéité (c'est-à-dire le panel des DT), après avoir développé, bien-sûr, le panel des transferts de personne (et leur enchaînement très rapide dans un même énoncé). Il était donc préférable de tout détailler, cela n'ayant jamais été fait dans la littérature, à notre connaissance.

2.1.11.1 Nécessité d'éclater la catégorie DT et d'en faire un éventail, en suivant celui des TP

Au départ, nous envisagions au moins deux sous-catégories de DT : DT1 = TP+TTF et DT2 = TP+TS (classique). Puis nous nous sommes rendu compte que ce n'était pas à ce niveau-là (entre le déploiement d'une forme d'un TTF et le locatif d'un TS) que le découpage paramétrique avait lieu. Finalement, sur le modèle des TP, nous avons distingué le DT

classique des autres DT, ce qui donne six DT différents : DT classique, DT profo, DT loupe, DT semi, DT dr, DT comp. Néanmoins, une question demeure car trois des nouveaux DT sont très proches structurellement : fallait-il conserver trois catégories distinctes pour DT loupe, DT comp et DT profo ? Le corpus étudié tend à le confirmer mais, là encore, seules d'autres recherches sur des corpus variés peuvent en apporter la certitude.

2.1.11.2 Difficultés rencontrées pour les DT

Lors de la transcription, nous avons parfois tendance à confondre *proforme*, *TTF* et *locatif de TS*, tant ces éléments constitutifs d'une unité peuvent être structurellement proches. Il n'était donc pas évident de discerner certains DT. Par exemple, DT profo et DT comp peuvent se confondre car ils sont très proches du point de vue des paramètres manuels et non manuels : DT profo = TP profo + TS et DT comp = TP + TS complet. Tout se joue alors entre le locatif et la configuration de la main dominante du TS.

Au cours de l'élaboration du panel des DT, nous avons créé des catégories avec enthousiasme mais sans certitude. Certaines ont donc été rapidement abandonnées au profit de nouvelles, certaines ont été laissées de côté puis réintégrées dans la grille d'analyse, etc. C'est donc un parcours sinueux mais riche en découvertes auquel nous avons été confrontée dans l'élaboration des catégories de la LSF.

Nous ne donnerons que deux exemples de ces nombreuses remises en question :

a) Abandon provisoire puis réintégration dans la grille de DT semi (semi-double transfert)

Nous avons tout d'abord raisonné à partir de l'exemple : Chev1_Jul 00'43. Cet exemple était finalement un DT profo, donc nous décidons d'abandonner l'étiquette DT semi qui ne convient pas. Puis nous revenons sur notre décision et décidons d'adopter l'étiquette 'DT semi' qui signifie». Voici les raisons de ce choix :

- Cette catégorie est structurellement possible : un semi-TP dont l'une des mains est occupée par un locatif (ou, si on prend le problème différemment, un DT dont l'une des mains est occupée par une configuration d'un signe standard) ;
- Nous trouvons plusieurs exemples dans le corpus du récit du Cheval, ce n'est donc pas un hapax, dû au hasard.

Remarque : Si cette catégorie existe, elle peut être assez facilement confondue avec le DT profo (comme pour le TP profo, certains Sourds interrogés avait trouvé non pas un proforme mais une reprise du signe standard en rôle, donc un semi-TP...), d'où notre indécision de départ.

Par ailleurs, le DT semi peut être confondu avec le DT loupe : si l'on considère que la configuration de 'REGARDER' est la reprise agrandie de l'action des yeux¹⁷, c'est donc un effet de loupe, et plus rien ne distingue les deux DT... Là encore, c'est au linguiste de trancher, en recourant par exemple à la notion de visée et à l'intention de montrer du locuteur.

a) Abandon définitif des étiquettes suivantes :

- DT = TTF+TTF

L'association de deux TTF ne constitue pas un DT car il manque le TP élément constitutif de ce transfert. Dans l'exemple Chev1_Ste 01'56, la remotivation du signe standard [MAISON] en TTF constitue une forme (deuxième TTF) qui s'inscrit dans une forme déjà décrite (premier TTF).

- Triple Transfert = TTF+TS+TP

Nous avons envisagé que la structure présente dans Chev1_Ste 00'49, puisse être un triple transfert. Il s'agit en fait d'un DT profo, c'est-à-dire d'un TP profo associé à un locatif de TS. Ainsi, d'après nos observations sur corpus, l'enchâssement (la combinaison simultanée) des transferts s'organise autrement que nous l'avions pensé dans un premier temps.

2.1.11.3 Double transfert classique (DT clas)

C'est l'association simultanée d'un locatif de TS et d'un TP. Cela donne lieu à un morcellement corporel important.

¹⁷ D'après l'un de nos collaborateurs sourds, le proforme 'V' pour exprimer l'action de regarder (les yeux) est du même type que 'L' pour les jambes : la ou les mains se substituent à la partie du corps pour une raison de clarté ou pour une raison de contrainte articulatoire. Selon lui, cette structure est davantage de type 'profo' que de type 'loupe' (en TP ou DT)...



Photo 18 : Chev1_Ant-01'24-DT-paysage

Ceci est un exemple classique de DT. Cuxac en fait état dans son corpus et décrit la même structure par son locuteur principal (Cuxac 2000, p. 65). Les deux mains en proforme 'main plate' de part et d'autre du visage figurent le paysage qui défile (ici, un champ vaste) en locatif de TS, tandis que le visage et le reste du corps sont celui du personnage transféré (ici, un cheval) en TP.

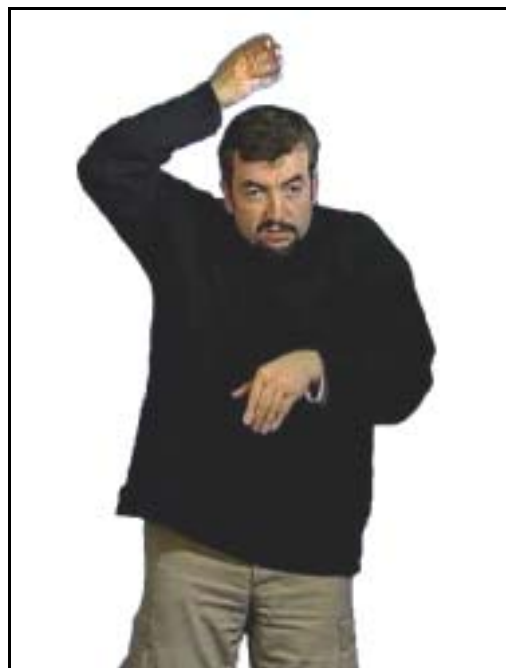


Photo 19 : Cuis_Nas-04'21-DT-pomme-coupée

Cet exemple montre une pomme en train de se faire couper. La tête est à la fois le locatif du TS et le patient (la pomme) en TP. Cette partie ronde du corps est exploitée (dans un but comique) pour la reprise de forme du référent qui est aussi un objet rond. La main dominante est celle de l'agent (le cuisinier) qui fait l'action de couper la pomme en morceaux.



Photo 20 : Chev1_Jul-00'20-DT-regard-bovin

Dans cet exemple, le regard et la mimique faciale « bovine » sont celle de l'entité transférée (vache) en TP alors que les deux mains figurent la barrière, en locatif de TS.



Séquence photos 13 : DT clas-bander par trois locuteurs, Ant, Kha et Ste



Séquence photos 14 : DT clas-se-faire bander par deux locuteurs, Chr et Ste

Ces exemples illustrent la même action, celle de bander une patte, les trois premiers exemples montrant l'action du point de vue de l'agent (une vache attentionnée, figurée par le regard, la mimique faciale et l'orientation du corps), les deux derniers du point de vue du patient (un cheval qui souffre, figuré aussi par le regard, la mimique faciale et l'orientation du corps). Dans les deux cas, la main dominante est celle de l'agent qui fait l'action de bander, la main dominée est celle du patient qui se fait soigner.

2.1.11.4 DT *profo* (N)

DT avec un TP *profo*, c'est-à-dire un TP *profo* auquel est ajouté un locatif.



Photo 21 : Chev1_Ste-0'49-DT-*profo*

Dans cet exemple, le corps du locuteur est le locatif de l'agent en TS, figuré par la main dominante en proforme 'X' qui indique que l'agent (ici, un cheval) se rapproche de l'entité en

TP (ici, une vache), figurée par le corps, la mimique faciale, le regard et la main dominée en proforme 'corne de la VACHE'.



Séquence photos 15 : DT profo par deux locuteurs, Ant (regarder) et Jul (oiseau)

En revanche, dans ces deux exemples, le locatif est plus classiquement figuré par la main dominée et a seulement un rôle de support (la branche d'un arbre sur laquelle est l'oiseau). La main dominante figure le proforme 'bec' pour « bec d'oiseau », en redondance avec l'ensemble tête-mimique faciale-regard.

2.1.11.5 DT loupe (N)

DT avec un TP loupe, c'est-à-dire un TP loupe auquel est ajouté un locatif, en général par la main dominée.



Séquence photos 16 : Ois_Nic 00'33 DT loupe mordre. Début, milieu et fin

Dans cet exemple, la main dominée (droite) est en maintien de locatif de TS (arbre). Le locuteur est en personnage transféré d'un chien en train de mordre la queue d'un chat, en TP. Ce TP est figuré par le buste, le regard et la mimique, auquel est ajouté un effet de loupe de la main dominante (gauche) qui reprend, en l'agrandissant, le mouvement de saisie de la bouche.

2.1.11.6 DT semi (N)

DT avec un Semi-TP, c'est-à-dire un Semi-TP auquel est ajouté un locatif.

= un DT dont l'une des mains est occupée par une configuration d'un signe standard.

Le Semi-DT peut avoir le découpage paramétrique suivant :

- main dominée : locatif du TS
- main dominante : configuration du signe standard
- mimique faciale + regard + tête + buste : TP

Remarque : le 'Semi-DT profo' ne semble pas réalisable articulatoirement car les deux mains sont déjà occupées par une fonction précise (à moins que ce soit une autre partie du corps que la main qui ait la fonction de locatif, comme l'ont déjà montré plusieurs exemples du corpus...).



Séquence photos 17 : DT semi regarder par Fre (00'40) et Ant (01'08)

Dans ces deux exemples, la main dominée figure le locatif du TS (le piquet d'une barrière, pour Chev1_Fre, une barrière pour Chev1_Ant) tandis que la main dominante reprend la configuration 'V' du signe standard [REGARDER]. La mimique faciale et le regard sont ceux du personnage transféré en TP.

2.1.11.7 DT dr (N)

Discours rapporté du locuteur en DT. On spécifie entre parenthèse si le dire est exprimé par un signe standard, un geste coverbal conventionnel ou éventuellement une SGI.

C'est l'ultime catégorie que nous avons adoptée, au cours de l'observation du corpus.

Nous avons créé volontairement une seule catégorie générique 'DT dr' en sachant que tout l'éventail du dire est possible, c'est-à-dire : DT dr en standard, en gest, et en SGI.

En revanche, il ne semble pas possible d'avoir un DT dr std ou gest en profo car les deux mains sont déjà occupées, l'une pour le signe standard, l'autre pour le locatif ... à moins que l'élément signifiant ne soit pas exprimé manuellement, comme c'est parfois le cas pour certains DT où le TP est figuré par la tête et/ou le buste ...



Photo 22 : Chev1_Hen 00'54 DT dr (std) BONJOUR

Voir plus haut l'exemple du TP dr std par le même locuteur, en réponse à cet exemple,

Remarque: cette structure en discours rapporté succède à un DT classique, donc le maintien du DT n'a rien d'étonnant, puisqu'une seule main suffit à effectuer le signe standard [BONJOUR], l'autre main pouvant conserver le locatif de TS du précédent DT...

2.1.11.8 DT comp (N)

DT avec un TS complet (locatif +agent exprimé) et un TP.

L'abréviation 'comp' signifie à la fois "complet", "complexe" et "composé".

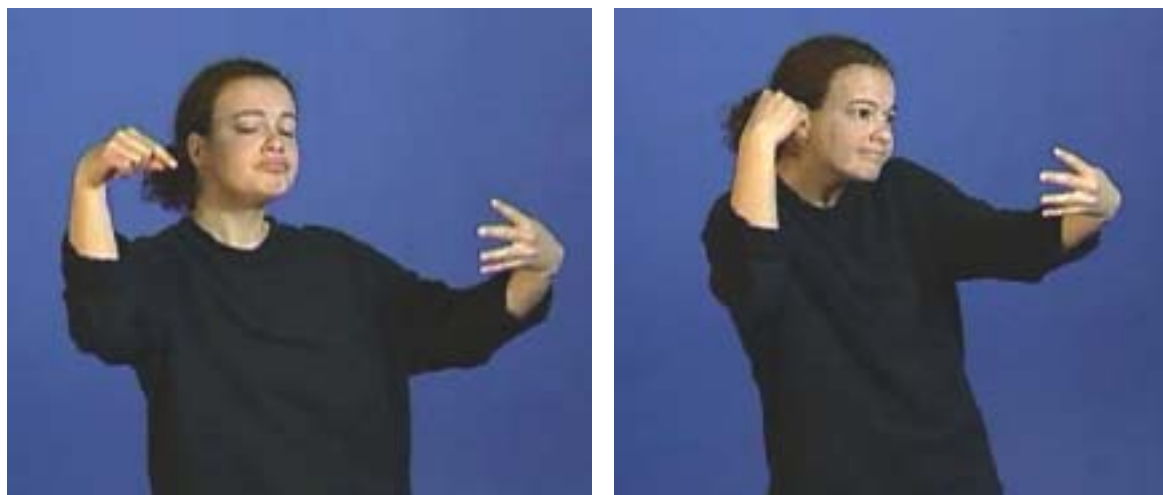


Photo 23 : (Corpus Blanche Neige) DT comp prince

Cette illustration est un exemple de DT comp et peut s'analyser comme suit :

TS : la main dominante figure la tête et le corps du premier actant (Blanche Neige) ; la main dominée figure un locatif stable, le mur par dessus lequel le prince regarde.

et TP : la tête du locuteur et la mimique faciale décidée figurent le deuxième actant, le prince en train de regarder Blanche Neige de dos. Sa mimique faciale « d'un air décidé » indique qu'il est résolu à l'aborder.



Séquence photos 18 : Chev1_Jul--DT comp (00'17) et (00'29)

Pour cet exemple, voir le point 2.1.11 pour l'analyse complète.

2.2 Catégories sans visée illustrative

2.2.1 *Signe standard (Std)*

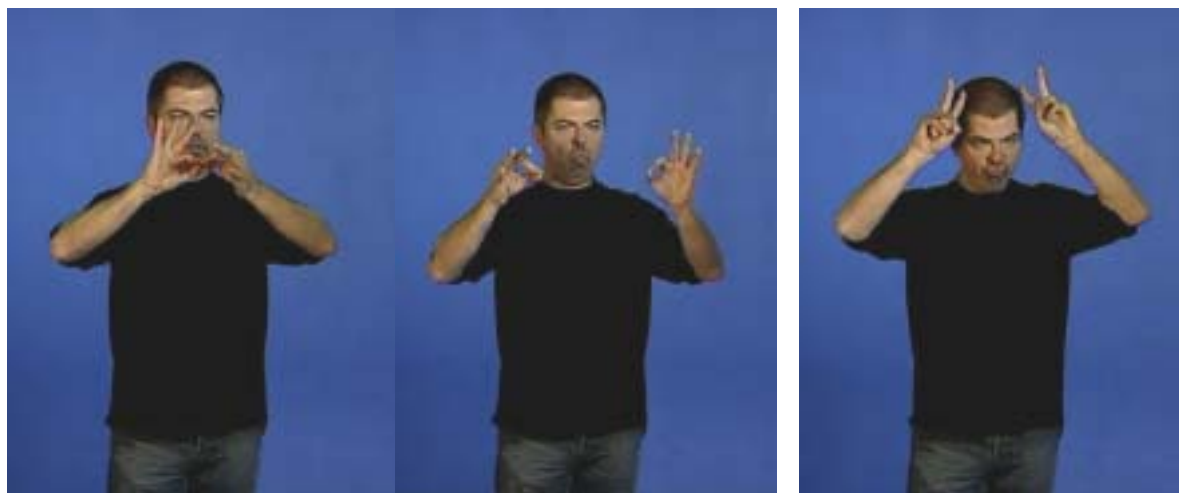
Signe stabilisé appartenant au lexique de la LSF. Le signe est effectué dans sa forme « neutre », c'est-à-dire sans emphase particulière d'aucun des paramètres et le regard est dirigé vers l'interlocuteur. Toutefois, un signe standard peut être spatialisé dans une portion d'espace pertinente dans l'énoncé, dans ce cas, seul le paramètre emplacement varie et le signe peut être regardé. Un signe standard peut être accompagné d'une mimique faciale de normalité, comme c'est le cas dans l'exemple ci-dessous [CHEVAL].

Nous avons essayé de voir toutes les apparitions possibles des signes standard, notamment dans le cas du discours rapporté, que nous avons distingué des signes standard en adresse directe à l'interlocuteur.

Nous avons donc distingué plusieurs catégories de signes standard :

- a) signes standard apparaissant dans une élocution sans prise de rôle = usage classique (abrégé dans la grille en Std)
 - b) en introduction du personnage (thématisation), corps + regard déjà en rôle = TP profo
 - c) avec prise de rôle ds dialogue en TP = TP dr std et TP dr std profo.
 - d) en Semi-TP, ...
- = lieu du va-et-vient entre Std et transferts.

Remarque : La catégorie 'Aparté' disparaît de la nouvelle grille car elle appartient plutôt au mode d'après le classement de Cuxac (2000, p. ?). Nous trouvons des apartés dans des signes standard ou des TdP, suivant l'entité qui prend en charge l'énoncé (le locuteur énonciateur, le narrateur ou une entité transféré), exemple: Chev1_Kha, 00'07 [SE PROMENER], 00'10 [ÊTRE COINCÉ], etc.



Séquence photos 19 : Chev1_Fre-00'02-Std-HIST (début et fin) et 00'03-Std-CHEVAL



Séquence photos 20 : Chev1_Hen 00'50 Std CHAMP. Début et fin

Ce signe [CHAMP] est un exemple typique de signe standard : emplacement neutre, pas d'emphase dans les autres paramètres manuels, mimique faciale neutre, regard vers l'interlocuteur.



Photo 24 : (Corpus Temporalité) Nas11 Std COURS dédoublé

Cette illustration est un exemple de signe standard spatialisé (dans un espace diagrammatique), avec la labialisation du mot « cours ».

2.2.2 *Pointage (Point)*

Signe manuel (avec index ou main plate, parfois en proforme 'X') accompagné du regard qui introduit ou réintroduit une référence spatiale, temporelle ou actancielle¹⁸.

Nous avons compté dans cette catégorie uniquement les pointages de références spatiales et temporelles.

Les pointages de références actanciennes (JE, TU, LUI) sont notés comme éléments standard, et apparaissent comme tels y compris dans les passages en dialogue entre personnages transférés. Ex : Chev1_Ste : 00'55 : unités 55, 57, 59.

Tous les types de pointages sont notés en majuscules dans la transcription.

¹⁸ Cependant, les pointages de référence actancielle réfèrent aux protagonistes du procès de l'énoncé (et pas de l'énonciation) et sont donc classés parmi les éléments standard dans les transcriptions [MOI, TOI, etc.].



Photo 25 : Chev1_Vic 00'25 Point barrière



Photo 26 : (Corpus Temporalité) Nas3 Pointage vendredi midi

Dans ces deux exemples, le pointage indique une référence spatiale déjà-là : dans Chev1_Vic, c'est une barrière, figurée par la main dominante en proforme 'S' pour une « forme tubulaire » ; dans Temp_Nas3, la référence spatiale avait déjà été créée par un premier pointage de la main dominante et indique la date « vendredi midi » dans l'espace diagrammatique d'un planning. Ces deux pointages manuels sont regardés.



Séquence photos 21 : Chev1_Jos TS/Pointage vache et Chev1_Ant-01'06-Pointage rôle

2.2.3 Dactylogogie (*Dactylo*)

Mot épelé au moyen de l'alphabet dactylogologique français.



'S'

'O'

'J'

'A'

Séquence photos 22 : Cuis_Jul 00'27 à 00'28 Dactylo S.O.J.A.

Dans cet exemple, l'épellation manuelle au moyen de l'alphabet dactylogologique est accompagnée par la labialisation de chacune des lettres du mot français « soja ». Ce procédé est courant pour la dactylogogie.

2.3 Autre : Position neutre de référence (N)

Dans cette rubrique, on a noté les positions neutres : postures qui marquent le début et la fin d'un discours ainsi que les pauses longues et les changements de séquences à l'intérieur du discours.



Séquence photos 23 : Ois_Nic 00'03 et Ois_Jul 00'41 Position neutre

Ces deux exemples illustrent la position neutre canonique : regard de face vers l'interlocuteur, corps et tête de face, mimique faciale inexpressive, mains plates le long du corps ou mains jointes.

3 Synthèse de la création des nouvelles catégories

Cette étude a révélé qu'il y aurait un usage « classique » des grandes catégories de la LSF que sont les signes standard, les TTF, TS et TP, et des usages « composés » ; témoins du va-et-vient entre les visées (exemple: Semi-TP, TP dr std).

L'important selon nous était de montrer la composition dans l'éventail des catégories possibles en LSF : à la fois sur le plan de la variété des transferts (forme, taille, situation, personne) et sur leurs combinaisons (locatif de TS+TP = DT, locatif de TS+TP dr = DT dr, etc.) :

- à la fois dans la simultanéité (l'éventail des DT);
- et dans l'enchâssement des niveaux d'énonciation (l'éventail du discours rapporté), puisqu'un énonciateur a toujours la possibilité de se transférer dans la peau d'un énonciateur second, il a alors à sa disposition à nouveau l'ensemble des catégories de la langue (s'exprimer hors visée (en standard), ou avec visée (l'éventail des SGI)), et ainsi de suite, on peut imaginer une mise en abîme de plusieurs niveaux. Nul besoin de l'imaginer, nous en avons un très bel exemple dans le corpus, Chev1_Ste 03'05 : le locuteur qui se transfère dans la vache qui se moque du cheval en imitant ce qu'il disait avant de tomber (signes 246 à 251 : "eh bien, pourquoi tu me disais : "je sais sauter moi",

hein? "). Cette séquence est donc un bel exemple d'enchâssement de deux discours rapportés au style direct,

Ces compositions paramétriques sont donc la manifestation d'une addition sur le plan paradigmatique. De plus, elles manifestent une utilisation maximale sémantisée iconiquement de tous les paramètres corporels. Par ailleurs, l'enchaînement des différents types de transferts, en association avec les signes standard, sur le plan syntagmatique est aussi révélé par cette grille d'analyse très détaillée (voir le chapitre 5).

CHAPITRE 4 ANALYSE PAR PRODUCTION

1 Introduction

1.1 Hypothèses

Pour rendre falsifiable le modèle proposé par Cuxac (1996, 2000), nous voulons vérifier si le fonctionnement et la grammaire décrits dans le cadre de ce modèle sont confirmés par un corpus plus large (genres discursifs variés, nombreux locuteurs) et des catégories plus variées et approfondies.

L'objectif essentiel de l'analyse des données – qui fonctionne comme fil conducteur de la thèse - est de révéler la richesse linguistique et cognitive des SGI, et de prouver qu'elles constituent une part non négligeable des unités de la LSF quantitativement et qualitativement.

Pour ce faire, nous avons émis un certain nombre d'hypothèses :

Hypothèse 1 : Les SGI sont présentes dans tous les genres discursifs en LSF.

Hypothèse 2 : Les SGI apparaissent en proportion importante dans le genre narratif et en proportion significative dans les autres genres (genre prescriptif, par exemple).

Hypothèses 3 : Les signes standard servent à introduire une nouvelle entité, souvent en thème.

Hypothèse 4 : Dans le discours en LSF, le va-et-vient est constant entre les catégories avec et sans visée illustrative.

Hypothèse de spatialisation pour le récit du *Cheval* : la position de la barrière agit comme une contrainte spatiale sur le type de transferts utilisés. Question : quelles stratégies cette contrainte entraîne-t-elle ?

Hypothèse de spatialisation pour le récit des *Oiseaux* : La position de l'arbre agit comme une contrainte spatiale sur le type de transferts utilisés.

1.2 Objectif de l'analyse

Nous avons opté pour une double analyse : à la fois qualitative (faire émerger des catégories linguistiques – en prenant pour point principal la capacité du locuteur à s'effacer de la situation d'énonciation et à se transférer dans une multitude de rôles possibles) et quantitative (voir les grandes tendances en terme de proportion et de distribution dans l'énoncé). Cette analyse double a été adoptée par d'autres chercheurs, par exemple par Gullberg (1998).

Notre souhait est alors d'entreprendre un « voyage » à travers ce vaste corpus, de proposer plusieurs entrées possibles (par locuteur, par genre et par catégorie), pour en avoir une vision d'ensemble assez juste bien que non exhaustive. L'objectif est avant tout que cette première analyse serve d'appui à d'autres chercheurs qui voudront investir plus en profondeur un point particulier du corpus.

1.3 Mise en garde importante

Au cours cette analyse, il faudra toujours garder à l'esprit que les proportions à plat entre catégories sont à considérer avec l'idée qu'une SGI (surtout en rôle) est plus chargée sémantiquement et plus longue à effectuer qu'un signe standard. L'effet produit sur le récepteur est également différent. Ex : un seul DT comp peut résumer une situation entière, un TP dr std peut avoir un effet comique immédiat, etc.

Etant donné que nous souhaitons faire un découpage quantitatif du corpus, il nous a fallu choisir une unité de mesure, qui prend en compte le début et la fin d'une unité minimale de sens.

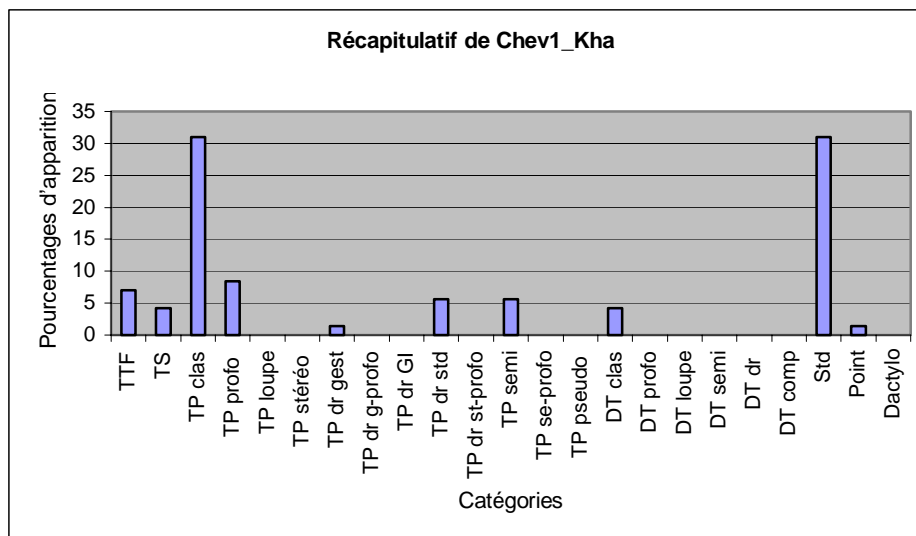
2 Analyse par production

Dans cette partie sont présentés les graphiques qui résument quantitativement les trente-neuf productions étudiées. Pour chaque production, les résultats quantitatifs sont résumés et mêlés à une brève analyse qualitative. Pour ce faire, nous avons sélectionné un ou plusieurs extraits par production¹ (donc différents d'un locuteur à l'autre) qui nous ont semblés pertinents pour la question des catégories du discours développée dans le chapitre précédent. Ces extraits ont été choisis soit pour leur valeur d'exemple prototypique, soit parce qu'ils ont posé problème et nous ont amenée à affiner notre réflexion. Des photos tirées de la vidéo ainsi que des passages de transcriptions illustrent certains extraits. L'analyse globale et comparative par genres discursifs fait l'objet de la seconde partie de ce chapitre.

¹ Pour une vision complète de chaque production, se reporter aux transcriptions (annexe 1).

2.1 Récit du Cheval1

2.1.1 Khadra



Graphique 1 : Chev1_Kha

Khadra est la deuxième personne la plus rapide de ce récit (moyenne de 0,70 seconde par unité en moyenne, et de 0,59 seconde dans *Les Oiseaux*). Elle produit la même proportion de TP clas et de signes standard (31%). Ce sont les deux catégories les plus utilisées. Parmi les signes standard, nous relevons une occurrence en aparté, l'unité 12 : [ÊTRE COINCÉ], voir plus bas. Par ailleurs, elle produit six catégories de SGI comprises entre 4,2% et 8,5%. Ce sont les deux SGI sans rôle (TS et TTF) et quatre SGI en rôle dont les DT clas (le seul utilisé parmi le panel des DT) et les TP profo, dont la proportion de (8,5%) est assez importante par rapport à la moyenne de tous les locuteurs (5,7%, voir Annexe). Les trois protagonistes de l'histoire sont en effet introduits en signes standard et repris en TP profo.

Un extrait de cette production a été testé dans le cadre du protocole IRR. De plus, une interview du locuteur a été réalisée pour permettre de clarifier plusieurs unités. Ce n'est pas la traduction en LSF qui posait problème² mais le choix de la catégorie, y compris pour les collègues ayant participé au test IRR. Les problèmes posés étaient les suivants :

² Ce n'est pas l'interprétation de ce qui est dit en LSF qui pose problème en général mais le choix de la catégorie pour étiqueter une unité. Le locuteur n'étant pas linguiste, son commentaire peut aider à clarifier la situation d'énonciation, ou la cohérence d'un énoncé, par exemple, mais n'apporte pas la réponse au linguiste, qui doit trancher. Nous ne demandons d'ailleurs pas au locuteur quelle catégorie il a voulu faire. Cependant, il aurait été préférable de rencontrer tous les locuteurs une fois les transcriptions terminées, cela apporte toujours de

a) Hésitation sur plusieurs unités (9, 24, 29, 54) : plutôt des semi-TP mais regard vers la caméra, donc des signes standard en aparté ?

b) Beaucoup de regards vers la caméra et certaines unités avec peu d'investissement corporel : hésitation entre Std, Semi-TP et Pseudo-TP.

Voici résumées les précisions apportées par le locuteur sur les unités qui posaient problème et qui nous ont aidée ensuite à déterminer la catégorie :

Nous avons traduit l'unité 9 par la glose [SE PROMENER], avec une hésitation car ce signe standard est très proche de l'expression standard [NE RIEN FAIRE, ALLER SANS BUT]. Le locuteur nous confirme qu'il s'agit de la deuxième interprétation. A la question : « Qui dit ça ? », elle répond sans hésitation : « C'est le narrateur qui commente. Pour preuve, il regarde la caméra. » Et elle confirme qu'il ne s'agit pas d'un aparté du personnage transféré mais d'un simple signe standard. Il est clair que le narrateur ne fait que commenter l'attitude du cheval, il ne prévient pas l'interlocuteur qu'il va lui arriver quelque chose. L'unité 24 [SE TROMPER] n'est pas non plus en aparté, c'est encore le narrateur qui commente. En revanche, pour l'unité 12 [ÊTRE COINCÉ], le locuteur est formel : ce n'est pas le narrateur ni le cheval mais bien le locuteur lui-même qui *explique* la situation, en aparté : le cheval est coincé par la barrière, et c'est pour cela qu'il va devoir reculer pour prendre de l'élan. Le point de vue extérieur est marqué par un détrimental passif, d'après Cuxac (2000, p. 229), visible formellement par la langue ressortie et immobile, voir illustration. Il y a donc, d'après le locuteur lui-même, un rapport de causalité direct avec la suite du discours.

En effet, une séquence originale (unités 15 à 18) suit dans laquelle le corps est complètement tourné vers la droite et les signes sont effectués dans un espace de signation plus restreint. A la question : « Pourquoi s'être tourné vers la droite ici ? », le locuteur répond : « C'est pour expliquer clairement l'idée de distance (signe [LOIN]), qui sera utile pour la suite ». Il s'agit de l'unité 20 en DT [barrière au loin] : le cheval en TP apprécie la distance entre la barrière (en TTF) et lui. L'indice qu'il s'agit bien d'un DT et pas d'un simple TTF est la constance du regard et de la mimique faciale entre les unités en TP qui précèdent et celle qui suit. C'est pour montrer que le cheval a besoin de plus d'espace pour prendre son élan, donc il se retourne. Une autre question nous intriguait cependant : Aurait-elle pu montrer qu'elle se retourne sans se tourner vers la droite (en utilisant seulement des signes standard) ? Après réflexion, sa réponse est celle-ci : « Non, le signe standard [RETOURNER] est possible s'il est à la fin d'une idée ou d'une séquence, s'il n'y a rien à exprimer après. Or, là, il y a un but clairement défini : le cheval se retourne car la barrière le gêne et il veut prendre son élan. » Le

précieuses informations, mais cela n'a pas été réalisable en raison de contraintes de temps et d'organisation (par

locuteur termine l'interview par le récapitulatif suivant : cette séquence comporte deux étapes : d'abord, reculer (donc besoin de se retourner), ensuite, galoper. Ainsi, par l'utilisation de l'espace et des paramètres corporels non manuels (rotation du corps, regard et mimique faciale), cette séquence témoigne d'une économie linguistique certaine.

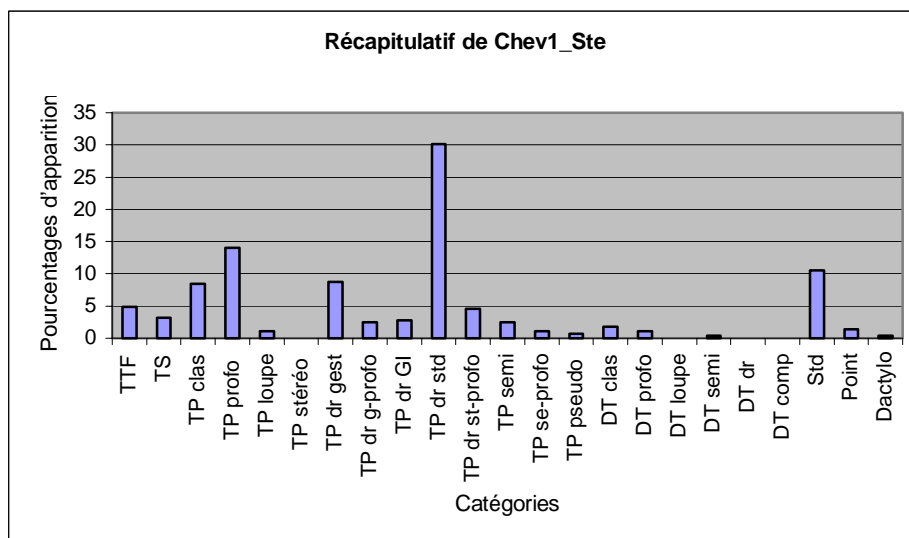
00'10	00'11	00'13				
12	13	14	15	16	17	18
ÊTRE COINCÉ*	barrière*	reculer	se retourner	SE RETOURNER (esq)*	galoper*	LOIN*
Std (en aparté)	TTF	TP	TP	Std	TP	Std
reg caméra langue ressortie (détrimental passif)	reg mains profo 'N'	MF résolu	corps à D	corps à D	MF aspectuel (effort) corps à D. Reg du locuteur vers caméra	yeux plissés corps à D

Extrait de la transcription 1 : Chev1_Kha, unités 12 à 18



exemple, les locuteurs sont dispersés dans plusieurs régions en France).

2.1.2 Stéphanie



Graphique 2 : Chev1_Ste

C'est le locuteur qui fait le plus long récit du *Chevall* (3 minutes et 30 secondes).

La catégorie au pourcentage le plus élevé est celle des TP dr std (30,2%). Il y a d'ailleurs une utilisation massive des catégories en discours rapporté (48,8% du total des unités)³ et très peu de signes standard (10,5% du total des unités). L'autre caractéristique quantitative de cette production est le large éventail de SGI avec proforme ajouté. En effet, les cinq catégories dans lesquelles un proforme est ajouté sont utilisées et représentent 23,2% du total des unités, avec les TP profo en pourcentage le plus important (14%, la deuxième catégorie la plus utilisée dans ce discours). Dans ce récit, c'est le seul locuteur qui utilise l'ensemble des catégories avec proforme ajouté et l'ensemble des catégories en discours rapporté.

Il est difficile de choisir un passage à analyser, tant ce récit est riche. Nous en avons donc sélectionnés trois.

a) Au départ, nous avons pris l'unité (147) pour un DT composé de deux TTF. En fait, ce n'était pas un DT car le locuteur n'incarne plus de rôle en TP. Il s'agit de la remotivation du signe standard précédent [MAISON]. L'unité se décompose comme suit : la main dominée est le

³ C'est grâce à cette production que nous avons fait émerger deux catégories du discours rapporté : TP dr gest profo et TP dr std profo. Nous avons ensuite trouvé d'autres occurrences de ces catégories dans d'autres discours par des locuteurs variés.

locatif du TTF remotivé de [MAISON] et la main dominante effectue le signe de la croix, en TTF. Ainsi, une forme s'inscrit dans une forme déjà décrite⁴.



Photo 1 : Chev1_Ste, unité 147

b) L'unité (181) est un DT profo⁵ et peut être comparée aux unités en TP profo (179) et (182). Dans ces deux unités, la main dominée est en profo 'X replié' pour figurer les serres de l'oiseau qui tiennent un objet ; en (181), en revanche, la main dominée en profo 'main plate' figure l'un des côtés de la boîte, en locatif. Cette interprétation est renforcée par la présence de l'unité précédente (180) en TTF de la boîte, dont la fonction est aussi de préparer le maintien de la main plate en locatif, dans l'unité suivante.

02'16	02'19		02'20	
179	180	181	182	183
voler en portant qqc ds ses serres*	boîte*	voler en maintenant qqc*	voler en portant qqc ds ses serres	voler
TP profo	TTF	DT profo	TP profo	TP profo
Md : tenir avec ses serres MD : 'bec'	MF : joues gonflées	Md : 'main plate' pr locatif boîte MD : 'bec'	Md : tenir avec ses serres MD : 'bec'	Md : "aile" MD : 'bec'

Extrait de la transcription 2 : Chev1_Ste, unités 179 à 183

⁴ Il existe de nombreux autres exemples en LSF (dont certains dans nos précédents corpus) : un empilement de verres, avec la Md en locatif d'un premier TTF tandis que la MD effectue le deuxième TTF des verres.

⁵ Catégories que nous avons aussi fait émerger grâce à cette production.



Séquence photos 2 : Chev1_Ste, unités 179 à181

c) Cette séquence est l'unique passage du corpus comportant une mise en abîme du discours rapporté, parfaitement maîtrisée. Tandis que le cheval se remet progressivement de sa chute, la vache se moque de lui en reprenant les propos qu'il tenait avant de sauter. En discours rapporté (premier niveau du *dire*), le locuteur est dans la peau de la vache qui signe à la manière du cheval, en imitant son style fier (deuxième niveau du *dire*). Cela peut être traduit par : "Eh bien, pourquoi tu me disais (signais) : "*Je sais sauter moi.*" Hein ? " Dans le premier niveau du *dire*, la tête et le regard sont orientés vers un point précis à droite, c'est la vache qui s'adresse au cheval ; dans le deuxième niveau, la tête et le regard sont orientés vers un point vague à gauche, c'est la vache qui imite les propos du cheval. Dans la séquence suivante, le cheval répond à la vache, tout penaud, et s'excuse d'avoir été aussi présomptueux.

03'05					03'08
246	247	248	249	250	251
POURQUOI*	TOI*	ME SIGNER* (= me dire)	SAVOIR*	sauter*	hein*
TP dr std	TP dr std	TP dr std	TP dr std	TP dr GI (TS)	TP dr gest
reg à D (cheval)	reg à D	reg à D	reg à G. MF fier	reg à G (vague)	reg à D
MF mépris. Lab	MF mépris	MF mépris	(Vache transférée en cheval)		MF mépris

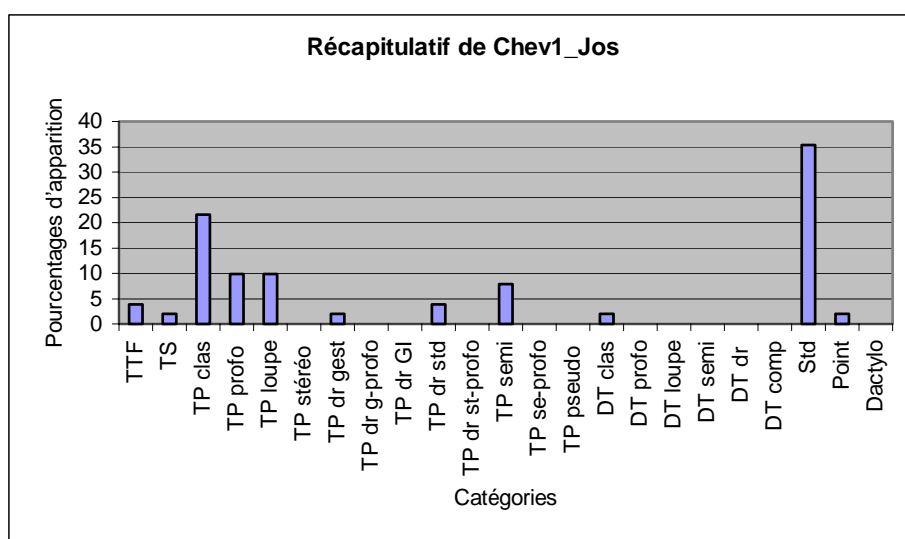
Extrait de la transcription 3 : Chev1_Ste, unités 246 à 251





Séquence photos 3 : Chev1_Ste, unités 246 à 251

2.1.3 Josette



Graphique 3 : Chev1_Jos

Remarque générale : Les deux récits de ce locuteur sont très synthétiques, ce qui contraste avec la *Recette de Cuisine* qui elle, est très détaillée.

La catégorie la plus utilisée, de loin, est Std (35,3%) suivie de TP clas (21,6%). Ensuite, il y a la même proportion de TP profo et de TP loupe (9,8), suivie de TP semi (7,8%). Il y a très peu de doubles transferts, (seulement une catégorie du panel, le DT clas, 2%). De même, il y a très peu d'unités en discours rapporté (3,9% de TP dr std et 2% de TP dr gest).

Introduction des entités et labialisations

Nous avons relevé quatorze unités labialisées dont treize qui portent sur des signes standard (sur un total de dix-huit signes standard) et une sur un TP dr std. Ainsi, tous les signes standard importants sont labialisés, en particulier les signes d'introduction des protagonistes

de l'histoire, pour lesquels la labialisation est accentuée. A noter que l'unité (16) [APERCEVOIR] n'est pas labialisée, ce qui est un indice supplémentaire de la catégorie Semi-TP. L'unité suivante, qui introduit le protagoniste vache, en signe standard est, elle, labialisée. Une fois son introduction faite par le signe standard [VACHE], ce protagoniste est repris par les cinq TP profo du discours ([cornes de la VACHE] ou [corne]).

Pour résumer, la séquence d'introduction du protagoniste *vache* se déroule comme suit : le locuteur, en semi-TP, dans le rôle du cheval surpris commence la séquence (16). Puis le signe standard [VACHE] qui introduit véritablement le thème suit (17). Un pointage assez original (main dominante en proforme 'X en bas' pour les pattes de l'animal pourrait faire penser à un TS) explicite où se situe la vache par rapport au cheval (18, voir photo). Enfin, le protagoniste *vache* est repris, en tant qu'actant, par le premier TP profo de la série (19).

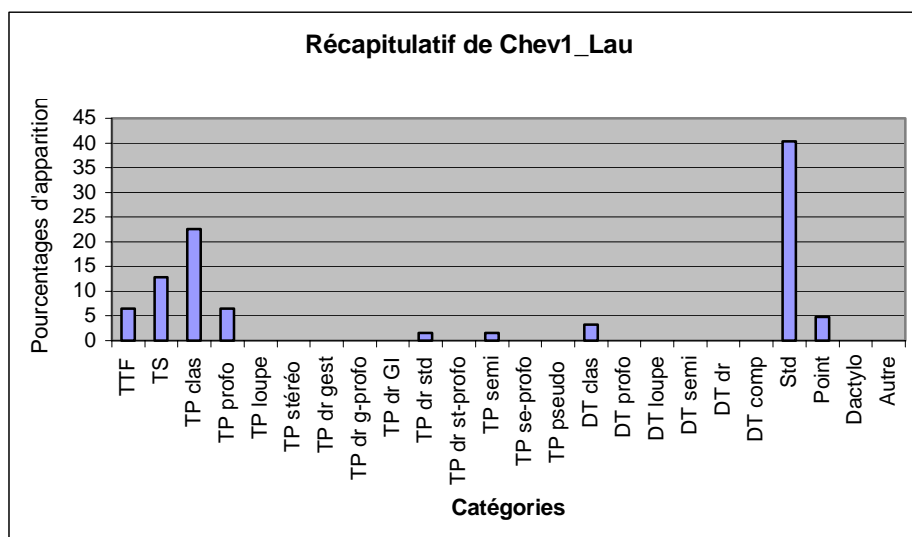
00'12		00'13	
16	17	18	19
APERCEVOIR*	VACHE	LÀ (animal dans pré)*	cornes de la VACHE (esq)
Semi-TP	Std	Pointage	TP profo
	lab	reg caméra, moue	

Extrait de la transcription 4 : Chev1_Jos, unités 16 à 19



Photo 2 : Chev1_Jos, unité 18

2.1.4 Laurent



Graphique 4 : Chev1_Lau

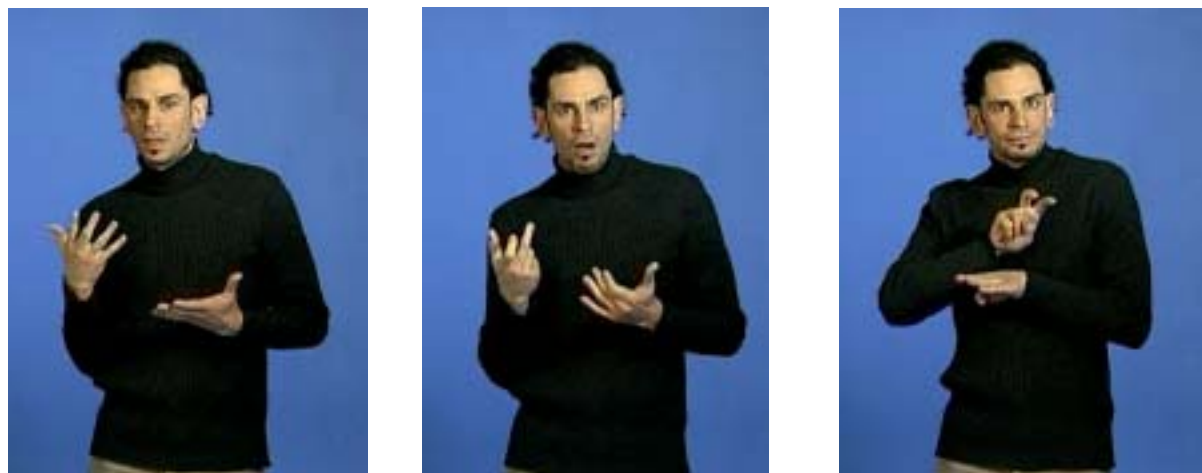
Nous observons un pourcentage élevé de signes standard (39,3%, le plus élevé de tous les locuteurs dans ce récit). Ceci s'explique en partie par le fait que le locuteur-narrateur se tourne souvent vers la caméra (même pour certains TS ou TP, en fin d'unité) pour montrer les sentiments ou les actions des protagonistes en signes standard, là où d'autres locuteurs s'expriment au moyen de SGI. La deuxième catégorie la plus utilisée est TP clas (22,6%) suivie de TP profo et TTF, dans les mêmes proportions (6,5%). Comme chez Josette, les labialisations des signes standard sont nombreuses et assez marquées. Egalement comme chez Josette, il y a très peu d'unités en discours rapporté (seulement 1,6% de TP dr std).

Exemple de séquence énoncée par le narrateur

Dans cette séquence, le locuteur regarde clairement la caméra dans les trois unités (20 à 22), il s'adresse à l'interlocuteur, même dans le TS (unité 22). C'est donc le narrateur qui parle, et non le protagoniste cheval, comme chez d'autres locuteurs.

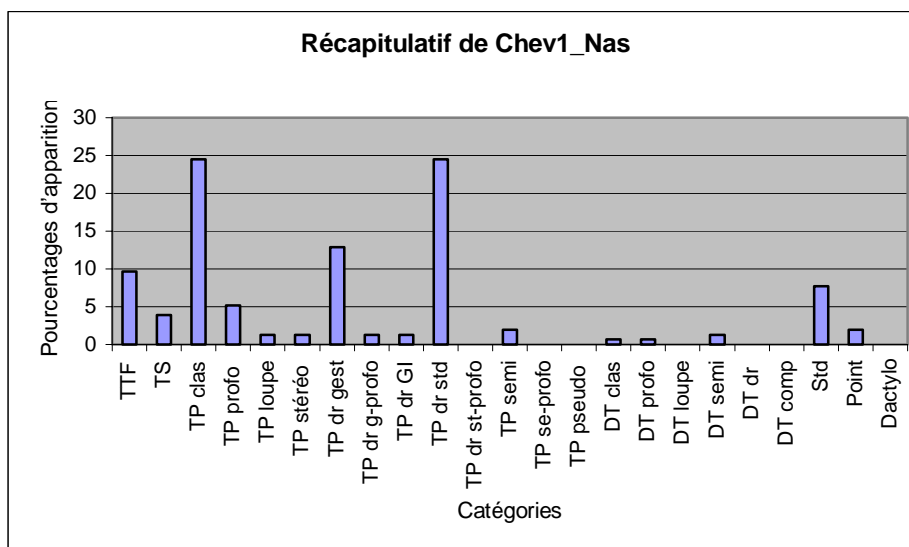
00'23		
20	21	22
HESITER*	AVOIR ENVIE* (esq)	sauter*
Std	Std	TS
tête de face	lab: "envie"	
reg caméra	reg caméra	reg caméra

Extrait de la transcription 5 : Chev1_Lau, unités 20 à 22



Séquence photos 4 : Chev1_Lau, unités 20 à 22

2.1.5 Nasrédine



Graphique 5 : Chev1_Nas

Remarques générales : Au début de chaque discours, Nasrédine fait une longue introduction très détaillée qui met en place la situation (voir surtout la *Recette de Cuisine*). Ce locuteur a un don pour la mise en scène et les effets en tous genres : comique, dramatique, etc. En revanche, la description d'objet (en TTF, par exemple) semble moins l'intéresser car les unités sont souvent exécutées très rapidement et dans un espace de signation restreint, à la différence des mêmes unités effectuées par Victor, par exemple.

En ce qui concerne la répartition quantitative des unités, les deux catégories les plus utilisées sont TP dr std et TP clas (même pourcentage de 24,5% chacune). A elles seules, ces deux catégories représentent donc presque la moitié du total des unités. La troisième catégorie la plus utilisée est encore une catégorie du discours rapporté : TP dr gest (12,9%), suivi par les TTF (9,7%). La catégorie Std occupe la cinquième position (cette catégorie est en première, deuxième ou troisième position chez les autres locuteurs), avec seulement 7,7% ; ce qui représente le pourcentage le plus bas de tous les locuteurs. Enfin, un large éventail de catégories avec visée est utilisé (panel du discours rapporté et panel des DT), bien qu'en petites proportions.

Séquence du saut du cheval

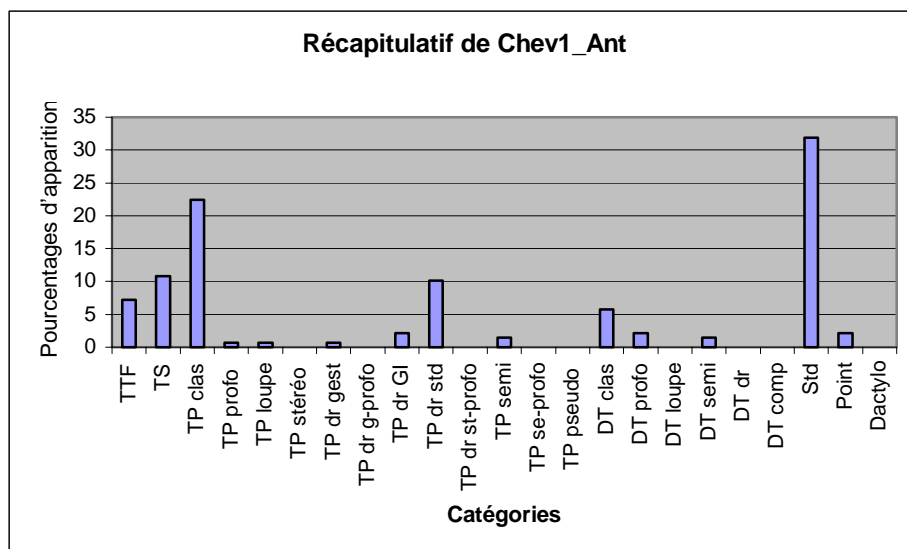
Dans cette séquence, l'agent du TS est l'entité transférée *cheval* figurée par la main dominante en proforme 'V'. Le locatif est la barrière, figurée par la main dominée en profo 'N' puis quasiment 'M'. Le cheval s'élance par dessus la barrière en décrivant un arc de cercle (photo 1 et 2) puis il la heurte (photo 3), apparemment par l'arrière du corps (suggéré par le contact de la MAIN DOMINANTE sur la Main dominée au niveau du bas de la main et non au niveau des deux doigts index et majeur en proforme 'V' qui reprennent la forme des pattes avant de l'animal).

01'08		
64	65	66
s'élancer	sauter*	heurter*
TP	TS	TS
	ralenti cinéma	ralenti cinéma

Extrait de la transcription 6 : Chev1_Nas, unités 64 à 66



2.1.6 Anthony

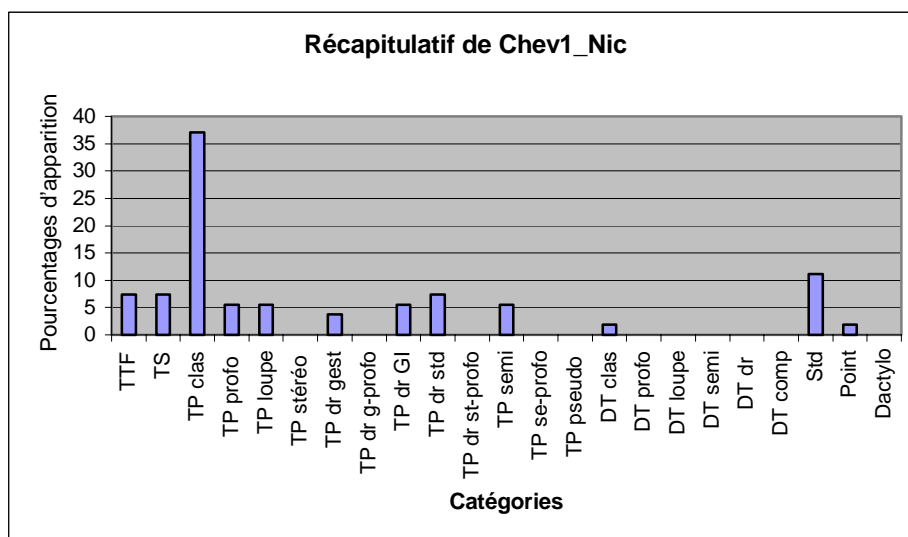


Graphique 6 : Chev1_Ant

Ce locuteur accompagne les signes manuels d'une gestualité complète du corps, caractérisée par des balancements du buste, qui semblent rythmer les discours. Ces balancements corporels se retrouvent dans tous les discours du corpus LS-COLIN (récits, recette, explications), ils ne sont donc pas liés au seul genre narratif. Les unités sont effectuées jusqu'au bout, calmement. Le regard et les mouvements du visage accompagnent un rythme général régulier. Certains signes standard relèvent d'un registre langagier non courant. L'ensemble constitue un style poétique (voir la description d'une séquence dans les *Oiseaux*). Par ailleurs, il semble découper les étapes de son discours en *séquences*, à la manière du cinéma : à la fin de chaque *scène*, il s'arrête complètement puis fait un signe standardisé de clôture (cf. unité 103), puis l'action reprend là où elle s'était arrêtée précédemment. A chaque fin de *séquence*, il passe par une position totalement neutre (corps de face, bras le long du corps ou mains jointes) (cf. entre les unités 47 et 48, 00'56). Enfin, il voit la scène un peu différemment de la plupart des autres : le cheval galope plus loin et plus longtemps. L'espace et le temps semblent étendus par rapport aux autres locuteurs.

Du point de vue quantitatif, les deux catégories les plus utilisées sont Std (31,9%) et TP clas (22,5%), comme chez quatre autres locuteurs. Les catégories TS et TP dr std suivent, presque dans les mêmes proportions (10,9% et 10,1%). Parmi le panel des DT, trois catégories sont utilisées : DT clas (5,8%), DT profo (2,2%) et DT semi (1,4%).

2.1.7 Nicolas

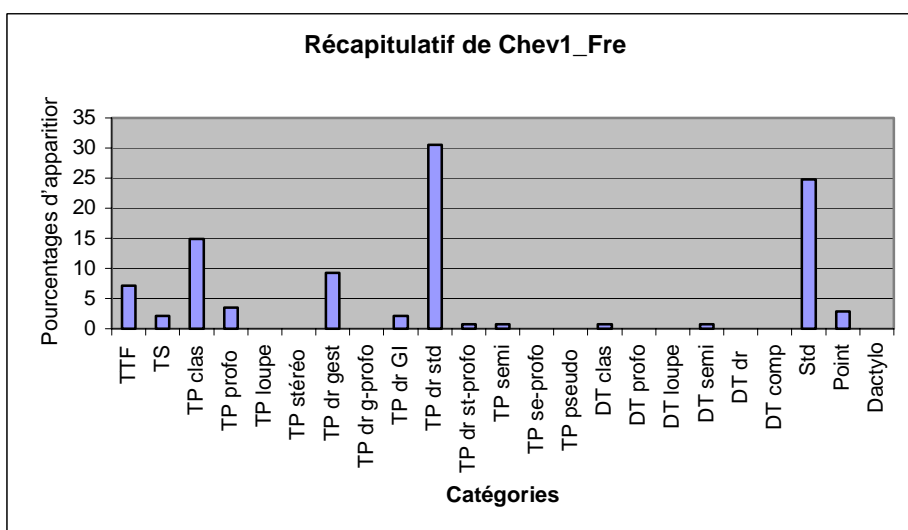


Graphique 7 : Chev1_Nic

Dans ce récit assez court, la catégorie TP clas émerge très nettement, avec une proportion très élevée (37%) par rapport à toutes les autres : Std (11,1%), suivie des trois catégories TTF, TS et TP dr std dans les mêmes proportions (7,4% chacune), suivies des quatre catégories TP profo, TP loupe, TP semi et TP dr GI dans les mêmes proportions (5,6% chacune). Parmi le panel des DT, seule la catégorie DT clas est utilisée (1,9%).

Les signes standard ne sont quasiment pas labialisés, ce qui est assez surprenant, surtout en début de récit, pour introduire le titre et le thème de l'histoire. En revanche, une mimique faciale approbative (celle du locuteur) accompagne ces signes standard. S'agit-il d'un phénomène d'autocorrection de la part du locuteur sur son discours ou simplement d'un style langagier ? Il n'est pas possible de le déterminer ici.

2.1.8 Frédéric



Graphique 8 : Chev1_Fre

Remarque générale : Dans toutes les productions de ce locuteur, nous avons eu du mal à voir avec précision la direction et la nature du regard, du fait de la physionomie du locuteur (yeux souvent plissés). D'où des difficultés de transcription et quelques hésitations.

Frédéric utilise beaucoup de dialogues entre les protagonistes puisque les unités en discours rapporté représentent 42,6% du total des unités. Comme Stéphanie et Nasréddine, la catégorie la plus utilisée est TP dr std⁶ (30,5%) ; il utilise aussi les catégories TP dr gest (9,2%), TP dr GI (2,1%) et TP dr std profo (0,7%). La deuxième catégorie la plus utilisée est Std (24,8%), suivie de TP clas (14,9%).

Les nombreux passages en dialogues comportent beaucoup de signes standard, ce qui n'est pas étonnant car dans ce cas, celui que l'on montre est dans le *dire* (voir le chapitre 3).

Ex : Les quatre unités (35), (60), (84) et (117) sont identiques : il s'agit du TP profo [cornes de la VACHE] qui introduit le protagoniste *vache* au moyen de la reprise du signe standard par le proforme 'J' pour « corne ». C'est seulement pour ce protagoniste que le locuteur a recours à cette stratégie. Pour le protagoniste principal *cheval*, il ne lui semble pas nécessaire (est-ce trop évident ?) de rappeler la configuration en proforme du signe standard, (sauf pour l'unité 124...).

Ce locuteur introduit une action ou une nouvelle entité souvent de la même manière : l'unité est effectuée très brièvement, esquissée (sorte de préparation mentale ?), explicitée par un signe standard puis reprise en étant signée complètement et à une allure normale. En voici deux exemples : les unités 22 [galoper] et 27 [barrière] sont d'abord esquissées ; puis un signe standard nous renseigne sur un sentiment « (être) heureux » ou une propriété « (être en) bois » ; enfin, les unités sont reprises (24 et 29).

⁶ Catégorie que nous avons fait émerger grâce à cette production.

00'13				00'21		
22	23	24		27	28	29
galoper (esq)	HEUREUX	galoper		barrière (esq)	BOIS	barrière
TP	Std	TP		TTF	Std	TTF
début du signe donc pas d'investis. corporel						

Extrait de la transcription 7: Chev1_Fre, unités 22 à 24 et 27 à 29⁷

La gestualité coverbale (partagée par les individus sourds et entendants) est très présente dans ce discours et participe au « liant du discours ». Nous constatons de nombreuses pauses et hésitations, marquées par une gestuelle coverbale importante et des ruptures énonciatives (notées 'Positions neutres' et pas classées comme unité mais pourtant bien significantes).

- Exemple, unités (46) et (52) : le locuteur imite une exclamation de type oral, typique de l'interaction entre locuteurs entendants. Nous avons finalement considéré ces deux éléments comme des unités appartenant à la catégorie TP dr gest, et non comme de simples éléments prosodiques ne constituant pas une unité langagière. En effet, si nous considérons la prise de rôle en TP d'animaux entendants, alors il s'agit bien d'unités du discours, même si ce n'est ni un lexème verbal, ni nominal, ni adjectival, mais une pure injonction⁸. NB : (46) est très marqué, plus que (52).

Exemple dans la séquence : Les unités (46) et (52) semblent encadrer ce court dialogue, le signe 53 étant intermédiaire (il commence en TP dr std puis semble se terminer en Std (regard vers la caméra)).

00'34							00'37
46	47	48	49	50	51	52	53
Ah!	MOI	AUSSI	MOI	HABITER	ICI	Ah!	DISCUTER
	TP dr	TP dr	TP dr		TP dr		
TP dr gest	std	std	std	TP dr std	std	TP dr gest	TP dr std
mvt tête emphatique						mvt tête emphatique	
ouverture bouche						ouverture bouche	
						reg cheval puis vers caméra	

Extrait de la transcription 8 : Chev1_Fre, unités 46 à 53

- Unité (89) et (124) : TP dr gest : le même geste conventionnel⁹ emprunté à la gestualité coverbale pour la douleur : oscillations rapides d'une main (ici, la main dominante).

⁷ Les colonnes grisées indiquent qu'il s'agit d'exemples apparaissant à différents moments du discours.

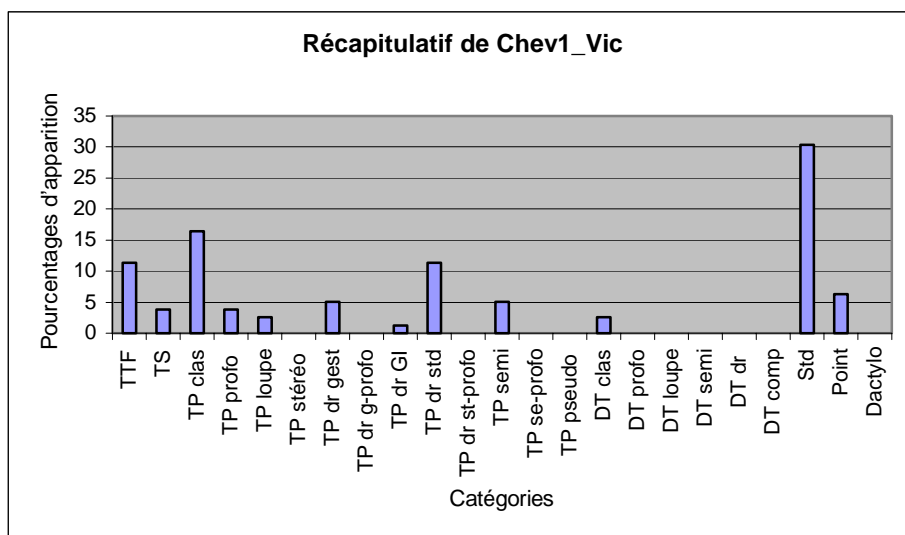
⁸ A ce propos, voir l'excellent article de Fournier et Raby (2003) concernant le traitement de l'injonction par les grammaires classiques françaises. Depuis l'Antiquité, l'interjection est étudiée comme phénomène d'iconicité des LV, en tant que lien naturel entre l'organe et le sentiment. A ce titre, les grammaires anciennes considèrent l'injonction comme une partie discours, certes au paradigme restreint.

⁹ Voir Gullberg (1998).



Séquence photos 6 : Chev1_Fre, unités 89 et 124

2.1.9 Victor



Graphique 9 : Chev1_Vic

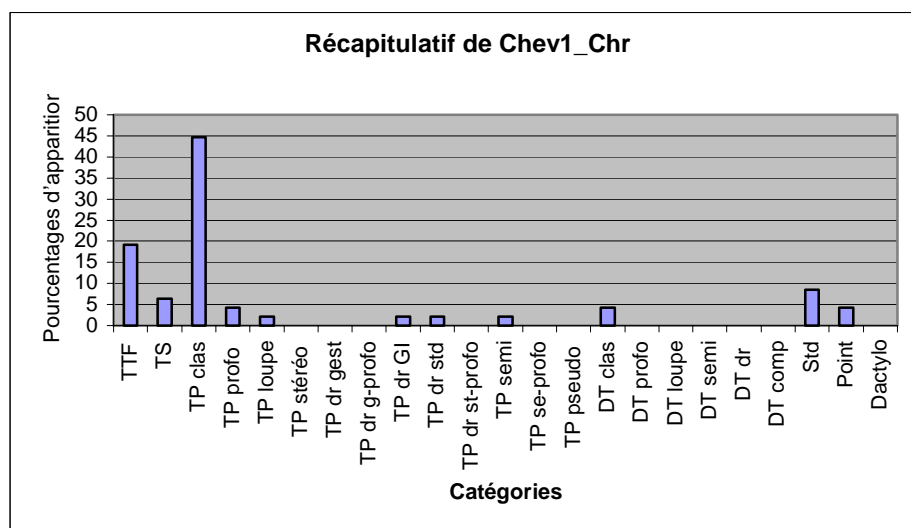
La catégorie la plus utilisée, de loin, est Std (30,4%) suivie de TP clas (16,5%). Les catégories TTF et TP dr std apparaissent dans les mêmes proportions (11,4%). Ensuite, le locuteur utilise un assez large éventail de catégories avec visée ainsi que des pointages, dans des proportions variant de 6,3% (Point.) à 1,3% (TP dr GI). En revanche, le panel des DT n'est pas utilisé, avec seulement 2,5% de la catégorie DT clas.

Remarques générales : Victor signe avec beaucoup de précision et est particulièrement fort pour les emplacements, la spatialisation des entités, les descriptions d'objets (au moyen de beaucoup de TTF, 11,4%) et de lieux. De plus, beaucoup de commentaires et d'attitudes corporelles amusants sont ajoutés. Par exemple, il fait beaucoup de mouvements d'oscillation

de la tête et du haut du buste très rapides (et clignements des yeux), en rôle du cheval ; cela évoque la gestuelle de Charlie Chaplin.

- L'introduction, par le narrateur (unités 1 à 5) : suite de l'exposition, sans prise de rôle. Jusqu'à l'unité 15, alternance de Std et TTF uniquement. Le premier TP a lieu en 00'14, unité 16.
- [LIBRE] (unité 17) « je me sens libre » ou « il se sent... » ? : voir Chev1_Jos (unité 13) : [CONTENT] = "il est heureux" = TP dr std ? C'est le cheval qui parle car le regard et la mimique faciale sont maintenus pendant cette unité et entre l'unité qui la précède et qui la suit (la même = galoper).
- Une originalité de cette production (unités 34 à 42) : Le locuteur fait une ellipse dans la narration. En effet, nous constatons qu'il manque une étape, pourtant importante, du récit (la chute effective du cheval). Il passe directement du souhait de sauter par dessus la barrière (en dialogue intérieur, TP dr gest en TP dr std) à la chute. En (40), il signe la barrière qui se casse, en TS. C'est donc la conséquence de l'action (alors qu'il n'y a pas eu d'action effective). Est-ce un choix délibéré du locuteur ou un simple oubli ?

2.1.10 Christelle



Graphique 10 : Chev1_Chr

Deux catégories émergent nettement de cette production : les TP clas (43,8%) et les TTF (19,1%). Ces deux catégories représentent le pourcentage le plus élevé de tous les locuteurs

pour ce récit. Leurs proportions sont très élevées par rapport à la moyenne des locuteurs (24,7% pour les TP clas et 8% pour les TTF).

Nous avons justement choisi de détailler une séquence comportant des TTF.

Analyse d'une longue séquence (5 secondes) : Construction d'une référence spatiale en trois étapes, l'ensemble formant une barrière :

- en TP : positionnement du regard sur la portion d'espace où commencera la description
- en TF : des formes allongées verticales (proforme index) = socle = les piquets
- en TF : des formes horizontales (proforme 'U') sont « posées » le long des « piquets » = barrières

00'19	00'20	00'22
11	12	13
s'arrêter brusquement*	plusieurs piquets*	barrières*
TP	TTF	TTF
reg à G	MD: mvt de G vers D reg suit MD	mvt ondulant de G vers D

Extrait de la transcription 9: Chev1_Chr, unités 11 à 13

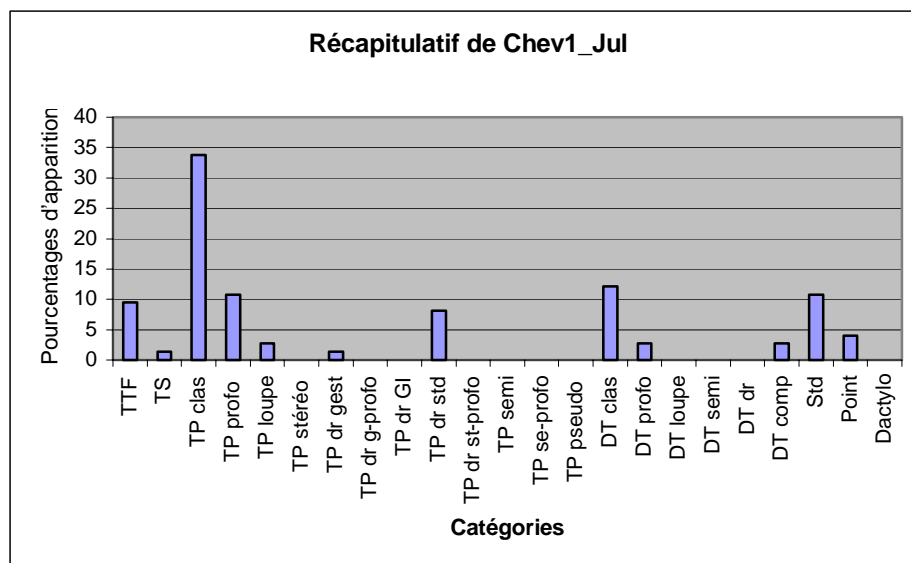


a) Chev1_Chr1 00'19 TP chev b) Chev1_Chr 00'20 TTF piquets Déb & Fin



c) Chev1_Chr4 00'22 TTF barr Déb, Milieu & Fin

2.1.11 Juliette



Graphique 11 : Chev1_Jul

Ce récit témoigne d'une inventivité dans les structures utilisées (en particulier les DT). Nous avons plusieurs hésitations, en particulier entre DT/TS, DT/TP. Pour cette raison, une interview avec le locuteur a été réalisée ainsi que le test IRR sur un extrait.

La catégorie la plus utilisée est TP clas (33,8%). La deuxième catégorie la plus utilisée est DT clas (12,2%), ce qui est un cas unique (la moyenne des DT clas des locuteurs dans ce récit est de 3,4% et apparaît en général entre la cinquième et la dixième position des catégories les plus utilisées). Par ailleurs, d'autres catégories du panel des DT sont utilisées : DT profo (2,7%) et DT comp (2,7%, le seul locuteur à faire cette structure dans ce récit). Les TP profo apparaissent aussi en proportion assez importante (10,8%, la moyenne étant de 5,7%). La proportion de signes standard est étonnamment faible et est identique à celle des TP profo (10,8%). Ainsi, ce sont les unités avec visée illustrative qui sont majoritairement utilisées dans ce récit (85,1% du total des unités, voir tableau en annexe).

Assez peu de labialisations de mots : Labialisations pour l'introduction des actants, en standard : (7) [CHEVAL], (14) [OISEAU], en TP profo : (17) [cornes de VACHE] lab esquissée, difficile à voir car en même temps que le début de l'action de ruminer par la bouche. Les passages en discours direct sont davantage *labialisés*. Ex : labialisations assez prononcées en même temps que les unités. Ex (unités 50 à 52) : La vache : « Où as-tu mal ? ». Enfin, certaines actions en standard sont labialisées : (57) [ALLER CHERCHER].

Analyse d'un DT classique : Chev1_Jul-00'38-DT-barr-dessus

Il s'agit d'un DT classique avec locatif de TS et TP.



Photo 3 : Chev1_Jul, unité 43

00'38
43
barrière passe dessous*
DT
reg bas, MF effort
2M : profo 'W' pr barrière

Extrait de la transcription 10: Chev1_Jul, unité 43

Comparaison entre deux DT qui paraissent semblables structurellement mais différents sémantiquement :

Lors d'une première analyse, nous pensions qu'il fallait distinguer le premier et le second exemple car bien qu'étant proches au niveau de la réalisation articulatoire, le second était plus chargé (complexe) sémantiquement que le premier. En effet, il semblait donner à voir deux agents effectuant des actions différentes, dans un même décor (la barrière comme *fond*, exprimée par la main dominée en locatif du TS).

Premier exemple : Chev1_Jul-00'17-DT-ois-barriere

Il s'agit d'un DT comp = TP complet + TS complet

Cette structure présente en effet un TS complet (locatif + agent exprimé), alors que d'habitude, dans un DT, le TS n'est pas complet, l'agent étant exprimé par le TP.

Traduction en énoncé : « Voilà comment l'oiseau considère la scène. »

00'15	00'16	00'17
13	14	15
barrière	OISEAU	oiseau sur barrière*
TTF	Std	DT ?
	- MD : signe std - Md : maintien profo 'barrière' pour locatif du TS	- tête : tête d'oiseau = agent du TP - MD : 'bec d'oiseau' = agent du TS - Md : profo 'barrière' - MF : MF de l'oiseau (état d'esprit) - regard : vers la vache

Extrait de la transcription 11: Chev1_Jul, unités 13 à 15



Photo 4 : Chev1_Jul, unité 15

Deuxième exemple : Chev1_Jul-00'29-DT-ois-reg-chev

Traduction : « L'oiseau regarde le cheval qui s'apprête à sauter »

Ancienne grille

00'29
29
se retourner et regarder
DT (triple transfert ?)
- tête + MF : tête du cheval = agent du TP - MD : tête d'oiseau = agent du TS - Md : profo 'barrière' = locatif du TS

Bilan : DT = TP complet + TS complet avec deux agents distincts

Nouvelle grille, après élicitation directe avec le locuteur

00'29
29
se retourner pour assister à la scène
DT profo
- tête + MF : tête de l'oiseau = agent du TP
- MD : tête de l'oiseau = agent du TS
- Md : profo 'barrière' = locatif du TS
- regard : vers le cheval

Extrait de la transcription 12: Chev1_Jul, unités 29



Photo 5 : Chev1_Jul, unité 29

Nous avons demandé à plusieurs collègues leur interprétation de ce DT : ils sont tous convaincus que la tête du locuteur reprend la tête du cheval (même furtivement) et pas de l'oiseau. Cependant, d'après l'un de nos collaborateurs sourds, dans ce récit, il manque parfois les emplacements, ce qui produit une ambiguïté dans les rôles. Ex des DT en 00'17 et en 00'29. Ces deux DT comp, d'après lui, sont presque agrammaticaux. Lui-même ne les produirait pas. Selon lui, la redondance de l'agent oiseau par la tête et la main dominante produit une ambiguïté sur le nombre d'actants exprimés : il peut s'agir de deux oiseaux différents...

Après élicitation directe avec Juliette Dalle, le locuteur, celle-ci m'affirme qu'il ne s'agit pas du cheval mais bien de l'oiseau, comme dans le premier exemple. Elle justifie la rotation des bras/poignet/main et pas du buste par : « je voulais montrer que l'oiseau se retournait pour observer la scène, donc je l'ai fait avec le bras car la partie corps+visage ne peut pas se retourner à 180°, suivant les règles de la LS. » Autre argument en faveur de l'oiseau uniquement : « je n'ai pas rappelé qu'il s'agissait du cheval, par exemple en signant « pattes d'animal » (configurations 'poing') ou regard caméra, donc c'est toujours de l'oiseau qu'il s'agit. » Il y a donc une permanence actancielle, sans indice de changement d'actant : regard, mimique faciale, mouvement et orientation du buste, etc.

Nous lui demandons : « Si tu avais à traduire ce que fait l'oiseau, dans l'exemple en 00'29, qu'écrirais-tu ? » La réponse est : « assister au spectacle/ à la scène ».

Ainsi, quand c'est possible, il est toujours instructif d'interroger le locuteur lui-même, car lui seul sait ce qu'il a voulu dire (ce qui est à distinguer de l'interprétation linguistique par le chercheur. En effet, notre interprétation était possible structurellement).

Le premier exemple problématique pourrait aussi être comparé à l'unité 47 (00'43) qui est un DT profo ...



Photo 6 : Chev1_Jul, unité 47

Ainsi, qu'est-ce qui, structurellement et sémantiquement, distingue le DT comp du DT profo ? Il faut aussi comparer avec l'unité 47 de Chev1_Ste-0'49-DT-profo, qui semble plus clair structurellement :

- Main dominante : agent du TS en profo 'X' pour un objet qui se déplace (ex : animal à pattes, ici, un cheval)
- Main dominée : profo 'J' pour corne de la vache du TP profo
- Tête : tête de la vache en TP
- Regard : la vache en TP regarde l'objet qui se rapproche d'elle (=le cheval)
- mimique faciale : mimique faciale de la vache en TP

Traduction en glose de l'unité 47 : [voir un animal qui se rapproche*]

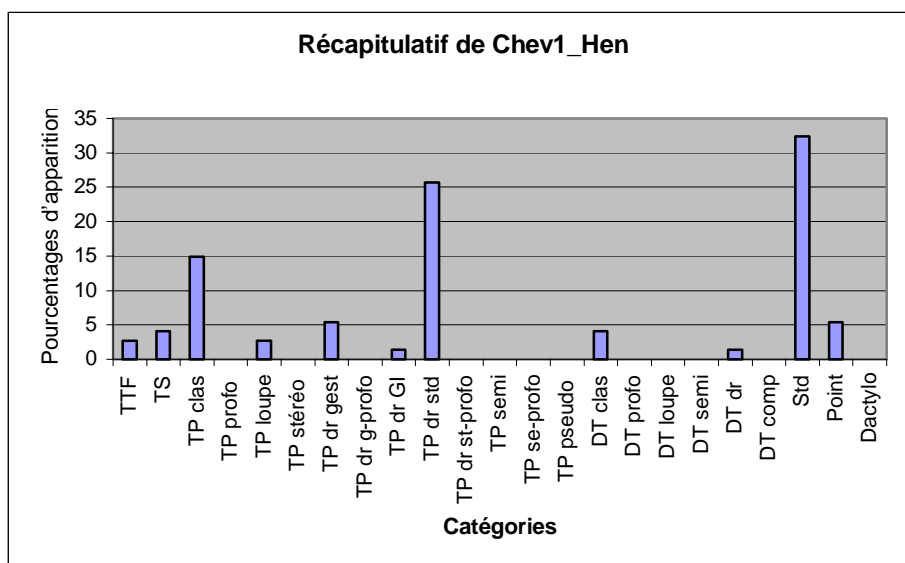


Photo 7 : Chev1_Ste, unité 47

Ainsi, nous concluons des deux exemples problématiques de Chev1_Jul que parmi les différentes contraintes à gérer (grammaticalité, compréhension, maintien d'une iconicité maximale et compactage de l'information), le locuteur a choisi d'accentuer les deux dernières, éventuellement au détriment des deux premières, selon les récepteurs. En tout état de cause, ces deux exemples montrent une grande complexité structurelle, visible par un morcellement corporel extrême.

2.1.12 Henri

- 1^{er} récit : de 0'00 à 0'43 : presque en fin de production, le locuteur n'est pas satisfait de lui-même et décide de recommencer :
- 2^{ème} récit : de 0'44 à 1'34 – il termine son récit un peu brusquement (sur l'action de bander la patte du cheval), ne fait pas de coda, pas de conclusion, et fait une mimique faciale vers la caméra de mécontentement ; à nouveau, il ne semble pas très satisfait de sa production (timide, mal à l'aise ?).
- Nous travaillons directement sur la deuxième version, qui est complète, car les deux versions ne comportent pas de différences majeures.



Graphique 12 : Chev1_Hen

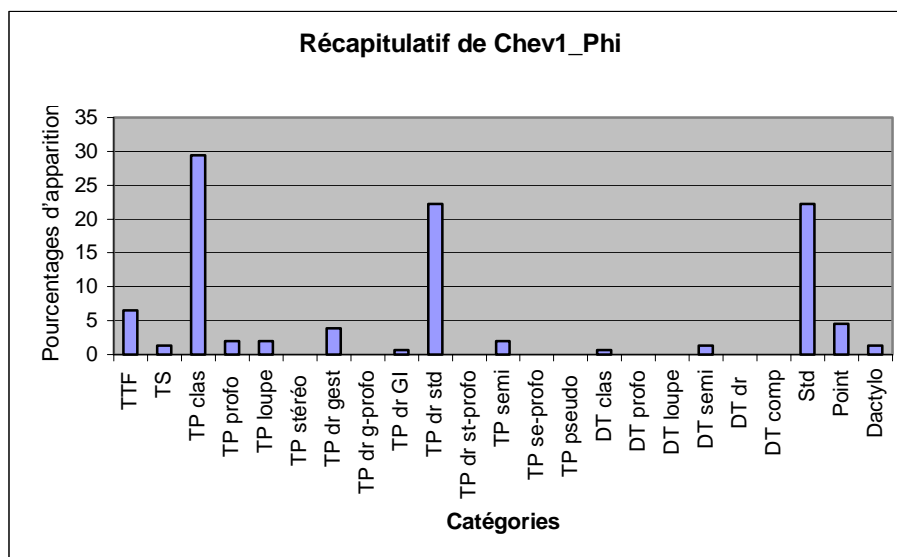
C'est le locuteur le plus rapide de ce récit (moyenne de 0,68 seconde par unité en moyenne). Ce qui frappe d'emblée dans cette production est le peu d'investissement corporel, y compris dans les prises de rôle. Le rappel systématique de chaque protagoniste (thème) par le signe standard (et non par un TP profo) est assez lourd pour le récepteur. Le locuteur reste assez extérieur à ce qu'il signe. Il n'entre pas vraiment dans la narration, malgré les changements de rôles marqués par les nombreuses rotations du buste (indice visuel pourtant fort, mais

apparemment non suffisant- il manque la MF). Les changements de rôle sont marqués systématiquement par la rotation du buste : corps à D pour le cheval, tête et regard vers la G pour s'adresser à la vache ; même chose pour la vache mais symétriquement opposé. L'oiseau est spatialisé au milieu de la scène.

Les trois grandes catégories utilisées dans ce récit sont : Std (32,4%), TP dr std (25,7%) et TP clas (14,9%). A noter par ailleurs que c'est le seul locuteur de ce récit à utiliser la catégorie DT dr (voir illustration dans le chapitre 3).

Finalement, ce discours est un bon exemple de ce que peut être une production « neutre », les unités étant effectuées avec peu d'investissement corporel et peu de mimiques faciles. Par ailleurs, ce discours est effectué avec une majorité de signes standard (puisque même les unités en discours rapporté sont effectuées en grande partie en signes standard : 25,7% en TP dr std, 5,4% en TP dr gest et 1,4% à la fois en TP dr GI et en DT dr).

2.1.13 Philippe



Graphique 13 : Chev1_Phi

La catégorie la plus utilisée est TP clas (29,4%) suivi de Std (22,2%) et TP dr std (21,6%). Deux autres catégories en discours rapporté sont utilisées : TP dr gest (4,6%) et TP dr GI (0,7%). Les catégories proches du TP clas sont aussi utilisées, mais en faible proportion : TP profo, TP loupe et TP semi (2% pour chacune des catégories).

- Unités 116 à 121, 152, et autres : maintien profo du personnage transféré, en dialogue (à la manière de Philippe Galant dans le récit *Le Sapin*, IVT (voir chapitre 2)).
- Analyse d'un DT loupe



Séquence photos 8 : Chev1_Phi 02'38-DT-loupe-bander : deb/milieu/fin. Vue d'ensemble de la structure



Séquence photos 9 : Chev1_Phi 02'38-DT-loupe-bander (2^{ème} et 3^{ème} image)

Par comparaison entre les deux images (début et milieu de la structure), nous constatons l'importance du mouvement de la bouche dans les deux cas, la configuration de la main dominante qui « reproduit » la forme de la bouche dans le premier mais pas dans le second (car mouvement de bander).



Photo 8 : Chev1_Phi-02'38-DT-loupe-bander.

Cette photo présente un agrandissement de la dernière image ci-dessus et permet de mieux observer le mouvement de la bouche associé à celui de la main dominante.

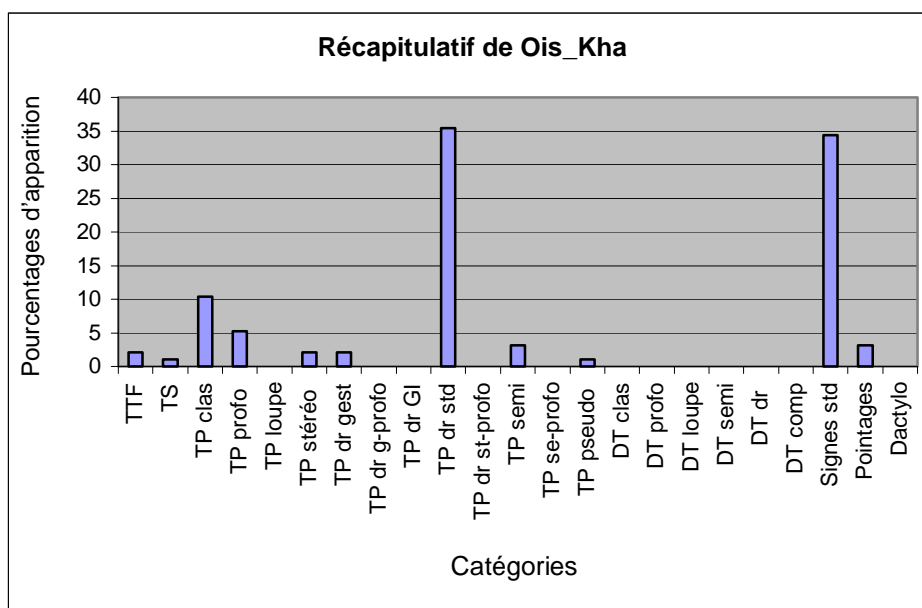
2.2 Récit des Oiseaux

Remarque sur un problème lié à la sémiogénèse des LS : la distinction entre signe standard et TTF (ou TS).

Nous avons vérifié dans le dictionnaire d'IVT (1997) si celui-ci mentionnait un signe standard pour "nid" : il n'en figure pas, d'où notre notation dans la transcription systématiquement en tant que TTF, sauf dans Ois_Lau où nous avons noté Std car le locuteur labialise le mot en français et regarde la caméra. Nous avons fait de même pour l'unité "barrière" pour laquelle le dictionnaire ne donne pas de signe standard. En revanche, le cas un différent pour l'unité "sauter" qui a une entrée standard dans le dictionnaire (p. 99 : 7, 8) mais qui, en contexte, est le plus souvent effectuée en TS.

La vérification dans le seul dictionnaire bilingue LSF/français de référence est utile dans les cas où l'unité n'est pas regardée (ou trop furtivement pour le percevoir sur la vidéo) mais ne fonctionne pas comme preuve. Dans les cas où l'unité est regardée, il n'y a pas de problème d'interprétation, il s'agit d'un TTF, d'après la description de Cuxac (2000).

2.2.1 Khadra



Graphique 14 : Ois_Kha

Khadra a le débit le plus rapide de tous les locuteurs dans ce deuxième récit (dans le premier récit, elle était la deuxième personne la plus rapide, avec une moyenne de 0,70 sec par unité). Elle produit 96 unités et 57 secondes soit 0,59 sec par unité en moyenne.

Deux grandes catégories émergent. Une proportion très importante d'unités (la plus élevée de tous les locuteurs) est effectuée en TP dr (35,4%). Cependant, il faut considérer ce résultat avec précaution car nous avons hésité à plusieurs reprises entre différentes positions

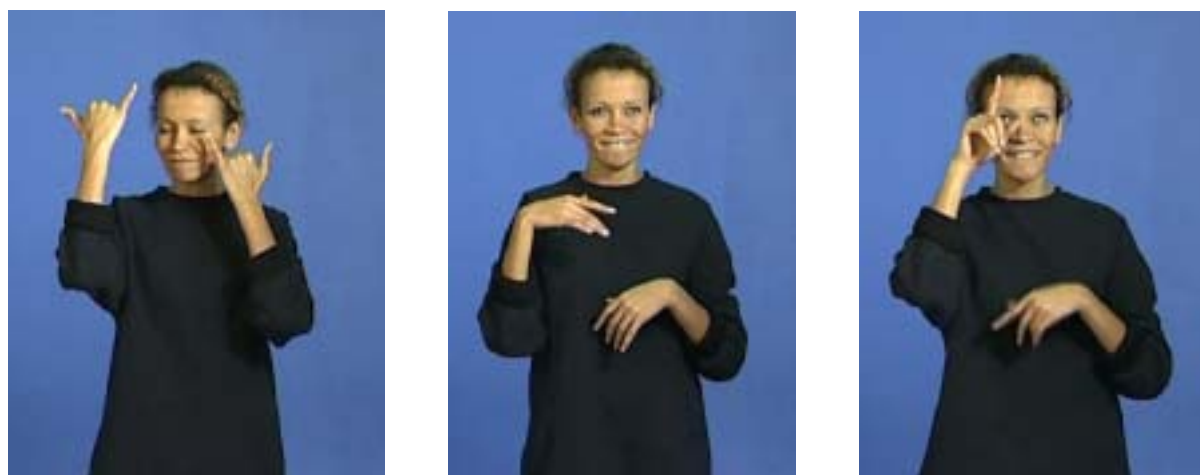
énonciatives (comme dans le premier récit déjà). S'agit-il de signes standard (commentaires du narrateur) ou de TP dr std, car Khadra semble en dialogue mais regarde fréquemment la caméra. Est-ce alors un dialogue entre le personnage transféré et l'interlocuteur ? Entre le narrateur et l'interlocuteur ? Dans les passages qui posaient problème, nous avons choisi la première hypothèse. Malgré ce choix en faveur des TP dr std, la deuxième catégorie la plus utilisée est quand-même Std (34,4%), ce qui montre l'importance d'unités standardisées dans ce récit (avec ou sans visée illustrative), renforcée par la présence de la catégorie TP profo (5,2%) qui rappelle, par le proforme, la configuration du signe standard de l'entité, et de la catégorie Pointages (3,1%).

Séquence « rôtir à la broche » (unités 39 à 44) : Le locuteur, en personnage transféré du chat, est en dialogue intérieur (tout en s'adressant à la caméra). Le personnage salive et imagine ses proies cuites à la broche. Khadra utilise ici la même image qu'Anthony (unités 69 à 74). Dans cette séquence, les deux locuteurs ont recours au stéréotype de TP courant « se frotter les mains » qui marque l'envie et le bonheur de parvenir à ses fins (unité 36 pour Khadra, unité 74 pour Anthony).

Traduction : "Oh là là ! Là haut, des oisillons rôtis, bien dorés !... "

00'24			00'26		00'28
39	40	41	42	43	44
IMAGINER	Oh là là	LÀ HAUT	RÔTIR À LA BROCHE	MARRON	FEU
TP dr std	TP dr gest	TP dr std (point)	TP dr std	TP dr std	TP dr std
yeux clos	reg caméra se mord la lèvre	reg vers haut se mord la lèvre	reg caméra joues gonflées	reg caméra lab	reg caméra lab: "bri"

Extrait de la transcription 13 : Ois_Kha, unités 39 à 44

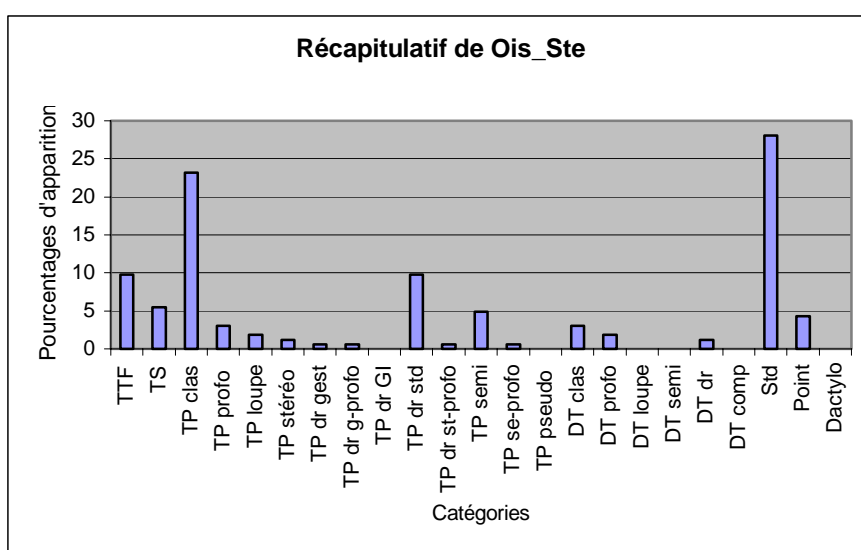


Séquence photos 10 : Ois_Kha, unités 39 à 41



Séquence photos 11 : Ois_Kha, unités 42 à 44

2.2.2 Stéphanie



Graphique 15 : Ois_Ste

Ce récit très vivant comporte de belles SGI et des expressions « typiquement LSF », caractéristiques du style très coloré de Stéphanie.

La catégorie la plus utilisée est Std (28%) suivie de TP clas (23,2%). Le premier TP clas apparaît seulement à la dix-huitième seconde (unité 16), tout le début du récit étant une succession de signes standard, de pointages et de TTF (en grand nombre) qui placent le décor et la situation. C'est l'une des rares productions (cf. aussi Chev1_Hen) où l'on trouve la catégorie DT dr (1,2%). Toutes les catégories du discours rapporté sont utilisées (sauf une, TP dr GI), les TP dr std apparaissant en proportion la plus importante (9,8%) de ce panel. Par ailleurs, comme dans le premier récit, Stéphanie utilise plusieurs TP profo (3%), et, de manière générale, toutes les structures où il y a un maintien en profo du signe standard précédemment introduit (1,8% de DT profo, 0,6% de TP semi profo, TP dr std profo et TP dr

gest profo). Par exemple, dans un TP loupe (unités 88, puis 94), le proforme de la main dominée ('B' pour l'oreille du chien) devient la configuration d'un Semi-TP profo (unité 89).

01'10	01'11
88	89
tendre l'oreille	ENTENDRE
TP loupe	Semi-TP profo
reg lointain, MF alerté	reg face lointain
Md : profo 'B' pr oreille	maintien Md : 'oreille'

Extrait de la transcription 14: Ois_Ste, unités 88 et 89

Construction d'une référence spatiale : la branche sur l'arbre

Dans cette séquence, les trois TTF successifs décrivent de manière différente la référence spatiale la plus importante du récit, l'arbre et la branche. Dans cette construction, les mains dessinent les contours d'un arbre puis d'une branche, mais c'est la mimique faciale qui indique la taille de ces référents : dans le premier TTF, le gonflement des joues indique qu'il s'agit d'un *gros* tronc, dans le troisième TTF, les lèvres plissées (ainsi que les yeux) indique qu'il s'agit d'une branche *fine*. Dans le second TTF, la main dominée en locatif arbre est regardée et la main dominante rappelle la taille du tronc de l'arbre, introduite dans sa forme globale par le premier TTF.



a) 1^{er} TTF (unité 8): Ois_Ste 00'12 TTF tronc d'arbre Début - milieu - fin



b) 2^{ème} TTF (unité 9): Ois_Ste 00'13 TTF forme tronc Début – fin



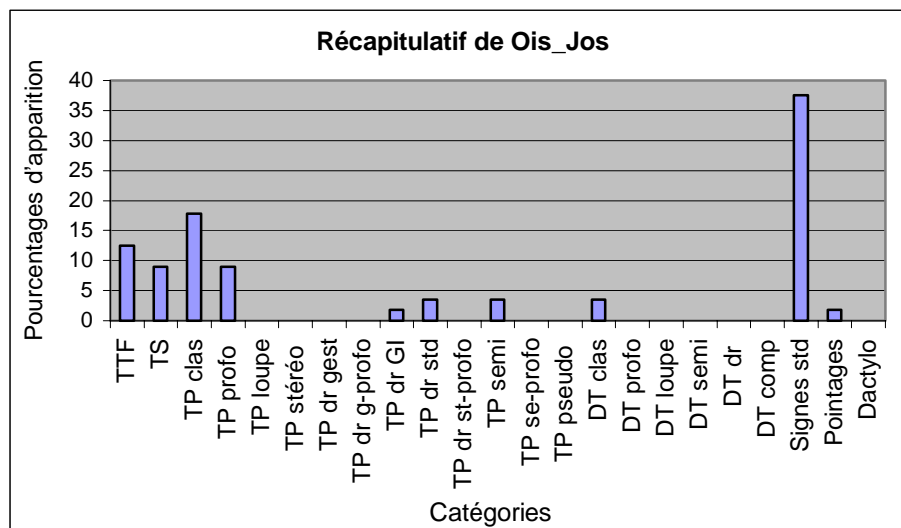
c) 3^{ème} TTF (unité 10): Ois_Ste 00'14 TTF branche arbre (TTF sur locatif) Début – fin

Séquence photos 12 : Ois_Ste, unités 8 à 10

00'12	00'13	00'14
8	9	10
tronc*	tronc de l'arbre*	branche de l'arbre*
TTF	TTF (sur locatif)	TTF (sur locatif)
reg mains joues gonflées	reg mains	reg MD qui part de Md (arbre) yeux plissés. MF "objet fin"

Extrait de la transcription 15: Ois_Ste, unités 8 à 10

2.2.3 Josette

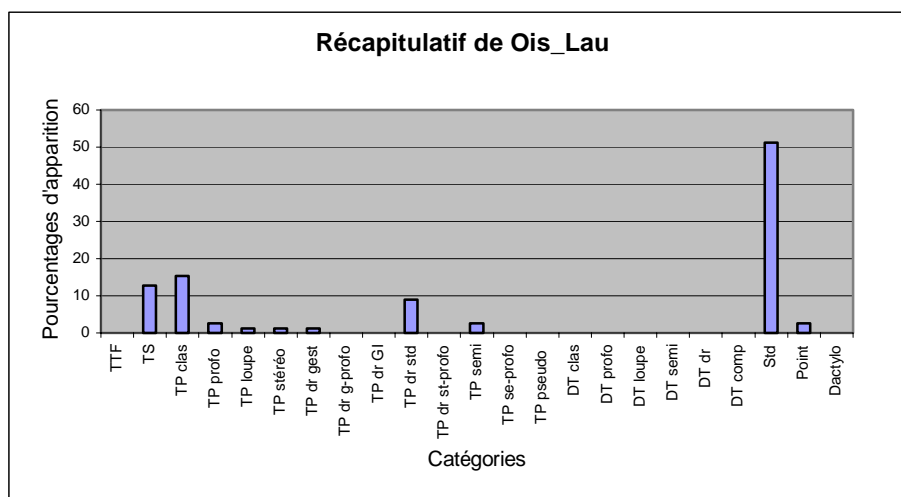


Graphique 16 : Ois_Jos

Josette raconte ce récit en restant assez extérieure à l'action. La catégorie la plus utilisée, de loin, est Std (37,5%). Un groupe de quatre catégories de SGI, dont les trois catégories « matrices », se répartit ensuite comme suit : TP clas (17,9%), TTF (12,5%), TP profo (8,9%) et TS (8,9% également). Parmi les catégories en discours rapporté, seuls les TP dr std (3,6%) et les TP dr GI (1,8%) sont utilisés. De même pour le panel des DT, seuls les DT clas (3,6%) sont utilisés. Ainsi, dans cette production, le locuteur utilise les catégories les plus courantes de la LSF.

Remarque pour l'unité 55 : comme il nous a été impossible de trancher entre TP profo et TP loupe, les deux possibilités ont été notées sur la transcription mais l'unité a été comptabilisée comme TP profo.

2.2.4 Laurent



Graphique 17 : Ois_Lau

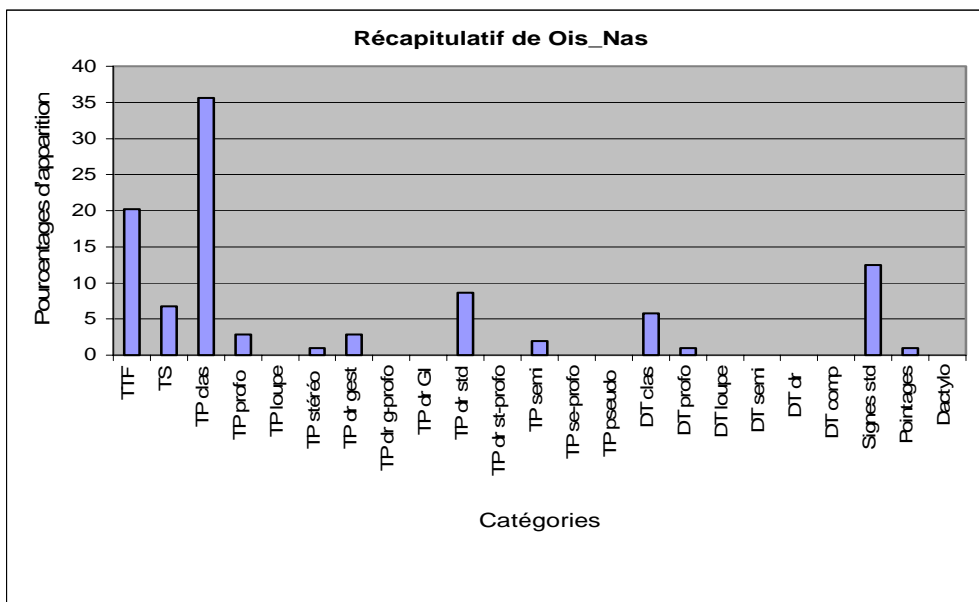
Comme pour le *Chevall*, Laurent raconte ce récit en adoptant majoritairement la position du narrateur (51,3% de signes standard !), même s'il entre parfois brièvement dans la peau des protagonistes de l'énoncé. Un indice est la quasi-permanence du regard vers la caméra (c'est-à-dire l'interlocuteur)¹⁰. Un exemple caractéristique du style du locuteur se trouve unités 40 à 42 : le narrateur commente ce qui se passe alors qu'il est encore partiellement en rôle. Il utilise néanmoins plusieurs catégories de SGI, dont les plus importantes quantitativement sont : TP clas (15,4%), TS (12,8%) et TP dr std (9%). Par ailleurs, il n'utilise ni structure de DT et ni TTF.

Bilan : Les deux productions narratives de ce locuteur font émerger une difficulté récurrente : si c'est le narrateur qui parle au public (par exemple en aparté), nous notons "Std" et pas TP dr std. Pourtant le locuteur est bien dans le rôle du narrateur. Ainsi, nous avons des hésitations à partir de l'unité (30), puis particulièrement en (37-38), (43-45), etc.

Remarque pour l'unité 8 : deux indices, le regard vers la caméra et la labialisation du signe, permettent de savoir qu'il s'agit du signe standard [NID] et pas d'un TTF, comme c'est le cas chez les autres locuteurs.

2.2.5 Nasreddine

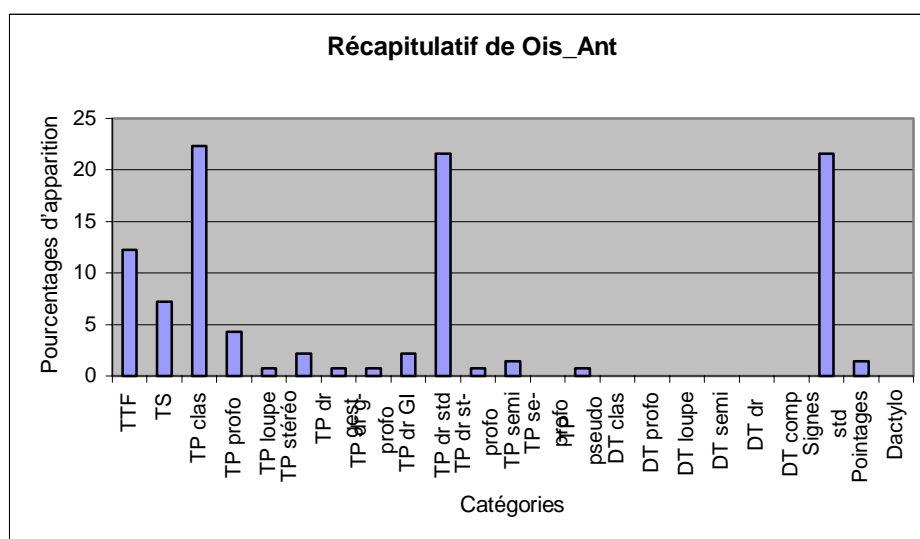
¹⁰ Ça n'est cependant pas une preuve car le personnage transféré peut très bien s'adresser à l'interlocuteur (donc regard caméra, de face), en discours rapporté. Dans ce cas, c'est la mimique faciale qui indiquera s'il s'agit du locuteur en rôle ou pas.



Graphique 18: Ois_Nas

Comme les autres productions de ce locuteur, celle-ci est très imagée et comporte peu de signes standard (seulement 12,5%, la moyenne de tous les locuteurs étant de 30,8% pour ce récit). Comme souvent en langue des signes, le récit est exprimé de multiples points de vue, au moyen de nombreuses SGI (unités avec visée illustrative) enchaînées très rapidement. Les deux catégories les plus utilisées sont TP clas (35,6%) et TTF (20,2%, ce qui est bien supérieur à la moyenne de 8,8%). Au début, le style est quasiment poétique (cf. ci-dessous Anthony). La fin du récit est en revanche assez abrupte, ce qui est accentué par la grande rapidité des unités. Il n'y a pas vraiment de conclusion, seulement le « nuage de poussière » (unité 104) que laissent le chat et le chien derrière eux. Cette précipitation reflète-t-il ce qui est raconté ? Tout le laisse à croire...

2.2.6 Anthony



Graphique 19: Ois_Ant

Les unités de ce récit sont effectuées souvent lentement, jusqu'au bout du mouvement¹¹, dans un style poétique, avec un rythme marqué¹². Comme pour le premier récit, Anthony bouge beaucoup le buste, dans une sorte de balancement rythmé, presque assimilable à une chorégraphie signée. Il marque de fréquentes pauses dans lesquelles il revient à la position neutre classique (avec les mains jointes) que nous avons donc notée dans la transcription. Ceci lui permet de délimiter clairement les séquences, marquées par chacun des dessins en image (présentés au chapitre 2).

Trois catégories émergent dans des proportions presque identiques : TP clas (22,3%), Std (21,6%) et TP dr std (21,6% également). Les deux catégories avec visée mais sans rôle apparaissent, en proportion non négligeable : TTF (12,2%) et TS (7,2%). En revanche, aucun DT n'est utilisé dans ce récit. Au niveau de la répartition des catégories dans le discours, le début est marqué par un grand nombre de TTF (voir séquence ci-dessous) ; le premier TP clas apparaît seulement à l'unité 18 (00'22) pour signifier « l'oiseau étend ses pattes ».

Séquence d'introduction de l'arbre (00'04 à 00'13). (A comparer à la même séquence chez Stéphanie). Pour introduire l'arbre, le locuteur fait d'abord une description très fine de l'objet, avec une succession de cinq TTF (unités 5 à 9). Ensuite, le signe standard [ARBRE] apparaît.

00'04	00'06	00'10			00'13	
<rien>	5	6	7	8	9	10
Position neutre	surface vallonnée	tronc	branches	branches (plus petites)	feuillage	ARBRE
(pause)	TTF	TTF	TTF	TTF	TTF	Std
reg sol	reg mains puis caméra	reg mains	reg mains	reg mains	reg mains	reg caméra puis MG

Extrait de la transcription 16: Ois_Ant, unités <rien> à 10

Séquence poétique de l'oiseau (00'44 à 00'52)

Dans cette séquence, de subtils changements de configurations manuelles et de postures s'enchaînent dans un style poétique, au moyen de transferts différents. L'oiseau s'envole jusqu'à disparaître (scène vue du point de vue d'un observateur qui le regarde). Description :
 (47), le locuteur est en TP de la mère oiseau et produit [voler] avec une labialisation « pouf » pour montrer l'effort (et la distance ?) ;
 (48) les deux mains se rapprochent jusqu'à signer [voler] en TS (proche du signe standard [ANGE] mais le mouvement et le regard sont différents) ;

¹¹ Idée de représentation de la LS : Il faudrait pouvoir insérer un outil crayon (cf. logiciel Photoshop, par exemple) pour dessiner les formes que le locuteur esquisse dans l'espace.

¹² Pour une analyse du rythme propre à la comptine, genre particulier de récit, dans cinq langues des signes, voir la thèse de Blondel (2000).

(49) la main dominante esquisse la forme qui disparaît, en configuration ‘bec de canard’ puis ‘bec d’oiseau’ (fermeture progressive de la main) puis fait comme un saupoudrage, pour montrer l’éloignement et la disparition de l’objet au loin.

(fin) la séquence se termine par une position neutre.

00'44	00'48	00'51	00'52
47	48	49	<rien>
s'envoler*	s'envoler*	disparaître dans le ciel*	Position neutre*
TP	TS	TTF	(pause)
reg lointain	reg mains	reg mains puis caméra yeux plissés	reg caméra mains jointes

Extrait de la transcription 17: Ois_Ant, unités 47 à <rien>



Séquence photos 13 : Ois_Ant, unité 47

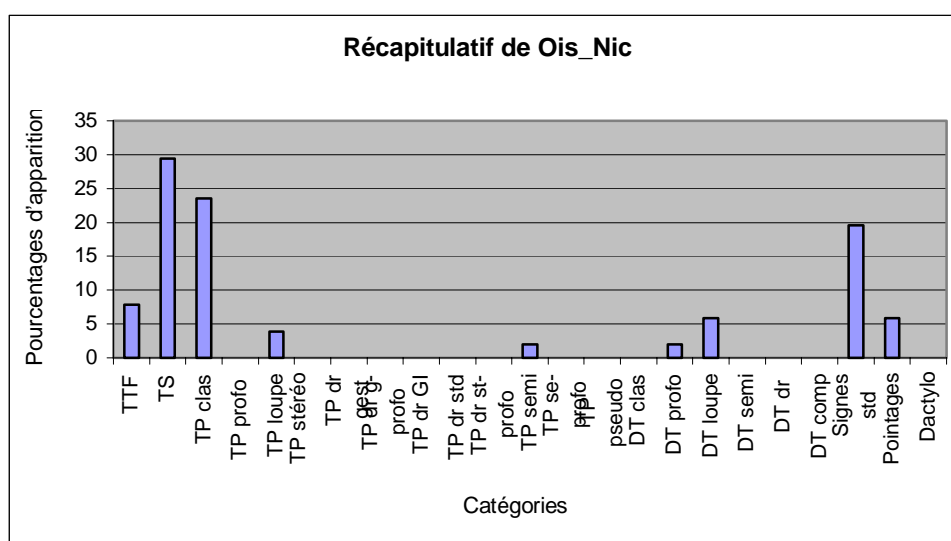


Séquence photos 14 : Ois_Ant, unité 48



Séquence photos 15 : Ois_Ant, unités 49 et Position neutre

2.2.7 Nicolas



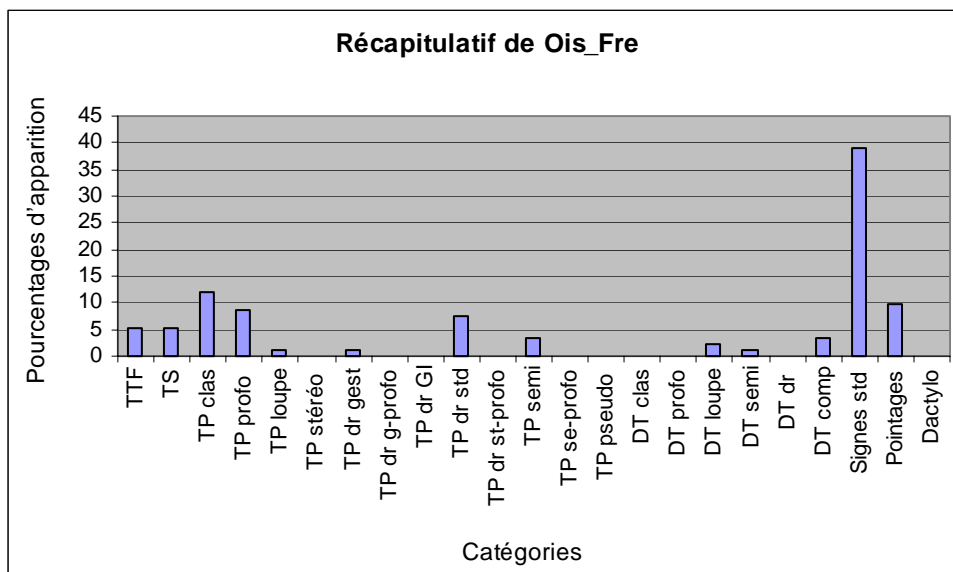
Graphique 20: Ois_Nic

Ce récit est très court (00'49 seconde, la moyenne étant de 01'09 secondes). Les catégories classiques de la LSF sont toutes utilisées, sauf le DT clas (mais 5,9% de DT loupe et 2% de DT profo). Ce qui est à retenir cependant est la proportion élevée de TS (29,4%), par rapport aux TP clas (23,5%) et aux Signes Std (19,6%). Ceci est certainement un effet de la contrainte spatiale. En effet, Nicolas est l'un des trois locuteurs à choisir la contrainte spatiale « maintient du locatif arbre » par la main dominée, pendant une grande partie du récit. A la manière de Christelle et de Juliette, mais moins systématiquement (86,5% pour Christelle - voir explications détaillées ci-après - 39,2% pour Nicolas) : les unités effectuées avec maintien du locatif représentent 20 unités sur 51, soit 39,2% du total des unités.

Un deuxième effet possible de la contrainte spatiale est l'absence d'unités en discours rapporté. Dans les unités effectuées avec la contrainte, le locuteur n'a plus qu'une main à sa disposition ; l'ensemble du corps est aussi très contraint par la position statique de la main

dominée et du bras. Il lui est donc plus difficile articulatoirement et spatialement (gestion de l'espace de signation) d'entamer un dialogue. Il utilise alors la main disponible, la tête et ce qu'il peut du buste pour exprimer les actions qui font avancer la narration.

2.2.8 Frédéric



Graphique 21 : Ois_Fre

Ce locuteur invente un petit scénario à cette histoire en images très simple. Il ajoute un lieu, un jardin, dans lequel il place une maison et un arbre avec un nid. Un chat se cache derrière la maison et guette les allées et venues de la mère oiseau. A un moment, quand celle-ci s'en va, il décide de passer à l'action et de dévorer les oisillons qui sont tout affolés...

Nous relevons à peu près la même proportion d'unités effectuées avec et sans visée illustrative (51,1% contre 48,9%). La catégorie la plus utilisée, de loin, est Std (39,1%). Ensuite, les douze autres catégories utilisées se répartissent dans des proportions faibles : entre 12% (TP clas) et 1,1% (TP loupe, TP dr gest et DT semi). Parmi elles, il faut remarquer la présence assez importante de la catégorie Pointages (9,8%, moyenne à 4,6%). Ceci s'explique par l'ajout du petit scénario qui l'oblige à clarifier spatialement certains signes standard remotivés.

Ex de séquence avec trois pointages (38, 41 et 43).

en réf à (6)			reprise de (40)		
			00'32		00'33
38	39	40	41	42	43
LÀ	OÙ (esq)	MAISON	LÀ	MAISON	LÀ (devant/à côté de la maison)
Std	Std	Std (remotivé)	Pointage	Std (remotivé)	Pointage
reg caméra	reg caméra	signe regardé	reg pointage = MD: vers maison		MD (Dte): maintien bras et 'main plate'
	lab	puis bas à D	Md: maintien 'main plate' pr maison		Md: pointage devant le bras droit

Extrait de la transcription 18: Ois_Fre, unités 38 à 43

Le début du récit est composé d'une succession de Std, TTF et beaucoup de pointages. Le premier TP (profo) apparaît à l'unité 21 (sur 92 unités).

Belle image (relevant style bande dessinée ou cinéma) : (01'01-01'02) le chat qui glisse laisse l'emprunte de ses griffes sur le tronc (verticale vers le bas), dans un dernier effort de se maintenir sur l'arbre... Exploitation riche des différentes mimiques faciales.

Peu courant : (00'42) c'est le proforme 'griffe' qui est utilisé pour la configuration des pattes du chat qui avance vers l'arbre (il garde le même proforme quand il grimpe à l'arbre, ce qui est plus habituel). En général, les locuteurs utilisent plutôt le proforme 'U' pour les pattes du chat qui marche et 'griffe' seulement quand celui-ci grimpe à l'arbre.

00'58	01'00	01'01	01'02
70	71	72	73
attraper la queue avec violence*	mordre la queue*	glisser de l'arbre*	position du chat sur l'arbre*
DT loupe	DT loupe	TP	TS
bouche gde ouverte. MF enragé Md: locatif "queue"; MD: "ouvrir gueule"	mâchoires serrées. MF enragé Md: locatif "queue"; MD: "mordre"	reg bas à D, haut puis caméra MF crier, bouche ouverte (style BD)	reg face MF effort. dents serrées

Extrait de la transcription 19: Ois_Fre, unités 70 à 73

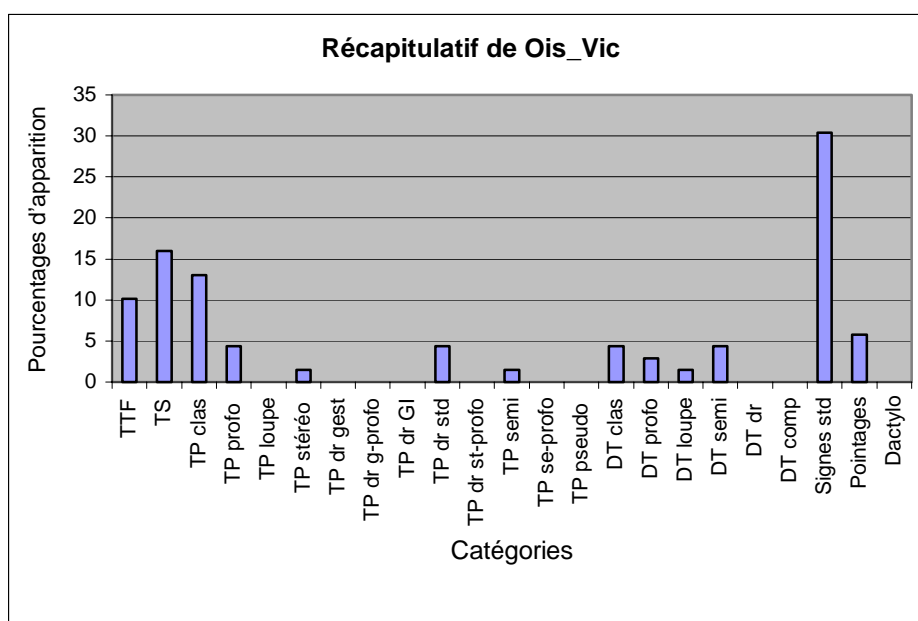


Séquence photos 16 : Ois_Fre, unités 70 et 71



Séquence photos 17 : Ois_Fre, unités 72 et 73

2.2.9 Victor



Graphique 22: Ois_Vic

Ce récit est un exemple d'hyper maîtrise des paramètres manuels et non manuels en LSF (en particulier, excellente utilisation du regard et de la mimique faciale)¹³. Nous constatons une précision remarquable dans les descriptions d'animaux et dans les actions¹⁴, et qui rend le récit vivant et complet.

La catégorie la plus utilisée est Std (30,4%). Elle est suivie par les catégories TS (15,9%, rare en deuxième position, certainement l'une des conséquences de la contrainte spatiale du nid, voir ci-dessous), TP clas (13%) et TTF (10,1%). Un large panel de catégories de DT est utilisé, et de manière assez homogène : DT clas et DT semi (4,3%), DT profo (2,9%) et DT loupe (1,4%).

La contrainte spatiale du nid (unités 12 à 21)

Stratégie que l'on peut considérer comme la deuxième contrainte spatiale de ce récit : la main dominée maintient le profo 'grand C' pour figurer le nid comme locatif. Conséquence : les unités qui suivent le maintien du nid en locatif stable sont toutes des DT (différents), mêmes celles avec signes standard (ce qui donne un Semi-DT, sauf l'unité 16 [MAMAN] en signe standard car information donnée par le locuteur (regard vers la caméra).

00'10		00'12		00'16	00'18
12	13	15		18	21
nid posé*	nid*	piailler à tue-tête*		soupirer*	s'envoler*
TS (statique)	TTF	DT loupe		DT profo	DT
Md: maintien profo 'O' reg insistant sur mains	reg mains puis caméra 2M: profo 'C ouvert'	Md: maintien locatif bouche gde ouv. reg haut; MD: profo 'bec'		Md: locatif reg nid	Md: locatif reg lointain vers D

Extrait de la transcription 20: Ois_Vic, unités 12 et 13 ; 15 ; 18 ; 21



¹³ Victor est considéré par ses pairs comme un signeur maniant la grammaire de la LSF au mieux (d'après le témoignage d'un enseignant sourd de LSF).

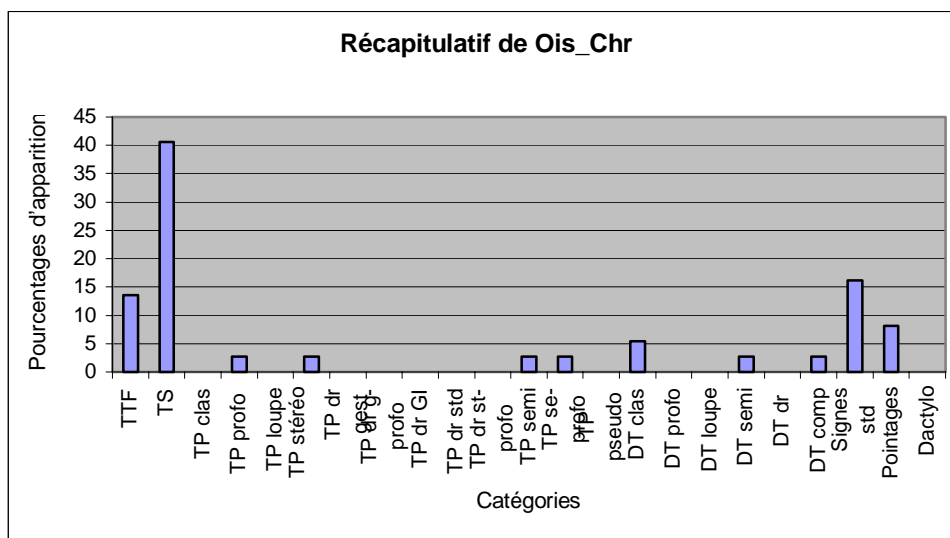
¹⁴ Ce récit, comme les autres productions du locuteur, pourraient servir d'exemple pour les apprenants de la LSF.

Séquence photos 18 : Ois_Vic, unités 12, 13 et 15



Séquence photos 19 : Ois_Vic, unités 18 et 21

2.2.10 Christelle



Graphique 23: Ois_Chr

Remarques sur la grille de transcription :

En raison de la brièveté du récit et de la rapidité d'exécution, nous avons numéroté le timer toutes les 5 secondes (au lieu de toutes les 10 secondes).

On a ajouté une ligne (ligne 12) dans la transcription pour comptabiliser le nombre d'unités avec maintien du locatif "arbre" par la main dominée. Objectif : voir le % d'unités avec cette caractéristique.

Exception dans le corpus : maintien du locatif « arbre » par la main dominée (gauche) pendant la presque totalité du récit. Il faut voir les contraintes linguistiques que cette contrainte/stratégie spatiale entraîne.

Il s'agit d'un **maintien de la permanence spatiale** par la configuration de la main dominée du signe standard [ARBRE] qui devient le proforme 'forme tronc + branche' et qui a pour fonction d'être un locatif.

C'est une contrainte spatiale *choisie* par le locuteur, donc nous pouvons considérer qu'il s'agit d'une *stratégie* linguistique (narrative ?).

Trois locuteurs utilisent cette stratégie (Nicolas et Juliette) mais c'est Christelle qui l'utilise au maximum. Chez elle, les unités effectuées avec maintien du locatif "arbre" représentent 32 unités sur 37, soit 86,5% du total des unités.

Analyse des résultats :

La contrainte spatiale a entraîné une proportion exceptionnellement élevée de TS (40,5%), suivie par 18,9% de signes standard. Parmi les TS, nous relevons la présence de trois TS statiques : unités n°15, 32 et 37 (Cf. aussi Anthony dans les deux récits).

Nous remarquons également une proportion plus élevée que la moyenne (8,8%) de TTF (16,2%). Il est également exceptionnel de n'avoir aucune occurrence de TP clas dans un récit (on a quand même 2,7% de TP profo). En effet, la main dominante étant utilisée pour le maintien du locatif, il ne peut y avoir que des DT. Le maintien entraîne aussi un stéréotype de DT (pas de catégorie autonome donc unité comptabilisée avec les stéréotypes de TP), un DT semi et un DT comp. Il n'y a aucune unité en discours rapporté, peut-être une autre conséquence du maintien du locatif ...

Un exemple de DT comp, en 00'15 (13) : [saliver]

Explications :

- Main dominée : maintien du locatif "arbre" du DT
- Main dominante : « saliver », agent du 2^{ème} TS
- Tête et mimique faciale : du chat (très malicieux) en TP
- Tête : locatif du 2^{ème} TS
- Regard : vers la caméra

(Voir les similitudes avec Cuis_Jos : 249)

00'14	00'15
12	13
se lécher les babines	saliver*
Stéréotype de DT?	DT comp
reg Md puis caméra + sourcils haussés	reg caméra
rotation lge ds la bouche. MF du chat : malicieux	MF du chat : très malicieux

Extrait de la transcription 21: Ois_Chr, unités 12 et 13



Photo 9 : Ois_Chr, unité 13

Séquence finale

00'33		00'35			00'37
33	34	35	36	37	<rien>
DONNER*	piailler	se faire nourrir*	MANGER	oiseau sur l'arbre*	Position neutre
Semi-DT	TP profo	Semi-TP profo?	Semi-TP	TS (statique)	<fin>
reg mains	reg vers haut	Md: profo 'bec' pr bec d'oisillon	reg vers haut à D	reg mains	reg caméra
MF content	MF content	MD: profo 'bec canard' pr DONNER	MF content	MF content	

Extrait de la transcription 22: Ois_Chr, unités 33 à <fin>



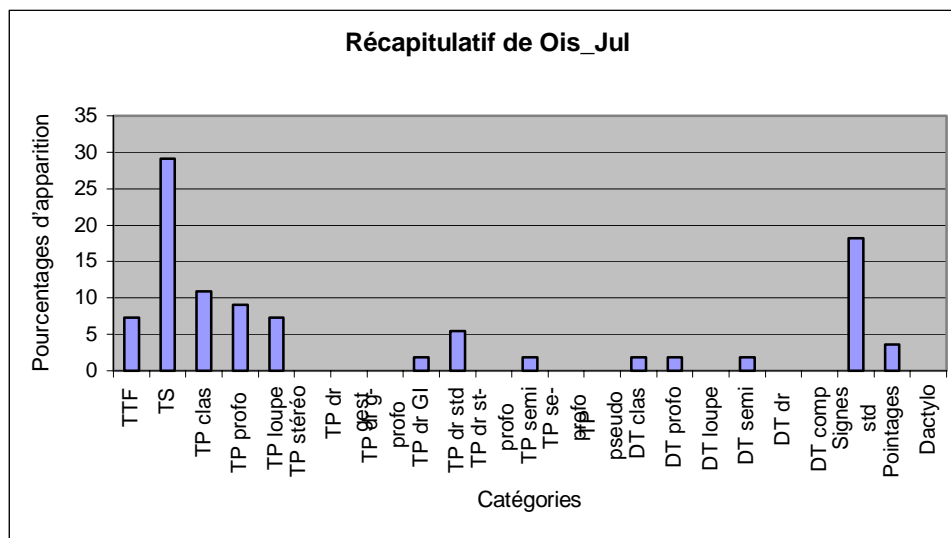
Séquence photos 20 : Ois_Chr, unités 33, 35 et 37

Récapitulatif de la contrainte spatiale :

- conséquence prévue : proportion très élevée de TS. Donc notre hypothèse est validée¹⁵ ;
- conséquence non prévue : pas ou peu de TdP (aucun TP clas) ;
- conséquence non prévue : pas ou peu de discours rapporté.

Résumé : Le choix de plan, par analogie à la technique cinématographique serait un plan d'ensemble et le point de vue narratif d'ensemble est « la scène est vue de loin ».

2.2.11 Juliette



Graphique 24: Ois_Jul

Cette production est courte et très dense ; le débit est rapide, conformément au style du locuteur. Comme Christelle et Nicolas, Juliette a recours à la contrainte spatiale du maintien du locatif « arbre » par la main dominée. Les unités effectuées avec maintien du locatif représentent 20 unités sur 55, soit 36,4% du total (39,2% pour Nicolas). Comme chez les deux autres locuteurs, la contrainte spatiale a entraîné une proportion très élevée de TS (29,1%, quasiment semblable au pourcentage de Nicolas). La deuxième catégorie la plus utilisée est Std (18,2%), la troisième est TP clas (10,9%). Les TP clas sont accompagnés d'une proportion importante à la fois de TP profo (9,1%, moyenne de 4,5%) et de TP loupe (7,3%, moyenne de 1,2%).

¹⁵ Dans une étude future, il faudrait voir, à l'aide de statistiques inférentielles, les corrélations possibles entre le maintien du locatif et la présence de la catégorie TS ; autrement dit, dans quelle proportion le maintien du locatif entraîne un TS. Dans les cas où il ne l'entraîne pas, quelles autres catégories peut-il y avoir ?

Introduction de l'entité *arbre*

Au début de la production, l'entité *arbre* est introduite en signe standard puis spécifiée par deux unités, en TTF : l'étendue plate qui figure le sol et une forme tubulaire représentant une branche qui part de l'arbre. Ainsi, cela peut constituer une stratégie supplémentaire d'introduction des entités : d'abord en standard puis prolongation de l'explication par plusieurs TTF.

00'01			00'03
1	2	3	4
ARBRE	sol (étendue plate)	branche qui part de l'arbre	LÀ
Std	TTF	TTF	Pointage
reg Md puis caméra	reg caméra puis Md. Moue	reg mains. Joes gonflées	reg pointage
lab?	Md : maintien locatif "arbre"	Md : maintien locatif	Md : maintien locatif

Extrait de la transcription 23: Ois_Jul, unités 1 à 4

Séquence en TS. Style « bande dessinée »

Cette séquence rassemble trois TS successifs qui s'enchaînent très rapidement pour montrer le parcours du chat sur l'arbre. La scène est vue du point de vue du chien (et du narrateur), qui vient de prendre conscience de la situation (unité précédente, 37 : "Ah, c'est ça!")

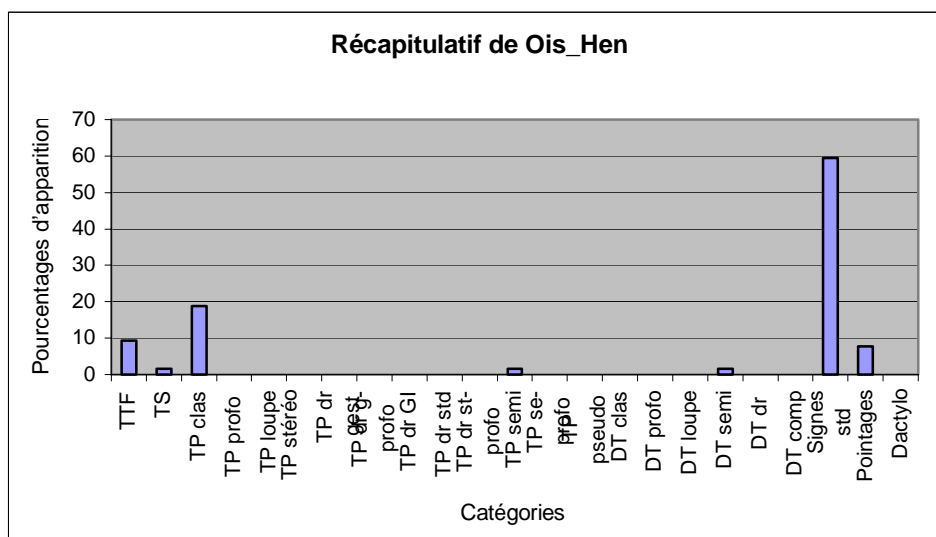
00'26		00'27
38	39	40
grimper (trajectoire du chat sur l'arbre)*	atteindre et avancer sur la branche*	déplacement simultané de la queue*
TS	TS	TS
reg Md (arbre), expression sadique. MF effort	reg Md puis caméra. MF effort	reg MD. MF sourire
Md: maintien locatif "arbre"	Md: maintien locatif	Md: maintien locatif

Extrait de la transcription 24: Ois_Jul, unités 38 à 40



Séquence photos 21 : Ois_Jul, unités 38, 39 et 40

2.2.12 Henri



Graphique 25: Ois_Hen

Le style est assez identique au premier récit, mais le locuteur semble plus à l'aise. Néanmoins, il termine son récit en n'étant pas très satisfait : à peine son récit terminé (fin un peu tronquée) il dit qu'il a été confus, qu'il a tout mélangé. Pourtant, il ne recommence pas ce récit, contrairement au premier. En résumé, le locuteur n'entre pas vraiment dans le récit, il le raconte plutôt dans un style explicatif. Pour preuve, la catégorie majoritairement utilisée est Std (59,4%, représente le pourcentage le plus important des locuteurs dans ce récit). Les signes standard sont assez souvent accompagnés de labialisations. La deuxième catégorie la plus utilisée est TP clas (18,8%), suivie de TTF (9,4%). La proportion de pointages est assez élevée (7,8%, moyenne de 4,6%), ce qui est cohérent avec le style employé, qui favorise les unités sans visée illustrative et une organisation diagrammatique de l'espace, plutôt que imagique. Seulement sept catégories sur vingt-trois sont utilisées.

Dans cet exemple où deux pointages encadrent le signe standard [BEBE], le deuxième pointage vient comme une explication du premier (regard insistant vers la caméra, pointage marqué, corps revenu de face).

00'10		
11	12	13
LÀ	BEBE	LÀ
Pointage	Std	Pointage
reg pointage	reg camera	reg camera insistant
	corps de face	corps de face

Extrait de la transcription 25: Ois_Hen, unités 11 à 13

Par ailleurs, toujours dans le but d'expliquer plutôt que de faire progresser l'action, il produit trois unités distinctes pour exprimer la chute du chat. En fait, pour les unités 49 et 50, il s'agit

d'une seule unité, au niveau du déploiement du mouvement, mais pas au niveau des catégories utilisées. C'est pour cela que nous les avons distinguées. L'action de tomber est exprimée d'abord en standard (esquissée) puis en TP.

<rôle du chat>	<début de l'unité> <fin de l'unité>
00'33		
48	49	50
masse qui tombe*	TOMBER (esq)*	tomber*
TP	Std	TP
reg vers bas joue G gonflée	reg camera	reg vers bas puis caméra 2M : profo 'U' pr pattes

Extrait de la transcription 26: Ois_Hen, unités 48 à 50

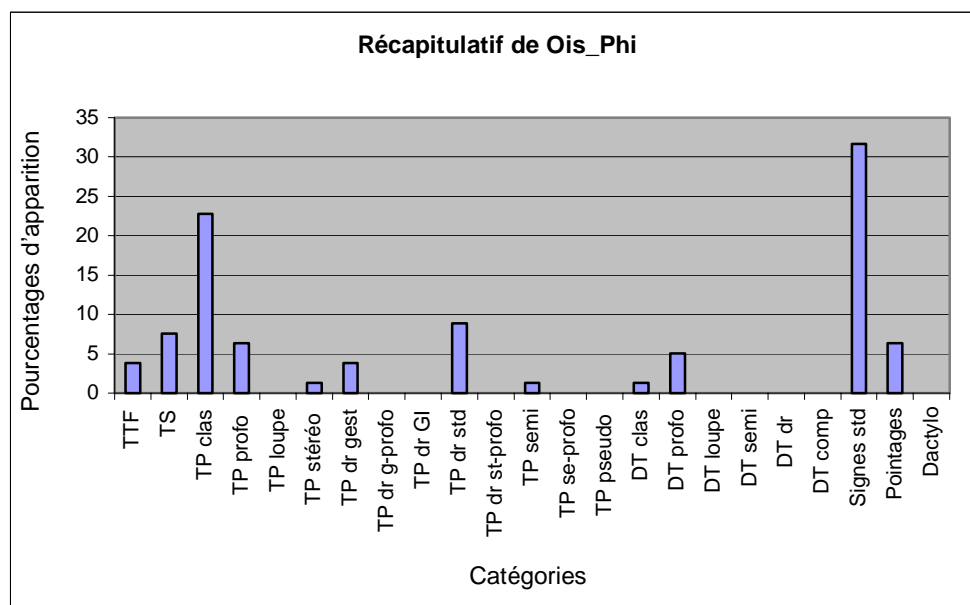


Séquence photos 22 : Ois_Hen, unité 48 (début et fin)



Séquence photos 23 : Ois_Hen, unités 49 et 50

2.2.13 Philippe



Graphique 26: Ois_Phi

Comme pour le *Chevall*, le locuteur recommence plusieurs fois son récit et c'est le deuxième qui est pris en compte.

Les deux catégories les plus utilisées sont Std (31,6%) et TP clas (22,8%). Les principales autres catégories sont TP dr std (8,9%), TS (7,6%), TP profo (6,3%) et Pointages (6,3%). La catégorie TP stéréotype, est utilisée pour une occurrence (unité 34 : « se lécher les babines »), ce qui représente 1,3% du total des unités.

- Plusieurs positions neutres : délimitations claires des séquences (parallèle avec les dessins sur images). Identique chez Anthony.
- Remarque générale : un certain flou caractérise les unités, des hésitations, des pauses fréquentes. Csq : Maylis voit des unités où nous n'en voyons pas, note des esq., etc.
De plus, ces unités sont très rapides (80 unités en 66 sec - sans compter les nombreuses pauses -) ce qui ajoute de l'ambiguïté à l'interprétation.
- Le noyau dramatique du récit, l'attaque du chat par le chien, est caractérisé par plusieurs unités dans lesquelles le corps entier du locuteur est totalement investi (en TP) et bouge beaucoup. Par exemple, l'unité (55) "sauter pour attraper la queue" est effectuée avec un grand sursaut de tout le corps.
- De (78) à (80) : la fin du récit est effectuée sous forme de coda prononcée par le narrateur : "Oh là là! C'était moins une !>

2.3 Recettes de Cuisine

Les catégories utilisées dans ce genre prescriptif étant très similaires quantitativement pour ce groupe de locuteurs (à l'exception de l'un d'entre eux), et pour éviter la redondance, il ne sera pas fait de commentaire individuel des graphiques. Dans ce qui suit, une discussion sur les proportions des catégories sera menée quand cela sera jugé pertinent pour l'explication. L'attention sera surtout portée sur l'analyse qualitative d'unités isolées ou en séquences. Rappelons que ce genre prescriptif met en évidence un type de transfert de personne non visible dans le corpus des narrations. Il s'agit des TP et DT classiques à fonction prescriptive (voir chapitre 3, 3.1.3.2.).

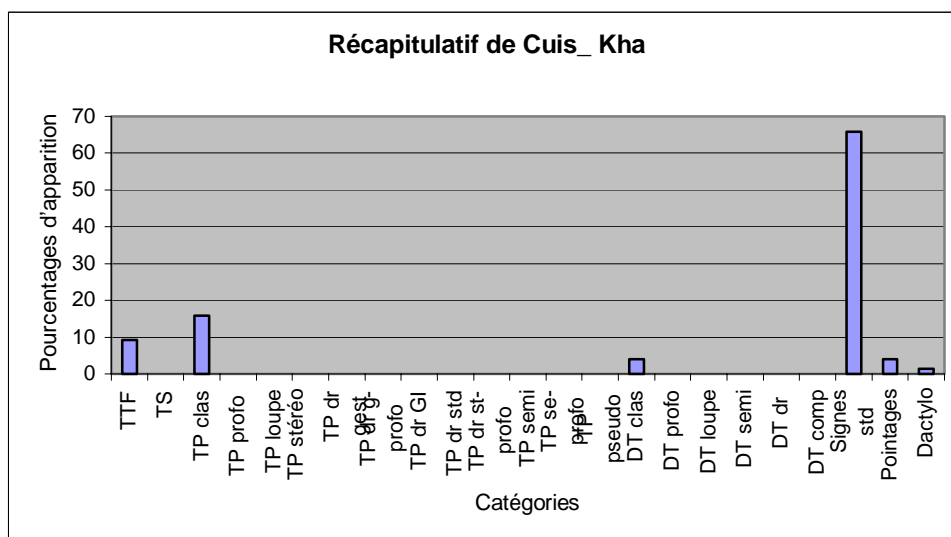
2.3.1 Introduction

Les recettes de cuisine posent un problème, dû au genre discursif : ce n'est plus une narration mais une explication à fonction prescriptive. Nos habitudes de description et de transcription s'en trouvent bousculées.

Cependant, comment analyser les énoncés où le locuteur *dit* « Il faut piquer la pâte avec une fourchette », « N'oubliez pas d'ajouter un œuf » tout en *faisant* les actions en même temps et en regardant l'interlocuteur ? Il semble qu'on soit bien là dans du *dire* en montrant, plus exactement du ***dire comment faire (prescription) en le montrant***. Ainsi, ces énoncés convoqueront des structures de grande iconicité, et parmi elles, des transferts de personne, mais de quel type ? Il pourrait s'agir de pseudo-TP c'est-à-dire de TP sans investissement corporel : « je te montre ce qu'il faut faire, mais je ne le fais pas vraiment ... ». A y regarder de plus près, il s'agit plutôt d'un TP spécifique d'explication, en interaction, avec adresse à l'interlocuteur (par le regard et des petits hochements de tête phatiques). Nous avons appelé ce TP classique '**TP prescriptif**'. Il ne concernerait que des actions, et qui seraient à accomplir par le récepteur.

Ce nouveau TP a posé la question de la traduction. Alors qu'un TP classique à fonction spécifique est en général traduit en français par « je fais x », le TP prescriptif est plutôt traduit par "on fait x", « il faut faire x », par l'infinitif ou encore par l'impératif (en fonction de la mimique faciale).

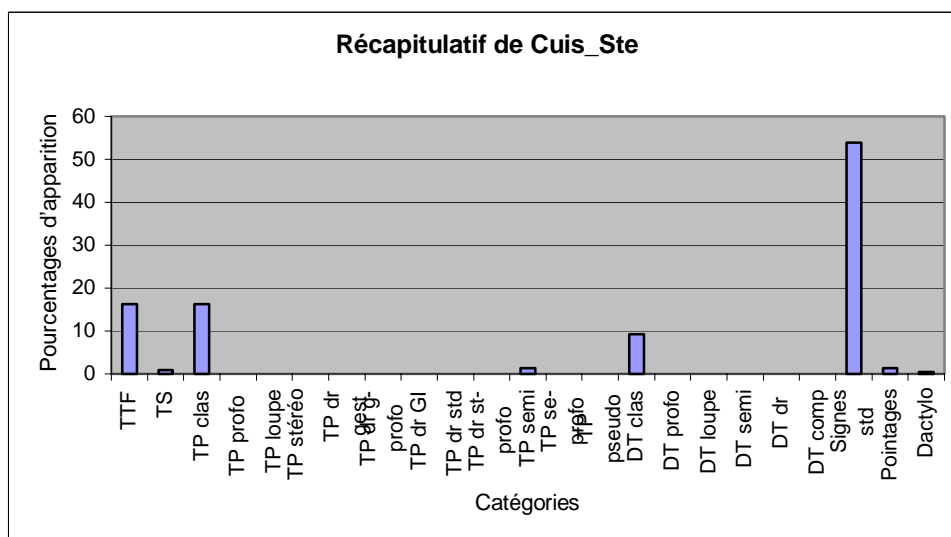
2.3.2 Khadra : « pâtes à la sauce au thon »



Graphique 27: Cuis_Kha

- Unité 63 : Nous supposons que c'est un signe standard régional pour [THON], qui est par ailleurs épelé en dactylogogie. Dans le dictionnaire d'IVT (1997), il n'y a pas d'entrée lexicale pour "thon". Ce signe n'est pas non plus celui utilisé pour signifier "décapsuler" qui pourrait aussi convenir dans le contexte (voir [DECAPSULEUR] : IVT, p.33, Tome 2).
- Fréquents hochements de tête phatiques pour s'assurer que l'interlocuteur suit bien les explications. De plus, ils rythment le discours.
- Le regard ne quitte que très rarement celui de l'interlocuteur (i.e. vers la caméra), sauf pour les TTF où les mains sont regardées. C'est le regard qui nous permet de distinguer parfois un TTF d'un signe standard quand ceux-ci sont identiques ou très proches. Ex : [forme ronde] versus [PLAT] (fin de discours).
- Unité 47 (00'27) : Nous avons vérifié dans le dictionnaire d'IVT (p. 23, Tome 2) : le signe standard [POIVRON] existe mais est un peu différent de celui produit par Khadra (configuration des deux mains : '5 replié' qui évoque une forme ovale) : les deux mains en configuration 'griffes' en symétrie. De plus, l'unité est ici regardée et les joues sont gonflées. Ainsi, plusieurs paramètres permettent de dire qu'il s'agit ici d'un TTF plus que d'un signe standard.

2.3.3 Stéphanie : « quiche lorraine »



Graphique 28: Cuis_Ste

Au début du discours, Stéphanie est apparemment interrompue par un technicien ou par l'interlocuteur car elle s'interrompt et acquiesce (entre 00'12 et 00'15).

Parfois utilisation de la main gauche comme main dominante.

Voir les différentes occurrences de "hacher", puis comparer avec Cuis_Phi.

Par exemple, analyse de (135) : d'un point de vue purement formel, cette unité est très proche de Cuis_Phi : (90), en DT, mais avec une ambiguïté sémantique : dans la logique de la suite des unités, nous comprenons que le fromage est déjà haché (râpé) dans le sachet. Donc ce serait plutôt ici un pseudo-DT ou encore un TS...

Les unités 135 et 151 sont à comparer :

01'40	01'53
135	151
hacher	HACHER
DT/Pseudo-DT/TS ?	Std
reg mains puis caméra	reg caméra
yeux plissés	pas investissement corp.

Extrait de la transcription 27: Cuis_Ste, unités 135 et 151

- Etudier les différentes occurrences de « ouvrir/fermer le four » :

00'57	02'01	02'12	02'18
75	162	175	184
OUVRIR LE FOUR	OUVRIR LE FOUR	REFERMER LE FOUR	OUVRIR ET REFERMER LE FOUR
Std	Std ?	Std ?	Std?
reg MD (vers bas à D)	reg MD (à D)	reg camera puis mains (four)	reg bas à D (four)
lab : "four"			

Extrait de la transcription 28: Cuis_Ste, unités 75 ; 162 ; 175 ; 184

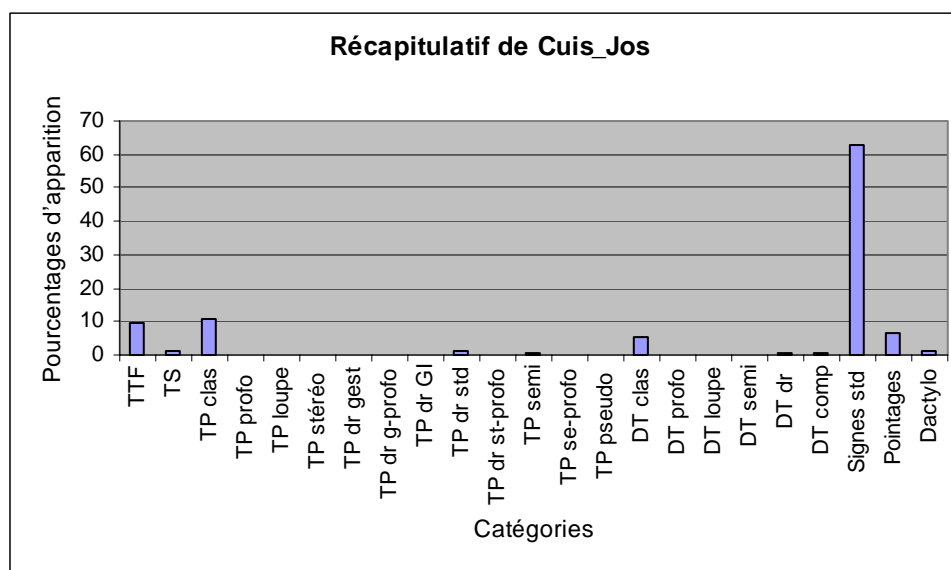
En (162), (175), (184), (188), (197) et (202) tous les paramètres suggèrent une prise de rôle en DT mais la configuration de la main dominée est plutôt en standard. Nous choisissons donc la catégorie Std pour ces trois unités...

- Comparer la fonction de la main dominée entre 169 (locatif) et 170 (saisie, tension) :

02'06	
169	170
mettre le contenu du saladier sur la pâte avec une cuillère	racler le saladier au dessus du plat
DT presc	TP
reg caméra puis mains	reg mains (devant, en bas)
Md : locatif "moule à tarte". MD : profo 'clé', mvt de G à D	MF grand effort. Md : profo 'C' pr saisie

Extrait de la transcription 29: Cuis_Ste, unités 169 et 170

2.3.4 Josette : « tourte à la Bourbonnaise »



Graphique 29 : Cuis_Jos

- Trois mots français (dont deux noms de régions) sont épelés au moyen de l'alphabet dactylogique : A.L.L.I.E.R., B.O.U.R.B.O.N.N.A.I.S.E., B.R.I.S.E.E.
- Quasiment tous les signes standard sont labialisés, à tel point que la labialisation devient un indice très fiable de la visée du locuteur : dire seulement (regard vers caméra, avec labialisation) ou dire et montrer (regard vers mains ou emplacements donnés ou caméra – si prescriptif -, sans labialisation).

- Introduction (jusqu'à 00'40, unité 39), pas encore la recette en elle-même.

C'est l'introduction du thème, de la provenance de la recette, titre, etc. = presque que du standard. Quand la recette commence, beaucoup de SGI, avec des proformes pour les TTF.

Une courte séquence est élaborée pour exprimer une tourte. Cette suite de quatre unités est hétérogène du point de vue des visées puis qu'elle commence par une forme (TTF) puis se poursuit par deux signes standard coupés par un pointage qui appuie le thème « c'est bien de ça qu'il s'agit ».

00'37			00'40
36	37	38	39
objet rond et épais	PÂTE	ÇA	VOILÀ
TTF	Std	Pointage	Std
reg mains	reg caméra	reg caméra. Moue	reg caméra
MF normalité	lab	point avec 2 mains plates	hochement tête

Extrait de la transcription 30: Cuis_Jos, unités 36 à 39

Séquence de la pâte: Dans ce long passage, qui constitue une part importante de la production (unités 44 à 112), Josette propose une alternative, qu'elle détaille ensuite avec minutie. Le résumé de ce passage pourrait être : « Soit vous faites votre pâte vous-même, soit vous l'achetez déjà préparée, ce qui est mieux, car vous ne risquez pas de la rater ! »

Une portion de l'espace de signation est utilisée pour chacune des deux possibilités, vues dans le déroulement de l'action. A la droite du locuteur, l'espace « pâte faite soi-même » avec les différentes étapes : malaxer, rouler, etc. ; à sa gauche, l'espace « pâte achetée ». Il s'agit donc de deux espaces en parallèle, avec une utilisation efficace de la latéralité Droite/Gauche. Les 2 espaces se rejoignent une fois l'épisode de la pâte terminé et la recette continue, dans un espace de signation recentré.

Les labialisations

Nous interprétons les unités 123 et 124 comme des signes standard à cause des labialisations. De plus, l'unité 123 correspond à la description faite dans le dictionnaire d'IVT (1997, Tome 2, p.138). Par ailleurs, les unités 124 et 126 sont proches structurellement mais cette dernière est effectuée avec une mimique faciale d'effort (sourcils froncés) et un fort investissement corporel, c'est donc un DT. Ainsi, les unités 124 [LAVÉ] et 125 [SERVIETTE] en standard sont là pour « préparer » la suite, en double transfert : laver (ou essuyer) énergiquement les pommes de terre avec une serviette. Donc le va-et-vient entre catégories est utile à la cohérence du discours.

01'44			01'47	
122	123	124	125	126
POMME DE TERRE	EPLUCHER	LAVER	SERViette	laver les p. d. terre avec serviette
Std	Std	Std	Std	DT
reg caméra	reg mains (à G) puis caméra	reg caméra puis mains (à G)	reg à D. Lab	reg mains (à G). Md : locatif 'main plate'
lab	lab	lab	Corps et tête inclinés à D	MF effort (sourcils froncés)

Extrait de la transcription 31: Cuis_Jos, unités 122 à 126

Unité 236 : Bel exemple de TS : la crème pénètre dans la préparation (de pommes de terre)

03'18		
234	235	236
POMME DE TERRE	couches de p. de terre	passer à travers les couches
Std	TTF	TS
reg caméra. Lab	reg mains (à G)	reg mains (à G) puis caméra (fin)

Extrait de la transcription 32: Cuis_Jos, unités 234 à 236

Fin :

Très belle séquence : unités 248 à 252 puis 261, en DT puis en dr. Explications :

(248) est un DT comp car : DT + Stéréotype de TP

DT : le locuteur est inclus dedans (en TP, pas forcément de lui-même) + les 2 mains en TS, Stéréotype de TP + mimique faciale stéréotypée. Deux interprétations possibles de la langue ressortie : soit le perso transféré sort vraiment la langue, soit cela figure de manière stéréotypée une grande envie, traduisible en français par l'expression "se lécher les babines".

(249) : est un DT comp car c'est l'association simultanée de 2 DT

1^{er} DT : la main dominée est le locatif de TS et la tête est le TP,

2^{ème} DT : la main dominante fait l'action d'un deuxième TS (la goutte de salive qui tombe) et la tête est le locatif de ce TS.

Cette séquence se poursuit par une sorte de parenthèse, la reprise en charge de l'énonciation par le locuteur (253 à 260) qui s'adresse à la caméra pour prévenir : « Je leur dis qu'ils vont aimer, c'est facile d'être tenté d'en manger ! ».

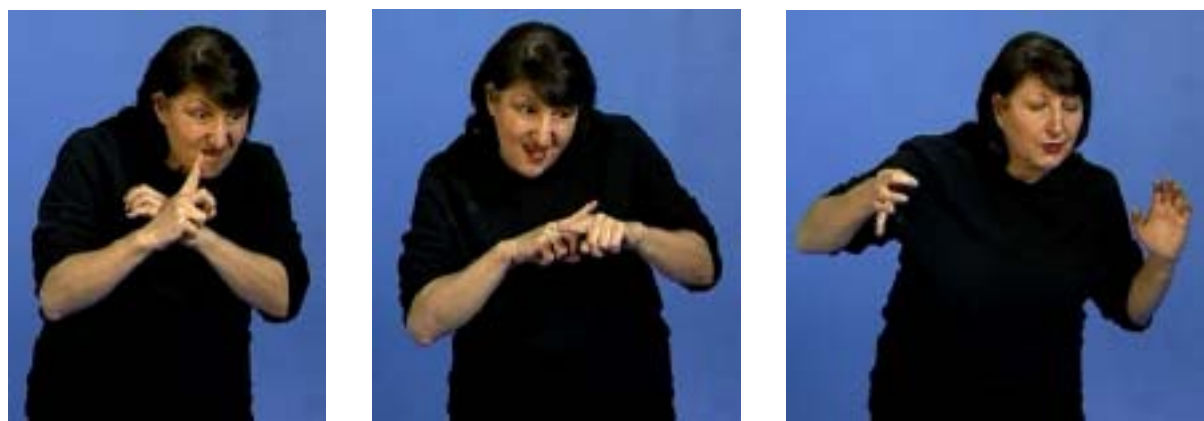
Enfin, la séquence se termine par un dernier DT (261), en discours rapporté en standard, dans lequel un ou plusieurs personnages transférés du DT disent « Oui, oui ! » (sous-entendu : « On en veut ! »).

03'31		03'33			03'40
248	249	250	251	252	261
être tous à regarder avec envie*	saliver*	yeux exorbités (esq)*	ORIGINAL*	BIZARRE*	OUI*
DT comp	DT comp	Std (expr) ?	TP dr std	TP dr std	DT dr (std)
reg devant à G (plat) MF stéréotypée "se lécher les babines" (lge ressortie)	reg plat lge ressortie	reg plat lge ressortie	reg plat MF suspicieux	reg plat. Lab? MF suspicieux	reg plat puis cam (fin). Lab? se penche vers G (plat)

Extrait de la transcription 33: Cuis_Jos, unités 248 à 252 ; 261

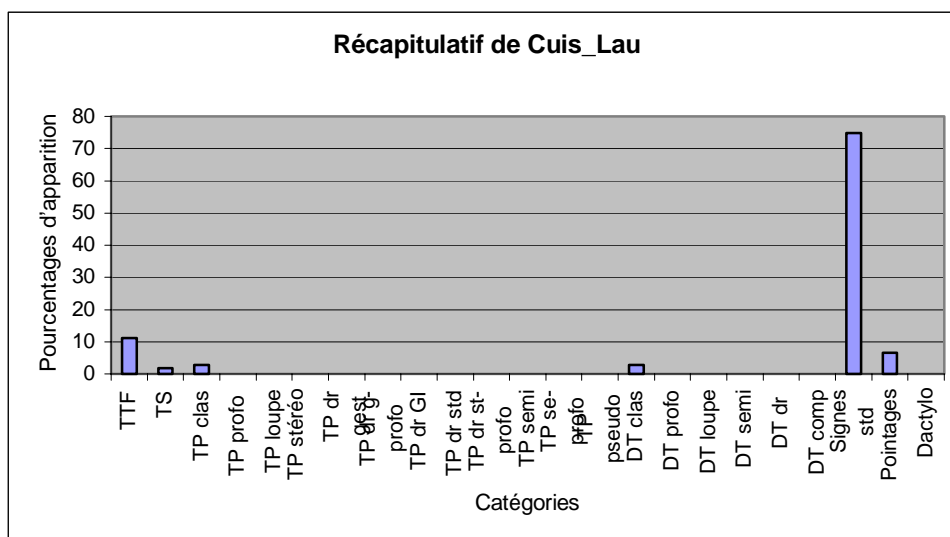


Séquence photos 24 : Cuis_Jos, unités 248, 249, 250



Séquence photos 25 : Cuis_Jos, unités 251, 252 et 261

2.3.5 Laurent : « soupe aux légumes »



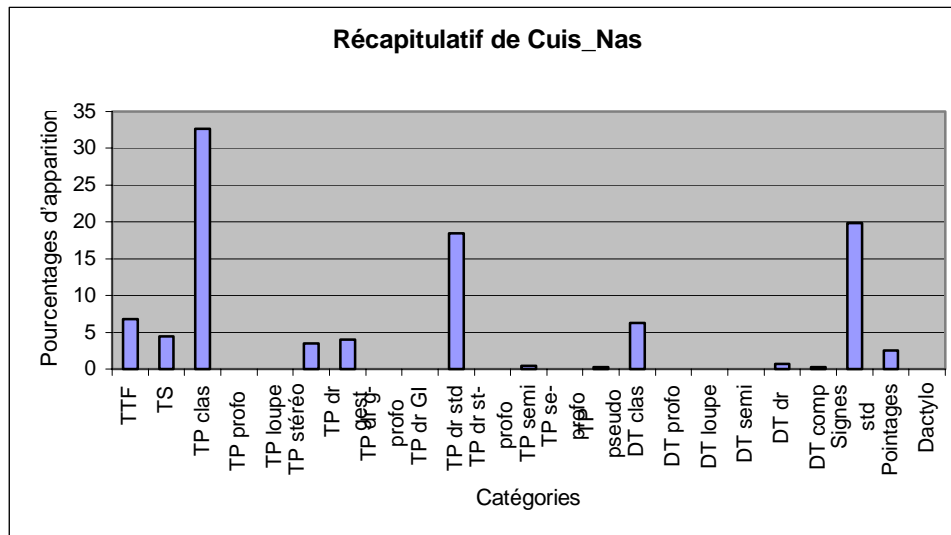
Graphique 30: Cuis_Lau

- Production avec peu d'investissement corporel, peu de mouvements du buste et peu de prises de rôle. Par ailleurs, contenu de la recette très simple (une soupe de légumes). Enfin, de nombreuses pauses avec retour à la position neutre (8 occurrences, dans un discours pourtant court). Plusieurs indices qui indiquent un registre plutôt proche du français signé, dans le continuum des registres de la LSF. (c'est positif pour nous dans notre but d'explorer un éventail large des registres de la LSF, dans ce corpus, pour justement, voir les proportions respectives des catégories avec et sans visée : ici, quand-même 20,6% d'unités avec visée, dans ce registre proche du français signé !...).
- Beaucoup d'unités sont labialisées (61,7% du total des unités), sauf les pointages et les quasi-pointages "premier", "deuxième", et les signes à valeur phatique ou de pause (unité 30 : VOILÀ), etc.
 Proportion de lab : 74 lab au total - 8 lab en GI (ds TTF, etc.) = 66 lab de signes standard, pour un total de 107 unités dans cette production ; ce qui représente 61,7% du total des unités. Les signes standard représentent 72,9% de cette production, dont 61,7% avec labialisations.
- Les rares TdP sont effectués avec adresse quasi complète à l'interlocuteur, et avec peu d'investissement corporel. En outre, pendant cette production, les quelques sourires furtifs légèrement moqueurs du locuteur indiquent la présence d'un "second degré" chez lui. Autrement dit, il fait la tâche parce qu'on le lui demande mais n'est pas vraiment passionné par cela (peut-être n'aime-t-il pas cuisiner ?). Il a d'ailleurs la particularité de pouvoir rester toujours assez extérieur à ce qu'il dit, dans toutes ses productions.
- Action d'abord en DT (84), puis reprise en Std (86) :

00'47		
84	85	86
mixer	ÇA	MIXER
DT presc	Pointage ?	Std
reg caméra. lab : "pff, pff"	reg caméra. Lab. hochement tête	reg caméra. lab "mixe ,mixe"
Md : profo 'main plate' pr locatif casserole	Md : maintien locatif	Md : maintien locatif

Extrait de la transcription 34: Cuis_Lau, unités 84 à 86

2.3.6 Nasreddine : « tarte aux pommes »



Graphique 31: Cuis_Nas

En entrant dans le rôle d'un cuisinier imaginaire dès le début du discours, puis successivement dans chacun des ingrédients ou ustensiles, ce locuteur, Nasreddine, fait exception (c'est aussi lui qui produit le discours le plus long).

Véritable morceau d'anthologie de la LSF, ce discours pourrait être traité à part. Nous nous sommes focalisée ici sur les transferts de personne exprimant des entités non animées.

- Nous observons en effet un nombre et une variété exceptionnellement élevés de transferts dans ce discours, à la base conçu comme non narratif. Ceci vient certainement du fait que le discours est considéré par le locuteur comme une narration et peu comme une explication/prescription. Nous retrouvons alors toutes les caractéristiques du récit, à la fois imagé et humoristique.
- Dans la grille de transcription, nous avons ajouté une ligne spécifique (ligne 12) pour préciser quel est l'agent du TdP. Nous avons jugé utile de recourir à ce petit changement en raison de l'exceptionnelle proportion de TdP d'entités animées et non animées, dans le but de faciliter la lecture et l'analyse. (nous avons également ajouté une ligne supplémentaire quand cela s'est avéré pertinent dans le récit des Oiseaux, cf. Chr et Nic).

- Parmi les nombreux TdP, nous relevons plusieurs passages en dialogue entre les entités personnifiées (c'est l'une des stratégies pour rendre un passage humoristique). Ceux-ci ont lieu majoritairement entre le cuisinier et les ingrédients, tour à tour : pâte, œuf, pommes, tarte, allumette, ...
- En fait, nous pouvons distinguer deux étapes dans la personnification d'entités non animées (anthropomorphisme) :
 - o d'abord passage en TdP alors qu'habituellement elles apparaissent en standard, TTF, voire TS ;
 - o ensuite, le locuteur leur donne la parole, en discours rapporté.
- Remarque : ce graphique ressemble aux graphiques des récits Chev et Ois du même locuteur, ce qui est logique puisque ce discours fonctionne comme une narration.

Il s'agit d'un discours particulièrement long et « construit » (dans le sens que la visée – humoristique – est clairement maîtrisée ici). Afin de comprendre comment le locuteur construit son discours, nous avons organisé nos remarques par rubriques (non exhaustives, nous ne prétendons pas épuiser le sujet ici !).

Prologue : une véritable « mise en scène » du discours

- Au début de la production, entre 00'01 et 00'03, nous observons un changement de regard et la prise de rôle : il passe du locuteur-énonciateur Nasreddine au perso "cuisinier". Ainsi, le changement de regard, le mouvement de rotation du buste vers sa droite et la main D qui cherche quelque chose derrière (?) sont les indices du passage d'une position énonciative à une autre¹⁶.
- Autre indice (01'48) : « courir » en TP est bien la marque que le discours est élaboré comme une narration. Sinon, cette structure ne serait pas nécessaire ici.
- L'introduction représente plus de 40 secondes et peut sembler très lente. Presque trop de détails pour mettre en place la situation. Il y a une surabondance de scripts dans le découpage en plans¹⁷.

(Unités 94 à 101) Il fait comme si il était au théâtre, il est bien le cuisinier mais a un public devant lui, imaginaire, ou un vrai public (le cameraman, l'interlocuteur et les autres personnes présentes). C'est donc un aparté. Il peut aussi se parler à lui-même.

¹⁶ A noter que le locuteur utilise la même stratégie pour la production précédente du corpus LS-COLIN, les *Evènements du 11 septembre*, ce qui nous conforte dans l'idée qu'il s'agit bien d'une stratégie du locuteur pour quitter sa position de locuteur-énonciateur et devenir locuteur en rôle.

¹⁷ Voir Schank et Abelson (1977).

La personnification d'entités non animées

Cf. les nombreuses photos de transferts de personne d'entités non animées.

Inventaire des TdP d'entités non animées, écrit et photos (dans l'ordre d'apparition).

- Transferts des œufs :

En TS : 137 : « formes ovales qui bougent » et 153 : « forme ronde gluante »

En DT : 154 : « l'œuf est au fond de la coquille », la tête se balance, flottante, la MF est comme niaise, pour exprimer la passivité.



Séquence photos 26 : Cuis_Nas, unités 137, 153 et 154. Personnification de l'œuf

- Transferts de la pâte :

Deux exemples en TP clas

196 : « pâte-étalée, qui s'élargit ». Importance de la MF : c'est parfois la MF qui donne le sens, avant les mains. Les unités (svt TS ou TTF) pr lesquelles la MF est ts importante ont svt une durée très longue (plusieurs sec).

202 : « pâte flottant en l'air », unité très longue et cocasse (atypique)



Séquence photos 27 : Cuis_Nas, unités 196 et 202. Personnification de la pâte en TP clas



Cuis_Nas-TP-dr std QUOI

Cuis_Nas-DT-pâte-collée

Cuis_Nas-TP dr gest-pâte-piquée

Séquence photos 28 : Cuis_Nas, unités Personnification de la pâte en



Photo 10 : Cuis_Nas, unité 04'28-DT dr contre moi. Personnification de la pâte

Dans cet exemple, la pâte dialogue avec les pommes.

Conclusion de la séquence « pâte » : A titre de comparaison avec un discours « classique », voir comment Stéphanie ou Josette, par exemple, s'y prennent pour confectionner la pâte, et comment Nasreddine construit la séquence.

- Transferts de la pomme



Cuis_Nas-03'57-DT-pommes macèrent



Cuis_Nas-04'21-DT-pommes-coupées

Séquence photos 29 : Cuis_Nas, unités. Personnification des pommes en DT

- Transferts de la flamme du briquet



Cuis_Nas-04'55-TP briquet s'enflamme



Cuis_Nas-05'06-TS-TP feu doux

Séquence photos 30 : Cuis_Nas, unités. Personnification du briquet

- Transferts de la tarte



Photo 11 : Cuis_Nas, unité -04'49 DT dr appeler. Personnification de la tarte

- Transferts du four

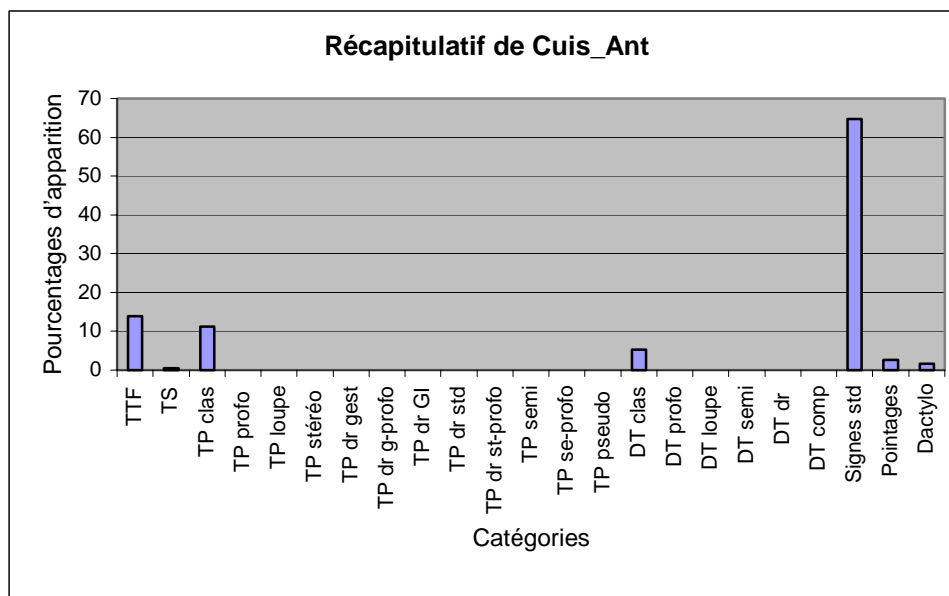


Cuis_Nas-05'09 TP/DT dr gest viens

Cuis_Nas-05'10 DT comp four&feu doux

Séquence photos 31 : Cuis_Nas, unités Personnification du four

2.3.7 Anthony : « tartiflette »

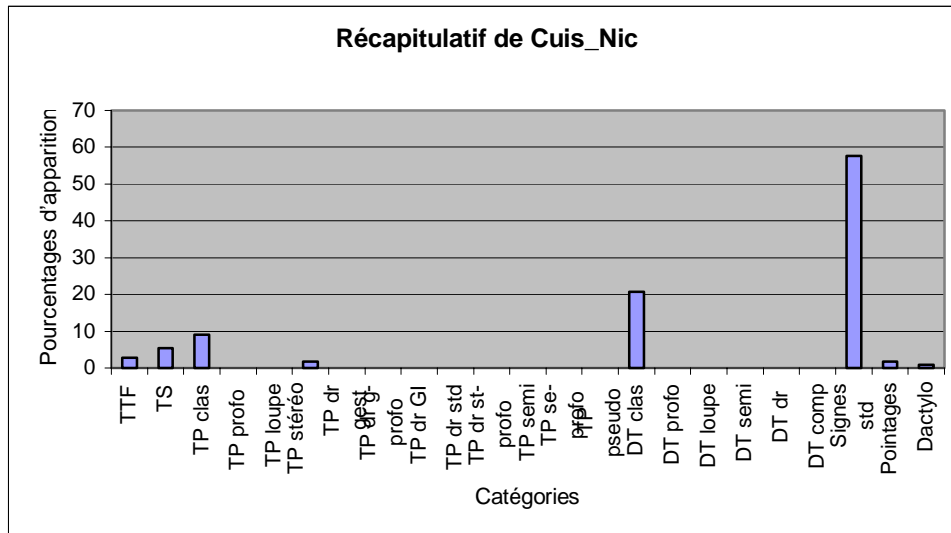


Graphique 32: Cuis_Ant

- Avant les deux occurrences de [METTRE DE CÔTÉ] (vers la droite en 27, vers la gauche en 52), nous avons volontairement ignoré le court passage en position neutre. Nous avons d'ailleurs ignoré la majorité des "Positions neutres" de ce discours (sauf en 00'40, par ex.).
- globalement peu en TdP
- Il épelle deux mots français : [R.E.B.L.O.C.H.O.N.] et [L.A.R.D.O.N.].

- Trois espaces différents pour localiser les trois éléments de la recette qui doivent être préparés séparément : a) spatialisé en premier : le reblochon (à G du locuteur), b) oignons et lardons (au centre), c) spatialisé en dernier (00'11) : les pommes de terre (à D du locuteur).

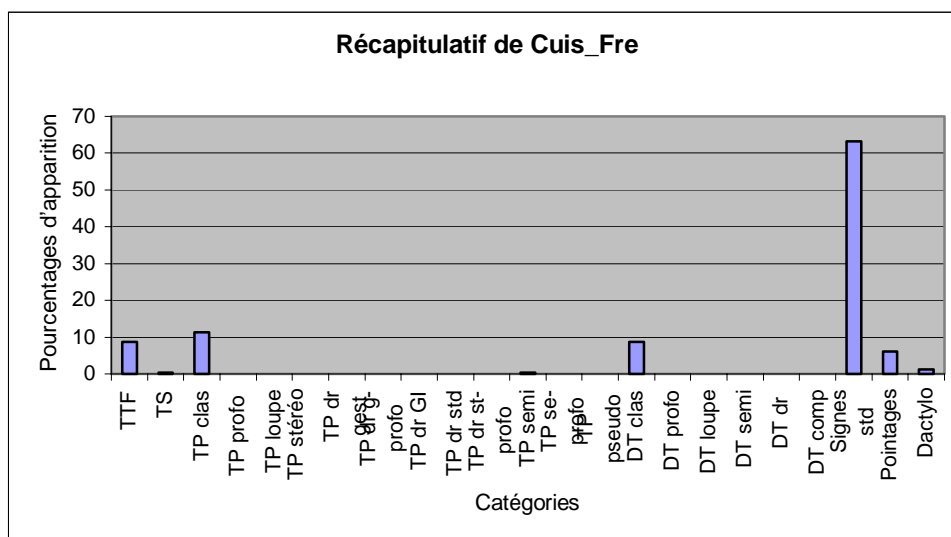
2.3.8 Nicolas : « chou rouge et pommes »



Graphique 33: Cuis_Nic

- 00'15 à 00'21 (unités 17 à 27) : Long maintien de la main dominée en profo 'C' (voir explications dans « Difficultés rencontrées »).
- Remarque : les labialisations sont un peu "mâchées", ce qui fait qu'on ne les distingue pas toujours nettement.
- Beaucoup de DT clas (20,7%, moyenne de 6,2%) : sur 23 occurrences de DT clas, 14 sont des DT presc.
- Pour ce locuteur, contrairement à Cuis_Ant, par exemple, nous avons conservé dans la transcription la majorité des pauses et hésitations (notées "Positions neutres").

2.3.9 Frédéric : « cake aux olives »



Graphique 34: Cuis_Fre

- Spécificité de cette production : le locuteur regarde vers l'interlocuteur (noté 'reg i') qui est placé légèrement à sa gauche, et pas face à la caméra comme les autres locuteurs.
- Autre particularité de ce locuteur : les pointages à valeur phatique, différents des véritables pointages dans le sens où le locuteur ne désigne pas directement l'interlocuteur mais s'adresse indirectement à lui, comme pour lui dire (et se dire à lui-même) "tiens" ou "aussi", etc. Ils marquent des sortes de pauses énonciatives.

Présence de cinq unités de ce type dans cette production : (23), (36), (183), (185), (225).

Remarque : Cette ambiguïté a entraîné chez Maylis la traduction en énoncés par « tu » car elle y a vu des pointages actanciels classiques.

Dans le même genre d'idée, voir l'unité (46) : [ALORS] en standard (gest) a valeur d'une sorte d'impuissance, traduisible en français pas « ça, c'est comme tu veux » (autrement dit, « je ne suis pas concerné »).

- Plusieurs hésitations et réflexions en cours de recette, effort pour expliquer vraiment la recette (le plus exhaustivement possible) = marque d'une volonté de créer une véritable interaction, être le plus naturel possible.
- Il explique méthodiquement tous les ingrédients, puis la marche à suivre, étape après étape.
- dactylo : C.A.K.E. (pourtant facile à signer en TTF, mais il voulait être précis, et ne pas mélanger avec « gâteau » qui a un signe standard) - et pas « olives » ! ; B.I.O. (œufs) ; L.E.V.U.R.E.

- Il labialise beaucoup, presque tous les signes standard importants de la recette (par exemple, le nom des ingrédients).
- Il regarde vers sa gauche, ce qui correspond à l'interlocuteur (ici, nous-même) et lui demande s'il veut qu'il lui explique une recette de cuisine. Il crée donc volontairement une interaction (même dans cette situation de contrôle, donc un peu artificielle) avec un interlocuteur réel, une personne physique, et non avec la caméra.
- Main dominée : même profo 'C' pr (tenir) les différents récipients (pourtant de taille différente) : verre, sachet, saladier, moule.
- Pour l'unité (240) [égaliser avec une cuillère] une justification en faveur du choix du DT (au lieu de TP) est que l'unité précédente comporte un locatif (de TS), qui est ensuite conservé dans l'unité qui suit. Pour l'unité (30), en 00'15, c'est l'unité suivante qui est en TTF et qui contient donc un proforme avec valeur de locatif.

Par ailleurs, l'unité (32) est la reprise de (30) mais avec regard vers l'interlocuteur. Ainsi, le premier DT est classique (esquissé), le second est prescriptif. Vérifier si ce phénomène est une stratégie productive.

00'15			00'17
30	31	32	33
verser (esq)	forme cylindrique (verre mesureur)	verser	quantité voulue
DT	TTF	DT presc	TTF
reg Md. MD : configurations'1' pr verser	reg i.	reg i. MD : configurations'1' pr verser	reg mains
Md : profo 'C' pr locatif saladier	MF moue	Md : profo 'C' pr locatif saladier	

Extrait de la transcription 35: Cuis_Fre, unités 30 à 33

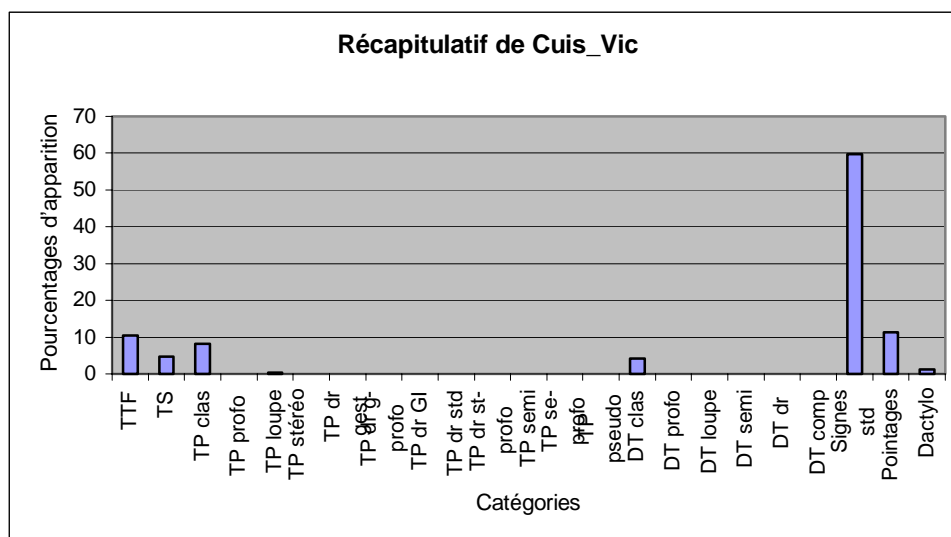
- 00'36 : (63) le signe [BOULANGER] est une variante du signe standard habituel. Ce n'est en effet pas le signe standard du dict d'IVT (p.220, Tome 3).
- Un exemple caractéristique du genre prescriptif. Stratégie : prescrire en standard (167) puis faire l'action en TP (169). Vérifier si ce phénomène est une stratégie productive.

01'57		
167	168	169
JETER	EAU	jeter l'eau (esq)
Std	Std	TP
reg i. Lab	reg i. Lab	reg bas
2M : signe à G	2M : signe à G	2M : à G vers bas

Extrait de la transcription 36: Cuis_Fre, unités 167 à 169

- Les unités (155) et (165) [couper le sachet] sont similaires en tous points excepté un : la première est effectuée avec labialisation, l'autre pas, ce qui nous fait opter pour un signe standard spatialisé dans le premier cas et un DT prescriptif dans le second.

2.3.10 Victor : « omelette marocaine »



Graphique 35: Cuis_Vic

- Longue introduction où il vante la finesse de ce plat méconnu, qui a l'air facile à faire mais qui ne l'est pas, et qu'on prend souvent pour un gâteau. 00'39 : les signes [COMMENT] et [FAIRE] marquent la fin de l'introduction et le début de la recette en elle-même.
- dactylo : M.A.R.O.C.A.I.N.E. ; S.A.F.R.A.N. (2x)
- Il labialise¹⁸ beaucoup plus que dans les récits. (cf. Frédéric mais cpt général des locuteurs dans ce discours).

Séquence "la tranche coupée", exemple de TTF

00'33	00'34	
41	42	43
légèrement ondulé*	couper/tranche*	surface intérieure*
TTF (sur locatif)	TS	TTF
reg MD en profo '5' qui oscille	reg main	reg mains
Md: maintien profo 'C'. Lge ressortie	MF sourire (pas en rôle)	

Extrait de la transcription 37: Cuis_Vic, unités 41 à 43

¹⁸ C'est peut-être l'une des caractéristiques du genre explicatif ?



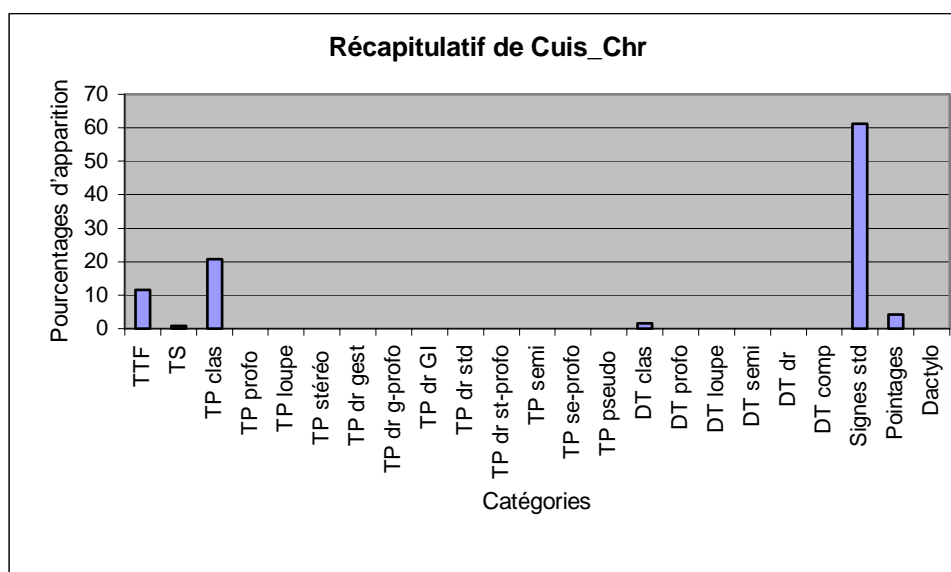
Séquence photos 32 : Cuis_Vic, unités 41 à 43

- 02'00 à 02'02 (unité 175) : Originalité de l'unité de mesure : il indique la quantité d'huile à l'aide de l'auriculaire (sa taille en largeur correspond à ce qu'il faut mettre dans le plat, le volume, donc la hauteur de l'huile dans le récipient).



Photo 12 : Cuis_Vic, unité 175

2.3.11 Christelle : « gâteau aux ananas »



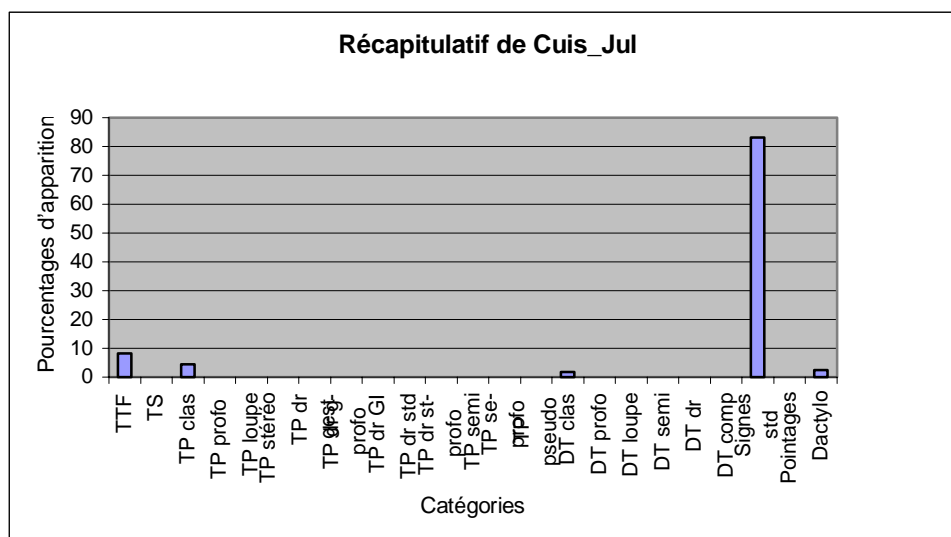
Graphique 36: Cuis_Chr

- Alternance de la main dominante (surtout au début) : parfois la G, parfois la D.
- Ce qui est marquant : peu d'adresses à l'interlocuteur (elles ne sont pas systématiques) - contrairement à Fred - et bcp de prises de rôle, d'investissement corporel général.
- Beaucoup de pauses, entre les ingrédients et entre les étapes de la recette, notées par dix « Positions neutres », mains jointes, regard caméra ou neutre (non comptabilisées dans le décompte des unités). Ceci va avec le fait que ce locuteur signe très calmement.
- Elle regarde souvent la « table » (i.e. en bas, devant elle) où elle a disposé tous les éléments de la recette.
- Le signe standard [ANANAS] est signé toujours accompagné d'une expression faciale souriante, voire espiègle.
- Beaucoup de TTF, et quelques pseudos-TP ? Exemple : 01'33 : « disposer les ananas » en TP ou pseudo-TP (proforme 'bec' pour un objet petit) puis 01'34 : TTF proforme 'C' avec les deux mains pour les objets ronds et fins, ici des tranches d'ananas. Puis 01'35 : TP ? « Les tranches d'ananas sont disposées uniformément sur le gâteau, en rond, puis une au milieu... Qu'est ce que c'est joli ! » ...
- 00'39 : Stratégie pour dire "levure" : association de deux TTF

00'37	00'39	00'40	
<rien>	23	24	25
Position neutre	forme petit rectangle	gonfler	déchirer
(pause)	TTF	TTF	TP
reg bas	reg mains puis caméra	reg caméra et bas gonflement des joues	reg mains MF "pfit". signe avec MD

Extrait de la transcription 38: Cuis_Chr, unités <rien> à 25

2.3.12 Juliette : « champignons à la sauce soja »



Graphique 37: Cuis_Jul

- Le regard ne quitte que très rarement celui de l'interlocuteur (qui est à côté de la caméra)
- Remarque générale : ce locuteur signe si vite et d'une manière si «alerte» que nous avons parfois du mal à distinguer les configurations manuelles de transition (sans sens), d'où quelques hésitations dans la transcriptions. Ex : 00'42 : signe standard [UN, D'ABORD] ou rien ?
- dactylo : S.O.J.A. ; A.I.L.
- On a omis volontairement de transcrire certains gestes coverbaux intermédiaires (gestes parasites) Ex : 01'16 après [LAISSER], pour ne pas surcharger la transcription.
- 01'22-01'23 : TTF « saladier, gamelle » regardé (très bref).
- Noter la spatialisation de certains éléments standard : poêle, etc. Ceci fait partie d'une dynamique d'ensemble de l'utilisation pertinente de l'espace pour les unités hors visée (iconicité imagique et diagrammatique).

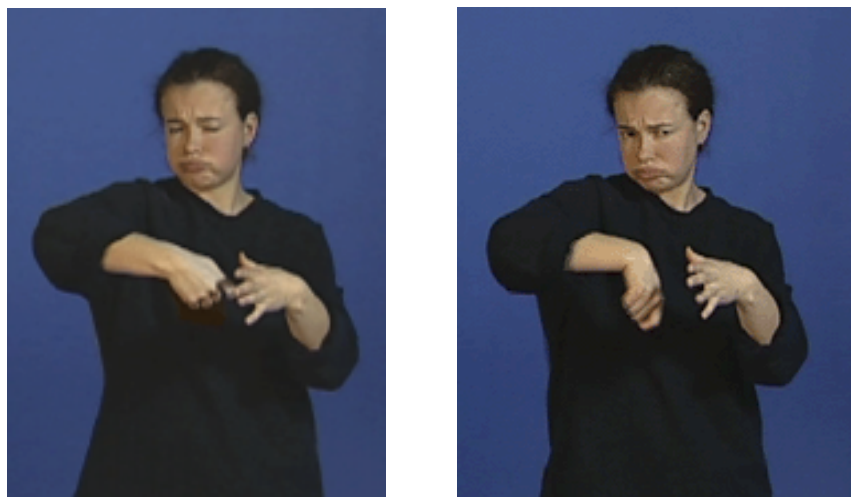
Nous rappelons la différence entre "cinquième" : oscillation de la main, et "cinquièmement" : standard et pointage. Problème : les unités "premièrement, deuxièmement, etc." sont-elles à considérer comme des signes standard ou des pointages ? (Problème différent dans Cuis_Vic où le locuteur décomposait en 2 unités Std+point). Nous les considérons dans Cuis_Jul comme des éléments standardisés, donc codés "Std". (Dans la transcription, Maylis avait codés Std/Point, ce qui est assez exact mais pose le problème de la comptabilisation des unités.)

Les actions

- (01'13) Main dominante : passage d'une configuration proforme à une configuration standard « verser/VERSER » pendant que la main dominée reste en proforme « tenir une casserole par le manche ». Le proforme serait plutôt pour le geste global, avec mouvement assez ample, et la configuration standard serait pour l'action spécifique de « verser en rond, bien répartir ». Remarque : donc le standard peut servir aussi pour exprimer du spécifique.
- De même, Std versus SGI : [MÉLANGER] versus [mélanger]

Globalement, pour la plupart des actions concernant la réalisation du plat (« verser », « mélanger », « poser », etc.), nous avons des difficultés à savoir s'il s'agit d'actions en standard ou en TP prescriptif, en raison de la permanence du regard vers l'interlocuteur, des configurations manuelles, etc. Les résultats chiffrés sont, là plus qu'ailleurs, à considérer avec retenu.

Ces résultats chiffrés nous interrogent : pourcentage très élevé de signes standard, comparé à Cuis_Lau, qui est pourtant plus proche d'un français signé... Ce qui prouve que la présence élevée de signes standard n'est pas un indice suffisant de la variété « français signé » de la LSF.



Séquence photos 33 : Cuis_Jul, unité 129, DT presc mélanger. Début et fin

Début de l'unité 129 : yeux fermés, fin de l'unité : regard vers interlocuteur, donc DT prescriptif.

- (01'13) : passage d'une configuration proforme à une configuration standard « verser/VERSER » par la main dominante. Nous avons d'abord émis une hypothèse pour la question du passage d'un standard à une SGI. Dans les paramètres, il y aurait deux types de configuration : une configuration standard : dire (dans signes standard) et une

configuration en proforme : dire en montrant (dans SGI). Peut-on en dire autant des autres paramètres manuels et non manuels ? Finalement, nous avons interprété ces deux unités comme des TP prescriptifs et nous abandonnons pour le moment cette hypothèse.



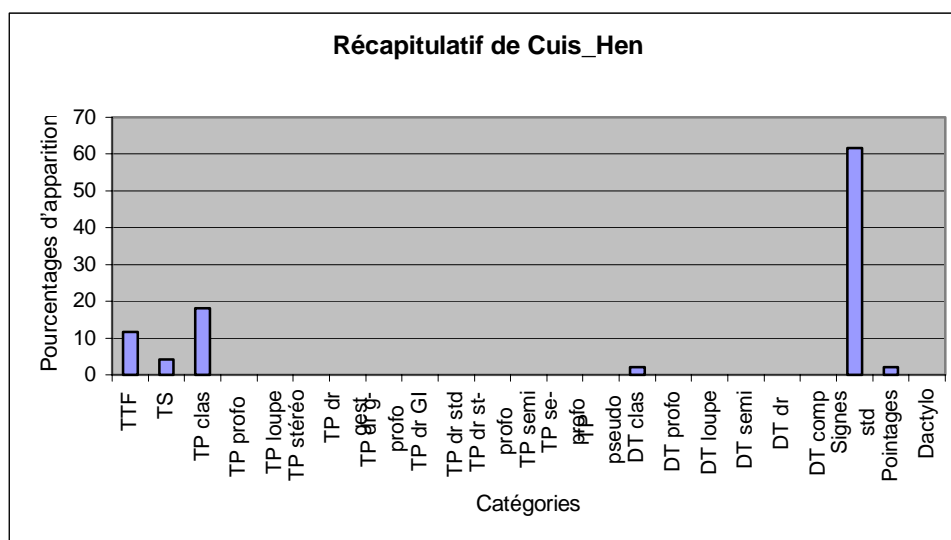
Cuis_Jul 01'13 TP presc verser



Cuis_Jul 01'14 TP presc saucer

Séquence photos 34 : Cuis_Jul, unités 132 et 133

2.3.13 Henri : « boulettes de pommes de terre »



Graphique 38: Cuis_Hen

- Problème pour la traduction : hésitation entre "je" et "on" (ou infinitif) à cause des deux pointages standard [MOI].
- Globalement, les mêmes structures explicatives sont utilisées (récurrence dans l'enchaînement des structures), pour les trois ingrédients principaux (pomme de terre, oignon et ail) :
 - Il introduit l'ingrédient en signe standard.
 - Il le qualifie par un TTF (forme ronde de taille variable).
 - Il exerce une action dessus en TP (la même action de râper).

- Il exprime la conséquence de cette action (l'ingrédient est réduit en morceaux) par un TS.
- Pour bien marquer l'aspect accompli de l'action, le signe standard [FINI] termine chacune d'entre elle.
- De manière générale, il systématise la marque aspectuelle de l'accompli en ajoutant le signe standard [FINI] presque à la fin de chaque procès en TS, TP et TP prescriptif (on compte huit occurrences de [FINI] dans ce discours !).
- Bel exemple de différenciation chose/action avec : nom (chose) en standard, signe labialisé, reg caméra puis passage à l'action correspondante en TP avec reg porté sur l'action (les mains), mimique faciale de déroulement de l'action par la labialisation « chch... ».

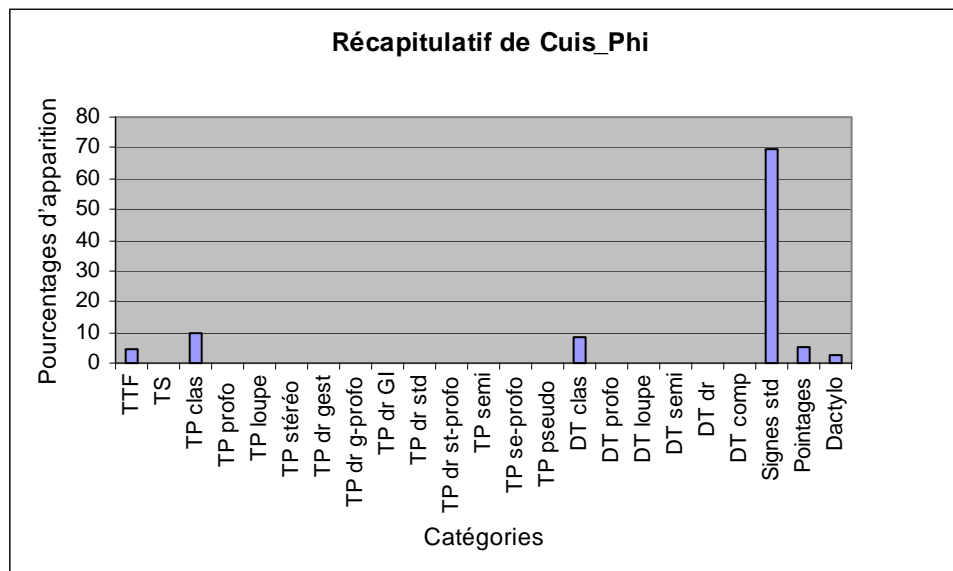
00'55	
59	60
HUILE	verser l'huile
Std	TP
reg caméra	reg mains. lab "chch"
lab	MD : profo 'J' pr verser

Extrait de la transcription 39: Cuis_Hen, unités 59 et 60

- 01'06 : C'est la labialisation qui permet de différencier les signe (69) [CASSEROLE] et (71) [POËLLE], l'ensemble des autres paramètres étant identiques.
- Fait surprenant : autant ce locuteur a produit les deux récits avec peu de TdP (phénomène renforcé par le fait qu'il ne soit pas à l'aise dans le premier récit ?), autant il en produit un certain nombre dans la recette (à comparer avec la moyenne des locuteurs). Nous avons d'ailleurs du mal à en distinguer certains (TP clas, TP presc, etc.), à cause notamment du regard et de la configuration de la main dominante.
- L'unité (93) [AVOIR BON GOÛT] est un signe standard composé, formé des signes [GOUT+ÇA FAIT DU BIEN] (vérification dans le dictionnaire d'IVT, 1997, p.36, Tome 2).

Remarque : le dictionnaire d'IVT (p.21, Tome 2) donne comme signe standard pour [AIL] la dactylogologie A.I.L. Que faire dans la grille de transcription ? Noter dans la catégorie Std ou Dactylo ? (Nous avons noté la catégorie 'Dactylo' pour Cuis_Jul). Il existe cependant un signe standard (couramment utilisé) construit sur une métaphore qui signifie « avoir une haleine très forte », et le locuteur Henri le produit : Cuis_Hen 00'37 : 35.

2.3.14 Philippe : « tomates farcies »



Graphique 39: Cuis_Phi

- Comme pour Cuis_Fre, nous avons noté « reg i. » (interlocuteur) plutôt que « regard vers caméra », car Philippe adopte la même attitude que Frédéric, il demande à l'interlocuteur de ne pas rester près de la caméra mais de se rapprocher de lui, à sa gauche. Il s'adresse ensuite directement à lui.
- On a noté les « Positions neutres » (contrairement à Cuis_Nic ou Cuis_Ant, par ex) car celles-ci étaient clairement marquées et avaient un rôle précis (celui de laisser du temps en cas d'hésitation, de changer de séquences, etc.).
- Nous avons noté plusieurs fois « mimique faciale du perso transféré » sans pouvoir la qualifier précisément, l'important étant de s'avoir qu'il ne s'agit pas de la mimique faciale du locuteur énonciateur (sujet de l'énonciation) mais bien celle du personnage transféré (sujet de l'énoncé). Ceci est l'un des indices qui permettent de distinguer un TdP d'un signe standard.

Plusieurs occurrences d'une même action, pas nécessairement avec la même visée ou le même point de vue (ce qui donne lieu à des différences de catégories)¹⁹.

Nous relevons plusieurs occurrences de l'action « hacher », qu'on peut comparer (voir aussi avec Cuis_Ste) :

¹⁹ Ceci ne constitue pas en soi un problème de linguistique car il est de la plus grande banalité de rencontrer la même structure dans un corpus. C'est la très petite différence structurale entraînant un changement de catégorie qui est intéressant pour le linguiste, et qui passe parfois inaperçue.

- a) soit l'action est considérée dans le cours de son accomplissement, avec regard vers les mains, donc en DT, (78) et (82),
- b) soit avec regard vers les mains puis vers l'interlocuteur, avec une pause puis la poursuite de l'action, donc en DT prescriptif (76),
- c) soit avec regard vers l'interlocuteur seulement, en (90), avec la mimique faciale « très finement » plus accentuée : est-ce toujours un DT presc ou un TS qui marquerait l'accomplissement de l'action « finement haché » ? Nous avons opté pour la première interprétation, mais avec quelques réserves.

Question de la décomposition des SGI en une ou plusieurs unités

Réflexion à partir de plusieurs exemples dans ce discours.

- (121) et (122) : nécessité de découper en 2 unités, car pause après la 1ère fois et chgt de mimique faciale.

	01'34	01'35
120	121	122
TOMATE	vider tomate	vider toutes les tomates
Std	DT presc	DT presc
reg i. Lab	reg mains (centre) puis i. MF effort	reg mains puis i. MF petit effort
signe à G	Md : profo 'C' pr locatif	2M : centre et cercle

Extrait de la transcription 40: Cuis_Phi, unités 120 à 122

- Analyse d'une courte séquence :

01'41		
127	128	129
forme ronde (farce)	farcir les tomates (x4)	tasser
TTF	DT presc	DT clas
reg i.	reg mains puis i. à la fin. Md : à la fin	reg mains (signe à D)
	mvt répétés de G vers D (où est situé le plat)	MF du perso

Extrait de la transcription 41: Cuis_Phi, unités 127 à 129

Cette séquence pose plusieurs problèmes :

1^{er} problème : Pour (128), nous avons décidé de regrouper cette structure en une seule unité mais nous aurions pu décomposer davantage²⁰. Nous considérons qu'il s'agit de la répétition du mouvement de la même unité structurale et sémantique.

2^{ème} problème : Comment catégoriser (128) et (129) ? Nous optons finalement pour DT presc en (128) car reg i. à la fin et Main dominée en locatif et DT clas en (129) car reg slt les mains.

²⁰ Notre collaboratrice Maylis avait décomposé cette action en huit unités : « prendre de la farce » puis « farcir une tomate », les quatre fois que le locuteur a répété l'action.

- Décision inverse de la précédente : nous avons scindé cette structure en deux unités car il s'agit ici de deux unités structurales (et sémantiques) distinctes : d'abord un TP (action de prendre) puis un DT (action de poser). En revanche, là encore, pour (138), nous n'avons pas décomposé les quatre répétitions de mouvement qui indiquent que l'action est effectuée sur toutes les tomates.

01'49	01'50
137	138
prendre les dessus de tomates	les poser sur les tomates (x4)
TP	DT presc
reg mains (à G)	reg mains puis i. à la fin.)
MF du perso	MF du perso. Mvt répétés à D

Extrait de la transcription 42: Cuis_Phi, unités 137 à 138

- Même problème mais avec un signe standard :

01'52
141
ENFOURNER
Std (spatialisé)
reg mains (à D) puis i. puis à G
lab. Mvt de D (= plat) à G (= four)

Extrait de la transcription 43: Cuis_Phi, unité 141

Notre collaboratrice sourde avait décomposé cette occurrence en deux unités : [enfourner (TP) + FOUR (Std)] ce qui est pertinent du point de vue de l'orientation de regard et des mains (2 espaces : à droite au début, vers la gauche à la fin) mais pas du point de vue de la fonction de chacune des mains, qui sont, depuis le début de l'unité, en standard. Le fait d'exécuter ce signe spatialisé et avec un mouvement ample fait passer le substantif [FOUR] à l'action [ENFOURNER].

2.4 Conclusion sur les Recettes de Cuisine

Pour l'analyse des productions individuelles des recettes de cuisine, nos trois principales difficultés d'interprétation ont été les suivantes :

- TP versus TP presc
- TP (presc) versus DT (presc)
- TP presc versus Std

Pour des exemples détaillés avec illustrations, se reporter à l'analyse de chaque production.

A. TP clas versus TP clas presc

Il a parfois été difficile de trancher entre un TP classique à fonction spécifique et un TP classique à fonction prescriptive. Dès le moment que cette deuxième fonction du TP classique a été mise en évidence pour le genre explicatif/prescriptif, nous nous sommes demandée si nous n'allions trouver que celle-ci dans le corpus des recettes. La réponse était bien-sûr négative, le locuteur ayant toujours le choix, quelque soit le genre discursif, d'activer une fonction plutôt qu'une autre (comme en témoigne le locuteur Nasreddine qui, en choisissant un style presque exclusivement narratif, à tendance humoristique, s'éloigne de l'intention prescriptive).

La règle principale peut être énoncée de cette manière :

Dans un TP classique à fonction spécifique, le regard ne croise jamais celui de l'interlocuteur.

Dans un TP classique à fonction prescriptive, le regard est clairement et intentionnellement orienté vers l'interlocuteur (pendant tout ou partie du transfert), dans le but de lui montrer comment il faut faire.

Cependant, dans le corpus, certaines structures restent ambiguës. C'est là qu'il faut faire intervenir les visées et se demander quelle est la visée du locuteur.

- (1) Dire en montrant ?
- (2) Dire seulement ?
- (3) Montrer en expliquant ? etc. ?

La visée agit alors comme une « super-contrainte », qui outrepassse la contrainte articulatoire et la contrainte du maintien de l'iconicité.

Cas de deux exemples à opposer dans Cuis_Fre :

00'18		00'20
35		38
faire un puit		faire un puit
TP presc		TP
reg mains puis i. (fin) MF normalité. 2M : profo 'main plate'		reg mains MF normalité. 2M : profo 'main plate'

Extrait de la transcription 44 : Cuis_Fre, unités 35 et 38

B. TP (presc) versus DT (presc)

Savoir si beaucoup des SGI en rôle sont des TP ou des DT, à cause de la main dominée, en profo 'C' : s'agit-il de l'action du locuteur en rôle en train de tenir un récipient (verre, saladier, etc.) ou du locatif, nécessaire pour l'action en question (mélanger, verser, etc.)²¹? Dans ce cas, c'est l'action elle-même qui nécessite un support. Deux exemples dans Cuis_Fre :

²¹ Cf. exemple de Cuxac (2000) : le locatif en proforme 'main plate' de la Md pour servir de support à l'ouverture d'une porte...

02'12
191
mélanger*
DT presc
reg mains et i. MF effort
Md: profo 'C' pr locatif

Extrait de la transcription 45: Cuis_Fre, unité 191



Séquence photos 35 : Cuis_Fre, unité 191 et Cuis_Jul, unité 129

Cet autre exemple peut nous aider à trancher en faveur de l'interprétation « DT plutôt que TP ».

Ici, la main dominée ne peut être qu'un locatif (pas action de tenir), c'est le support (table, plateau, ...) sur lequel se fait l'action de couper. Donc plutôt un DT...

02'18
199
couper en petits morceaux*
DT presc
reg i., yeux plissés. MF intensifieur : "très petit"
Md: profo 'main plate' pr locatif

Extrait de la transcription 46 : Cuis_Fre, unité 199



Photo 13 : Cuis_Fre, unité 199

Enfin, un dernier exemple pour nous aider à trancher en faveur de cette interprétation :

Cuis_Nic 00'15 à 00'21 (unités 17 à 28 = 12 unités) : Long maintien de la main dominée en profo 'C'. Trois arguments sont plutôt en faveur de l'hypothèse de la main dominante avec fonction de locatif, donc d'un DT pour la structure complète :

a) Cette séquence est composée des SGI en rôle et des signes standard. Or il semble plus envisageable, du point de vue des visées, de conserver l'une des mains en locatif stable pendant un signe standard (nous en avons d'ailleurs beaucoup d'exemples), plutôt que de conserver par l'un des paramètres corporels une partie du rôle en TP (tenir un objet)...

b) (indice extralinguistique) Dans la vie courante (réfèrent), on ne tient pas à pleine main une cocotte minute car on risque de se brûler (la cocotte est tenue par la poignée, ce que ne fait pas le locuteur). Ainsi, le locuteur figurerait plutôt ici le locatif de l'objet « cocotte » dont le maintien est nécessaire à la réalisation d'actions telles que « verser (dans quelque chose) », « ajouter », « remuer », etc.

c) (indice linguistique) Les unités effectuées avant (le contexte gauche) une unité problématique peuvent aider à déterminer sa catégorie. Ex : un TTF avant l'unité problématique est un indice que celle-ci est plutôt un DT (car il y a maintien du TTF en locatif par l'une des mains).

00'15		00'18	00'19
17	18	23	25
remuer*	EAU*	visser (cocotte)*	tourner (sifflet)*
DT	Std	DT presc	TS
reg bas (cocotte)	reg caméra. Lab	reg seulement caméra	reg caméra. Lab: "pff"
Md: profo 'C' en locatif	Md: maintien profo	Md: maintien profo	Md: maintien profo

Extrait de la transcription 47: Cuis_Nic, unités 17 et 18 ; 23 ; 25



Séquence photos 36 : (1) Cuis_Nic, unités 17 et 18



Séquence photos 37 : (2) Cuis_Nic, unités 23 et 25

C. TP presc versus Std

Savoir si certaines unités sont des TP presc ou des Std (ou des Semi-TP ?), à cause de la main dominante, soit en configuration 'C' dans un rapport de ressemblance plus étroit avec l'action (et l'objet) de référence (dans ce cas, nous notons plutôt TP presc), soit en configuration '1' dans un rapport plus éloigné, plus stylisé avec l'action de référence (l'idée de verser est figurée par le pouce en tant que super-indice). Deux exemples à opposer dans Cuis_Fre : l'unité (138) est identique à (126) mais avec plus d'investissement corporel (...).

01'24	01'32
126	138
verser*	verser
DT	DT
reg Md: profo 'C' pr locatif	reg i et Md : profo 'C' pr locatif
MD: configurations'1' pr verser	MD: configurations'1' pr verser. Tête abaissée

Extrait de la transcription 48: Cuis_Fre, unités 126 et 138



Photo 14 : Cuis_Fre, unités 126 et 132

Conclusion : Ainsi, ce genre prescriptif, en nous posant de nouveaux problèmes linguistiques (grâce au corpus, confrontation directe aux faits de langue), a permis d'élargir notre conception des transferts de personne à fonction spécifique.

3 Conclusion de l'analyse par production : liste des stratégies

Nous espérons avoir donné une vue à la fois analytique et synthétique des données. L'analyse des données a permis d'éclaircir un certain nombre de points sur le fonctionnement de la LSF et de valider nos hypothèses. Nous résumons ces points par une liste de stratégies utilisées par les locuteurs.

1. *Prescrire en standard puis faire l'action en TP.*

Ex : Cuis_Fre : (167) et (169)

2. *Commencer l'énoncé par un TP ou DT classique et enchaîner par un TP ou DT prescriptif (c'est-à-dire avec regard vers l'interlocuteur).*

Ex : Cuis_Fre : (30) et (32)

3. *Pour exprimer une entité sans signe standard (par exemple, s'il n'existe pas dans la LSF en question), accumuler deux ou plusieurs TTF (d'après Cuxac 2000, au moins trois TTF doivent se suivre).*

Ex : Cuis_Chr 00'39, pour dire "levure" (en revanche, Frédéric choisit de l'épeler).

4. *Pour introduire ou réintroduire une entité de manière économique, on utilise un TP profo (reprise en proforme de la configuration du signe standard correspondant à l'entité). Ceci permet d'utiliser une seule unité au lieu de deux (Std suivi de TP classique, en général).*

Ex : Chev1_Fre, Jos, Jul, etc.

5. *Pour rendre un passage humoristique, personnifier les entités non animées par des TdP.*

Ex : Cuis_Nas

6. *Ensuite, faire dialoguer les entités transférées entre elles (entités animées et non animées).*

Ex : Cuis_Nas. Question : Peut-on se passer des transferts de personne pour exprimer l'humour ?

A cela s'ajoutent les deux stratégies de spatialisation des récits qui sont développées dans le chapitre suivant (chapitre 5).

CHAPITRE 5 ANALYSE PAR GENRE DISCURSIF

1 Introduction

Nous souhaitons à présent donner une vue d'ensemble du corpus étudié. Pour cela, nous avons regroupé nos remarques et analyses par genre discursif et par thèmes de recherche.

Concernant la comparaison au sein du genre narratif, le but est de distinguer les tendances dues au genre narratif en général de celles dues à un récit particulier. Nous comparons ensuite les genres narratif et prescriptif en ce qui concerne la répartition et les proportions des catégories de la langue.

La présente analyse vise à présenter des résultats bruts¹ – qui, nous l'espérons, « parleront d'eux-mêmes » dans une certaine mesure – dans le but d'ouvrir la voie à des recherches quantitatives qui viendront confirmer, infirmer ou nuancer ce travail.

En effet, nous avons entrepris cet important recueil de données quantitatives afin de poursuivre nos recherches au-delà de ce travail. Nous n'avons pas appliqué de règles statistiques à ces données car nous ne maîtrisons pas suffisamment l'outil pour le moment. De plus, nous nous sommes interrogée sur la pertinence du recours aux statistiques dans le contexte où se situe notre recherche. N'ayant pas de modèle théorique quantitatif à contredire dans la littérature, l'usage des statistiques relève alors d'une véritable construction de modèle, donc une étude à part entière.

Ainsi, dans ce chapitre, de même que dans le précédent (Analyse par production) nous nous limitons à présenter les proportions des catégories par genre discursif, en donnant les pourcentages par locuteur, ainsi que les pourcentages moyens, minimaux et maximaux.

1 Durées des discours et des unités

La durée totale des trente-neuf productions étudiées est de 3917 secondes soit 65min17sec soit 1h05min17sec.

¹ Les grilles des résultats bruts (effectifs et pourcentages) se trouvent dans l'Annexe 1.

1.1 Récit du Cheval 1

Prénom	Durée (en mn)	Durée (en sec)	TOTAL unités	Tri crois. Durée moy (sec)
Henri	0'50	50	74	0,68
Khadra	0'50	50	71	0,70
Frédéric	1'40	100	141	0,71
Stéphanie	3'30	210	285	0,74
Victor	1'01	61	79	0,77
Philippe	2'04	124	153	0,81
Laurent	0'50	50	62	0,81
Juliette	1'02	62	74	0,84
Josette	0'43	43	51	0,84
Nicolas	0'51	51	54	0,94
Nasreddine	2'30	150	155	0,97
Anthony	2'30	150	138	1,09
Christelle	1'02	62	47	1,32
TOTAL :	19,4	1163	1384	0,86
MOYENNE :	1'29	89,5	106,5	0,86

Tableau 1 : Tri croissant de la durée moyenne d'une unité pour le *Cheval 1*

La durée moyenne² de ce récit est de 1'29 minutes. Le récit le plus long dure 3'30 minutes, le plus court dure 0'43 minute. Pour ce récit du *Cheval 1*, les locuteurs produisent entre 51 et 285 unités, la moyenne étant de 106,5 unités par locuteur.

Les locuteurs mettent entre 0,68 et 1,32 secondes pour effectuer une unité, la durée moyenne d'une unité pour ce groupe étant de 0,86 seconde. Quatre locuteurs ont un score égal ou très proche de la moyenne. Nous ne nous attendions pas à ce que Juliette (locuteur 11) se situe dans la moyenne de durée d'une unité car, à "œil nu", elle semble signer très vite (elle est d'ailleurs connue pour cela dans la communauté sourde). Mais là encore, il faut nuancer, car un signe standard est plus rapide à produire qu'une SGI, or le locuteur le plus rapide (Henri) produit un pourcentage élevé de signes standard. A l'inverse, le locuteur le moins rapide (Christelle) produit un pourcentage élevé de SGI, ce qui est cohérent. Donc ces résultats sont des indications, qu'il faudrait affiner.

² Le résultat de la durée moyenne d'une unité peut être légèrement biaisé si le locuteur fait beaucoup de pauses ou d'hésitations car celles-ci ne sont pas prises en compte dans la numérotation. Ex : la production Cuis_Chr dans laquelle sont recensées dix positions neutres.

1.2 Récit des Oiseaux

Prénom	Durée (en mn)	Durée (en sec)	TOTAL unités	Tri crois. Durée moy (sec)
Khadra	0'57	57	96	0,59
Henri	0'45	45	64	0,70
Juliette	0'39	39	55	0,71
Laurent	0'58	58	78	0,74
Stéphanie	2'10	130	164	0,79
Frédéric	1'15	75	92	0,82
Philippe	1'06	66	79	0,84
Victor	0'59	59	69	0,86
Josette	0'49	49	56	0,88
Anthony	2'12	132	139	0,95
Nicolas	0'49	49	51	0,96
Christelle	0'37	37	37	1,00
Nasréddine	1'45	105	104	1,01
TOTAL :	15,0	901	1084	0,83
MOYENNE :	01'09	69	83	0,83

Tableau 2: Tri croissant de la durée moyenne d'une unité pour les *Oiseaux*

La durée moyenne de ce récit est de 1'09 minutes. Le récit le plus long dure 2'12 minutes, le plus court dure 0'37 minute. Les locuteurs produisent entre 37 et 139 unités pour ce récit, la moyenne étant de 83 unités par locuteur.

Les locuteurs mettent entre 0,59 et 1,01 secondes pour effectuer une unité, la durée moyenne d'une unité étant de 0,83 seconde, ce qui est légèrement plus rapide que pour le premier récit.

Le résultat concernant la durée moyenne d'une unité chez Henri est confirmé par ce deuxième récit (64 unités en 45 secondes soit 0,70 seconde en moyenne). De même, Khadra qui était la 2ème personne la plus rapide dans le premier récit est la plus rapide dans celui-là (96 unités en 57 secondes soit 0,59 seconde par unité en moyenne). De même encore, Christelle qui était la personne la moins rapide dans le premier récit est ici la deuxième moins rapide, après Nasréddine (il produit 104 unités en 105 secondes soit 1,01 secondes par unité en moyenne). Ainsi, dans les extrêmes, les locuteurs adoptent à peu près le même rythme dans les deux récits.

1.3 Recettes de Cuisine

Prénom	Durée (en mn)	Durée (en sec)	TOTAL unités	Tri crois. Durée moy (sec)
Jul	01'30	90	160	0,56
Lau	01'01	61	107	0,57
Kha	00'44	44	76	0,58
Fre	03'05	185	264	0,70
Vic	03'01	181	258	0,70
Nic	01'20	80	111	0,72
Ant	02'18	138	187	0,74
Ste	02'41	161	215	0,75
Phi	02'00	120	155	0,77
Hen	01'13	73	94	0,78
Nas	05'56	356	429	0,83
Jos	03'56	236	284	0,83
Chr	02'08	128	121	1,06
TOTAL :	30,9	1853	2461	0,74
MOYENNE :	02'23	142,5	189,3	0,74

Tableau 3: Tri croissant de la durée moyenne d'une unité pour les *Recettes de Cuisine*

La durée moyenne de ce discours explicatif est de 2'23 minutes, ce qui est bien plus long que la durée moyenne des récits. Le discours le plus long dure 5'56 minutes, le plus court dure 0'44 minute.

Ainsi, la durée la plus courte d'une production est quasiment similaire pour les trois discours. En revanche, la durée la plus longue des *Recettes de Cuisine* est deux fois supérieure à la durée moyenne des récits.

Dans cette production, les locuteurs produisent entre 76 et 429 unités, la moyenne étant de 189,3 unités par locuteur, ce qui est quantitativement beaucoup plus important que dans les deux récits.

Les locuteurs mettent entre 0,56 et 1,06 secondes pour effectuer une unité, ce qui est assez proche de l'amplitude de la durée d'une unité dans les deux récits, mais les résultats se répartissent différemment car la durée moyenne d'une unité est ici de 0,74 seconde, ce qui est plus rapide que dans les deux récits. Ce résultat était prévisible puisque ce discours est caractérisé par une proportion très importante de signes standard, unités plus rapides à effectuer que les SGI.

Au niveau individuel, Khadra est ici la troisième personne la plus rapide, après Juliette et Laurent. Henri, en revanche, est en dixième position (donc parmi les moins rapides), ce qui peut s'expliquer par le fait qu'il produit dans la *Recette* un pourcentage important d'unités avec visée illustrative, et au contraire assez peu dans les deux récits. (A noter : Henri occupe les mêmes rangs dans la durée moyenne d'une unité et dans les graphiques de répartition par

visées, dans les trois discours !). Christelle³ est là encore la personne la moins rapide (alors que son pourcentage d'unités avec visée n'est pas important (34,7%), contrairement à Nasreddine qui est ici en troisième position...)

Ces résultats suggèrent l'existence d'une relation (qu'il faudrait valider par un calcul de corrélations) d'une part, entre la rapidité moyenne des unités et le pourcentage élevé de signes standard dans une production, d'autre part, entre les productions et les stratégies (styles) globales.

2 Nombre de catégories utilisées par chaque locuteur dans les trois discours

2.1 Récit du Cheval1

Locuteurs	Catégories utilisées	Catégories non utilisées	Total
Lau	9	14	23
Kha	10	13	23
Jos	11	12	23
Chr	11	12	23
Hen	11	12	23
Nic	12	11	23
Vic	12	11	23
Jul	12	11	23
Fre	13	10	23
Ant	14	9	23
Phi	14	9	23
Nas	15	8	23
Ste	19	4	23
MOYENNE	12,5	10,5	23

Tableau 4 : Tri croissant du nombre de catégories par locuteur, le *Cheval 1*

Le plus grand nombre de catégories utilisées par un locuteur est 19 (sur 23 recensées), le moins grand nombre est 9. C'est Ste qui utilise le plus grand nombre de catégories différentes, et Lau, le moins grand nombre. La moyenne est de 12,5 catégories utilisées par locuteur et par production.

³ Mais, encore une fois, résultat à nuancer car ce locuteur fait de longues pauses (non comptabilisées), ce qui augmente la durée moyenne d'une unité.

2.2 Récit des Oiseaux

Locuteurs	Catégories utilisées	Catégories non utilisées	Total
Hen	7	16	23
Nic	9	14	23
Jos	10	13	23
Lau	10	13	23
Kha	11	12	23
Chr	11	12	23
Nas	12	11	23
Phi	12	11	23
Fre	13	10	23
Vic	13	10	23
Jul	13	10	23
Ant	15	8	23
Ste	17	6	23
MOYENNE	11,8	11,2	23

Tableau 5 : Tri croissant du nombre de catégories par locuteur, les *Oiseaux*

Le plus grand nombre de catégories utilisées par un locuteur est 17, le moins grand nombre est 7. Comme dans le premier récit, c'est Ste qui utilise le plus grand nombre de catégories différentes, et c'est Henri qui en utilise le moins grand nombre. La moyenne par locuteur et par production est légèrement inférieure à celle du premier récit : 11,8 contre 12,5 catégories utilisées.

Conclusion : Les résultats sont notablement similaires entre les deux récits (même si les locuteurs se répartissent différemment, hormis Stéphanie).

Les locuteurs utilisent le large panel de SGI à leur disposition, les catégories les plus couramment utilisées étant : Std, TP clas, TP dr std, Point (pas SGI), DT.

2.3 Recettes de Cuisine

Locuteurs	Catégories utilisées	Catégories non utilisées	Total
Jul	5	18	23
Kha	6	17	23
Lau	6	17	23
Chr	6	17	23
Hen	6	17	23
Phi	6	17	23
Ant	7	16	23
Ste	8	15	23
Nic	8	15	23
Fre	8	15	23
Vic	8	15	23
Jos	11	12	23
Nas	13	10	23
MOYENNE	7,5	15,5	23

Tableau 6 : Tri croissant du nombre de catégories par locuteur, les *Recettes de Cuisine*

Le plus grand nombre de catégories utilisées par un locuteur est 13, le moins grand nombre est 5. C'est Nasreddine qui utilise le plus grand nombre de catégories différentes, et Juliette, le moins grand nombre. La moyenne est de 7,5 catégories utilisées par locuteur et par production.

Conclusion : Nous observons une utilisation beaucoup moins variée des catégories dans les *Recettes de Cuisine* que dans les récits. Les catégories les plus utilisées sont : Std (de loin), puis TP clas, TTF, Point, DT clas. Nous constatons donc un resserrement sur les catégories les plus courantes de la LSF dans ce genre prescriptif, les signes standard étant la base quantitative incontestable.

2.4 Synthèse

Dans ces trois discours, malgré les différences de genre, les catégories utilisées en plus grand nombre sont : Std, TP clas, TP dr std, ... Nous pouvons émettre l'hypothèse que ce sont ces catégories qui sont le plus utilisées dans des discours de genres variés en LSF.

L'analyse des autres genres discursifs du corpus LS-COLIN devrait permettre d'apporter des éléments de réponse. Il faudra ensuite constituer un corpus de taille identique mais, cette fois, avec de véritables interactions.

3 Tris croissants bruts des catégories

3.1 Récit du Cheval 1

La catégorie Signes Std est la catégorie au pourcentage le plus élevé pour 5 locuteurs sur 13 (entre 30,4% et 39,3%). La catégorie TP classique est la catégorie au pourcentage le plus élevé également pour 5 locuteurs sur 13 (entre 25,2% et 43,8%). Ces deux catégories ont un pourcentage identique le plus élevé (31%) pour un locuteur. La troisième catégorie au pourcentage le plus élevé est TP dr std pour 3 locuteurs (30,2% et 30,5% et 24,5% - à égalité avec les TP clas pr Nas).

Ainsi, malgré l'éclatement des catégories (surtout sous visée illustrative et en particulier pour les catégories avec prise de rôle), les 2 catégories Std et TP clas ont le pourcentage le plus élevé dans une écrasante majorité (11 cas sur 13).

Les pourcentages les plus élevés pour chaque production sont situés entre 24,5% et 44,7%.

3.2 Récit des Oiseaux

La catégorie Signes Std est la catégorie au pourcentage le plus élevé pour 7 locuteurs sur 13 (entre 28% et 59,4%). C'est la deuxième catégorie au pourcentage le plus élevé pour 4 locuteurs et la troisième catégorie pour 2 locuteurs. La catégorie TP clas est la catégorie au pourcentage le plus élevé seulement pour 2 locuteurs (entre 25,2% et 43,8%). C'est la deuxième catégorie au pourcentage le plus élevé pour 7 locuteurs (6 fois en deuxième position après les signes standard et une fois après les TS). C'est la troisième catégorie pour 3 locuteurs. Enfin, la catégorie n'est même pas présente chez un locuteur (exceptionnel dans un récit). La catégorie TP dr std est la catégorie au pourcentage le plus élevé pour un locuteur (35,4%). Enfin, et c'est ce qui est remarquable dans ce récit, la catégorie TS est la catégorie au pourcentage le plus élevé pour 3 locuteurs (entre 40,5% et 29,4%), ceux-là même qui utilisent massivement le point de vue externe, visible par la stratégie spatiale du maintien du locatif arbre par la main dominée.

Les pourcentages les plus élevés pour chaque production sont situés entre 22,3% (très proche du premier récit) et 59,4% (bien supérieur au premier récit).

3.3 Recettes de Cuisine

La catégorie Signes Std est la catégorie au pourcentage le plus élevé pour 12 locuteurs sur 13 (entre 54% et 83,1%). La catégorie TP clas est la catégorie au pourcentage le plus élevé pour un seul locuteur, la deuxième catégorie pour 8 locuteurs, la troisième catégorie pour 3 locuteurs et la quatrième pour un locuteur. Les catégories DT clas et Pointages sont les deuxièmes catégories les plus utilisées pour deux locuteurs. La catégorie TTF est la deuxième catégorie la plus utilisée pour deux locuteurs mais la troisième pour six locuteurs.

Les pourcentages les plus élevés pour chaque production sont situés entre 32,6% et 83,1%.

Là encore, le minimum est assez proche de celui des deux récits, mais le maximum - qui concerne la catégorie Signes Std - est presque le double de celui du *Chevall* et beaucoup plus que celui des *Oiseaux*.

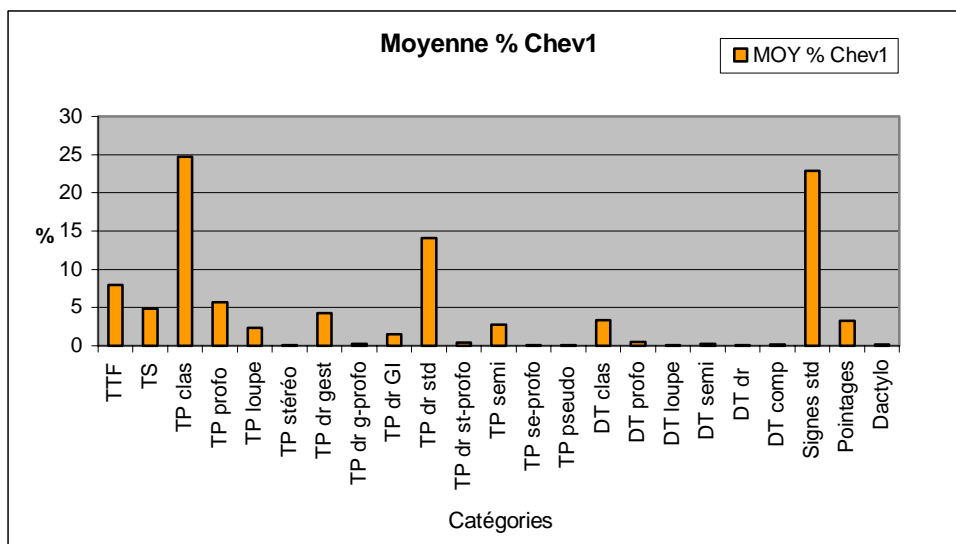
4 Proposition de discours types

Nous avons effectué la moyenne de chaque catégorie pour tous les locuteurs et par discours, de manière à avoir une sorte de prédiction/visualisation d'un discours type virtuel. Les graphiques sont réalisés à partir des données brutes ci-dessous, dans le but de donner une représentation des discours types. Les commentaires par discours suivent chaque graphique.

Catégories	MOY % Chev1	MOY % Ois	MOY % Cuis
TTF	8,0	8,8	9,6
TS	4,8	13,2	1,9
TP clas	24,7	17,4	13,1
TP profo	5,7	4,5	0,0
TP loupe	2,3	1,2	0,0
TP stéréo	0,1	1,0	0,4
TP dr gest	4,2	1,0	0,3
TP dr g-profo	0,3	0,1	0,0
TP dr GI	1,5	0,4	0,0
TP dr std	14,1	8,8	1,5
TP dr st-profo	0,4	0,1	0,0
TP semi	2,8	2,4	0,2
TP se-profo	0,1	0,3	0,0
TP pseudo	0,1	0,1	0,0
DT clas	3,4	1,9	6,2
DT profo	0,5	1,1	0,0
DT loupe	0,1	0,7	0,0
DT semi	0,3	0,9	0,0
DT dr	0,1	0,1	0,1
DT comp	0,2	0,5	0,1
Signes std	22,8	30,8	61,4
Pointages	3,3	4,6	4,2
Dactylo	0,1	0,0	1,0
Total unités	100,0	100,0	100,0

Tableau 7 : Données brutes de la moyenne des catégories par discours

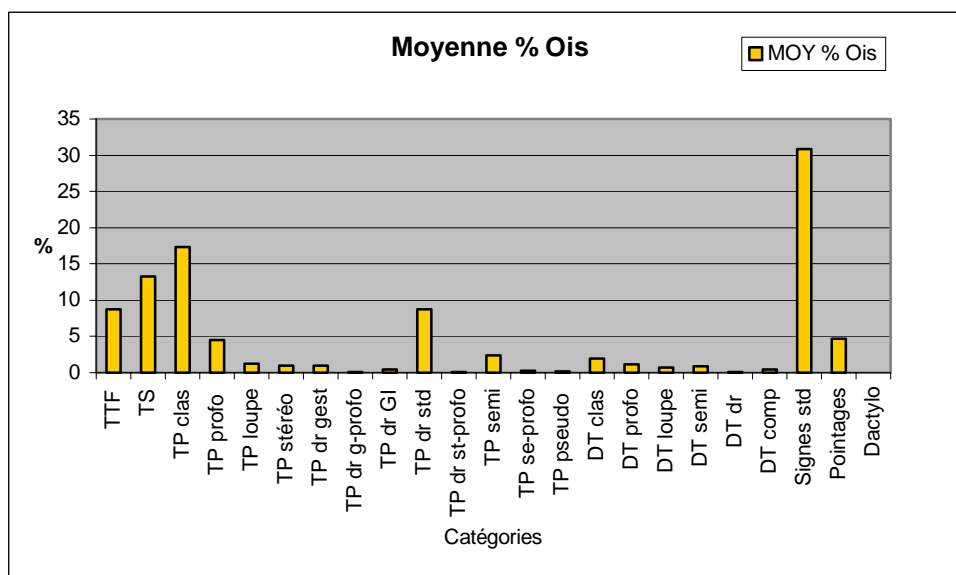
4.1 Récit du Cheval 1

Graphique 1 : Discours type du *Chevall*

Ce qui caractérise ce "récit type" du *Chevall* est la variété des catégories utilisées, avec un équilibre entre les nombreuses SGI et les signes standard, les deux catégories dominantes étant Std et TP clas, suivi de TP dr std. Les TTF sont en quatrième position. Ensuite, un

groupe de sept catégories a une moyenne comprise entre 2,3% et 5,7% : TS, TP profo, TP loupe, TP dr gest, TP semi, DT clas pour les unités avec visée, et, pour les unités hors visée : Pointages. Le groupe le plus important de catégories (douze, soit plus de la moitié des catégories) a une moyenne proche de zéro (entre 0,1% et 1,5%) : TP stéréo, DT profo, etc. Notons cependant qu'aucune catégorie n'a une moyenne de zéro. Autrement dit, toutes les catégories ont été utilisées au moins une fois par un locuteur.

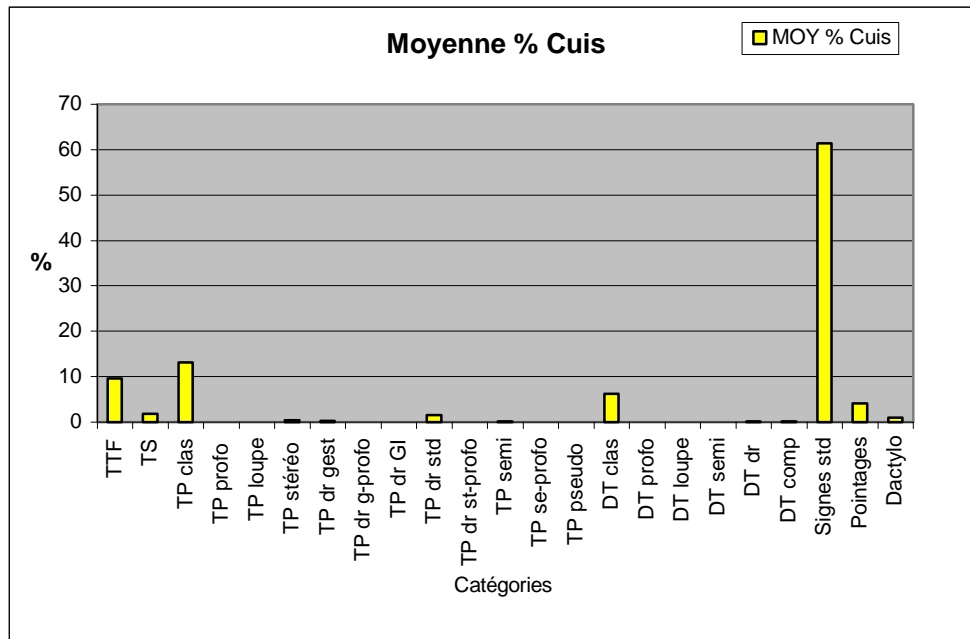
4.2 Récit des Oiseaux



Graphique 2 : Discours type des *Oiseaux*

Ce qui caractérise ce "récit type" des *Oiseaux* est la forte proportion de Std (30,8%) et la relative homogénéité dans l'utilisation des SGI classiques : (dans l'ordre décroissant) TP clas, TS et TTF, suivi en quatrième position par les TP dr std. A noter également le pourcentage assez important de pointages (4,6%), le plus élevé des trois discours (surprenant pour les Recettes, où la spatialisation diagrammatique est pourtant majeure). Comme pour le récit du Chevall, le groupe le plus important, composé de quinze catégories (soit deux tiers des catégories), a une moyenne proche de zéro (entre 0,1% et 2,4%) : TP loupe, TP stéréo, TP semi, l'ensemble des DT, etc. Cependant, la catégorie TP stéréotype est plus utilisée que dans le premier récit (1% contre 0,1% dans le Chevall), car presque tous les locuteurs emploient au moins une fois le TP stéréotype courant « se lécher les babines ». Enfin, seule la catégorie Dactylo a une moyenne de zéro, donc la dactylographie n'est pas utilisée par les locuteurs dans ce récit.

4.3 Recettes de Cuisine



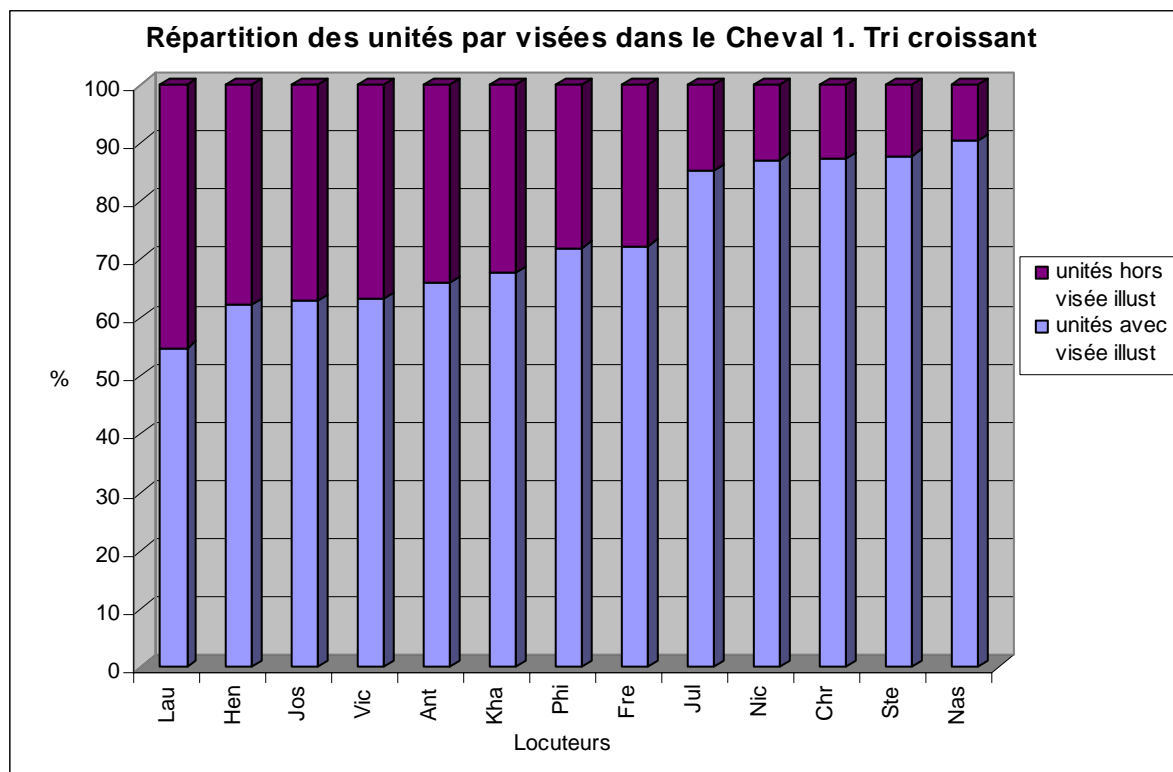
Graphique 3 : Discours type de la *Recette de Cuisine*

Ce qui caractérise ce "discours type" de la *Recette de Cuisine* est la proportion écrasante de signes standard (61,4%) et le resserrement des catégories. En effet, les seules catégories utilisées, outre les signes standard, sont les SGI les plus classiques en LSF, à savoir (dans l'ordre décroissant) : TP clas, TTF, DT clas, qui représentent quand même à eux trois 28,9% des unités de ce genre prescriptif, et enfin la catégorie Pointages (4,2%). Un groupe de huit catégories a une moyenne proche de zéro (entre 0,1% et 1,9%) : TS, TP dr std, Dactylo, etc. Enfin, un groupe de dix catégories a une moyenne de zéro. Autrement dit, près d'un tiers des catégories (toutes des SGI) n'est pas utilisé dans ce discours.

Ainsi, même si ce genre prescriptif est caractérisé par une très forte proportion de signes standard et un resserrement autour des SGI les plus classiques, celles-ci représentent néanmoins une part non négligeable des unités (28,9%, soit près d'un tiers du total des unités). Donc les SGI sont significativement présentes dans ce discours non narratif, en particulier les TP clas à fonctionnalité prescriptive, pour montrer l'action à effectuer, et les TTF, pour décrire les objets (récipients, ingrédients, ...).

5 Bilan : répartition des pourcentages par visées dans les trois discours

5.1 Récit du Cheval1



Graphique 4 : Représentation graphique de la répartition par visées dans le *Cheval 1*

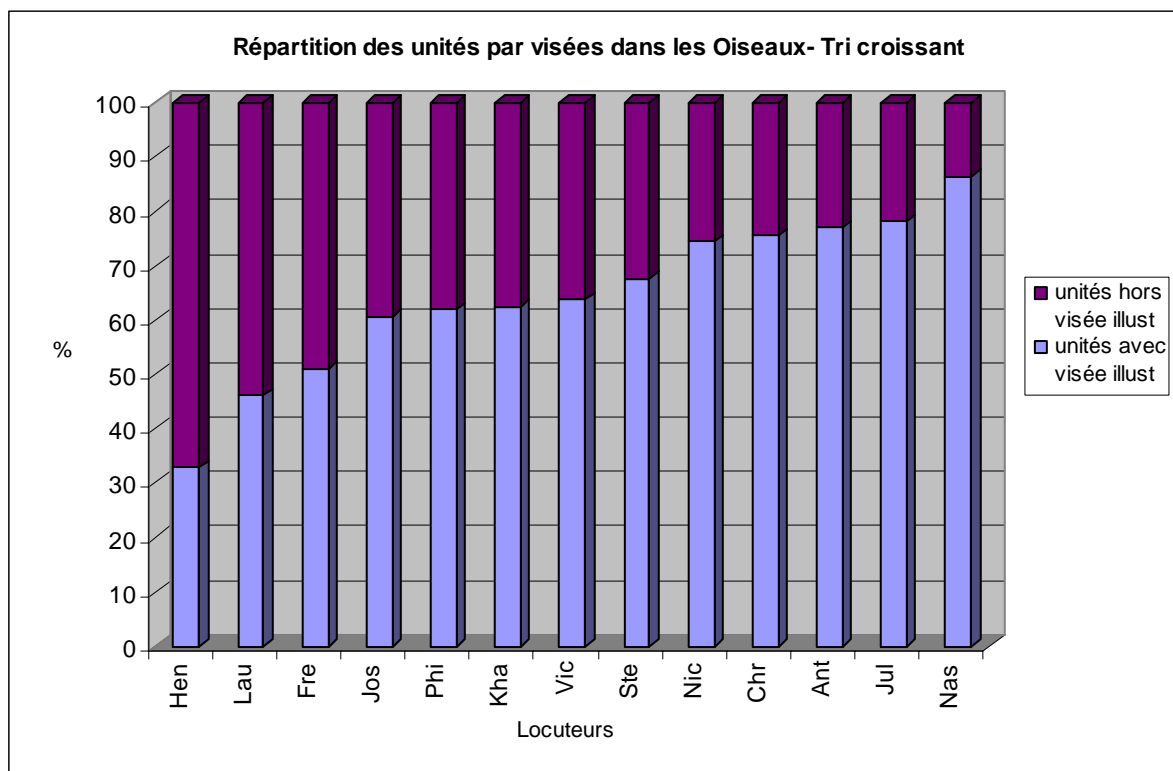
Pour ce premier récit, le pourcentage des unités effectuées avec visée illustrative se répartit entre 54,8% et 90,3%. Le pourcentage des unités effectuées hors visée illustrative se répartit entre 9,7% et 45,2%. Un locuteur produit un pourcentage à peu près égal des deux types d'unités (54,8% avec visée et 45,2% sans visée). Sept locuteurs sur treize produisent un pourcentage d'unités avec visée compris entre 62,2% et 72,3%. Cinq locuteurs produisent un pourcentage d'unités avec visée compris entre 85,1% et 90,3%.

Ainsi, dans ce récit, une écrasante majorité des unités est effectuée avec une visée illustrative, c'est à dire avec l'intention de dire en montrant.

La moyenne des unités effectuées avec visée est de 73,7%. La moyenne des unités effectuées sans visée est de 26,3%.

Ce graphique montre bien que les signes standard ne sont pas majoritaires, en terme de visée, même si le tri à plat brut donne 5 locuteurs sur 13 ayant les signes standard comme pourcentage le plus élevé. En effet, dans ce récit, tous les locuteurs ont un pourcentage d'unités effectuées avec visée supérieur à celui des unités effectuées sans visée.

5.2 Récit des Oiseaux

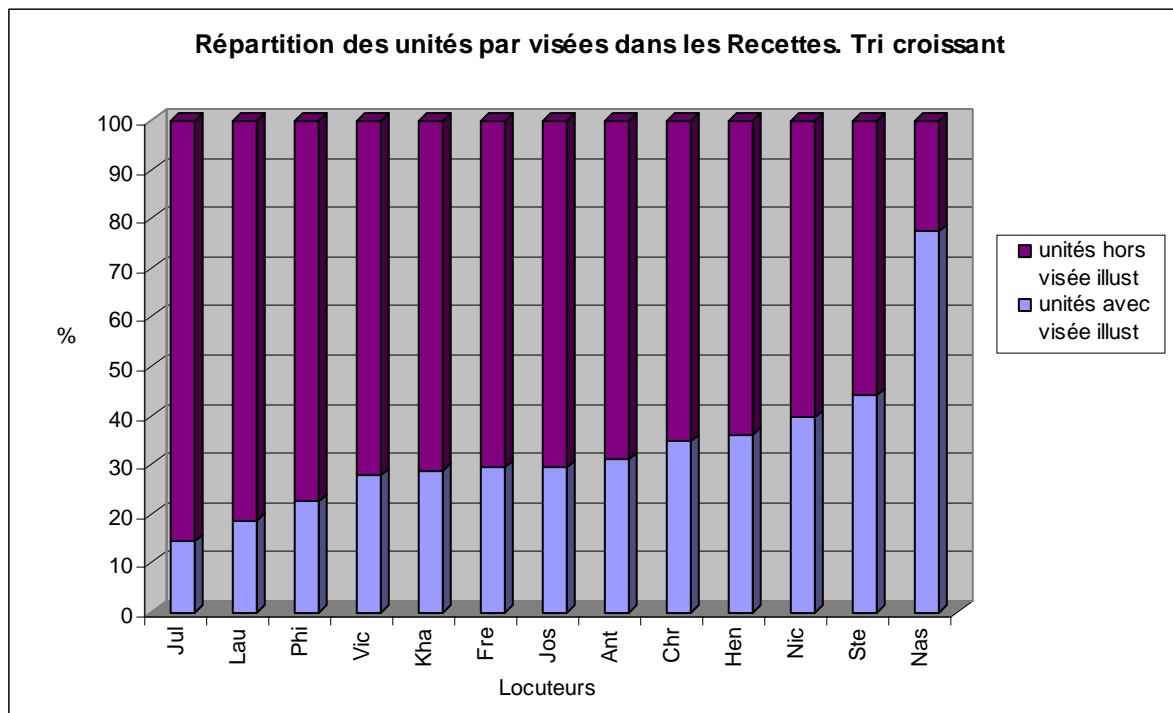


Graphique 5 : Représentation graphique de la répartition par visées dans les *Oiseaux*

Pour ce deuxième récit, le pourcentage des unités effectuées avec visée illustrative se répartit entre 32,8% et 86,5%. Celui des unités effectuées hors visée illustrative se répartit entre 13,5% et 67,2%. Un locuteur produit un pourcentage à peu près égal des deux types d'unités (51,1% avec visée et 48,9% sans visée). Quatre locuteurs produisent un pourcentage d'unités avec visée compris entre 60,7% et 63,8%.

La moyenne des unités effectuées avec visée est de 64,5%, ce qui est plus de 10% inférieur à la moyenne du premier récit. La moyenne des unités effectuées sans visée est de 35,5%.

5.3 Recettes de Cuisine



Graphique 6 : Représentation graphique de la répartition par visées dans les *Recettes de Cuisine*

Pour ce discours explicatif, le pourcentage des unités effectuées avec visée illustrative se répartit entre 14,4% et 77,6%. Le pourcentage des unités effectuées hors visée illustrative se répartit entre 22,4% et 85,6%.

La moyenne des unités effectuées avec visée est de 33,5%. La moyenne des unités effectuées sans visée est de 66,5%. Les résultats de Nasreddine (locuteur qui transforme ce discours en un genre narratif) mis à part, la moyenne des unités avec visée est de 29,8%, celle des unités sans visée illustrative est de 70,2%. Ainsi, le pourcentage des unités avec visée illustrative n'est pas négligeable, même dans ce genre de discours prescriptif.

Neuf locuteurs sur treize produisent un pourcentage d'unités avec visée compris entre 22,6% et 39,6%.

Ainsi, nous observons des résultats bien différents de ceux des récits, notamment sur deux points :

- a) le fort pourcentage d'unités hors visée, chez tous les locuteurs sauf un (Nasreddine).
- b) une plus grande homogénéité entre les locuteurs que dans le récit du Cheval1, toujours à l'exception d'un locuteur.

5.4 Synthèse

5.4.1 *Remarques sur les deux récits*

Il est important de souligner que ces pourcentages sont globaux. Pour une analyse fine, il faudrait donc nuancer deux points : premièrement, voir les pourcentages avec et sans rôle, et les pourcentages en discours rapporté, deuxièmement, voir les résultats en fonction du nombre d'unités par productions. En effet, notre hypothèse est que plus il y a d'unités, plus le locuteur est forcé d'insérer de temps à autres quelques signes standard pour situer ou resituer les thèmes du discours, de manière à garder une bonne cohésion et une cohérence entre les énoncés. Cette hypothèse n'a pas été vérifiée de manière systématique dans ce travail. Cependant, une piste peut être celle de comparer deux récits fort différents du point de vue du style et pourtant assez proches du point de vue des résultats, avec un pourcentage très élevé d'unités avec visée illustrative : Chev1_Nic (durée très court) et Chev1_Ste (durée longue).

5.4.2 *Remarque sur les signes standard*

Les signes standard représentent un pourcentage important du total des unités entre autres parce qu'ils sont souvent répétés, ils encadrent une action en TP, un pointage (Ois_Vic 00'36 : unités 39 et 41), un autre signe standard (Ois_Vic 00'48 : unités 54 et 56). Ils sont en général effectués plus vite qu'une SGI (même si nous ne l'avons pas calculé pas systématiquement ici).

C'est pour cela qu'il faut toujours garder à l'esprit que les proportions à plat entre catégories sont à considérer avec l'idée qu'une SGI (surtout en rôle) est plus chargée sémantiquement et plus longue à effectuer qu'un signe standard. L'effet produit sur le récepteur est également différent. Par exemple, un seul DT comp peut résumer une situation entière, un TP dr std peut avoir un effet comique immédiat, etc., caractéristiques que ne peut pas rassembler un signe standard unique.

5.4.3 *Comparaison des résultats*

Malgré les différences quantitatives, nous observons une assez grande similitude de répartition des locuteurs dans les différents graphiques. En effet, nous retrouvons quasiment les mêmes locuteurs dans les positions extrêmes : Laurent et Henri ont tous les deux le pourcentage d'unités hors visée le plus fort dans les deux récits, ainsi que dans le genre prescriptif pour Laurent (2ème position) alors que Henri passe en 10ème position, (c'est Juliette qui est en 1ère position). Parallèlement, c'est le même locuteur, Nasreddine, qui produit le plus grand nombre d'unités avec visée dans les trois discours, suivi par Ste pour le Cheval1 (de près) et pour la Recette (de loin), et par Juliette pour les Oiseaux.

Si ces résultats sont mis en relation avec la durée des productions, nous constatons que c'est aussi Stéphanie et Nasréddine qui font les productions les plus longues (de loin), donc avec le plus grand nombre d'unités, respectivement pour le Cheval1 et pour la Recette. D'autres locuteurs occupent également une position stable dans ce classement. Par exemple, Khadra occupe la 6ème position dans les deux récits et la 5ème pour la Recette. Enfin, certains locuteurs font varier la répartition des unités selon le discours.

Par exemple, Frédéric occupe la 8ème position dans le premier récit, la 3ème dans le deuxième récit et la 6ème dans le discours prescriptif. De même, Anthony occupe respectivement les 5ème, 11ème et 8ème positions.

6 Le discours rapporté dans les trois discours

Cheval1		Oiseaux		Recettes de Cuisine	
1. Kha	7,0	1. Kha	37,5	1. Kha	0,0
2. Ste	48,8	2. Ste	11,6	2. Ste	0,0
3. Jos	5,9	3. Jos	5,4	3. Jos	1,1
4. Lau	1,6	4. Lau	10,3	4. Lau	0,0
5. Nas	40,0	5. Nas	11,5	5. Nas	22,4
6. Ant	13,0	6. Ant	25,9	6. Ant	0,0
7. Nic	16,7	7. Nic	0,0	7. Nic	0,0
8. Fre	42,6	8. Fre	8,7	8. Fre	0,0
9. Vic	17,7	9. Vic	4,3	9. Vic	0,0
10. Chr	4,3	10. Chr	0,0	10. Chr	0,0
11. Jul	9,5	11. Jul	7,3	11. Jul	0,0
12. Hen	32,4	12. Hen	0,0	12. Hen	0,0
13. Phi	26,8	13. Phi	12,7	13. Phi	0,0
MAXI	48,8	MAXI	37,5	MAXI	22,4
MINI	1,6	MINI	0,0	MINI	0,0
MOY	20,5	MOY	11,5	MOY	3,1

Tableau 8 : Somme d'unités (SGI) effectuées en discours rapporté sur le total des unités

Pour le récit du *Cheval 1*, le pourcentage le plus élevé d'unités en discours rapporté est de 48,8%, le moins élevé est de 1,6%. Pour les *Oiseaux*, le pourcentage le plus élevé est de 37,5%, le moins élevé est de 0%.

Dans le récit des *Oiseaux*, plusieurs locuteurs ne produisent aucune unité en discours rapporté, contrairement au récit du *Cheval 1*. La moyenne des unités en discours rapporté est moins importante que dans le récit du *Cheval 1* (11,5% contre 20,5%). Pour les trois locuteurs (Nicolas, Christelle et Juliette) ayant choisi la contrainte spatiale « maintien du locatif arbre », il faut remarquer l'absence d'unités en discours rapporté pour deux d'entre eux et un pourcentage relativement faible (7,3%) pour le troisième. Cependant, cette contrainte n'est pas la seule à avoir un effet sur le discours car un autre locuteur (Henri) n'utilise pas non plus d'unités en discours rapporté. Par ailleurs, les unités en discours rapporté effectuées par Juliette ne sont pas des unités effectuées avec la contrainte spatiale.

Dans les *Recettes*, seuls deux locuteurs emploient des unités en discours rapporté, dont Josette, mais de manière très ponctuelle (à la fin de son récit, très belle séquence) qui ne représente que 1,1% du total des unités. L'autre locuteur, Nasréddine utilise ces unités comme dans un récit (22,4%, ce qui est proche de la plus forte moyenne des récits, 20,5%), conformément à la stratégie qu'il a adopté dans ce discours.

Ainsi, l'usage d'unités avec une visée illustrative et en discours rapporté, dans une proportion importante et de manière relativement constante pour tous les locuteurs, semblent caractériser plutôt le genre narratif.

7 Discussion sur les Recettes de cuisine : des particularités du genre prescriptif ?

7.1 La dactylogologie dans les Recettes de Cuisine

N° locuteur	Locuteur	Titre de la recette	Unités effectuées en dactylogologie
1	Khadra	"pâtes à la sauce au thon"	T.H.O.N.
2	Stéphanie	"quiche lorraine"	Q.I./E.C.H.
3	Josette	"tourte à la Bourbonnaise"	A.L.L.I.E.R., B.O.U.R.B.O.N.N.A.I.S.E., B.R.I.S.E.E.
4	Laurent	"soupe aux légumes"	aucun
5	Nasréddine	"tarte aux pommes"	aucun
6	Anthony	"tartiflette"	R.E.B.L.O.C.H.O.N. ; L.A.R.D.O.N.
7	Nicolas	"chou rouge et pommes"	V.I.N.A.I.G.R.E.
8	Frédéric	"cake aux olives"	C.A.K.E. ; B.I.O. ; L.E.V.U.R.E.
9	Victor	"omelette marocaine"	M.A.R.O.C.A.I.N.E. ; S.A.F.R.A.N. (2x)
10	Christelle	"gâteau aux ananas"	aucun
11	Juliette	"champignons à la sauce soja"	S.O.J.A. ; A.I.L.
12	Henri	"boulettes de pommes de terre"	aucun
13	Philippe	"tomates farcies"	F.A.R.C.I. ; A.I.L. ; P.E.R.S.I.L.

Tableau 9 : Les unités dactylogologiques dans les Recettes de Cuisine

Nous avons relevé des unités effectuées au moyen de l'alphabet dactylogologique de la LSF chez neuf locuteurs sur treize. La fonction de ces unités est principalement d'annoncer le titre de la recette, de préciser un ingrédient ou une région.

Ces unités sont en général complétées (avant ou après) par des TTF. Elles réfèrent le plus souvent à des objets de petite taille (ex : ail, levure) ou à des objets spécifiques appartenant à une catégorie plus large. Ex : 'cake' appartient à la catégorie "gâteau", 'reblochon' à la

catégorie fromage, etc. Elles permettent aussi de préciser la provenance de la recette. Ex : Cuis_Jos : B.O.U.R.B.O.N.N.A.I.S.E., Cuis_Vic : M.A.R.O.C.A.I.N.E.

Le locuteur peut avoir recourt à la dactylogogie alors qu'il existe un signe ou plusieurs signes standard pour le désigner (ex : A.I.L. ; M.A.R.O.C.A.I.N.E.).

7.2 Les labialisations

Nous constatons beaucoup plus d'unités labialisées dans ce discours que dans les récits, chez presque tous les locuteurs. Ces labialisations de mots portent presque toujours sur des signes standard, substantifs ou des actions, et exceptionnellement sur des TdP (voir Cuis_Hen : 66, TP « mélanger », mais est-ce bien un TP ?)⁴. Ex : Cuis_Hen 00'49

00'49	00'50
49	50
AJOUTER	FARINE
Std	Std
reg camera	reg camera
lab	lab

Extrait de la transcription 1 : Cuis_Hen, unités 49 et 50

Ce phénomène est-il dû au genre prescriptif, qui entraîne une insistance sur les unités clés (les ingrédients par ex), et dans lequel le locuteur a une visée « pédagogique » ?

Mais qu'est-ce que labialiser ? Pourquoi les locuteurs labialisent ces unités ? Il s'agit d'une sorte de redondance par rapport à l'unité gestuelle, comme pour mieux insister, et désambiguïser au maximum. C'est aussi un double acte de *dire* : gestuellement/corporellement (canal visuogestuel) et labialement (canal oral, même si aucune voix n'est émise)⁵. Ainsi, le fait que ces lab se portent quasi exclusivement sur les signes standard est un argument supplémentaire en faveur de la pertinence de l'hypothèse de la bifurcation entre les deux visées : devoir labialiser le signe standard renforce l'idée que, pour cette branche de la bifurcation, la visée est bien celle de *dire*, et dire seulement, au sens littéral du terme. Pour l'autre branche de la bifurcation, le fait de ne pas devoir labialiser les SGI renforce l'idée qu'il s'agit bien du *dire en montrant*, où la dimension du montrer prédomine.

Les labialisations deviennent ainsi un indice de reconnaissance d'un signe standard.

⁴ Rappel : les labialisations de mimiques modales comme « chch » ne sont pas des labialisations de mots, elles ont une fonction différente.

⁵ Notons que ces labialisations ne sont pas un indice de la présence d'énoncés en français signé car on observe, au sein de ses énoncés, des va-et-vient constants entre signes standard, pointages et SGI, ces deux dernières grandes catégories étant caractéristiques de la LS. Il s'agit donc bien de véritables énoncés en LSF.

7.3 Remarques diverses

Dans ce discours⁶, presque tous les locuteurs produisent le signe standard [MARRON] pour signifier « c'est bien cuit », « le plat est bien doré ». Comment doit-on considérer l'usage de cette unité ? Comme un usage métaphorique (un effet de la cuisson qui produirait un changement de couleur de l'aliment) ? Ou bien, comme son sens premier (un peu comme « nickel » en français qui est en fait une véritable locution) ?

Nous avons observé plus de pointages dans ce discours prescriptif que dans les récits. C'est la marque d'un recours à l'iconicité diagrammatique plus fréquent que dans le récit.

Enfin, le pourcentage de signes standard dans les *Recettes* est étonnement similaire chez beaucoup de locuteurs, et se situe autour de 60%.

8 En guise de conclusion : Quelques stratégies de spatialisation dans les récits

8.1 Détails pour le récit du Cheval

8.1.1 Problématique et cadre théorique

L'idée de départ est de voir comment, au début du récit du *Cheval*, chacun des locuteurs place les protagonistes, en fonction de son point de vue, en vue de la préparation de la séquence de la chute⁷.

En ce qui concerne le cadre théorique, nous nous référons à différents auteurs en linguistique cognitive et en sémantique (Talmy 1983, 2000), Vandeloise 1986, Cadiot & Visetti 2001) pour appliquer ces théories de repérage spatial au récit du *Cheval*. La terminologie diffère selon les auteurs mais nous avons retenu la plus largement utilisée, c'est-à-dire celle utilisée dans la théorie fond/figure (qui prend sa source dans la théorie de la Gestalt puis dans la linguistique cognitive, (Talmy 1983).

Dans ce récit, les fonds (*grounds*) sont la barrière et le champ ; les figures (*figures*) sont les protagonistes, le cheval, la vache et l'oiseau (voir les images n°2 et 3, Annexe 1).

⁶ Voir aussi dans les *Oiseaux* où Khadra et Anthony utilisent aussi ce signe pour indiquer que le chat rêve de voir les oisillons cuits à la broche...

⁷ Cette partie a fait l'objet d'une présentation orale lors du colloque *L'Espace dans les langues/Space in languages*. Une version écrite est disponible sur le site : <http://llacan.cnrsbellevue.fr/Pages/SpaceLang.htm>

Le cheval est la figure principale ou relateur (*relator*), c'est-à-dire l'élément mouvant, à situer. La barrière est le fond ou *relatum* (*relatum*) c'est-à-dire l'élément par rapport auquel la figure est située. Notons que la barrière est elle-même figure du fond stable que représente le champ. La vache est aussi une figure mais non essentielle, c'est la « cible » que doit atteindre le cheval, c'est le prétexte pour que le cheval saute par-dessus la barrière. L'oiseau est aussi une figure qui a un rôle d'observateur en début de récit (jusqu'à la chute du cheval) puis d'aide en fin de récit (il apporte la trousse de secours à la vache pour soigner le cheval). Il est mouvant dans le sens où il est sur la barrière en début de récit (pour la plupart des locuteurs du corpus) puis il change d'espace de référence quand il part chercher la trousse de secours.

Ce début de récit est construit par une relation topologique composée de deux sous-espaces côte à côte, la prairie où se trouve le cheval et celle où se trouve la vache (image n°2 du récit). Dès que le cheval décide de rejoindre la vache (image n°3), c'est-à-dire entre en relation avec le deuxième espace topologique, il entre dans un nouvel espace de référence, caractérisé dans l'énoncé « Le cheval saute par dessus la barrière ».

On souhaite associer ce cadre théorique général valable pour toutes les langues naturelles au modèle propre à la LSF, en se focalisant sur l'éventail des SGI, et en particulier sur le va-et-vient entre TS et TP.

L'hypothèse est que la position de la barrière agit comme une contrainte spatiale sur le type de transferts utilisés. Question : quelles stratégies cette contrainte entraîne-t-elle ?




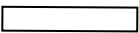
Protagonistes de l'énoncé :	cheval	vache	oiseau	barrière
Représentation schématique :				

Tableau 10 : Légendes utilisées pour les schémas

Les premiers résultats d'analyse ont montré que les locuteurs se répartissent en deux groupes de taille quasiment équivalente.

8.1.2 Premier groupe : *plan sagittal*

Le premier groupe est composé de six locuteurs (46 % des effectifs) qui spatialisent la barrière sur le plan sagittal (mouvement du signe : de l'arrière vers l'avant). Parmi eux, seuls deux locuteurs - dont l'un est gaucher - spatialisent la barrière à leur droite.

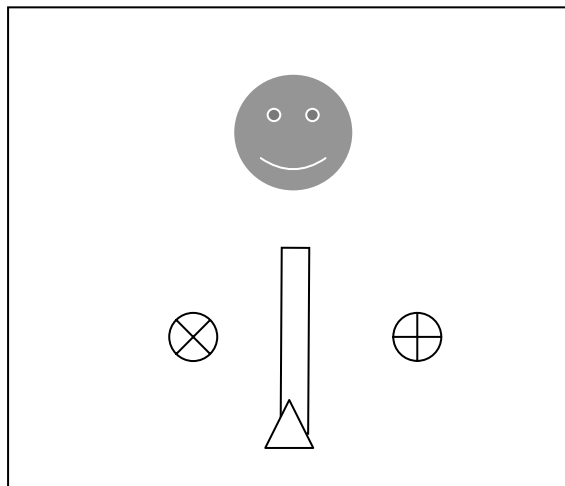


Figure 1 : Schéma récapitulatif de la spatialisation des entités, pour le groupe 1 (plan sagittal)

Pour ce premier groupe, nous avons relevé les principales stratégies.

Les TP classiques du cheval sont fréquents mais limités à la portion d'espace où il a été spatialisé au départ. Ce choix de spatialisation favorise surtout les transferts situationnels⁸, ce qui a plusieurs conséquences :

- la scène est vue avec plus de recul, de distance ;
- comparaison avec la technique cinématographique : plan large
- le proforme le plus utilisé est 'V inversé' qui reprend la forme des pattes avant du cheval;
- cadre de référence plutôt absolu (Levinson (1996), Emmorey (1999))
- Obligation de thématiser le protagoniste cheval par le signe standard [CHEVAL]. Ainsi, pour introduire ce protagoniste on aura : [CHEVAL] + [Pointage LÂ] (vers la portion d'espace à droite ou à gauche de la barrière).



Séquence photos 1 : Chev1_Lau, unités 16 (barrière, en TTF) et 26 (sauter, en TS)

⁸ Il semble qu'il faille cependant distinguer deux sous-cas : barrière centrée (qui entraîne des TS obligatoires) et barrière à D ou G du locuteur (qui entraîne des TS non obligatoires mais des pointages).

8.1.3 Deuxième groupe : plan horizontal

Le deuxième groupe est composé de sept locuteurs (54 % des effectifs) qui spatialisent la barrière sur le plan horizontal, ou légèrement incliné.

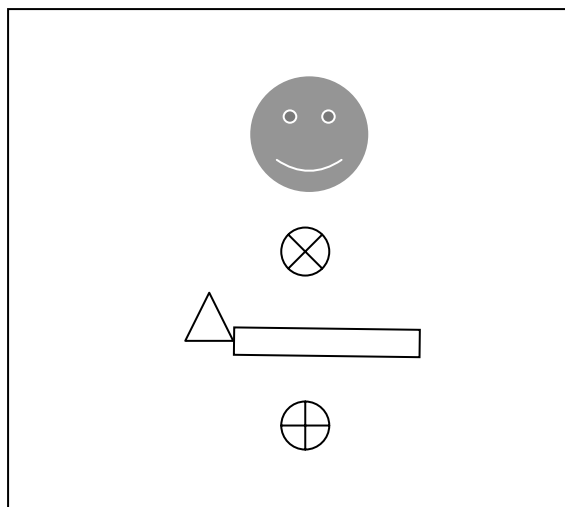


Figure 2 : Schéma récapitulatif de la spatialisation des entités, pour le groupe 2 (plan horizontal)

Nous avons relevé les principales stratégies utilisées par ce groupe.

Ce choix de spatialisation a pour effet la proximité physique entre le locuteur et la barrière, c'est-à-dire que le locuteur a un espace de signation très réduit à sa disposition entre son corps propre et la portion d'espace où il a spatialisé la barrière. Ceci a pour conséquences :

- le transfert personnel du cheval est très favorisé ;
- la thématization du protagoniste par le signe standard [CHEVAL] n'est pas obligatoire ;
- le pointage du cheval n'est pas non plus obligatoire ;
- comparaison avec la technique cinématographique : gros plan ;
- le cadre de référence plutôt relatif, le signeur va décrire la scène de sa propre perspective, dans un espace autocentré (Emmorey 1999).



Séquence photos 2 : Chev1_Vic, unités 25 (barrière, en TTF) et 16 (galoper, en TP)

8.1.4 Remarques

Au moment du saut et de la chute du cheval, les treize locuteurs sont contraints d'effectuer la séquence 'saut+chute' en TP et il n'y a plus que 4 locuteurs qui conservent le plan sagittal.

Par ailleurs, à propos de la position de la barrière dans l'espace de signation, nous pouvons nous poser la question suivante : Dans quelle mesure s'agit-il d'une *planification* du locuteur, dès le départ, ou d'un *hasard* dont le locuteur devra tenir compte en tant que contrainte ? Ainsi, suivant la contrainte spatiale utilisée, certaines catégories de transferts semblent être de l'ordre du possible, d'autres semblent improbables.

8.2 Comparaison des résultats dans les deux récits

Dans le récit du *Cheval*, les locuteurs adoptent deux grandes stratégies de spatialisation, en fonction de l'endroit dans l'espace de signation où ils spatialisent la barrière (plan sagittal ou horizontal).

De même, dans le récit des *Oiseaux*, les locuteurs adoptent là aussi deux grandes stratégies de spatialisation : soit ils décident de centrer l'action autour du nid (en TTF) et de la mère oiseau (en TdP) qui sont alors en « gros plan »; soit l'action est vue de l'extérieur et dans sa globalité, dans ce cas, la main dominée maintient le référent *arbre*, en locatif, ce qui produit des structures de TS et de DT. Contrairement à la spatialisation de la barrière dans le récit du *Cheval*, ici, la contrainte « main dominée en locatif » doit être maintenue pendant la réalisation de l'unité. Dans le *Cheval*, la contrainte peut se poursuivre au-delà de la réalisation de la barrière dans tel ou tel plan.

Une autre différence entre les deux contraintes spatiales provient des dessins : l'arbre des *Oiseaux* est sur le plan vertical (3^{ème} dimension) tandis que la barrière dans le *Cheval* est sur le plan horizontal (choix entre la 1^{ère} et la 2^{ème} dimension, horizontale ou sagittale). Dans le *Cheval*, la barrière constitue symboliquement et concrètement une frontière entre deux espaces alors que l'arbre est le support sur lequel l'action doit avoir lieu.

Pour le *Cheval*, il y a la moitié des locuteurs dans chaque stratégie (sept locuteurs dans le premier groupe, six dans le deuxième). En revanche, pour les *Oiseaux*, seuls trois locuteurs ont recours à la stratégie en proportion importante. Un seul locuteur se détache du groupe avec une utilisation massive de la stratégie (Christelle : 86,5% du total des unités) qui devient alors une véritable contrainte spatiale. Et deux locuteurs emploient cette stratégie de manière moins massive (Nicolas et Juliette : autour de 40% du total des unités). Les autres locuteurs adoptent des points de vue mixtes au cours de leur récit (interne, externe) dans un va-et-vient

entre catégories plus rapide et plus instable, ce qui ne nous permet pas de dégager une contrainte spatiale dominante.

Conclusion : C'est une véritable dynamique discursive qui est construite, grâce au caractère quadridimensionnel de la langue des signes, où l'espace lui-même participe à cette construction, ce qui rend dynamique les propos de linguistes cognitivistes comme Langacker (1987) ou Talmy (1983, 2000).

CHAPITRE 6 SYNTHÈSE ET CONCLUSION GÉNÉRALE

L'iconicité se présente comme la clé de voûte d'un ensemble d'hypothèses sur les liens entre langage et cognition. En prenant soin de ne pas s'exposer au risque d'une exploitation magique de cette notion en l'investissant d'une valeur explicative infalsifiable.

Ce montage théorique, dans lequel le processus d'iconicisation de l'expérience donnant lieu à la sémiogénèse des langues des signes a le statut d'analyseur central, s'il fut certes bâti sur l'observation au quotidien du monde communautaire des Sourds l'a toutefois été à partir de recherches menées sur des corpus d'idiolectes et de genres discursifs restreints (Cuxac, 1996). Afin d'en proposer une vision plus complète et d'étendre ce modèle, l'un de nos premiers objectifs fut de constituer, dans le cadre d'un projet ACI (Cognitique 2000, LS-COLIN) un corpus de référence à la fois homogène et hétérogène. a) Quant aux informateurs - hétérogénéité eu égard aux tranches d'âge, au sexe, à la dominance manuelle, aux régions d'origine - mais homogénéité car considérés par leurs pairs comme membres de la communauté des Sourds et incontestables locuteurs de la LSF. b) Quant aux genres discursifs car, s'ils sont variés (genres narratif, prescriptif, argumentatif et métalinguistique) ils sont néanmoins homogènes dans le sens où les données ont été recueillies à partir de consignes identiques (c'est le cas des récits) ou similaires (recettes de cuisine, commentaires d'événements d'actualité).

Le premier intérêt de cette thèse a donc été de vérifier sur une plus grande échelle ouvrant sur une dimension quantitative une série d'hypothèses fonctionnelles et structurales construites sur des analyses d'idiolectes. Et dans le cas où la vérification s'avérerait juste, le deuxième intérêt était l'affinement du modèle là encore aussi bien au niveau structural que fonctionnel.

1 Au niveau structural

Concernant les structures de grande iconicité (SGI), notre recherche a permis de confirmer la stabilité des structures de base TTF, TS, TP eu égard à leurs caractéristiques compositionnelles. Ce sont bien des structures minimales au niveau de leur réalisation d'une très grande densité sémantique puisque chacun des paramètres qui participent à leur réalisation est lui-même porteur de sens. Pour l'illustrer, nous rappelons comme s'exerce la compositionnalité dans chacun des trois transferts de base.

- Exemple de TTF : Ois-Ste 00'12 (illustration p. 135).

Les mains reprennent les contours de forme d'un tronc d'arbre ; le gonflement des joues (mimique faciale) indique qu'il s'agit d'un gros objet ; le regard est orienté vers l'objet décrit.

- Exemple de TS : Chev1_Ant 01'05 (illustration p. 138)

La main dominée figure la barrière en locatif stable (proforme 'V' penché) et la main dominante en proforme 'bec' figure l'agent statique, l'oiseau qui est posé là. Le sémantisme du verbe « être posé là » implique forcément une posture statique, figurée par le buste. Enfin, le regard est orienté vers l'agent.

- Exemple de TP : (Corpus Sapin) Cendrillon1.20 (illustration p. 139)

Dans cet exemple, tout le corps du locuteur est transféré dans le personnage principal (un sapin), jusqu'à ses mains qui reprennent les branches du sapin en proforme 'main plate'. La mimique faciale « air ahuri » est également celle du personnage du sapin.

Concernant encore les structures de grande iconicité, nous sommes en mesure d'affirmer qu'elles ne constituent pas des unités discrètes, elles sont donc plus difficiles à appréhender par le linguiste. Le travail de transcription avec notre collaboratrice sourde ainsi que la vérification auprès de nos collègues (test de fiabilité inter-codeurs) l'a révélé de manière tangible. En effet, dans le corpus, plusieurs occurrences de SGI ont été analysées différemment selon le transcripteur : en une seule unité par nous-même et en plusieurs unités par notre collaboratrice, qui a donc segmenté le procès du personnage transféré en plusieurs micro-procès. Les SGI (leur mouvement) se déploient dans un continuum. Nous en trouvons un exemple caractéristique dans Cuis_Jos 02'04 : nous avons transcrit « mettre la pâte par dessus » alors que notre collaboratrice a transcrit « prendre la pâte » puis « mettre sur le plat » et a donc fait preuve, dans son découpage d'un plus grand degré de granularité. En revanche, nous avons estimé que le déploiement de la main dominée du personnage transféré avait lieu dans un mouvement continu et que le regard (ainsi que les autres paramètres, ici, secondaires) n'apportait pas d'indice de changement de procès. Dans cet exemple, nous avons donc plusieurs indices permettant de ne pas dissocier les deux procès. Mais les exemples, dont certains sont encore plus délicats, sont laissés à la libre interprétation du linguiste. Nous avons donc travaillé en gardant à l'esprit que l'important n'était pas d'avoir raison (le linguiste ne détient pas la « vérité » sur la langue) mais était que notre interprétation repose, autant que possible, sur les mêmes critères pour toutes les occurrences.

Les SGI interrogent donc le linguiste sur la notion fondamentale des frontières de ce que nous appelons « mot ».

À partir de cette compositionnalité interne des unités, nous sommes en mesure de mettre en doute l'existence d'un niveau syntaxique et surtout d'un niveau d'organisation phonologique autonomes pour la LSF.

En effet, dans une seule structure minimale, toute l'information sémantique est présente et chaque élément compositionnel nécessaire à la réalisation de la structure est lui-même porteur de sens.

Ainsi, plutôt que de définir autrement le terme de syntaxe pour la LSF nous préférons ne pas séparer le niveau d'organisation syntaxique soit en parlant de niveau sémantique, soit en combinant les deux termes intimement liés en parlant d'un niveau d'organisation sémantico-syntaxique où le sens de *syntaxe* se limite à un niveau d'organisation de la forme dans le cadre de relations constantes iconiques forme-sens.

Pour les mêmes raisons mettrons-nous en doute en ce qui concerne les structures de grande iconicité l'existence d'un palier d'organisation autonome de type *phonologique* : les éléments minimaux d'organisation signifiante (configuration en proforme de la ou des mains, mouvement -pour le déploiement de la forme-, paradigme des expressions du visage, des directions du regard -sur les composantes manuelles, vers l'interlocuteur-, etc.) ayant bien une valeur morphémique il serait superflu parce que redondant d'évoquer en sus un niveau d'organisation phonologique. Cette proposition rejoint celle récemment émise par Cuxac (à paraître).

Cela a conduit plusieurs chercheurs s'inscrivant dans le cadre théorique d'une grammaire de l'iconicité à considérer les langues des signes comme des objets linguistiques moins marqués (quant aux niveaux d'organisation formelle) que les langues vocales (Cuxac 2003). De ce fait, elles sont en position d'analyseurs privilégiés de la faculté de langage (voir le rapport final de l'Equipe LS Colin, 2002, voir également la conclusion de Pizzuto et Volterra 2000, p.283-284). Ce renversement des points de vue est déjà suggéré par Armstrong & al. 1995 qui considèrent qu'il faudrait commencer l'étude de toute langue par les plus générales et les plus « originelles » (les langues des signes) vers les plus particulières (les langues vocales). De même, ils souhaitent étendre la définition de ce qu'on considère généralement comme relevant du domaine du linguistique.

En contrepartie de ce caractère moins marqué, en regard des différents niveaux d'organisation formelle, l'organisation qui prévaut au niveau de l'interface cognitivo-sémantique est d'une très grande complexité.

Déjà repérée au niveau compositionnel des structures de base de grande iconicité (cf. plus haut), la recherche de cette complexité a constitué l'un des principaux axes de notre thèse. C'est ainsi que nous avons été amenée à sous stratifier chacune de ces différentes structures comme avait commencé à le faire Cuxac (2000) avec les double transferts, les pseudo transferts personnels et les stéréotypes de transfert personnel. Suite à une analyse minutieuse de notre corpus, nous avons pu mettre en évidence des structures non encore inventoriées relevant d'une très grande complexité d'organisation multilinéaire. Ces structures, découvertes dans le cadre de cette thèse, sont les suivantes : TP profo, TP loupe, TP dr gest, TP dr gest profo, TP dr GI, TP dr std, TP dr std profo, TP semi profo, DT profo, DT loupe, DT semi, DT dr, DT comp. Nous revenons ici sur un exemple de deux de ces catégories nouvelles : TP loupe et DT comp.

- Exemple de TP loupe : Chev1_Jos 00'16 « ruminer » (illustration p. 143)

Dans cet exemple exécuté par plusieurs locuteurs du corpus, les locuteurs sont en transfert personnel d'une vache et les deux mains reprennent en la grossissant l'action de la bouche et des mâchoires (la rumination), même si cette action est elle-même déjà amplifiée par un mouvement du visage très accentué.

Cet « effet de loupe » est un procédé très astucieux, qui « agrandit » avec les mains une partie du corps très petite (bouche, yeux, etc.) qui effectue une action insuffisamment visible par le récepteur.

Cette focalisation dans une portion d'espace sur ce qui est déjà présenté dans l'espace global de signation fait penser à ce qui est possible de construire dans une image et relayer avec des procédés équivalents utilisés au cinéma (stratification de l'écran) : deux « plans » cinématographiques, plan américain (TP : ensemble du corps sauf les mains) et plan très rapproché (effet de loupe sur les mains).

- Exemple de DT comp : Chev1_Jul-00'17-DT-ois-barriere (illustration p. 164)

Cet exemple se décompose comme suit, au niveau des paramètres corporels : la tête est celle de l'agent du TP (l'oiseau), le regard est orienté vers le patient de la scène (la vache), et la mimique faciale reflète l'état d'esprit de l'agent. La main dominée figure le locatif du TS par le maintien du proforme 'W' pour « barrière » (introduit deux unités précédemment). Enfin, la main dominante figure l'agent du TS par le proforme 'bec d'oiseau'.

Cette structure peut se traduire par l'énoncé : « Voilà comment l'oiseau considère la scène. » Il s'agit donc d'un DT complet. Cette structure présente en effet un TS complet (locatif et agent exprimé), alors que dans un DT classique, le TS n'est pas complet, l'agent étant exprimé par le TP.

Cette thèse est aussi la première recherche à effectuer une analyse quantitative concernant les parts respectives des éléments standardisés et des structures de grande iconicité en LSF. Tout en sachant que si plusieurs signes standard sont indispensables pour exprimer des schémas d'actance, les structures de grande iconicité constituent à elles seules, en particulier les doubles transferts que nous avons décrits en détails, de véritables énoncés complexes à plusieurs actants, plusieurs procès et plusieurs locatifs dans le cadre d'une structure minimale de réalisation.

A l'issue de cette étude, nous sommes en mesure de vérifier certaines hypothèses concernant la grammaire de la LSF. Concernant les hypothèses 1 et 2, les résultats montrent que plus de deux tiers des unités sont effectués avec une visée illustrative dans les deux narrations (trois quarts pour le premier récit, deux tiers dans le deuxième) et environ un tiers dans le genre explicatif.

Ces proportions très importantes vont au delà de nos intuitions de départ.

Le pourcentage des unités effectuées avec visée illustrative est considérable dans les deux discours narratifs (ce qui était à prévoir, compte tenu des caractéristiques du genre), et non négligeable dans le discours prescriptif. A titre d'illustration, les moyennes des unités avec et sans visée illustrative sont quasiment inverses entre les *Oiseaux* et les *Recettes*.

Par ailleurs, certaines catégories apparaissent en proportion très faible mais témoignent d'une complexité structurale et fonctionnelle élevée, et constituent donc des objets langagiers insolites pour le chercheur (exemples : DT comp, TP dr profo).

Concernant l'hypothèse 3, l'analyse qualitative valide largement l'idée d'un va-et-vient constant entre catégories avec et sans visée illustrative et une analyse quantitative reste à entreprendre pour confirmer ces résultats.

Cela suggère que la linguistique des langues des signes devrait se pencher davantage sur ces unités très iconiques et illustratives qui sont à la fois d'un grand intérêt pour différents plans linguistiques (morphologique, sémantico-syntaxique et énonciatif) et non négligeables sur le plan quantitatif.

1 Au niveau fonctionnel

Ce travail a apporté la confirmation que les éléments standardisés ont de manière privilégiée une double fonction : en tant qu'éléments lexicaux isolés situés en tête d'énoncés et en tant qu'ensemble d'éléments constituant des énoncés autonomes et complets. Pour ce qui est du premier cas, notre travail confirme la valeur de thème des éléments faisant partie du lexique

standardisé. Ces éléments fonctionnent comme voie d'annonce thématique « A propos de » ou « ça a à voir avec », puis intervient la grande iconicité en position de focus.

Exemple : Ois_Jul, unités 1 à 4

Au début de la production, l'entité *arbre* est introduite en signe standard puis spécifiée par deux TTF : l'étendue plate qui figure le sol et une forme tubulaire représentant une branche qui part de l'arbre. Ce type d'enchaînement est couramment employé en LSF : introduction du thème en standard puis explication de celui-ci au moyen de plusieurs TTF.

00'01			00'03
1	2	3	4
ARBRE	sol (étendue plate)	branche qui part de l'arbre	LÀ
Std	TTF	TTF	Pointage
reg Md puis caméra	reg caméra puis Md. Moue	reg mains. Jous gonflées	reg pointage
lab?	Md : maintien du locatif "arbre"	Md : maintien locatif	Md : maintien locatif

Extrait de la transcription 1: Ois_Jul, unités 1 à 4

En tant qu'énoncés complets, après croisement des regards avec le co-énonciateur (ici, la caméra et l'interlocuteur qui se tient derrière elle), ils ont valeur de retour de la subjectivité sur la scène de l'interaction verbale. Nous pouvons alors avancer que dans le cadre des activités de récit, les énoncés utilisant des éléments standardisés introduisent la dimension du modus, l'essentiel du dictum (Bally 1950) étant pris en charge par les structures de grande iconicité

D'autre part, si les transferts comme opérations et comme structures sont massivement attestés dans le cadre de références spécifiques -d'où leur présence permanente dans les activités de récit- et confirment bien les données relevées par Cuxac (1996, 2000), notre recherche étendue au genre « Recettes de cuisine » montre que les fréquents transferts personnels ont au contraire dans un tel cadre une valeur fortement générique choisies de manière privilégiée dans des énoncés prescriptifs à protagoniste agent impersonnel. Ils prennent alors paradoxalement la valeur du « on » et correspondent aux différentes formes impersonnelles du français.

Exemple : Cuis_Jul 01'13 et 01'14 TP presc saucer : « Et maintenant on verse la sauce. »

Cuis_Fre, unités 35 : « On fait un puit avec les mains » ou « Faire un puit ».

Enfin, il faut signaler à quel point il est flagrant que la dactylologie entre peu en ligne de compte dans les constructions discursives pour les Sourds français en LSF contrairement à ce qui se passe en ASL par exemple. De même, les pointages apparaissent en très petite quantité dans ce corpus.

2 Langage et cognition à la lumière de l'iconicité de la LSF

Ce travail décrit les processus linguistiques supposés à la base du développement métacognitif : les transferts de personne (ou prises de rôle).

Plusieurs auteurs en psychologie cognitive (Courtin & Melot 1998, Marschark & Clark, Courtin 2000) ont fait l'hypothèse que ce développement était basé sur la compréhension de la relativité des points de vue visuels. Des recherches se sont basées sur ces théories pour étudier et montrer qu'effectivement il est probable que la LSF influence la structuration de la pensée, par la manipulation des représentation mentales (passage d'un point de vue à un autre lors des différents transferts de personne). Mais cela était fait jusqu'à présent suivant une analyse assez rudimentaire, en ne considérant que les seuls TP (transferts personnels classiques).

Le fait d'avoir raffiner de manière substantielle les catégories de transferts de personne par la découverte de treize nouvelles catégories pourra éventuellement permettre de mieux systématiser les théories précédemment citées sur les processus linguistiques réellement impliqués.

De plus, notre analyse quantitative de ces nouvelles catégories fournit des indications quant à la fréquence d'occurrence, en fonction du type de discours, ce qui est important d'un point de vue cognitif. Ceci peut éventuellement permettre aux chercheurs concernés, qui disposent maintenant d'informations plus précises, de mieux analyser l'acquisition du langage par l'enfant signeur natif.

Dans ce domaine, d'autres implications envisageables concernent la flexibilité cognitive (processus d'activation/inhibition cognitives) : pour passer d'une représentation à une autre, au moyen des différents transferts de personne, il faut inhiber un point de vue, activer l'autre tout en gardant le premier en mémoire pour pouvoir reprendre le fil du discours. Ainsi, nous pouvons également envisager un effet possible sur :

a) la flexibilité attentionnelle visuelle, de façon plus importante qu'en langue française, par exemple (où il existe aussi des prises de rôle, mais bien moins fréquentes qu'en LSF, et réservées au seul discours rapporté) (Courtin 2000) ;

b) l'imagerie mentale. En effet, il faut que le signeur "voie" ce qu'il va signer, la scène, pour bien organiser ses différents transferts. Emmorey, Kosslyn, & Bellugi, (1993) montrent une amélioration des capacités d'imagerie mentale (bien que ces auteurs ne se réfèrent pas explicitement aux transferts de personne puisqu'ils n'utilisent pas la terminologie française). En revanche Emmorey et Kosslyn (1996) montrent que ce serait en fait une amélioration limitée à la rotation des images, pas à leur création. Or nous savons (théoriquement) que la rotation mentale est impliquée lors du changement de référent en transfert de personne.

Structurellement moins marquées que les langues vocales (moins de niveaux de mise en forme sont nécessaires) les langues des signes le sont aussi cognitivement par le fait que leur empan langagier est fonctionnellement et neuralemement plus vaste en donnant à voir tout en disant, c'est à dire en permettant de rendre verbal l'univers mental de l'imagerie.

Au-delà des questions théoriques soulevées par cette thèse et auxquelles elle n'aura que partiellement répondu, nous souhaitons que ce travail s'inscrive dans le vaste mouvement de reconnaissance - semé d'embûches - que connaît actuellement la Langue des Signes Française.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ADAM Jean-Michel (1994): *Le texte narratif*. Nouvelle édition. Paris, Nathan Université.
- ARMSTRONG David (1983): "Iconicity, Arbitrariness, and Duality of Patterning in Signed and Spoken Language: Perspectives on Language Evolution". *Sign Language Studies* 38, pp. 51-69.
- ARMSTRONG David (1988): "Review Article: The World Turned Inside Out". *Sign Language Studies* 61, pp. 419-428.
- ARMSTRONG David, STOKOE William & WILCOX Sherman (1995) : *Gesture and the nature of language*. Cambridge University Press, Cambridge.
- ARNHEIM Rudolf (1969) : *Visual Thinking*. University of California Press. trad. française: *La pensée visuelle* (1976), Paris, Flammarion.
- BALLY Charles (1950) : *Linguistique générale et linguistique française*. Francke, Berne.
- BAKHTINE M. (1978) : *Esthétique et théorie du roman*. Paris, Gallimard.
- BARTHES Roland (1966) : « Introduction à l'analyse structurale des récits ». In *Communications*, n°8. Paris, Seuil.
- BARTHES Roland (1985) : *L'aventure sémiologique*. Paris, Editions du Seuil. Points.
- BELLUGI Ursula & KLIMA Edward (1976): "Two faces of sign: Iconic and abstract". In S. Harnad, D. Hoest & I. Lancaster (eds.), *Origins and evolution of language and speech*. New York, New York Academy of Sciences. pp. 514-538.
- BELLUGI Ursula, POIZNER H. & KLIMA Edward (1989): "Language, Modality and the Brain". *Trends in Neuro-sciences*, 10. pp. 380-388.
- BERMAN Ruth & SLOBIN Dan (eds.) (1994) : *Different ways of relating events in narrative: a cross-linguistic developmental study*. NJ : Lawrence Erlbaum Associates, Hillsdale.
- BLEIN Chérif (2002) : *Va-et-vient entre signes standard et grande iconicité. Programme du niveau 1*. Mémoire de DPCU Enseignement de la LSF. Université Paris 8, VISUEL-LS.
- BLONDEL Marion (2000) : *Poésie enfantine dans les langues des signes : modalité visuo-gestuelle versus audio-orale*. Thèse de doctorat, Université de Tours.
- BLONDEL Marion et TULLER Laurice (eds.) (2000) : *Langage et surdité*. Recherches Linguistiques de Vincennes n°29, PUV.
- BOUQUET Simon (1997) : *Introduction à la lecture de Saussure*. Paris, Payot.
- BOUTET Dominique (2001) : *Approche morpho-dynamique du sens dans la gestuelle conversationnelle*. Thèse de doctorat, Université Paris 8, Saint-Denis.

BOUTORA Leila (2003) : *Etude des systèmes d'écritures des langues vocales et des langues signées. Description et analyse comparatives de deux systèmes « idéographiques » et de Sign Writing*. Mémoire de DEA, Université Paris 8, Saint-Denis.

BOUVET Danièle (1996) : *Approche polyphonique d'un récit produit en Langue des Signes Française*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon.

BOWERMAN Melissa and LEVINSON Stephen C. (eds.) (2001) : *Language acquisition and conceptual development*. Language, culture & cognition 3. Cambridge University Press, Cambridge.

BRAFFORT Annelies et al. (à paraître) : "Presentation of three French Sign Language Corpora". *Gesture Workshop 2003*, Gènes, Italie. Actes révisés à paraître chez Springer.

BRENNAN Mary (1990): *Word Formation in British Sign Language*. University of Stockholm.

BUCHLER Justus (1940) : *The Philosophy of Peirce : Selected Writings*. London, Rutledge & Keegan Paul.

CADIOT Pierre & VISETTI Yves-Marie (2001) : *Pour une théorie des formes sémantiques. Motifs, profils, thèmes*. Collection Formes sémiotiques. Paris, PUF.

CHATEAU Dominique (1997) : *Le bouclier d'Achille. Théorie de l'iconicité*. Paris, L'Harmattan.

CHOMSKY Noam (1957) : *Syntactic Structures*. The Hague. Mouton.

CHOMSKY Noam (1968) : *Le langage et la pensée*, trad. par L.-J. Calvet, Paris, Petite Bibliothèque Payot. (*Language and Mind*, Harcourt, Brace & World, Inc., New-York.)

COURTIN Cyril (1998) : *Surdité, langues des signes et développement cognitif*, Thèse de Doctorat en Psychologie cognitive, Université Paris V.

COURTIN Cyril (2000): "Sign language and cognitive flexibility". *Current Psychology Letters: Behavior, Brain & Cognition*, 1(3). pp. 23-34.

COURTIN Cyril & MELOT A;-M. (1998): "Development of theories of mind in deaf children." In M. Marschark & M.D. Clark (Eds.), *Psychological perspectives on deafness, Vol.2* (79-102). Mahwah, Lawrence Erlbaum Associates.

COURTIN Cyril & SALLANDRE Marie-Anne (  paraître) : "Conséquences cognitives des transferts en langue des signes". Numéro sur la recherche française en langue des signes. Revue *DYALANG*, Université de Rouen.

CRAIG Colette (ed.) (1986): *Noun classes and categorization*. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamin Publishing Company.

CRYSTAL David (1999) : *The Penguin Dictionary of Language*. Second edition. London, Penguin Books.

CULIOLI Antoine (1990) : *Pour une linguistique de l'énonciation. Opérations et représentations*. Tome 1, Ophrys, Paris.

CUXAC Christian (1985) : « Esquisse d'une typologie des Langues des Signes », Journée d'études n°10, 4 juin 1983 : *Autour de la Langue des Signes*. Université René Descartes, Paris. pp. 35-60

CUXAC C. (1993a) : « Langues des signes : construction d'un objet scientifique », *Psychanalystes*, n°46-47, pp.97-113.

CUXAC C. (1993b) : « Iconicité des langues des signes », *Faits de Langue* n°1, pp. 47-56.

CUXAC C. (1996) : *Fonctions et structures de l'iconicité des langues des signes*. Thèse de Doctorat d'Etat sous la direction de F. François, Paris, Université Paris V.

CUXAC C. (1997a) : « Expression des relations spatiales et spatialisation des relations sémantiques en Langue des Signes Française », in C. Fuchs et S. Robert (eds) : *Diversité des langues et représentations cognitives*, Paris, Ophrys, pp.150-160.

CUXAC C. (1997b) : « Iconicité et mouvement des signes en langue des signes française », *Le mouvement – Des boucles sensori-motrices aux représentations langagières*, Actes de la sixième Ecole d'Eté de l'Association pour la Recherche Cognitive (ARC), Paris, pp. 205-218.

CUXAC C. (1998) : "Construction de références en Langue des Signes Française. Les voies de l'iconicité". in *Sémiotiques* n° 15. Paris, Didier Erudition. CNRS-Inalf . pp. 85 -105.

CUXAC C. (1999a) : "The expression of spatial relations and the spatialization of semantics relations in French Sign Language", in C. Fuchs and S. Robert (eds.): *Human Cognitive Processing Vol. 3 - Language Diversity and Cognitive Representations*. Amsterdam / Philadelphia, John Benjamins B. V., pp. 123-142.

CUXAC C. (1999b) : "French Sign Language : Proposition of a Structural Explanation by Iconicity", in A. Braffort et al. (Eds.) : *Gesture-Based Communication in Human-Computer Interaction*, International Gesture Workshop, GW'99, LNAI 1739, Berlin, Heidelberg, Springer-Verlag, pp. 165-184.

CUXAC C. (2000) : *La Langue des Signes Française; les Voies de l'Iconicité*, *Faits de Langues* n°15-16, Paris: Ophrys.

CUXAC C. (2003a) : « Langue et langage, un apport critique de la Langue des Signes Française. » In *Langue Française* n°137, février 2003, Cuxac (ed.) : *La langue des signes : statut institutionnel et linguistique*.

CUXAC C. (2003b) : « Iconicité des langues des signes : mode d'emploi ». In Monneret P. (ed.) *Cahiers de Linguistique Analogique 1*. A.B.E.L.L., Université de Bourgogne, pp. 239-263.

CUXAC C. (2003c, à paraître) : « Une langue moins marquée comme analyseur langagier : l'exemple de la LSF ». In *Nouvelle Revue de l' AIS (Adaptation et Intégration Scolaires) n°23 : Langue des signes française (LSF) Enjeux culturels et pédagogiques*, H. Benoit (ed.). CNEFEI.

- CUXAC C. (à paraître) : « Phonétique de la LSF : une formalisation problématique ». In Actes du Colloque « *Linguistique de la LSF : recherches actuelles* », Université de Lille 3, 23-24 septembre 2003.
- CUXAC C., FUSELLIER-SOUZA I., SALLANDRE M.A. (1999) : "Iconicité des langues des signes et catégorisations", *Sémiotiques* n°16, Paris, Didier Erudition. CNRS-Inalf, pp. 143-166.
- DANON-BOILEAU Laurent (ed.) (1993): Motivation et iconicité, *Faits de Langues* n°1, Paris: Ophrys.
- DARRAS Bernard (ed.) (1997) : *Icône - Image. Médiation & Information* MEI 6. Revue Internationale de Communication, Paris, L'Harmattan.
- DELAPORTE Yves (2002) : *Les Sourds, c'est comme ça*. Ethnologie de la surdimutité. Editions de la Maison des Sciences de l'homme, Paris.
- DE MATTEO Asa (1977): "Visual Imagery and Visual Analogues in American Sign Language". In L. Friedman (ed.), *On the Other Hand*. NY, London, Academic Press. pp. 109-136.
- DENIS Michel (1989) : *Image et cognition*. PUF, Paris.
- DESCLÉS Jean-Pierre (1991) : « La prédication opérée par les langues. » *Langages*. n° 103, pp. 83-96.
- DESCLÉS Jean-Pierre (1994) : « Relations casuelles et schèmes sémantico-cognitifs ». *Langages*, n° 113, pp. 113-125.
- DIXON R. M. (1986) : "Noun Classes and Noun Classification in Typological Perspective". In Craig C. (ed.) : *Noun classes and categorization*. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamin Publishing Company. pp. 105-112.
- DUBOIS Jean *et al.* (1994) : *Dictionnaire de Linguistique et des Sciences du Langage*, Paris, Larousse.
- DUBUISSON Colette et BOUCHARD Denis (eds.) (1996) : *Spécificités de la recherche linguistique sur les langues signées*. Les Cahiers scientifiques de l'ACFAS n°89. Montréal.
- DUBUISSON Colette et LACERTE Lise (1996) : « La glose dans la transcription et l'analyse des langues signées. » In Dubuisson C. et Bouchard D. (eds). Les Cahiers scientifiques de l'ACFAS n°89. Montréal. pp. 127-142.
- DUCROT Oswald (1984) : *Le dire et le dit*. Paris, Editions de Minuit.
- EASTMAN Gilbert (1989) : *From mime to sign*. T.J. Publishers, Silver Spring.
- ECO Umberto (1992) : *La production des signes*. Paris. Le Livre de Poche. Essais.
- ECO Umberto (1992) : *Le signe*. Paris. Le Livre de Poche. Collection Essais.
- EKMAN Paul & FRIESEN Wallace (1969): "The repertoire of nonverbal behavioral categories: Origins, usage, and coding". *Semiotica* 1, pp. 49-98.

EMMOREY K. & REILLY J. (eds.) (1995): *Language, Gesture, and Space*. Lawrence Erlbaum Associates, Hillsdale, New Jersey.

EMMOREY Karen (1999): "The Confluence of Space and Language in Signed Languages." In P. Bloom, M.S. Peterson, L. Nadel, and M.F. Garrett (eds.): *Language and Space*. Cambridge, Mass.: MIT Press. pp. 171-209.

EMMOREY Karen (2001): *Language, Cognition, and the Brain: Insights from Sign Language Research*. Lawrence Erlbaum Associates, Hillsdale, New Jersey.

EMMOREY Karen, KOSSLYN S.M. & BELLUGI Ursula (1993): "Visual imagery and visuo-spatial language: Enhanced imagery abilities in deaf and hearing ASL signers". *Cognition*, 46, pp. 139-181.

EMMOREY Karen & KOSSLYN S.M. (1996): "Enhanced image generation abilities in deaf signers: a right hemisphere effect". *Brain and Cognition*, 32(1), pp. 28-44.

EMMOREY Karen & LANE Harlan (eds.) (2000): *The Signs of Language Revisited : An Anthology in Honor of Ursula Bellugi and Edward Klima*. Lawrence Erlbaum Associates, New Jersey.

EMMOREY, K. (ed.) (2002): *Perspective on Classifier Constructions in Sign Languages*. Lawrence Erlbaum Assoc.

ENGBERG-PEDERSEN Elisabeth (1993) : *Space in Danish Sign Language: The Semantics and Morphosyntax of the Use of Space in a Visual Language*. Hamburg: SIGNUM-Verlag.

ENGBERG-PEDERSEN Elisabeth (1995) : "Point of View Expressed Through Shifters". In K. Emmorey & Reilly J. (eds.) : *Language, Gesture, and Space*. Lawrence Erlbaum Associates, Hillsdale, New Jersey. pp. 133-154.

Equipe LS-COLIN, rédaction collective (2001, à paraître) : « Projet LS-COLIN. Quel outil de notation pour quelle analyse de la LS ? » Actes du colloque *Recherches sur la langue des signes*. Toulouse, 23-24 novembre 2001.

Equipe LS-COLIN, rédaction collective (2002) : *Projet LS-COLIN. Rapport de fin de recherche*. Ministère de la recherche, Programme Cognitique 2000, septembre 2002.

FAUCONNIER Gilles (1985) : *Mental Spaces : Aspects of Meaning Construction in Natural Languages*. Cambridge, Cambridge University Press.

FILLMORE Charles (1982) : "Frame Semantics". In the Linguistic Society of Korea (ed.) : *Linguistics in the Morning Calm*. Seoul, Hanshin Publishing. pp. III-37.

FISCHER Olga & NÄNNY Max (eds) (1999): *Form Miming Meaning. Iconicity in language and literature 1*. Benjamins, Amsterdam/Philadelphia.

FISCHER Olga & NÄNNY Max (eds.) (2001): *The Motivated Sign. Iconicity in language and literature 2*. Benjamins, Amsterdam/Philadelphia.

FRANÇOIS Frédéric (1993) : *Pratiques de l'oral*. Collection Théories et pratiques, Paris, Nathan.

FREI Henri (1929) : *La grammaire des fautes*. Paris, Geuthner.

FRIEDMAN Lynn A. (1975) : "Space, time, and person reference in American Sign Language." *Language* 51. pp. 940-961.

FRIEDMAN Lynn A. (ed.) (1977) : *On the Other Hand. New Perspectives on American Sign Language*. NY, London, Academic Press.

FRIEDMAN Lynn A. (1977) : "Formational Properties of American Sign Language." In L.Friedman (ed.), *On the Other Hand*. NY, London, Academic Press. pp. 13-56.

FRISHBERG Nancy (1975): "Arbitrariness and iconicity in the American Sign Language". *Language* 51. pp. 696-719.

FOURNIER Jean-Marie et RABY Valérie (2003) : « Iconicité et motivation dans les grammaires de la tradition française. Le traitement de l'interjection ». In Monneret P. (ed.) *Cahiers de Linguistique Analogique 1*. A.B.E.L.L., Université de Bourgogne.

FUCHS Catherine & ROBERT Stéphane (eds.) (1997) : *Diversité des langues et représentations cognitives*, Paris, Ophrys.

FUSELLIER-SOUZA Ivani (1998) : *La représentation du temps et de l'aspect par différents sujets de l'énonciation dans les activités narratives en langues des signes. Analyse descriptive de trois récits en Langue des Signes Brésilienne (LIBRAS)*. Mémoire de Maîtrise, Université Paris VIII, Saint-Denis.

FUSELLIER-SOUZA Ivani (1999) : *Quand les gestes deviennent une proto-langue. Développement du langage chez les personnes sourdes en situation d'isolement. Analyse globale et descriptive du lexique et des échanges interactionnels d'un sourd brésilien*. Mémoire de DEA en Sciences du Langage, Université Paris VIII, Saint Denis.

FUSELLIER-SOUZA Ivani (2001) : « La création gestuelle des individus sourds isolés. De l'édification conceptuelle et linguistique à la sémiogénèse des langues des signes. » In *AILE* (Acquisition et Interaction en Langue Etrangère) n°15, Paris. pp. 61-96.

FUSELLIER-SOUZA Ivani (2004, en voie de soutenance) : *Sémiogénèse des langues des signes. Primitives conceptuelles et linguistiques des Langues des Signes Primaires (LSP). Étude descriptive et comparative de trois LSP pratiquées par des personnes sourdes vivant exclusivement en entourage entendant*. Thèse de doctorat. Université Paris VIII, Saint Denis.

FUSELLIER-SOUZA Ivani et LEIX Jimmy (2003) : "L'expression de la temporalité en Langue des Signes Française (LSF)". Présentation orale et signée. Colloque *Conceptualisation et Surdité*, Décembre 2003, CNEFEI, Suresnes.

GARCIA Brigitte (1997) : "Enjeux d'une écriture des langues des signes : un dialogue intersémiotique". *LIDIL* n  15 : *Langues gestuelles, quels enjeux pour les sourds?* Grenoble, Lidilem, pp. 31-52.

GARCIA Brigitte (2000) : *Contribution à l'histoire des débuts de la recherche linguistique sur la Langue des Signes Française (LSF) : Les travaux de Paul Jouison*. Thèse de doctorat. Université de Paris V.

- GIROD Michel (1997) (ed.) : *La Langue des Signes*. Tome 1 : Histoire et grammaire. 2^{ème} édition, Paris, Editions IVT.
- GIROD Michel (1997) (ed.) : *La Langue des Signes. Dictionnaire bilingue LSF/Français*. Tome 2 et 3. 2^{ème} édition, Paris, Editions IVT.
- GIVON Talmy (1985): « Iconicity, isomorphism, and non-arbitrary coding in syntax », in Haiman (ed.) : *Iconicity in Syntax*, J. Benjamins. pp. 187-220.
- GOLDIN-MEADOW Susan (1991): “When does gesture become language? A study of gesture used as a primary communication system by deaf children of hearing parents.” In Gibson K. & Ingold. T. (eds.): *Tools, language and cognition in human evolution*. Cambridge, Cambridge University Press. pp. 63-85.
- GOLDIN-MEADOW Susan (1998): “The development of gesture and speech as an integrated system”. In Iverson J. M. & Goldin-Meadow S. (eds.): *The nature and functions of gesture in children’s communication*. New directions for child development: 79. San Francisco Jossey-Bass. pp. 29-42.
- GOODMAN Nelson (1968) : *Languages of Art : An Approach to a Theory of Symbols*. Indianapolis: Bobbs-Merrill.
- GRINEVALD Colette (2002): “Classifier Systems in the Context of a Typology of Nominal Classification”. In K. Emmorey (ed.), *Perspectives on Classifier Constructions in Sign Languages*, Lawrence Erlbaum and Associates: Mahwah, NJ. pp. 91-110.
- GROSJEAN François & LANE Harlan (ed.) (1979) : *La Langue des signes, Langages n°56*.
- Groupe μ (1992) : *Traité du signe visuel. Pour une rhétorique de l’image*. Paris, Le Seuil.
- GUAITELLA Isabelle, SANTI Serge *et al.* (eds.) (1998) : *Oralité et gestualité. Communication multimodale, interaction*. Actes du colloque ORAGE’98 de Besançon, Paris, L’Harmattan.
- GULLBERG Marianne (1998) : *Gesture as a Communication Strategy in Second Language Discourse. A Study of Learners of French and Swedish*. Travaux de l’Institut de Linguistique de Lund 35. Lund University Press.
- HABERT Benoît *et al.* (1997) : *Les linguistiques de corpus*. Collection U, série "Linguistique", Paris, Armand Colin.
- HAIMAN John (ed.) (1985a) : *Iconicity in Syntax*. Proceedings of Symposium on Iconicity in Syntax, Stanford, California, 1983. Amsterdam/Philadelphia, J. Benjamins.
- HAIMAN John (1985b) : *Natural Syntax. Iconicity and erosion*. Cambridge, London, Cambridge University Press.
- HANKE Thomas & PRILLWITZ Siegmund (1995) : “SyncWriter. Integrating Video into the Transcription and Analysis of Sign Language.” in Bos H. & Schermer G. (eds) : *Proceedings of the Fourth European Congress on Sign Language Research, Munich, September 1-3, 1994*. Hamburg, Signum.

- HANCOCK Ian F. (1979): "On the origins of the term *pidgin*." In I. F. Hancock (ed.), *Readings in creole studies*. Ghent, Belgium, E. Story-Scientia. pp. 81-6.
- HICKMANN Maya (1982): *The development of narrative skills: pragmatic and metapragmatic aspects of discourse cohesion*. Unpublished doctoral dissertation, University of Chicago.
- HICKMANN Maya & HENDRIKS Henriette (1999): "Cohesion and anaphora in children's narratives: a comparison of English, French, German, and Chinese". *Journal of Child Language*, 26. pp. 419-452.
- HICKMANN Maya (2003) : *Children's discourse: person, space and time across languages*. Cambridge, Cambridge University Press.
- HINTON Leanne, NICHOLS Johanna & OHALA John (1994): *Sound Symbolism*. Cambridge, Cambridge University Press.
- HOEMANN H. (1975) : "The Transparency of Meaning of Sign Language Gestures". *Sign Language Studies*, 7, pp. 151-161.
- JAKOBSON Roman (1963) [1957] : *Essais de linguistique générale*. Paris, Editions de Minuit.
- JAKOBSON Roman (1965) : "A la recherche de l'essence du langage". *Diogenes* 51, pp. 22-38.
- JOACHIM Guido H. G. & PRILLWITZ Siegmund (1993) : *International Bibliography of Sign Language. International Studies on Sign Language Research and Communication of the Deaf* Vol. 21, SIGNUM, Hambourg.
- JOUISSON Paul (1995) : *Ecrits sur la LSF*. Edition établie par B. Garcia. Paris, L'Harmattan.
- KENDON Adam (1988) : "How gestures can become like words". In F. Poyatos (ed.): *Cross-cultural perspectives in nonverbal communication*. Toronto, Hogrefe. pp. 131-141.
- KIPP Michael (2001): "Anvil. A Generic Annotation Tool for Multimodal Dialogue." In: *Proceedings of the 7th European Conference on Speech Communication and Technology (Eurospeech)*, Aalborg, pp. 1367-1370.
- KLIMA Edward BELLUGI Ursula (eds.) (1979) : *The Signs of Language*. Harvard University Press, Cambridge London.
- KOSSLYN S. M. (1994) : *Image and brain: The resolution of the imagery debate*. Cambridge, MA: MIT Press.
- KYLE J.C. & WOLL B. (1994): *Sign Language: the study of Deaf people and their language*. Cambridge University Press.
- LABOV William (1973): "The boundaries of words and their meanings". In C.-J. Bailey & R. Shuy (eds.): *New Ways of Analyzing Variation in English*. Georgetown University Press. pp. 340-373.

LABOV William & WALETZKY J. (1967): "Narrative Analysis: Oral Versions of Personal Experience." In: *Essays on the Verbal and Visual Arts*. Seattle, Washington University Press. pp. 12-44.

LAKOFF George (1987): *Women, Fire, and Dangerous Things: What Categories Reveal about the Mind*. Chicago, University of Chicago Press.

LAKOFF George (1997) : « Les universaux de la pensée métaphorique : variations dans l'expression linguistique ». In C. Fuchs et S. Robert (eds.), *Diversité des langues et représentations cognitives*. Ophrys, Paris, pp. 165-181.

LAKOFF George & JOHNSON Mark (1980): *Metaphors we live by*. Chicago: University of Chicago Press.

LANE Harlan (1984) : *Quand l'esprit entend. Histoire des sourds-muets..* Trad. de l'américain en 1991 par J. Henry. Paris. Editions Odile Jacob, coll. Sciences Humaines.

LANE Harlan (1992) : *The Mask of Benevolence : Disabling the Deaf Community*. New York, Knopf.

LANGACKER Ronald W. (1987): *Foundations of a cognitive grammar*, Vol. 1. Stanford University Press.

LANGACKER Ronald W. (1991): *Concept, Image, and Symbol. The Cognitive Basis of Grammar*. New-York: Walter de Gruyter.

Le Petit ROBERT (1991) : *Dictionnaire de la langue française*. Paris, Dictionnaires Le Robert.

LEVELT William J. M. (1981): "The speaker's linearisation problem". In *Philological Transactions of the Royal Society of London*. Serie "B" 295. pp. 305-315

LEVINSON Stephen C. (1996): "Frames of reference and Molyneux's question : Crosslinguistic evidence". In P. Bloom, M. A. Peterson, L. Nadel, & M. F. Garrett (eds.), *Language and space*. Cambridge, MA: MIT Press. pp. 109-169.

LIDDELL Scott K. (1998) : « Grounded blends, gestures, and conceptual shifts », *Cognitive Linguistics* 9-3, Walter de Gruyter. pp. 283-314.

LIDDELL Scott K. (2003) : *Grammar, Gesture, and Meaning in American Sign Language*. Cambridge, Cambridge University Press.

MANDEL Mark (1977) : "Iconic Devices in American Sign Language". In L.Friedman (ed.), *On the Other Hand*. NY, London, Academic Press. pp. 57-107.

MARSCHARK Marc, SIPLE Patricia, LILLO-MARTIN Diane (eds.) (1997) : *Relations of Language and Thought. The View from sign Language and Deaf Children*. Oxford University Press, New York, Oxford.

MARR David (1982): *Vision a Computational Investigation into the Human Representation and Processing of Visual Information*. San Francisco, W. H. Freeman.

MARTIN Jean-Claude and KIPP Michael (2002): "Annotating and Measuring Multimodal Behaviour. Tycoon Metrics in the Anvil Tool." In: *Proceedings of the Third International Conference on Language Resources and Evaluation (LREC)*. 5 p.

MARTINET André (1955) : *Économie des changements phonétiques*. Bern, Francke Verlag.

McDONALD Betsy (1982) : *Aspects of the American Sign Language Predicate System*. Unpublished doctoral dissertation, University of Buffalo, Buffalo, NY.

McNEILL David (1985) : *So you think gestures are nonverbal*. *Psychological Review* 92, pp. 350-371.

McNEILL David (1992) : *Hand and Mind : What Gestures Reveal About Thought*. Chicago : University of Chicago Press.

MILLET Agnès (1998) : « Typologie des signes et structuration du lexique en LSF : Réflexions autour de la notion d'Unité Linguistique Intermédiaire » in Guaitella I., et alii (eds.) : *Oralité et gestualité. Communication multimodale, interaction*. Actes du colloque ORAGE'98, Paris, L'Harmattan, pp. 95-100.

MILLET Agnès (1999) : *Orthographe et écriture, langage et surdité, systèmes, représentations, variations*. Dossier présenté en vue de l'Habilitation   Diriger des Recherches, Université Stendhal, Grenoble III.

MONNERET Philippe (ed.) (2003) : *Le mot comme signe et comme image : lieux et enjeux de l'iconicité linguistique. Cahiers de Linguistique Analogique 1*. A.B.E.L.L., Université de Bourgogne.

MONNERET Philippe (ed.) (2003) : « Iconicité et analogie ». In Monneret P. (ed.) *Cahiers de Linguistique Analogique 1*. A.B.E.L.L., Université de Bourgogne.

MONTEILLARD Nathalie (2000) : *La Langue des Signes Internationale. Aperçu historique et tentative d'analyse*. Mémoire de Maîtrise en Sciences du Langage, Université Paris VIII, Saint Denis.

MONTEILLARD Nathalie (2002) : *Etude de la Langue des Signes Internationale telle qu'elle est pratiquée par les Sourds dans les colloques internationaux*. Mémoire de DEA en Sciences du Langage, Université Paris VIII, Saint Denis.

MOTTEZ Bernard (1996) : « Une entreprise de d -nomination : les avatars du vocabulaire pour désigner les sourds aux XIX^{ me} et XX^{ me} siècles ». In H.J. Stikers, M. Vial et C. Barral ( d.), *Handicap et inadaptation. Fragments pour une histoire : notions et acteurs*. Paris, Alter. pp. 101-120.

NAPIER J. (1980): *Hands*. New York, Pantheon Books.

NEIDLE Carol (2002): "SignStreamTM: A Database Tool for Research on Visual-Gestural Language". In Bergman B., Boyes-Braem P., Hanke T., and Pizzuto E. (eds.), *Sign Transcription and Database Storage of Sign Information*, a special issue of *Sign Language and Linguistics* 4:1/2. pp. 203-214.

- NEIDLE C., KEGL J., MACLAUGHLIN D., BAHAN B., LEE R.G. (2000) : *The Syntax of American Sign Language. Functional categories and hierarchical structure*. MIT Press, Cambridge, Massachusetts.
- OGDEN C.K. & RICHARDS I.A. (1923) : *The Meaning of the Meaning*. Londres, Routledge et Kegan Paul.
- OLERON Pierre (1978) : *Le langage gestuel des sourds : syntaxe et communication*. Monographies françaises de psychologie, Paris, Editions du CNRS.
- PAIVIO A. (1986): *Mental Representations : A Dual Coding Approach*. Oxford University Press, New York.
- PAVELIN Bogdanka (2002) : *Le geste à la parole*. Presses Universitaires du Mirail, Université de Toulouse.
- PEIRCE Charles S. (1955) : "Logic and semiotic : theory of signs" in *Philosophical Writings*, J. Buchler (ed.), New-York, Dover.
- PEIRCE Charles S. (1978) : *Ecrits sur le signe*. Rassemblés, traduits et commentés par G. Deledalle. Collection L'ordre philosophique, Paris, Editions du Seuil.
- PERDUE Clive (1993) : *Adult language acquisition : cross-linguistic perspectives*. Vol. I. Field Methods. Cambridge : CUP.
- PERNISS Pamela (2001) : *The role of mental imagery in perspective changes and expression of spatial relationships in German Sign Language*. Dissertation proposal to the Language and Cognition group of the MPI for Psycholinguistics, Nijmegen. Submitted in December 2001.
- PIETRANDREA Paola (2002): "Iconicity and Arbitrariness in Italian Sign Language". *Sign Language Studies*, Vol. 2, n°3. Gallaudet University Press. pp. 296-321.
- PINKER Steven (1999) : *L'instinct du langage*. Paris, Editions Odile Jacob (traduction française). Titre original : *The Language Instinct* (1994).
- PIZZUTO Elena & VOLTERRA Virginia (2000) : "Iconicity and Transparency in Sign Languages : A Cross-Linguistic Cross-Cultural View." In Emmorey K. & Lane H. (eds.). *The Signs of Language Revisited : An Anthology in Honor of Ursula Bellugi and Edward Klima*. Lawrence Erlbaum Associates, New Jersey. pp. 261-286
- PLATON (1969): *Cratyle*, Œuvres complètes Tome V, 2^{ème} partie, Paris, édition "Les Belles Lettres".
- POIZNER H., KLIMA Edward S. & BELLUGI Ursula (1987): *What the hands reveal about the brain*. Cambridge, MA, MIT Press.
- POULIN C. & MILLER C. (1995) : "On Narrative Discourse and Point of View in Quebec Sign Language". In Emmorey K. & Reilly J. (eds.) : *Language, Gesture, and Space*. Lawrence Erlbaum Associates, Hillsdale, New Jersey. pp. 117-132.
- PROPP Vladimir (1928) : *Morphologie du conte*. Nauka. Trad. Fr. 1970, Paris, Seuil, coll. « Points », n°12.

RICŒUR Paul (1984) : *Temps et récits*. Volume II. Paris, Le Seuil.

RISLER Annie (2000) : *La Langue des Signes Française, langue iconique*. Thèse de Doctorat. Université Toulouse - Le Mirail.

ROLET Christophe (1997) : *Iconicité et appréhension. Analyse des traits cognitifs des sous-fonctions d'appréhension, avec une référence toute particulière à la LSF*. Mémoire de DEA en Sciences du Langage sous la direction de M. Barra-Jover, Université de Poitiers.

ROLET Christophe (1998) : « Une approche cognitive de l'iconicité d'image : des L.S. aux L.V. et retour. », *Cahiers du C.I.S.L.* n°13, Actes du colloque *Langue des signes, Recherches linguistiques*, 12 juin 1998, Université de Toulouse – Le Mirail, pp. 101-119.

RUSSO Tommaso, GIURANNA Rosaria & PIZZUTO Elena (2001) : "Italian Sign Language (LIS) Poetry. Iconic Properties and Structural Regularities". *Sign Language Studies* vol.2 n°1, Fall 2001.

SALLANDRE Marie-Anne (1998) : *Les procès en Langue des Signes Française ; une approche dans le récit, en fonction des degrés d'iconicité*, Mémoire de Maîtrise sous la direction de Colette Noyau, Paris X, Nanterre.

SALLANDRE M.-A. (1999) : *La dynamique des transferts de personne en Langue des Signes Française*, Mémoire de DEA sous la direction de Christian Cuxac, Paris VIII, Saint-Denis.

SALLANDRE M.-A. (1999/2001) : "Grande iconicité et dynamique des transferts de personne en Langue des Signes Française", in Actes du Colloque *Recherches sur la Langue des Signes*, Université de Toulouse - Le Mirail, novembre 1999, pp. 31-42.

SALLANDRE M.-A. (2001a) : "Va-et-vient de l'iconicité en Langue des Signes Française", A.I.L.E. (Acquisition et Interaction en Langue Etrangère) n°15, *Les Langues des Signes : une perspective sémiogénétique*, pp. 37-59.

SALLANDRE M.-A. (2001b) : "Enjeux épistémologiques et linguistiques de la grande iconicité en Langue des Signes Française". In Cavé C. et al. (ed.) *Oralité et Gestualité, interactions et comportements multimodaux dans la communication, ORAGE 2001*, L'Harmattan, Paris, pp. 301-304.

SALLANDRE M.-A. (février 2003) : "Le rôle de l'espace dans l'émergence de l'iconicité (imagique et diagrammatique) en LSF". Présentation orale au colloque : *L'Espace dans les langues/ Space in languages*. 7-8 février 2003, ENS, Paris.

SALLANDRE M.-A. & CUXAC C. (2002) : "Iconicity in Sign Language : a theoretical and methodological point of view". In Wachsmuth I. & Sowa T. (eds.) : LNAI 2298, Springer-Verlag, Berlin (2002). Proceedings of the International Gesture Workshop GW'2001, London, pp. 171-180.

SAUSSURE Ferdinand de (1976) [1916] : *Cours de Linguistique Générale*. Paris, Payot.

SCHANK R. & ABELSON R. (1977) : *Scripts, plans, goals and understanding: An inquiry into human knowledge structures*. Hillsdale, N. J.: Erlbaum.

SCHEMBRI Adam (2002) : "Rethinking "classifiers" in signed languages." In Emmorey, K. (ed.), *Perspective on Classifier Constructions in Sign Languages*. Lawrence Erlbaum Assoc. pp. 3-34.

SIMONE Raffaele (1995) : "Iconic Aspects of Syntax : A Pragmatic Approach", in Simone R. (ed.) : *Iconicity in Language*, Amsterdam/Philadelphia, J. Benjamins, pp. 153-169.

SINGLETON Jenny, GOLDIN-MEADOW Susan & McNEILL David (1995) : "The cataclysmic break between gesticulation and sign: Evidence against a unified continuum of gestural communication". In: Emmorey K. & Reilly J. (eds) : *Language, gesture, and space*. Hillsdale, N.J. : Erlbaum - pp. 287-311.

SLOBIN Dan I. (ed.) (1985) : *The Crosslinguistic Study of Language Acquisition*. Volume 1 : The Data. Lawrence Erlbaum Associates, Hillsdale, New Jersey. (Volume 2 : Theoretical Issues).

SLOBIN Dan I. (1996): "From «thought and language» to «thinking for speaking»." In J. J. Gumperz & S. C. Levinson (eds.), *Rethinking linguistic relativity*. Cambridge, Cambridge University Press. pp. 70-96.

SLOBIN Dan & al. (2002): "A cognitive/functional perspective on the acquisition of "classifiers"". In Emmorey, K. (ed.), *Perspective on Classifier Constructions in Sign Languages*. Lawrence Erlbaum Assoc. pp. 271-296.

SLOBIN Dan (2003, to appear): "The many ways to search for a frog: Linguistic typology and the expression of motion events". In S. Strömquist & L. Verhoeven (eds.) *Relating events in narrative: Typological and contextual perspectives*. Mahwah, NJ: Lawrence Erlbaum Associates.

STOKOE William C. (1960) : *Sign Language Structure*. Studies in Linguistics. Occasional Papers 8. Buffalo, NY: University of Buffalo Press.

STOKOE William C. (1991) : Semantic phonology. *Sign Language Studies*, 20 (71), Silver Springs, Maryland, 107-114.

SUPALLA Ted (1978): "Morphology of Verbs of Motion and Location in American Sign Language". In F. Caccamise & D. Hicks (eds.), *Proceedings of the Second National Symposium on sign Language Research and Teaching*. Coronado, CA, National Association of the Deaf, pp. 27-45.

SUPALLA Ted (1986) : "The classifier system in American Sign Language". In C. Craig (ed.), *Noun Classes and Categorization*. Amsterdam : J. Benjamins, pp. 181-213.

SUTTON-SPENCE Rachel & WOLL Bencie (1999) : *The Linguistics of British Sign Language. An Introduction*. Cambridge, Cambridge University Press.

TAI James H-Y. (1985): "Temporal Sequence and Chinese Word Order". In J. Haiman (ed.): *Iconicity in Syntax*. Amsterdam, John Benjamins.

TALMY Leonard (1983) : "How Language Structures Space". In H. Pick & L. Acredolo (eds.), *Spatial Orientation : Theory, Research, and Application*. New York, Plenum.

TALMY Leonard (2000) : *Toward a Cognitive Semantics*, Cambridge MA, MIT Press.

Volume I : Concept Structuring Systems.

TAUB Sarah (2001) : *Language from the Body. Iconicity and Metaphor in American Sign Language*. Cambridge University Press.

THOM René (1972) : *Stabilité structurelle et morphogenèse*. Ediscience, Paris.

THOM René (1980) : « Sur la typologie des langues naturelles : essai d'interprétation psycholinguistique ». In *Modèles mathématiques de la morphogenèse*. C. Bourgois, Paris. pp. 243-259.

TOURNADRE Nicolas et N.T. SANGDA Dorje (1998) : *Manuel de tibétain standard*. Paris, L'Asiathèque.

VALLI Clayton & LUCAS Ceil (2000): *Linguistics of American Sign Language. An Introduction*. Third edition. Clerc Books, Gallaudet University Press, Washington, DC.

VANDELOISE Claude (1986): *L'espace en français*, Paris, Seuil.

VIROLE Benoît (ed.) (2000) : *Psychologie de la surdité*. Paris, Bruxelles, De Boeck Université. 2^{ème} édition augmentée.

WAUGH Linda R. (1993) : « Les degrés d'iconicité diagrammatique dans le lexique ». In Danon-Boileau (ed.): *Faits de Langues n°1*, Paris: Ophrys.

WEINFELD Anne (199?) : *De l'iconicité et de son rôle dans la construction du sens en Langue des Signes Française*. Mémoire de DEA sous la direction de F. François. Université Paris V.

WILCOX Phyllis P. (2000) : *Metaphor in American Sign Language*. Gallaudet University Press, Washington, DC.

WILCOX Sherman (ed.) (1989) : *American Deaf Culture. An Anthology*. Linstok Press, Burtonsville, Maryland.

WILCOX Sherman (1996) : "Hands and Bodies, Minds and Souls : Or, How Sign Linguist Learned to Stop Worrying and Love Gesture", Proceedings of *WIGLS (Workshop on the Integration of Gesture in Language and Speech)*, Oct. 7-8, 1996, Applied Science and Engineering Laboratories, Newark, Delaware and Wilmington, edited by L. S. Messing.

WILCOX Sherman (1998) : "Cognitive iconicity and Signed Language Universals. Paper presented at the Fourth Conference on Conceptual Structure, Discourse and Language. October 10-12, Atlanta, GA.

WILCOX Sherman (2003, to appear) : "Cognitive iconicity: Conceptual Spaces, Meaning, and Gesture in Signed Languages". (article envoyé par l'auteur, references incomplètes).

WINSTON E. (1995) : "Spatial mapping in comparative discourse frames." In K. Emmorey & J. Reilly (eds.), *Language, Gesture, and Space*. Hillsdale, Erlbaum, New Jersey. pp. 87-114.

WINSTON Elizabeth (ed.) (1999) : *Storytelling and Conversation : Discourse in Deaf communities*. Gallaudet University Press, Washington, DC.

WITTGENSTEIN Ludwig (1922) : *Tractatus logico-philosophicus*. Traduit en 1961. London, Routledge Classics.

WITTGENSTEIN Ludwig (1953) : *Investigations philosophiques*. Traduit en 1961. Paris, Gallimard.

YAU S. C. (1992) : *Création gestuelle et début du langage. Création de langues gestuelles chez les sourds isolés*. Langages Croisés, Hong Kong.

Nom du candidat : **Marie-Anne SALLANDRE**

sallandre@yahoo.com

Nom du directeur de thèse : **Christian CUXAC**

ccuxac@club-internet.fr ou ccuxac@univ-paris8.fr

Titre de la thèse : **Les unités du discours en Langue des Signes Française. Tentative de catégorisation dans le cadre d'une grammaire de l'iconicité.**

Discipline : Sciences du Langage

Date de soutenance : **Jeudi 18 décembre 2003, 14h, amphi X**

Mots-clés : langue des signes, discours, iconicité, grammaire

Résumé

Ce travail consiste en la description et l'analyse de la Langue des Signes Française (LSF), langue naturelle des Sourds vivant en France, dans le cadre d'une linguistique cognitive et énonciative.

L'objectif principal de la thèse était de rendre falsifiable le modèle proposé par Cuxac (1996, 2000). Nous voulions vérifier si le fonctionnement et la grammaire décrits dans le cadre de ce modèle et basé sur l'étude d'un idiolecte de la LSF (un seul locuteur) étaient confirmés par un corpus plus large (genres discursifs variés, nombreux locuteurs).

Le modèle théorique en question se situe dans une perspective sémiogénétique et considère l'iconicité (référentielle) non comme seul outil de description de la langue mais comme principe organisateur. Une bifurcation fonctionnelle a ainsi été postulée et détermine deux pôles qui coexistent et entre lesquels le va-et-vient est constant. Elle se compose d'une part des structures de grande iconicité (SGI), traces structurales d'une visée illustrative de l'expérience sensible, qui *donne à voir tout en disant*, d'autre part des signes standard, sans visée illustrative, qui *disent* seulement. Les SGI sont visibles dans les opérations de transferts dont les trois principaux (transferts de taille et de forme, transferts de situation et transferts de personne) constituent la matrice à partir de laquelle les autres catégories de transferts sont construites.

La première partie de cette thèse aborde la notion d'iconicité à travers la littérature des langues vocales et des langues des signes, avec la distinction couramment admise entre iconicité imagique et diagrammatique. Une définition classique de l'iconicité d'image est l'existence d'un lien de ressemblance direct, plus ou moins étroit, entre la chose du monde, le référent, et le signe qui s'y rapporte. Quant à la notion d'iconicité diagrammatique, elle a été largement étudiée pour les langues vocales par Haiman (1985) qui considère qu'un diagramme est un signe complexe, représentant un concept complexe. L'un des thèmes de recherche propre à ce type d'iconicité syntaxique est la question de la linéarité : l'ordre des éléments dans la chaîne parlée correspond à l'ordre dans lequel les concepts apparaissent.

Dans une seconde partie, la méthodologie de recueil de données est détaillée. Le corpus étudié est composé de trente-neuf discours en vidéo réalisés par treize locuteurs adultes, sourds de naissance et reconnus par la communauté sourde comme ayant une très bonne compétence en LSF. Le corpus présente trois discours de genres variés (narratif et explicatif), sur une durée totale d'une heure et cinq minutes. Il a été constitué durant la thèse dans le cadre de l'Action Cognitive 2000 appelée « LS-COLIN ». Dans cette partie, nous rappelons également les différents systèmes de transcriptions existants, puis nous présentons le système finalement élaboré.

Par une procédure de découverte réalisée au fur et à mesure de la transcription des données (puis testée par des collaborateurs linguistes), nous avons fait émerger une nouvelle grille d'analyse de la LSF composée de vingt-quatre catégories linguistiques et énonciatives (dont treize nouvelles catégories). Ex : TP loupe, TP dr std, DT semi, DT comp, etc. Celles-ci révèlent la complexité des structures tant sur le plan de la simultanéité (doubles transferts) que du point de vue de leur enchaînement dans l'énoncé (va-et-vient entre transferts et signes standard). Ceci fait l'objet de la troisième partie.

La quatrième partie, consacrée aux analyses (divisées en deux chapitres), commence par la présentation des hypothèses linguistiques (H) dont les principales sont rappelées ci-dessous :

H 1 : Les SGI sont présentes dans tous les genres discursifs en LSF.

H 2 : Les SGI apparaissent en proportion importante dans le genre narratif et en proportion significative dans les autres genres.

H3 : Dans le discours en LSF, le va-et-vient est constant entre les catégories avec et sans visée illustrative.

Ce travail inaugure la première tentative d'analyse des données à la fois qualitative et quantitative du modèle de Cuxac (2000). Elle consiste à dégager les grandes proportions des différentes catégories, en fonction des visées, pour chaque locuteur et par genre discursif. Une

attention particulière a été portée sur les SGI, témoins privilégiés de la visée illustrative, et trop souvent reléguées au rang de simple pantomime. A l'issue de cette étude, nous sommes en mesure de vérifier certaines hypothèses. Concernant les hypothèses 1 et 2, les résultats montrent que plus des deux tiers des unités sont effectués avec une visée illustrative dans les deux narrations (trois quarts pour le premier récit, deux tiers pour le deuxième) et environ un tiers dans le genre explicatif. Ces proportions très importantes vont au delà de nos intuitions de départ. Par ailleurs, certaines catégories apparaissent en proportion très faible mais témoignent d'une complexité structurale et fonctionnelle élevée, et constituent donc des objets langagiers insolites pour le chercheur (exemple : DT comp, TP dr profo). Concernant l'hypothèse 3, l'analyse qualitative valide largement l'idée d'un va-et-vient constant entre catégories avec et sans visée illustrative mais une analyse quantitative reste à entreprendre pour confirmer ces résultats.

Cela suggère que la linguistique des langues des signes devrait se pencher davantage sur ces unités très iconiques et illustratives qui sont à la fois d'un grand intérêt pour différents plans linguistiques (morphologique, sémantico-syntaxique et énonciatif) et non négligeables sur le plan quantitatif. Par ailleurs, les catégories de transferts de personne mises en évidence intéressent la problématique du langage et de la cognition dans le sens où elles mettent en lumière des imageries mentales complexes (rotations mentales, levées de perspectives, etc.). Cette recherche a donc eu pour objectif d'affiner la description et l'analyse linguistique d'une langue minoritaire pratiquée aujourd'hui en France, en vue de favoriser un meilleur développement institutionnel, culturel et social (domaine de l'éducation bilingue et domaine de la formation pour adultes) de la communauté des Sourds.